TSIRA NDONG NDOUTOUME

LE MVETT

LIVRE II

PRÉSENCE AFRICAINE
25, bis, rue des Écoles
75005 Paris

AVANT-PROPOS

Il est souhaitable pour le lecteur d'avoir déjà lu le Livre I pour mieux se pénétrer du récit ci-après. L'introduction de ce premier « Tome » constitue en effet le meilleur instrument permettant d'entrer dans les profondeurs de la connaissance du Mvett.

Mais si le lecteur se trouve dans l'impossibilité de posséder le Livre I, cela ne l'empêchera pas de savoir qu'il est en présence de deux peuples hostiles, dans un monde imaginaire et merveilleux : le peuple d'Engong (peuple de fer) ou les Immortels, et le peuple d'Okü ou les Mortels. Ces derniers luttent constamment contre les premiers dans le but de leur arracher le secret de l'immortalité qu'ils gardent avec une jalousie féroce.

Mais les Mortels ne se découragent pas. Quoique généralement égoïstes et peu coopératifs dans la lutte qu'ils mènent contre Engong, ils déploient tout le génie que leur insufflent leurs magiciens aux rites d'initiation pour arriver à bout des Immortels. Racontés à l'aide du Mvett (sorte de harpe-cithare), ces récits, avec tout ce qu'ils ont d'épique et de poétique, forment le principal ferment de la littérature, de la philosophie, en un mot de la culture fang.

Aujourd'hui, au fil des lignes qui suivent, nous allons nous trouver en présence de :

1°) *Côté d'Okü*

a) Asseng Mbane Ona de la tribu Yemebem. Pendant son initiation les magiciens ont exigé de lui d'immoler à la place même des rites une personne d'Engong, homme, femme, ou enfant, seule condition pour lui d'acquérir l'immortalité.

b) Elone Kam Afé de la tribu Bibao, à l'Est de la tribu Yemebem, qui, lui, doit selon ses initiateurs épouser une fille d'Engong pour asseoir sa puissance.

Elone Kam Afé va au Sud, arrive à Engong, réussit à enlever Oyane Medza, la fille de Medza m'Otougou et repart pour Okü.

Mais sur le chemin du retour Asseng Mbane Ona lui arrache Oyane Medza et se propulse à la tribu Yemebem pour l'immoler selon les instructions de ses initiateurs.

2°) *Côté d'Engong*

Akoma Mba : Chef Suprême
Engouang Ondo : Chef de l'armée

1re Vague :

Obiang Medza, frère d'Oyane Medza
Nzé Medang, guerrier

2e Vague :

Ntoutoume Mfoulou, guerrier
Angone Nzok, guerrier

3e Vague :

Ondo Biyang, guerrier
Nguema Nsing Béré, guerrier
Medza me Mfoulou, guerrier

T. N. N.

GENEALOGIE DU PEUPLE D'ENGONG OU LES IMMORTELS

Oyono Ada Ngono, grand musicien et grand guerrier, dans son coma, entra dans le néant. Il ne voyait rien, il n'y avait rien. *EYO*, l'Invisible et le Sans Forme, engendra Ngoss Eyo, le Cuivre. Ngoss engendra Aki-Ngoss (œuf de cuivre) qui se forma avec quatre faces. Il grossit démesurément devant Oyono Ada ahuri, explosa et donna naissance à Mikour-Mi-Aki (l'Infini).

— Mikour-Mi-Aki engendra Biyem-Yema-Bi-Nkour (nébuleuses).
— Biyem-Yema engendra Dzop-Biyem-Yema (le Ciel).
— Dzop engendra Bikoko-Bi-Dzop (les Cieux).
— Bikoko engendra Ngwa-Bikoko (1er esprit).
— Ngwa engendra Mba Ngwa (2e esprit).
— Mba Ngwa engendra Zokomo Mba (3e esprit).
— Zokomo engendra Nkwa Zokomo (4e esprit).
— Nkwa engendra Mebeghe-Me-Nkwa (5e esprit).
— Mebeghe engendra trois esprits :
a) Zame-Ye-Mebeghe (Dieu de la Terre, des Hommes et du Souffle) (6e esprit).
b) Kare-Mebeghe (Dieu ascendant des Immortels, habitants d'un monde inconnu des hommes) (7e esprit).
c) Zong-Mebeghe (8e esprit dont on ignore encore les attributions).

Venons-en à la descendance de Kare-Mebeghe, Dieu des Immortels, qui nous intéresse dans le Mvett.

— Kare-Mebeghe engendra Ola-Kare.
— Ola-Kare engendra Zame Ola.

— Zame Ola engendra Otsé Zame.
— Otsé Zame engendra Na Otsé.
— Na Otsé engendra Ekang Na qui fut très prolifique.
— Ekang Na engendra Evine Ekang.
— Evine Ekang engendra :

a) Mba Evine.
b) Oyono Evine.
c) Ango Evine (1).

(1) La suite se retrouve en page 94.

CHAPITRE I

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Ce jour est un dimanche !
Oui !
Qu'écoutent vos oreilles ?
Elles écoutent le mvett !

Connaissez-vous, mes frères, la tribu des Yemebem ? (1). Elle peuple les innombrables villages qui bordent le puissant fleuve Bevuyeng aux eaux grises. Bevuyeng sort des grandes montagnes verdoyantes dont les cimes pointent vers le ciel comme les lances, là-bas, du côté d'où le soleil se réveille, dans cette vaste région nommée Etone Abandzik Meko Mengone. D'abord cascade grondante, il pénètre ensuite dans la forêt de Bebasso, les chasseurs d'antilopes, du côté de Minkour Megnoung m'Eko Mbègne, hèle plusieurs rivières au passage, grossit et inonde la vallée des crocodiles, s'étire comme un boa repu, traverse le pays des vampires, baigne la tribu des Yemebem, et va s'engouffrer dans la mer des fées, après avoir parcouru le pays qu'on nomme Edoune Nzok Amvene Obame.

Les Yemebem sont des gens paisibles, grands et forts,

(1) Ye-Mebem : En Fang les préfixes *ye, essa, essi,* placés devant un nom annoncent souvent la tribu et indiquent la descendance du fondateur ou le totem de cette tribu. Ye-Mebem : descendants de Mebem, ici fondateur. Pour faciliter la lecture nous écrirons Yemebem.

qui vivent du produit de leurs champs, de leur pêche et de leur chasse, règlent les palabres de femmes et dansent comme nous tous, au son des tam-tams et des tambours. Depuis que Mebem a eu le génie d'en faire une grande tribu, ils n'ont jamais connu de guerre ou simplement de lutte fratricide. Ils sont affables, prodiguent leurs richesses à ceux qui vont les visiter, même lorsque ces étrangers se montrent impudents. Ils ignorent la haine, la rancune et l'égoïsme.

C'est un très beau pays, le pays des Yemebem. Toutes les rivières vont aspirer les poissons dont regorge l'intarissable fleuve Bevuyeng. Les forêts ne savent plus que faire de leur gibier. Les pluies qui s'échappent du ciel en grondant fertilisent la terre et font pousser à l'envi toutes sortes de plantes. C'est un pays d'abondance.

Les Yemebem puisent leurs plaisirs des jeux, sports et réjouissances qui agitent leurs villages en saison de poussière. Les récoltes viennent alors de prendre fin, les cases s'alourdissent de provisions. Des enfants bedonnants, assurés de manger à leur guise, s'ébattent voluptueusement dans la poussière des cours. Des jeunes filles se tressent les cheveux, s'enduisent le corps d'huile d'amande de palme, rivalisent de beauté en mettant en évidence leurs seins gonflés et chauds, ou d'adresse en pêchant dans les rivières.

Saison d'abondance, saison des étrangers. Des caravanes viennent des tribus éloignées. Hommes, femmes et enfants sont reçus avec cet accueil chaleureux inné chez les Yemebem. Pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines, parfois des lunes, ils seront l'objet d'attentions soutenues, mangeront force poulets et force moutons et, à leur départ, se verront surchargés de paniers d'arachides, de courges et de volailles. Au cours de ces rencontres, on renforce les anciennes relations, noue de nouvelles amitiés. On célèbre des fiançailles, on se marie. Et le soir au clair de lune, l'air frémit au grondement des tam-tams et des tambours. Les corps nus se trémoussent, les gorges se déploient, les chants montent vers les étoiles.

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Les Yemebem menaient ainsi leur vie sans heurt lorsqu'une idée, née des abîmes sans fond du Ciel, tomba comme une pierre dans la tête de Mbane Ona, le chef de la tribu, et s'incrusta dans son cerveau.

Mbane Ona du village Assia, était un homme âgé déjà. Depuis que son père Ona Tom était mort, il avait conduit les destinées des Yemebem avec tact et sagesse. Initié très tôt aux pratiques du Biéry, doué de ces qualités rares qui façonnent les bons chefs, il savait, à l'âge seulement de vingt grandes saisons sèches, se faire aimer et redouter de toute la tribu. Dès la mort de son père, il se vit confier les charges des Yemebem, alors qu'il n'était encore qu'un jeune homme. Nonobstant, il prit ses devoirs à cœur, s'effaça aussitôt des bandes d'adolescents de son âge, intégra la société des anciens et devint rapidement le pilier de la tribu. Il guidait son monde sans passion, mais sans faiblesse. Il parlait peu, estimant que la parole d'un chef est une perle et qu'un chef ne doit parler qu'après avoir mûrement réfléchi. Dans le conseil des anciens il tenait toujours grand compte de son opinion, sans cependant négliger les avis des autres. C'était un chef ferme, un chef bon, un chef qui, plongé dans la tranquillité ineffable de son peuple, vivait dans une grande quiétude. Combien de chefs peuvent-ils se vanter d'avoir mené une existence pareille ?

Mais ce jour-là l'idée vint.

Le soleil approchait du milieu de sa course. La chaleur engourdissait la nature. L'air surchauffé frissonnait au ras du sol. La guêpe maçonne stridulait en construisant son nid de terre dans un mur. Le vent ne soufflait plus. Tout était immobile.

Mbane Ona déroulait délicieusement les volutes de fumée emmagasinée dans sa pipe, couché sur le dos sur l'unique lit de bambou qui ornait le coin obscur de sa case.

Dans leur lutte acharnée contre l'obscurité, les rayons du soleil furètent toujours partout pour découvrir les moindres interstices pouvant leur servir de passage pour entrer en contact avec leur ennemie. Ainsi, en ce jour mémorable, un de ces rayons, plus fouineur que les autres, trouva un petit trou sur le toit de paille, un tout petit trou par lequel il s'introduisit dans la case et alla allumer l'œil ouvert de Mbane

Ona. L'homme, ébloui, ferma les yeux, puis les rouvrit, fixa un instant le soleil et détourna finalement la tête. Ce fut simple, plus simple que le geste qu'il fit en ôtant distraitement la pipe des lèvres et en regardant aussi distraitement une petite araignée qui enveloppait astucieusement une mouche dans sa toile piège près d'une poutre. Ce fut simple, mais ce fut terrible.

Replantant machinalement la pipe entre ses dents, Mbane Ona se mit à réfléchir, tirant nerveusement des bouffées de fumée qui ondulaient en remontant en spirale le fatidique rayon de soleil.

Une petite étincelle peut brûler tout un village. La puce chique arrive à tordre les jambes d'un homme ; la femme qui répand la haine parmi ses amoureux n'est pas toujours la plus belle. Les chasseurs ne se sont pas battus entre eux parce que la tête de la gazelle était plus grosse que d'ordinaire. Le serpent qui tue ne laisse pas une grande blessure ; la bête qui vous empêche de dormir n'est ni le gorille ni l'éléphant mais le fourou ou le moustique. Ce ne sont pas les grandes pluies qui ont creusé la roche mais l'eau qui tombe goutte à goutte ; les plantes qui résistent aux assauts forcenés de l'orage ne sont pas les arbres géants mais les herbes flexibles. La graine qui produit l'okoumé n'est pas plus grosse que le petit doigt. C'est le mince filet d'eau sortant d'un trou à peine visible qui est devenu l'immense fleuve Bevuyeng. L'acte de la procréation ne dure que quelques instants tandis que l'être qui en est issu grandit, peut vivre des dizaines d'années et provoquer des cataclysmes.

Il en fut ainsi de cette idée qui vint.

Qu'écoutent vos oreilles ?
Elles écoutent le Mvett !

L'unau chante dans l'arbre :

Hé Kolényoc ! Hé Kolényoc ! Hé Kolényoc ! (1)
Ceux qui se promènent sans but, écoutez
Le chant de l'unau :

(1) Kolényoc : chant de l'unau.

Hé Kolényoc ! Hé Kolényoc ! Hé Kolényoc !
Le cœur de ceux qui pleurent se dessèche :
Hé Kolényoc ! Hé Kolényoc ! Hé Kolényoc !
Pense à ton frère dans sa solitude :
Hé Kolényoc ! Hé Kolényoc ! Hé Kolényoc !
L'arbre frissonne et le chant s'envole :
Hé Kolényoc ! Hé Kolényoc ! Hé Kolényoc !
Le chant s'envole, porté par le vent :
Hé Kolényoc ! Hé Kolényoc ! Hé Kolényoc !
Et du village les tam-tams répondent :
Hé Kolényoc ! Hé Kolényoc ! Hé Kolényoc !
Les tam-tams répondent et les âmes s'égayent :
Hé Kolényoc ! Hé Kolényoc ! Hé Kolényoc !
Hommes qui dansez, pensez à l'unau,
A l'unau qui chante dans l'arbre solitaire :
Hé Kolényoc ! Hé Kolényoc ! Hé Kolényoc !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Mbane Ona se retourna, replia ses jambes et d'un brusque mouvement des reins, s'assit. Il réfléchissait toujours. Son visage durcissait, s'assombrissait, se balafrait d'effrayantes rides. Ses mains tremblaient, tout son corps vibrait, la sueur tapissait son nez d'une multitude de boutons brillants et humides. Il se leva, abandonna la pipe dans la claie de bambou et sortit.

Dans la case, le rayon de soleil avait disparu, rappelé au ciel par un nuage.

Mbane Ona traversa la cour du village, puis l'autre quartier, suivit un sentier luisant qui trouait la forêt sombre. Il haletait. Bientôt il atteignit un terre-plein au pied d'un Oveng (1). Une cabane en écorce donnait à l'endroit un air mystérieux. Il l'ouvrit et disparut à l'intérieur où régnait une obscurité rendue plus lourde par son récent passage au soeil. Il mit quelques instants pour s'habituer à l'obscurité qui, en réalité, était de la pénombre. Un grand panier en

(1) Oveng : arbre gigantesque et dur de la forêt gabonaise qui pousse dans les endroits particulièrement denses.

écorce peint en rouge était posé sur des rondins de bois. Il l'ouvrit, en sortit dévotement quatre crânes humains, reliques de son père Ona, son grand-père Tom, son arrière-grand-père Ondo et son aïeul Milang. Dans la généalogie, on citait en effet : Mbane Ona Tom Ondo Milang, et l'on pouvait pousser plus loin. Il posa avec précautions ces reliques sur une natte. Il s'assit sur un tabouret faisant face aux crânes. Ils étaient peints en rouge, noir et blanc.

Mbane Ona plaça sur la natte, devant les crânes, quelques fétiches comprenant des dents de panthère, des peaux de serpents, des cornes d'antilopes renfermant de la poudre magique et bouchées de cire noire. Il croisa les bras sur la poitrine, ferma les yeux, resta un moment parfaitement immobile, rouvrit les yeux et dit : « Je sais que vous savez ce qui m'astreint à vous déranger. Ma tête bouillonne et mon cœur me tambourine la poitrine. Ai-je vraiment besoin de vous expliquer, puisque vous savez. Mais avant de préciser ma pensée, je vais d'abord vous dire ma confession.

Ces temps derniers, j'ai commis deux grosses fautes, deux fautes que je ne me pardonne pas. Je suis vraiment trop ignoble pour oser m'adresser à vous, mais je sais que vous êtes bons et que vous plaiderez ma cause auprès de celui (1) auquel je ne peux parler, vu ma personne insignifiante et odieuse. Depuis que j'ai épousé Ayétebé, ma plus jeune femme, je ne pense plus aux autres. Je les trompe même ouvertement en empiétant sur leur temps (2) au bénéfice de celui d'Ayétebé. Une pareille injustice est naturellement inadmissible, mais ma volonté a faibli. Je sens que je vieillis. Je vous en demande pardon. D'ailleurs Ayétebé est enceinte et je ne la toucherai plus avant que l'enfant qu'elle porte en son sein ne soit sevré.

L'autre péché provient d'une histoire stupide. Deux jeunes gens, Aba et Semé se sont querellés au sujet d'une jeune fille de la tribu des Yemissem. Chacun prétendait que c'était sa

(1) Ici Dieu. Chez les Fang le nom de Dieu était si sacré qu'il était interdit aux non-initiés de le prononcer et autorisé aux initiés de n'en user qu'en des circonstances exceptionnelles, par exemple au moment de l'initiation.

(2) Chez les polygames chaque femme a droit à un certain nombre de nuits à passer sur la couche maritale, généralement deux.

fiancée, que l'autre cherchait seulement à l'en déposséder par jalousie. Cela arrive souvent. Vu que Aba est un grand querelleur, et surtout qu'il avait tourné autour d'Ayétebé quand je l'avais épousée, je l'ai rabroué sévèrement et lui ai intimé l'ordre de laisser Semé tranquille. Quelque temps après, la jeune fille est venue me voir et m'a dit qu'elle n'était pas la fiancée de Semé mais celle d'Aba. Je l'ai alors traitée de tous les noms. Elle s'est enfuie en pleurant. Décidément, cet Aba a du succès auprès des femmes et c'est ce qui m'a mis en rage. Mais j'ai reconnu mon tort alors qu'il était déjà trop tard pour revenir sur ma décision. Je vous en demande aussi pardon. Je prends la résolution désormais de ne pas me laisser emporter par mes sentiments.

Pour le reste, j'espère que je n'ai rien à me reprocher, mais votre jugement est le plus sûr. Je vais donc, pour expier mes péchés, vous égorger un mouton dès ce soir.

Et voici maintenant ce qui m'amène auprès de vous. J'ai eu subitement aujourd'hui l'impression de ne pas avoir rempli convenablement mes devoirs de chef de tribu jusqu'ici. Je crois mon peuple heureux, je me glorifie d'être aimé par lui, mais lui ai-je réellement procuré le bonheur qu'il mérite ? Bien sûr, les Yemebem ne semblent manquer de rien. On dit même que nous sommes la tribu la plus favorisée d'Okü (1). Je crains que ce ne soient des allégations gratuites. Les Yemebem méritent davantage. C'est un peuple sain d'esprit et de corps, un peuple béni par vous, un peuple qui doit sortir de l'ordinaire. Pourquoi sommes-nous toujours vulgaires ? Tout le monde nous aime, et pour cause : il nous dupe. Nous ne sommes qu'une malheureuse tribu à la merci d'autres tribus plus voraces. On nous suce, on nous exploite, on nous ruine. Et nous ne pouvons pas lutter contre ce fléau : nous sommes faibles, nous sommes impuissants. C'est pourquoi, aujourd'hui, cette idée m'est venue : il faut à la tribu des Yemebem la force et la puissance. Vous qui aimez tant votre descendance, vous dont le pouvoir est intarrissable, donnez-nous la force et la puissance. Je ne saurais m'éteindre en laissant les Yemebem dans la boue qui les enlise.

(1) Okü : Dans le Mvett, vaste pays du Nord opposé à Engong, pays du Sud.

Je dois avoir votre réponse cette nuit. Demain se réunira le conseil des anciens. Je communiquerai au conseil cette réponse. »

Mbane Ona se tut. Une sueur froide trempait son corps, mais il avait chaud. Il sortit de la hutte, la ferma soigneusement, revint au village.

Le soir, un mouton fut égorgé et son sang arrosa les ossements avides. La nuit tomba, tout le monde devint aveugle.

Mbane Ona dormait seul dans sa case. Il avait éloigné ses femmes. Rien ne devait troubler son sommeil. Ordre avait été donné aux tambourineurs de ne pas remuer les tam-tams. Le village baignait dans ce silence qui précède la tornade.

Mbane Ona n'avait pas plutôt fermé les yeux qu'il se trouvait transporté sur le faîte d'une colline. Son père et ses grands-parents étaient là qui lui souriaient. C'est l'aïeul Milang qui parla de sa voix de fantôme :

— Fils, nous t'avons entendu. Tes aspirations sont nobles. Si les Yemebem demeurent jusqu'à présent à la remorque des autres, c'est qu'aucun d'entre eux n'a jamais songé à réagir contre cet état de chose. Aussi, avons-nous pris notre temps pour étudier le problème que tu nous as soumis, et sommes-nous arrivés à une solution qui accède à ton désir. La force et la puissance vont être données à la tribu des Yemebem. Elle s'élèvera, altière, au-dessus de toutes les autres tribus. Elle connaîtra la grandeur et la gloire. Mais, pour atteindre ce résultat, bien des étapes sont à franchir. Celui qui veut gravir une montagne ne doit pas craindre la sueur. La force et la puissance ne se ramassent pas par terre. Pouvons-nous être assurés, avant de continuer, que tu nous saisis ?

— Parfaitement, répondit Mbane Ona.

Milang reprit :

— La force et la puissance sont deux sœurs extrêmement agissantes et impérieusement exigeantes. Ceux qui les possèdent ne connaissent point de répit. Souvent, si tu ne sais pas t'en servir, elles t'assujettissent et te ruinent. Elles sont avides, ambitieuses, insatiables, tentatrices, intransigeantes. C'est du feu apprivoisé qui n'attend que de la paille sèche pour s'épanouir et détruire. Et plus il détruit, plus il prend de l'ampleur, plus sa soif augmente plus il s'exaspère. Il ne s'arrête que lorsqu'il a tout brûlé ou lorsqu'il s'est heurté à un obstacle ininflammable. C'est alors le déclin.

Dans le vaste monde, certaine sagesse déconseille l'utilisation de la force et de la puissance par les hommes, estimant qu'ils en font souvent un très mauvais usage.

Cependant il est des hommes géniaux, doués par la nature, qui savent les exploiter. Dans leurs mains, elles se disciplinent, obéissent, deviennent des instruments maniables. Ces hommes acquièrent de l'autorité, émergent des masses faibles, commandent. Ils se placent au service de la société et œuvrent pour le bien des populations. C'est ce but que doit viser l'emploi de la force et de la puissance par les hommes.

Si nous autres, esprits, pouvons vous fournir les moyens de capturer la force et la puissance, il ne nous est néanmoins pas possible de les contrôler dans vos mains. Vous jouissez alors de toute la liberté voulue pour en faire ce que bon vous semble. De la façon dont vous en usez dépend le sort de votre tribu.

Maintenant ton âge ne permet plus qu'on fasse de toi-même un homme-puissant. Cette difficulté va être détournée car ta jeune femme Ayétebé est heureusement enceinte. Porte-la immédiatement sous l'Oveng, enferme-la dans la hutte et reviens la chercher dès le premier chant de la perdrix. Ayangoum, le grand magicien de la tribu d'Ayakoma, avisé par nos soins, s'y trouve déjà. Il se charge de te transmettre toutes les instructions concernant l'homme-puissant que sera ton fils qui vient au monde cette nuit. Es-tu content ?

— Est-ce encore à dire ? répondit Mbane Ona tout réjoui.

— Va, mon enfant, et que ton fils règne sur les Yemebem et bien d'autres tribus encore !...

Milang souffla sur la figure de Mbane Ona qui s'éveilla. Un instant, il resta abasourdi. Etait-ce possible ? Ce rêve allait-il réellement avoir des conséquences matérielles ? Mais il ne perdit pas du temps à se poser des questions. Il alla tout droit dans la case où dormait Ayétebé, la souleva sans la réveiller et la porta dans la cabane sacrée au pied de l'Oveng.

Dès qu'il escalada le seuil, il se trouva nez à nez avec Ayangoum. Mbane Ona ne le connaissait que de réputation. C'était un vieillard chauve, à la stature imposante avec des bras démesurés. Ses yeux de fauve clignotaient dans l'obscurité, un croc de panthère pendait à son cou, un hibou chantait sur son épaule gauche et son sac en peau de crocodile contenant tous les mystères de la nature était posé à ses pieds.

Sans préambule, le magicien ordonna à Mbane Ona d'allonger doucement la jeune femme sur la natte, de ranger les crânes dans le panier et de s'asseoir un instant. Mbane Ona s'exécuta. Comment appelleras-tu ton fils, demanda Ayangoum ?

— Asseng Mbane Ona (1), répondit le Yemebem.

— Bien. Maintenant laisse-nous tranquille et retourne au village. Mbane Ona partit sans un mot, quelque peu inquiet.

Ayangoum déshabilla Ayétebé, lui traça un trait rouge du nombril au bas-ventre. Il mâcha un piment très piquant mélangé à de la poudre noire, le souffla dans le nez de la femme, lui écarta les jambes et attendit.

Ayétebé éternua violemment, éjectant avec force le bébé qui tomba dans les bras du féticheur. Il le posa sur des feuilles de bananier aménagées à cet effet. Ayétebé voulut se relever.

— Ne bouge pas, dit Ayangoum.

— J'ai mal, dit Ayétebé.

— Bientôt ce sera fini. Garde la même position encore un moment.

Ayétebé éternua de nouveau, faisant jaillir de ses entrailles un gros anneau de cuivre. Ayangoum sourit : les esprits des Yemebem étaient vraiment redoutables. Il déposa l'anneau à côté du bébé et procéda à la toilette de l'accouchée.

Du noir infini du firmament irréel, une étoile filante se matérialisa, illumina le ciel et se planta au zénith. Au même instant, à travers le monde, des pieds à la tête, les hommes-puissants sentirent un frisson mystérieux les parcourir.

Olong Ndong de la tribu de la Barbe soupira : « La terre bouge sur les rives de Bevuyeng ! Il va falloir ouvrir l'œil ! »

(1) Asseng : nom d'un arbre gabonais de la forêt secondaire, vulgairement appelé Combo-combo, servant à plusieurs usages domestiques.

Anvene Obame du village Edoune Zok, qui commande les peuplades qui entourent le Lac de la Vie (1), à plusieurs lunes de marche des Yemebem, éternua : « La terre frémit quelque part ; effusions de sang en perspective ! »

Nkoulou Adzap de la tribu des Yekos, les Perroquets, éructa : « C'est très important à Mikour Megnoung-Ne-Nkol-Adzap (2). Un homme puissant vient de naître. »

A Engong (3), l'arsenal de fétiches d'Akoma Mba entra en transes. Akoma ouvrit ses vieilles caisses de bois dans lesquelles les crânes humains cliquetaient, fit un large geste de la main et dit : « Calmez-vous. Je sais que la terre vibre et qu'un Poil-Planté-dans-la-Mâchoire-Montagne-qui-porte-des-Abîmes est né à Eton-Abadzik (4). Son étoile scintille sur nos têtes, signe d'une puissance considérable. J'aviserai Engouang Ondo. » Et il referma les caisses.

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

La perdrix se mit à cacaber. Mbane Ona, qui ne pouvait fermer l'œil du reste de la nuit, sauta sur ses pieds et reprit le sentier d'Oveng. Ayangoum lui montra l'enfant et l'anneau :

— Deux jumeaux, lui dit-il, avec cette différence que l'autre est tout en cuivre. Ils ne constituent d'ailleurs qu'une seule personne. C'est du beau travail. J'ai eu maintes occasions de procéder à la naissance d'hommes-puissants mais jamais il ne m'a été donné de voir venir au monde un homme d'une telle puissance. La terre elle-même aura du mal à porter Asseng Mbane Ona !

Mbane Ona jubilait. Il contemplait avidement son enfant. C'était un bébé potelé, aux membres massifs. Son visage, aux yeux verts et très mobiles fascinait, flamboyait dans l'obscurité comme une source de lumière.

Auprès de lui, l'anneau de cuivre étincelait. Il était

(1) Lac de la Vie : Atok Ening, nom d'un grand lac d'Okü. Ceux qui boivent son eau ne vieillissent point.
(2) Nom d'une importante partie du pays d'Okü.
(3) Pays des Immortels.
(4) Autre nom de la même partie du pays d'Okü.

énorme, massif, d'une rondeur parfaite. Mbane Ona le regarda longuement, sans chercher à comprendre. A quoi bon ? Ayangoum reprit :

— Emporte le bébé et la mère au village. Interdiction absolue de faire la moindre allusion à l'anneau de cuivre. Je vais, quant à moi, l'enterrer au pied de l'oveng, du côté opposé à la hutte sacrée. Il y restera enfoui pendant neuf jours au bout desquels il creusera un gouffre profond, rempli d'un brouillard couleur d'arc-en-ciel. Ce sera son repaire tant que vivra Asseng Mbane Ona. Les bains de sang humain périodiques que prendra ton fils se feront dans le trou. La personne égorgée sera tenue au-dessus du trou par deux hommes initiés et vigoureux et, le sang coulera à travers le brouillard. Il est naturellement hors de question de sacrifier n'importe qui. Si c'est une femme, il la faut jeune et belle ; si c'est un homme, il le faut puissant. En effet, les esprits ont précisé que pour parfaire sa toute puissance, Asseng Mbane Ona doit répandre le sang d'une personne d'Engong, homme, femme ou enfant, dans son gouffre de la vie. L'immortalité réside à Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient. Si un natif d'Okü arrivait à parachever son initiation par le sacrifice d'un originaire d'Engong, il deviendrait à coup sûr immortel. C'est pourquoi Asseng Mbane Ona, le futur chef de la tribu Yemebem, doit offrir aux esprits le sang d'un ressortissant de la descendance d'Ekang Na.

A partir de ce jour, l'accès de cette partie de forêt est interdit aux non-initiés et à toute personne étrangère à la tribu des Yemebem. Quiconque voudra satisfaire sa curiosité en y pénétrant ne portera jamais plus la main à sa bouche (1).

Le premier bain de sang aura lieu dans neuf lunes. Il te faudra attirer à Assia l'un des hommes-puissants qui règnent de l'autre côté de Bevuyeng. Son égorgement constituera le démarrage de la réputation d'Asseng Mbane Ona. Le reste se déroulera selon le processus prévu. Tous les yeux vont se tourner vers la tribu des Yemebem. A toi et aux tiens de profiter de la situation.

Je me bornerai, en guise de rémunération, à dévorer les

(1) Il mourra.

cœurs des suppliciés. Ne t'étonne donc pas de me voir ici à chaque bain de sang.

Va maintenant au village et que la paix et la puissance couvrent les Yemebem. »

Les mille bruits de l'aube commencèrent. Les coqs réveillaient les poules et les hommes. Les moutons et les cabris entonnaient un concert discordant. Les poules appelaient leur couvée. Les canards riaient en chuchotant.

Une à une les portes des cases s'ouvraient. Un brouillard opaque enveloppait le village. Il faisait froid. Quelqu'un toussa, puis se râcla la gorge. Le corps-de-garde se peuplait déjà. Le feu y rougeoyait. Quelques pipes dégageaient de la fumée et une odeur de tabac fort. On se racontait les songes de la nuit.

— J'ai rêvé de sang cette nuit, dit quelqu'un, beaucoup de sang.

— C'est mauvais signe, dit un autre.

— Les chasses seront peut-être fructueuses, ajouta un troisième.

— Non, reprit le premier, c'était du sang d'homme.

— C'est mauvais signe, redit le deuxième.

— Alors, il y aura la guerre, dit le troisième.

— Je n'aime pas la guerre, dit le premier.

— Nous n'aimons pas la guerre, dirent les deux autres.

Et l'on passa de la guerre aux projets de chasse et de ceux-ci à ceux de mariage. La vie n'était-elle pas une succession d'événements monotones et heureux dans ce pays qui ne connaissait point de troubles ?

Mbane Ona arriva au corps-de-garde. Ses yeux étaient rouges, son regard fatigué. On sentait qu'il n'avait pas dormi de la nuit.

— Ma femme Ayétebé a accouché cette nuit, annonça-t-il. Un garçon !

— Tiens ! s'étonna l'un des hommes qui fumaient, et l'on n'a rien entendu !

A ce moment, dans une case, éclatèrent les « ayenga » (1)

(1) Ayenga : pluriel de Oyenga, cri de joie perçant que poussent les femmes à la naissance d'un enfant ou à l'occasion de tout autre événement heureux.

des femmes. « Amenez les filets et les sagaies ! » Ce qui signifiait qu'un garçon était né. Et la case se remplit de femmes chantant et dansant.

Nvome a ma !
Nya nya nya !
Nvome a ma !
Nya nya nya !
Nvome a ma !
Nya nya nya ! (2)

Deux hommes se détachèrent du corps-de-garde, entrèrent dans la case d'Ayétebé, se saisirent de fusils à piston et tirèrent deux coups dans la cour du village. Le tam-tam se mit à bourdonner.

Que tous les Yemebem écoutent
Que tous les Yemebem écoutent
King ! king ! king ! king ! king !
Que tous les Yemebem écoutent
Le tam-tam d'Assia !
Le tam-tam d'Assia résonne :
King ! king ! king ! king ! king !
Il annonce la naissance d'Asseng Mbane Ona
Il est né cette nuit !
King ! king ! king ! king ! king !
Il est né les yeux écarquillés
Il est né les oreilles ouvertes
Il est né la tête pleine
Asseng Mbane, Asseng Mbane, Asseng Mbane
Asseng Mbane Ona des Yemebem !
King ! king ! king ! king ! king !

Le bruit des salves couvrit les annonces du tam-tam.

Le disque rouge du soleil incendia le faîte des arbres, s'éleva rapidement au-dessus des collines, blanchit et devint éblouissant.

(2) Mon bonheur !
Oui oui oui !

La nouvelle de la naissance d'Asseng Mbane Ona n'apporta aucun changement dans les occupations coutumières des Yemebem. Un enfant est né comme naissent tous les autres, quoi de plus naturel et de plus vulgaire ? Avait-on vraiment besoin de l'annoncer à grands cris de tam-tam ? Bien sûr, c'était l'enfant du chef Mbane Ona. Mais en quoi cela modifiait-il l'existence paisible et heureuse des Yemebem ?

Panier sur le dos, les femmes prenaient la brousse. Les hommes allaient aux champs, la matchette dans le fourreau, la hache et la sagaie sur l'épaule, ou à la chasse, les chiens trottinant autour d'eux. Peu à peu, les villages se replongeaient dans leur demi-léthargie du jour.

Mbane Ona parcourut toute la tribu des Yemebem, annonçant aux initiés qu'une grande réunion se tiendrait à Assia dans la soirée.

Les initiés aiment se réunir. C'est toujours l'occasion de manger à satiété de la viande de mouton, de faire valoir ses connaissances des sciences sacrées et d'acquérir plus de respect parmi ses semblables. On n'est pas initié pour rien. Et si un homme comme Mbane Ona vient en personne vous inviter, dites-vous que les débats seront importants, ce qui élargira d'autant le cercle des discussions et nécessitera un grand nombre de moutons abattus, de coqs blancs et, parfois, de chiens gras. Il n'a pas révélé le sujet qui sera traité, mais on sent à travers son air mystérieux qu'il s'agit de la tribu des Yemebem tout entière.

Un initié ne met pas longtemps à deviner les préoccupations d'un autre initié. D'abord cette nuit n'a pas été normale. Le sommeil n'a-t-il pas été troublé par le vol incessant des esprits dans l'atmosphère ? Les hiboux n'ont-ils pas chanté jusqu'à l'aube ? Existe-t-il meilleurs signes précurseurs pour un événement sensationnel ?

Chacun se prépare donc pour cette soirée qui s'annonce chargée, cette soirée-là où les hommes vont encore s'adresser aux mânes des ancêtres.

La journée se passe comme toutes les autres : l'éternelle course du soleil dans le ciel, la rentrée des villageois de la forêt, les nuages de fumée bleue hésitante au-dessus des cases, la danse des pilons dans les mortiers, le va-et-vient des gens d'un bout à l'autre du village et qui s'interpellent.

Enfin, dès que l'œil du ciel s'éteint derrière l'horizon, que la fraîcheur du soir souffle des montagnes alentour, les appelés s'amassent dans les corps-de-garde (1) d'Assia. Les conversations se déroulent sur un ton banal ; aucune allusion au sujet de la réunion. Quand les initiés s'assemblent, une atmosphère de mystère mêlée de suspense doit régner autour d'eux.

Cependant, Mbane Ona se démène. Ses enfants courent derrière des moutons. Les bêlements saccadés des bêtes dénotent la brutalité de leurs poursuivants. Ménage-t-on un animal domestique destiné à être égorgé ? Plus de dix moutons ont le dos dans la poussière et les pattes ligotées. On les porte dans une case désaffectée. Ils continuent à hurler de désespoir. Les hommes ne peuvent-ils pas laisser les pauvres moutons tranquilles ? Les moutons n'ont jamais cherché à nuire à qui que ce soit. Ils vivent misérablement d'herbe fraîche, de cette herbe qui pousse partout et qui n'appartient à personne, sinon à eux. Ils passent leurs nuits froides sous les vérandas des cases et ne demandent pas à être logés, privilège que même les poules et les canards leur ont ravi ! Mais la moindre agitation dans le village est le signal de la mort chez les moutons.

Quelqu'un s'est-il marié, une femme a-t-elle accouché ? On se rabat sur le mouton ! Les récoltes ont-elles été abondantes, les chasses infructueuses ? A mort le mouton ! Les étrangers sont-ils au village ? A bas le mouton ! Ah, le mouton ! Que fera l'homme quand il n'aura plus de mouton ? Mê ! Mê ! bêlent les moutons.

L'ombre descend rapidement sur le village. La brousse s'emplit de ses innombrables bruits nocturnes. Sur les arbres et dans les hautes herbes les grillons crissent. Les rapaces se mettent en chasse. Les chauves-souris piaillent.

Les lucioles papillotent. Les feux découpent des rectangles de lumière aux portes des cases. Dans les corps-de-garde, les ombres mues par des flammes mobiles dansent.

Au ciel, la lune se faufile déjà à travers des nuages encombrants.

(1) Corps-de-garde : hangar rectangulaire avec demi-murs où les hommes se rassemblent pour causer et régler leurs palabres ou monter le guêt.

Mbane Ona donne un ordre. Les corps-de-garde crachent les initiés qui le suivent sur le sentier de l'oveng. On forme un grand cercle au pied de l'arbre. Le silence pèse sur l'assemblée. Mbane Ona se tient au milieu de l'assistance. Il dit :

— Mes frères, je sais que vos oreilles s'impatientent. Vous vous demandez pourquoi je vous ai fait venir si nombreux ? Eh bien, mes frères, la nouvelle est grande. Elle dépasse en importance tout ce que les Yemebem ont fait depuis que Mebem leur a donné la vie, temps qui remonte loin et se perd dans les poussières de l'infini. Elle a du charme comme une jeune vierge, de l'éclat comme un rayon de lune, du frisson comme la fièvre. Elle est bavarde comme un perroquet, ensorcelante comme le regard de la vipère, assommante comme une massue. Je ne vous dirai pas ce que vous allez découvrir vous-mêmes.

Vous savez déjà que je viens d'avoir le douzième garçon, qui est aussi mon vingt-septième enfant. Vous savez que les Yemebem sont restés jusqu'ici une tribu modeste, menant comme toutes les autres tribus vulgaires une existence apparemment paisible, mais réellement soumise à la honteuse domination des tribus plus puissantes. Vous savez que tout ce qui appartient aux Yemebem appartient à tout le monde comme nous le dictent nos lois d'hospitalité, mais que tout ce qui appartient à tout le monde n'appartient pas aux Yemebem. Vous savez qu'il n'est pas possible à un Yemebem de parler haut et de dire tout ce qu'il pense de ceux qui ne sont pas Yemebem en leur présence sous peine d'une correction humiliante de leur part. Vous savez qu'on dit des Yemebem qu'ils sont de grands enfants et qu'il suffit de hausser les sourcils pour qu'ils vous offrent tout ce qu'ils possèdent, y compris leurs femmes. « Faible comme un Yemebem » est une insulte qui se retrouve dans le langage courant de nos voisins.

Responsable de l'honneur de notre tribu, j'ai pensé que la présence à sa tête d'un homme puissant était indispensable. Dommage que je n'y aie pas pensé plus tôt mais tout vient à son temps. Vous êtes sous l'oveng cette nuit pour me dire si vous acceptez ma proposition et si mon douzième fils,

Asseng Mbane Ona, vous convient pour mener désormais les destinées des Yemebem. J'ai parlé.

Il s'assit. Toutes les têtes se baissèrent. On n'entendait plus que le souffle des respirations bruyantes, le grincement des grillons, le coassement des crapauds, le chant lointain de l'unau...

Pour sûr, les oreilles venaient d'entendre une nouvelle écrasante. Avoir pour chef un homme puissant ! Voilà qui allait changer le train de vie de la tribu des Yemebem ! On aurait sans frais tout ce qu'on pourrait convoiter : des femmes, des troupeaux de moutons, de la volaille, des fusils, de nouvelles terres, tout... Et si quelqu'un s'avisait à s'opposer à l'expansion des Yemebem, Asseng Mbane Ona serait là !

Mais il y aurait aussi des guerres. Et qui dit guerre, dit tuerie, dit mort. Bien sûr, on n'a pas peur de la mort ; c'est une chose naturelle. Mais il faut vivre le plus longtemps possible. Quand on a beaucoup de femmes, beaucoup d'enfants, des troupeaux, des arbres fruitiers dans les forêts, des rivières pleines de poissons, on doit s'agripper à la vie par tous les moyens. Et puisqu'on mourra de toute façon, pourquoi donc se presser ?

Mais non ! Il y a l'honneur à défendre ! « Faible comme un Yemebem ! » Voilà qui est intolérable ! On apprendra aux gens que les Yemebem ne sont pas des canes, ne sont pas des femmes. On les ligotera, pillera leurs villages, prendra leurs femmes et leurs récoltes. Ainsi, ils sauront. Ainsi ils se tairont. Ainsi, ils se soumettront.

Les Yemebem sont les enfants de Dieu. Du Dieu de la Terre et du Souffle. S'ils s'étaient jusqu'à présent conduits comme des biches, c'est que leur temps n'était pas encore venu. Maintenant, leur cor venait de sonner et le monde n'avait plus qu'à attendre pour voir.

Un vieillard à barbe blanche et au crâne verni se planta au milieu du cercle et dit :

— Mes pairs et mes fils initiés, écoutez-moi. Ecoutez l'histoire du sanglier aventurier.

Un sanglier habitait avec son clan au fond d'un fourré épais, sur les bords du grand fleuve Assoumami. Certains parmi vous connaissent ce fleuve. Il est bordé de forêts

Dans son fourré, il constatait avec amertume que plus de la moitié du Nkouna avait été décimée, qu'il y avait plusieurs blessés parmi les rescapés et qu'il avait lui-même une patte cassée.

Voilà ce qu'on récolte lorsqu'on rompt avec la sagesse traditionnelle. Les Yemebem nagent jusqu'à présent dans le bonheur. Ils ont la paix que recherchent vainement les peuples qui se disent puissants. Ils n'ont pas besoin de modifier le chemin que leur ont tracé nos ancêtres. Nous ne céderons pas aux tentations d'un mauvais esprit, jaloux et égoïste, qui veut semer la ruine et la misère dans la tribu des Yemebem. J'ai parlé. »

Le vieillard rejoignit sa place. Tout le monde paraissait pétrifié par les paroles qui venaient d'être prononcées. N'était-ce pas la sagesse elle-même qui parlait par la bouche de cet ancêtre ?

Un homme, d'une cinquantaine de grandes saisons sèches se leva et dit :

— Nous ne sommes pas des sourds. Nous venons d'entendre l'avis des bons esprits par la voix du père Ofobo, le plus vieux de tous les initiés Yemebem. Il ne sera pas question pour notre tribu d'avoir à sa tête un homme puissant. Les hommes puissants ressemblent aux femmes prostituées. Elles attirent tous les assoiffés et n'ont ni choix ni limite. Après, viennent la maladie, le flétrissement et la mort. Nous ne voulons pas de cette vie perturbée qui ne sera que l'anéantissement de la tribu des Yemeben.

D'ailleurs, j'ai une importante contre-proposition. Pour écarter tout danger, il nous faut faire disparaître le fils de notre frère Mbane Ona. Oui, je le dis, tuons Asseng Mbane Ona et enterrons-le au pied de l'oveng. J'ai parlé. »

Des murmures de colère s'établirent du côté des moins de quarante ans. Quoi ? Faire disparaître Asseng Mbane Ona ? Etaient-ils devenus fous, ces vieillards frileux et ombrageux ? Naturellement, on ne ferait rien de bon avec ces trop assagis.

Un homme d'une trentaine de grandes saisons des pluies se plaça au milieu du cercle et dit :

— Père Ofobo et père Menguire ont parlé. Ils ont, je crois, traduit l'opinion générale des anciens puisqu'aucun autre parmi eux ne semble d'un avis contraire. Cependant,

je vais vous conter l'histoire de l'aigle et du léopard, que vous nous avez apprise vous-mêmes, vous nos pères. Tout le monde ici la connaît, mais le son du tam-tam n'a jamais fatigué les oreilles.

Cela se passait au temps où le léopard était le maître de la forêt. Il régnait sur tous les animaux, sur tout ce qui trotte, court, glisse, rampe ou vole. Tous lui obéissaient sans la moindre hésitation : le lion aux muscles de roc, l'éléphant aux défenses pointues et dures, le caïman aux griffes de fer, le boa à l'étreinte insatiablement éperdue. Pourquoi donc ce monde si redoutable mollissait-il aux volontés stupides et arbitraires du léopard ? Pour une raison bien simple, mes frères : le léopard possédait, en plus de ses griffes acérées et de ses canines tranchantes, un effrayant bec recourbé, des crochets énormes, coupants et démontables constituant ainsi son armement de réserve. Alors, quand il réprimait les insubordinations de ses sujets, il se munissait de ce bec et de ces crochets si ses griffes et ses dents n'arrivaient pas à convaincre l'insoumis.

Aucun animal, si gros et si fort fût-il, ne parvenait à décider le léopard, par la raison ou par la force, à cesser sa tyrannie sur ses frères. Et de jour en jour sa dictature devenait de plus en plus féroce, de plus en plus humiliante.

Le lion tenta d'abord de se révolter. Il se battit en duel contre le léopard. Il allait le réduire à l'impuissance lorsque celui-ci, d'un coup de bec sur la nuque, l'envoya rouler dans la poussière. L'éléphant manifesta quelques velléités mais se trouva la trompe tranchée. La terreur glaça toute la brousse. Oui, le léopard était le seul maître. Il n'y avait plus qu'à lui obéir.

Seul l'aigle restait sceptique. Pour dire, le léopard exagérait. Un seul animal ne pouvait prétendre dicter sa loi à tous les autres sans leur consentement. L'aigle avait alors un bec mou, des griffes tendres, incapables de déchirer la peau d'un petit singe. Il ne se nourrissait que d'écureuils et de rats palmistes qu'il capturait d'ailleurs au prix de durs combats.

Un jour, l'aigle rassembla tous les siens dans un arbre touffu et leur dit :

— « La vie dans la forêt est devenue amère comme la

cola rouge que ronge le porc-épic pendant les saisons creuses à cause de la dictature du léopard. On ne peut plus manger, on ne peut plus parler, on ne peut plus nourrir sa famille. Tout est interdit, car, telle est la volonté du léopard. Mais qui est le léopard ? Un petit quatre-pattes tacheté, aux prétentions exorbitantes ! Moi, aigle, je vous le dis tout haut, je ne me soumettrai jamais aux ordres du léopard. Il me sera plus agréable de mourir que de satisfaire les caprices de ce sale petit grimpeur. »

Des lunes s'écoulèrent. L'aigle cherchait le moyen d'assurer sa victoire dans un duel qui l'opposerait au léopard. Il avait peur des crochets pointus et du bec d'acier que maniait vélocement son ennemi et qui lui procuraient un avantage indiscutable sur ses adversaires. Les plus redoutables des animaux n'avaient-ils pas été victimes de cet accessoire extraordinaire ? Soudain, une idée lui traversa l'esprit.

Par temps ordinaire, le léopard se promenait sans son bec et ses crochets. Il ne les portait que pendant les grandes cérémonies et les duels qu'il livrait contre les récalcitrants. Où devait-il les cacher quand il ne les avait pas sur lui ?

L'aigle alla trouver le serpent vert et lui dit :

— Serpent vert mon ami, tu sais comme tout le monde ce qui se passe actuellement dans la forêt. La vie a perdu son sens pour tous les animaux à l'exception du léopard le tyran. Je viens te proposer de mettre fin, nous deux, à ses agissements inadmissibles. Si tu me donnes ton accord, je te dirai de quoi il s'agit.

— J'accepte, à condition toutefois que ton projet soit enveloppé de la discrétion la plus totale, répondit le serpent vert. J'ai horreur des langues déliées, des sociétés sympathiques. La cordialité n'est au fond que la forme la plus raffinée d'une hypocrisie et d'une fourberie démesurées.

— Ta prudence n'a jamais eu d'égale sous les feuillages, glatit l'aigle, admiratif. C'est pourquoi ma pensée est allée à toi sans détours. Tu es l'être le plus sagace dans cette immensité végétale. Voici ce que j'attends de la vivacité de ton esprit et de la souplesse de tes muscles : tu vas te glisser dans la demeure du léopard et épier ses faits et gestes. Tu finiras par dénicher l'endroit où il cache les crochets et le gros bec tranchant qui sèment la panique parmi

les habitants de la brousse. Empare-toi alors de ces objets et amène-les moi de la vitesse de toutes tes écailles.

— Entendu mon ami, siffle le serpent. Je m'attendais à quelque exploit plus compliqué, mais je m'aperçois que tu veux m'envoyer faire une belle promenade dans le gîte du monstre. Je te promets qu'avant que le soleil ne tombe dans le puits des ténèbres, tu auras les armes du léopard.

Le serpent vert, fidèle à son habitude, rampa imperceptiblement dans la broussaille et se coula aussi silencieusement que l'huile dans le repaire du roi des animaux. Il s'allongea entre deux pailles de la toiture, la tête légèrement dégagée vers l'intérieur de la case.

Le léopard était couché dans de la paillasse moëlleuse. Son fils s'amusait avec les redoutables crochets de fer et l'énorme bec qui rendaient son père invincible.

— Donne-ça et va te promener, miaula le maître d'un air sévère. Le fils s'enfuit par le trou de la porte, tandis que le léopard saisissait ses armes et les enfouissait dans le mur d'écorces de bois. Après s'être assuré qu'elles étaient parfaitement invisibles, il sortit à son tour.

Le serpent vert descendit le long du mur, pénétra entre les écorces, rafla les armes et se glissa dehors. En moins de temps qu'il ne faut à une étoile filante pour traverser la moitié du ciel, il se trouvait déjà au rendez-vous avec l'aigle. Celui-ci ajusta les crochets à ses pattes et le bec à son bec. Tout lui allait avec une exactitude digne de la création elle-même.

Dans la joie qui débordait de tout son être, l'aigle se sentait comme perdu. Le bonheur est parfois aussi brutal que le malheur. Le chasseur affamé, égaré pendant plusieurs jours dans la forêt, le sait d'expérience lorsqu'il arrive au village et qu'on s'empresse à le gaver de nourriture. Il doit manger peu et lentement car, s'il cède à son avidité et à son féroce appétit, il risque de sortir de la case les pieds devant.

L'aigle sautillait, se dandinait, voletait, tournoyait, glatissait de plaisir, d'imprécations, de menaces. Enfin la brousse allait se débarrasser des servitudes du léopard, recouvrer ses libertés et ses coutumes ! Oh ! Le grand air, l'espace, la vie !

— Ami serpent, dit l'aigle, tu viens de sauver le monde animal. On ne peut même plus te remercier car cela diminuerait d'autant la valeur du salut que tu viens d'apporter à notre espèce. Mais sois assuré que la gratitude que te témoigneront les animaux de la brousse n'aura jamais de cesse.

Sur ce, chacun, satisfait, alla de son côté.

C'était l'époque où le léopard percevait le tribut que lui versaient ses sujets à chaque nouvelle lune. Chaque clan de bêtes devait apporter un membre de sa famille destiné à être dévoré par la race des léopards.

Lorsque le chat-tigre, percepteur du tribut, arriva chez l'aigle pour lui demander son dû, le père des oiseaux lui répondit :

— Va dire au léopard que je ne lui dois rien, que je ne veux plus entendre parler de lui, qu'il doit laisser tous les animaux en paix car il n'est qu'un piètre petit quatre-pattes tacheté.

Le chat-tigre n'en croyait pas ses oreilles.

— Comment pourrai-je répéter cela au léopard, se lamenta-t-il ?

— Comme je l'ai dit moi-même, affirma l'aigle.

Dès qu'il apprit les paroles insolentes du chef des ailés, le léopard convoqua tous les animaux. Il ne pouvait tolérer qu'un de ses sujets souillât son règne par une insubordination aussi scandaleuse. L'aigle allait savoir ce que désobéir à son maître et injurier le léopard entraînaient de désagréments et de remords.

Accourus de tous les coins, tous les animaux s'agglutinaient maintenant sur la grande place où se réglaient les palabres, devant la demeure du roi de la brousse. Ne sachant pas encore la cause de cette convocation tumultueuse, chacun interrogeait sa conscience pour y découvrir le moindre tort susceptible de lui attirer les foudres du maître. Le soleil brûlait mais tout le monde tremblait de froid et grinçait des dents.

Le léopard s'approcha du mur dans lequel il avait dissimulé ses armes. La cachette était vide. Il appela son fils et lui demanda s'il n'avait pas par hasard pris le bec et les crochets. Devant sa réponse négative, le léopard pressentit un grand malheur. Qui donc s'était introduit dans sa case

et avait découvert cet endroit si secret ? Il passa en revue toutes les suppositions dont était capable son esprit déjà embrumé mais ne put faire de lumière sur cette disparition inopérante. Il réfléchit quelque temps et, s'apercevant qu'il était attendu dehors, finit par sortir. L'aigle venait d'arriver aussi bruyamment que possible pour capter l'attention de l'assistance. On le regardait avec étonnement. Où s'était-il fabriqué ce bec crochu et ces griffes en demi-cercle si semblables aux armes du léopard ?

Mais l'étonnement fut à son comble lorsqu'on vit le maître s'avancer sans sa tenue d'apparat. Était-il vrai qu'aucun animal n'allait être châtié en ce jour ? Quelques poitrines se décomprimèrent, reprirent le rythme normal de la respiration. Le léopard grimpa sur la grande souche qui lui servait de tribune. Son regard flamboyait. Ses moustaches piaulaient. Il parla :

— Mes frères animaux, vous avez bien fait de venir à mon appel. C'est un grand jour aujourd'hui. Depuis que je suis votre maître, toute la brousse connaît la paix et la prospérité. Mais il semble que mon règne ne vous plaît pas. C'est pourquoi j'ai toujours recours à la violence pour ramener l'ordre dans notre beau monde. Encore une fois, l'un d'entre vous vient de se distinguer par une insubordination inqualifiable. Qu'il sorte des rangs lui-même et s'explique devant tous.

L'aigle se détacha de la foule et se tint au milieu de l'assemblée, face au léopard. Celui-ci le regarda, reconnut ses armes, comprit en un instant qu'un complot diabolique était ourdi contre son règne, supplia son intelligence de le tirer sans coup férir de ce piège insensé et attendit que l'aigle parlât. Le père des oiseaux battit ses larges ailes, releva l'énorme bec et dit :

— Je confirme ce que t'a rapporté le chat-tigre. Si les autres animaux estiment que ta dictature est un bienfait pour la brousse, il n'en est pas de même de mon clan. Nous avons assez d'avaler aveuglément toutes tes fantaisies, toutes tes volontés et toutes tes humeurs. Pour toi, nous valons moins que des vers de terre et tu te crois plus fort que la force. Finissons-en, descends de cette souche et battons-nous. Le vainqueur seul disposera de l'avenir des animaux.

Des cris d'approbation dilatèrent toutes les gorges présentes. L'hostilité contre le léopard, naguère sourde, éclatait d'un seul coup. On hurlait : « A bas le léopard ! A bas le tyran ! »

Reconnaissons que ce jour-là fut un jour de lucidité pour le roi des animaux. Sachant l'avantage que conféraient à l'aigle les armes qu'il lui avait volées, il eut une heureuse inspiration. Pourquoi, pensa-t-il, n'abandonnerait-il pas les habitants de la brousse à leur sort ? Chacun recouvrerait ainsi sa liberté, mais serait naturellement à la merci du plus fort. N'ayant pas à redouter d'attaques de ses voisins, il serait toujours à l'abri des désordres qui se produiraient à travers la forêt. Il remua ses moustaches, fixa la foule tempétueuse et dit :

— Mes frères, je ne crains pas de me battre avec cet odieux voleur qu'est l'aigle. Ma victoire sur lui ne fait l'ombre d'aucun doute d'ailleurs. Seulement, votre attitude vient de modifier ma décision. Puisque vous ne voulez plus de moi à la tête du peuple animal, prenez donc votre liberté. Que chacun fasse ce que bon lui semble. Vous pouvez disposer.

De leurs mille poitrines, tous les animaux, chacun en son idiome, exhalèrent avant de se disperser des acclamations de triomphe à travers la forêt.

Et c'est ainsi que, par son courage et sa ruse, l'aigle rendit la liberté à tous les animaux de la brousse et qu'il acquit ses griffes redoutables et son bec crochu qui font de lui aujourd'hui le plus puissant des oiseaux.

Je conclus en vous rappelant deux proverbes bien connus :

— « Ce n'est pas en restant au chaud dans sa case qu'on fait pousser le manioc dans les plantations. »

— « Si le berger n'avait pas pris de risques, le fauve aurait ravagé son troupeau de moutons. »

J'ai parlé.

A la lumière de la torche de résine qui rougeoyait au centre de ce cercle d'hommes attentifs, on voyait des visages crispés. Deux camps nettement divergents s'étaient formés et la palabre paraissait s'éterniser. Déjà, la perdrix annonçait le retour du jour, les grenouilles reprenaient leurs chants syncopés et les grillons adoucissaient leurs stridulations perçantes.

naître et à grandir. Une lune, deux lunes, trois lunes... Elles se succédaient dans le ciel de leur cadence d'une lenteur si désespérante pour les insatisfaits qui fondaient leur bonheur sur le futur et d'une rapidité si exécrable pour les assouvis qui leur reprochaient de ne pas se préoccuper davantage des exigences des délices de la vie des hommes.

La saison sèche était repartie. Précipitées du ciel, les pluies gonflaient rivières et fleuves, humidifiaient la brousse qui chatoyait de toutes ses fleurs souriantes devant l'empressement bourdonnant des abeilles amoureuses. Des oiseaux bigarrés changeaient de canton, les animaux au ventre rebondi erraient sans soucis dans la forêt alourdie par l'abondance ou prenaient leurs ébats voluptueux dans la boue des marécages. Les fauves ne se donnaient plus la peine de se mettre à l'affût pour surprendre leur proie. La vie exubérait dans cette nature luxuriante et prodigue.

Dans la tribu des Yemebem, régnait une activité intense. Neuf jours après la naissance d'Asseng Mbane Ona, une explosion assourdissante s'était produite près de l'arbre oveng. Du village, les hommes avaient failli fuir de tous côtés mais Mbane Ona les avait rassurés. Ensuite il s'était précipité dans le sentier et s'était arrêté comme pétrifié au pied de l'oveng : un grand gouffre s'ouvrait devant lui, empli d'un brouillard transparent aux reflets d'arc-en-ciel. Alentour, la forêt avait cédé la place à une cour labourée et râtissée, encadrée de cases bâties par une main mystérieuse. Mbane Ona s'approcha du bord et regarda dans le trou : un gigantesque anneau de cuivre étincelait, illuminant le fond de l'abîme d'une clarté changeante, ouatée par la brume.

— Tout est prêt, dit une voix derrière Mbane Ona qui se retourna, surpris. Mine de rien, pipe aux lèvres, Ayangoum le grand magicien des Ayakoma se tenait là.

— Oui, dit tout court Mbane Ona.

Il se sentait mal à l'aise. Cet homme de mystères qu'était Ayangoum le déconcertait. Sa présence se manifestait toujours au moment où l'on s'y attendait le moins. Il jaillissait du néant, ne s'étonnait de rien, paraissait régler l'existence des autres sur un simple geste de la main. Mbane Ona se vit tout petit, tout ignorant, tout superficiel devant cette force du savoir.

Ayangoum connaissait tout. N'entretenait-il pas avec les esprits des relations si étroites qu'il semblait déjà appartenir au monde d'après-mort ? Pour évaluer son pouvoir, il fallait d'abord être capable de compter tous les poissons qui gorgent les eaux du grand fleuve Bevuyeng !

Ayangoum ne dit pas une parole de plus. Il quitta Mbane Ona encore perdu dans ses pensées, contourna une hutte et disparut. Mbane Ona revint au village...

Du temps passa. Personne, hormis Mbane Ona et quelques initiés, ne mettait plus le pied sous l'oveng. Cette partie de forêt inspirait de l'épouvante à tous ceux qui ne jouissaient pas de l'immunité que confère l'initiation absolue (1).

Mais l'homme est toujours irrésistiblement attiré par tout ce qui est défendu ou caché. C'est une vérité universelle et nos parents n'ont pas tort de nous déconseiller de nous montrer trop jaloux de nos épouses. Victimes de la curiosité despotique que notre jalousie couve en elles, désireuses de découvrir ce que nous leur interdisons, elles ne tardent pas à tomber sous le joug de notre cruelle ennemie : l'infidélité qu'elles commettent avec des hommes malmenés, eux surtout, par l'âpre envie de posséder la propriété prohibée. Il s'ensuit finalement des disputes, des meurtres qui ajoutent aux maux déjà trop nombreux dont souffre notre société. Laissez, mes frères, vos femmes vaquer librement à leurs occupations : elles résisteront mieux aux tentations. Mais revenons à la forêt interdite.

Au village Assia, se trouvait un homme d'une curiosité maladive : Aboghe Mekone. C'était un homme de haute taille, très vigoureux, très énergique. Depuis longtemps, il se demandait ce qui pouvait bien se passer dans ce coin de brousse dont certains prétendaient se réserver l'exclusivité.

Aboghe n'était pas initié. Les anciens du village avaient prétexté que sa conduite acerbe et frivole constitutait un obstacle aux rites sacrés de l'initiation. Il ne s'en était pas ému. Il préférait du reste mener sa vie solitaire, déridée de toutes les contraintes, de toutes les servitudes qu'imposaient aux gens ces vieillards soucieux surtout de se

(1) L'initiation comprend plusieurs étapes. Celui qui les a franchies toutes avec succès est arrivé à l'initiation absolue.

faire aveuglement obéir. Il avait construit sa case sans l'aide de ses frères, s'était marié avec le fruit de ses chasses aux pièges, courait les sous-bois à la rencontre d'un sourire engageant... car, comme cela se produit toujours, il était le favori des femmes.

Or, un matin, tourmenté par cette petite bête intérieure qui s'acharnait à le pousser vers cette parcelle de forêt naguère commune, il s'enfonça discrètement dans les hautes herbes, évitant les pistes fréquentées. Parvenu à la lisière de la broussaille qui sépare le village de la forêt, il s'étonna d'apercevoir de loin le dôme touffu de l'oveng libéré des autres frondaisons qui l'enserraient jadis. Il marcha encore quelques instants puis, subitement, émergea dans un campement de huttes au milieu duquel un précipice dégageait un brouillard multicolore, spectral.

Aboghe Mekone redressa le percuteur de son fusil à piston et, le doigt sur la détente, s'avança prudemment vers le gouffre. Son cœur battait le tambour, ses jambes, brusquement transies de froid, flageolaient. La sueur envahissait son visage, ses mains mouillaient son arme. Fallait-il quitter au plus vite cet endroit maudit ? Il voulut voir de plus près ce phénomène hallucinant et se pencha sur le bord. Il écarquilla les yeux, sa vue se brouilla.

Un claquement strident, comme le heurt d'un marteau sur l'enclume, retentit. Avec un grondement de forge, l'anneau de cuivre se détacha du sol et vola vers la surface. Aboghe se rejeta en arrière, mais ce geste instinctif fut inutile car sa tête venait d'être happée par le lourd cerceau de métal dans lequel vrombissait en un mouvement rotatoire une scie aux dents pointées vers le centre. L'anneau rapetissait maintenant afin d'épouser l'encolure de sa victime. Aboghe lâcha son fusil. Les yeux lui sortaient des orbites. Soudain, d'un coup sec, la scie crissa. La tête tranchée, l'anneau de cuivre, le corps, tout s'abîma avec un bruit mou. Un bouillonnement suivi d'un dégagement de vapeurs chaudes secoua les profondeurs noires. D'Aboghe, il ne restait plus qu'un cadavre.

Pendant que se déroulait cette scène sous l'oveng, Asseng Mbane Ona, le gros bébé d'Ayétebé s'agitait anormalement sur sa natte. Ses bras potelés décrivaient des demis-cercles dans l'air, ses pieds se tendaient, se pliaient, se détendaient,

se repliaient. Il vagissait, riait, zézayait. Par une communion étrange avec l'anneau de cuivre, il participait au sacrifice d'Aboghe. Il ne s'apaisa que quand les vapeurs chaudes s'évanouirent dans l'atmosphère au-dessus du gouffre.

Deux jours s'écoulèrent après cet événement macabre. Aboghe Mekone ne reparut pas au village. Les hommes envoyés dans tous les coins de la brousse n'y trouvèrent nulle trace du chasseur.

Un matin, Mbane Ona annonça à la famille éplorée qu'Aboghe s'était fourvoyé dans la forêt interdite et qu'on ne le reverrait plus parmi les hommes. Il ne restait plus qu'à célébrer ses funérailles.

La lune et le soleil continuèrent à se poursuivre dans le ciel au rythme des nuits et des jours. L'un ne parvenant pas à rattraper l'autre, le deuil finit lui aussi par mourir dans le cœur des parents d'Aboghe, comme cela arrive à toutes les peines qui tracassent l'existence humaine. Qu'y a-t-il d'aussi merveilleux en l'homme que la faculté d'oublier ?

La saison des pluies atteignait sa phase cruciale. Des ballets de tornades s'organisaient dans les nuages, descendaient sur la terre avec une violence qui étouffait la brousse, freinait le travail des hommes, courrouçait ruisseaux, rivières et fleuves. Pendant les accalmies, le soleil explosait à son tour de fureur et exahlait sa chaleur d'une intolérance longtemps contenue.

Puis peu à peu les pluies décrurent. Les épaisses croûtes du ciel se diluèrent, s'estompèrent, remplacées par de longues traînées blanches qui annonçaient le retour de la sécheresse. L'eau qui ruisselait partout se localisa bientôt dans les vallées et sur ses routes naturelles.

Les canards et leurs femelles qui avaient, un instant, rompu leur attachement au village pour se livrer à loisir aux baignades mousseuses dans les hautes eaux, en revenaient maintenant escortés d'une cohue de canetons rutilants.

Des peuplades de mange-mil vociféraient dans les palmiers tandis que, perchés sur les toits des cases, les moineaux exhortaient en s'égosillant les habitants au travail.

Les Yemebem et toutes les tribus qui croissent sur les rives de Bevuyeng reprenaient leurs activités habituelles. La petite saison sèche ramenait les parties de chasse aux

filets dans la forêt et de pêche à la corbeille dans les étangs.

Au firmament piqueté d'étoiles, le premier éclat bancal de la neuvième lune de la naissance d'Asseng Mbane Ona se présenta. Asseng Mbane était devenu un beau garçon aux muscles saillants, à la tête dure, aux membres nerveux. Il avait un front carré, un regard vif, un nez légèrement aplati, des joues rondes, des oreilles collées aux tempes. Sa tête arrivait déjà à hauteur de l'épaule d'un homme de grande taille, ce qui le faisait paraître d'un âge plus avancé. Il courait les rues en compagnie des autres enfants du village qu'il brutalisait quand ils se montraient trop familiers. D'une force de buffle, d'une souplesse de tigre et d'une adresse d'épervier, il étonnait ses aînés dans la lutte, la course et le tir à l'arc. De cet être émanait un rayonnement de puissance terrifiante.

Neuvième lune de la naissance d'Asseng Mbane Ona ! Le cœur de Mbane Ona, le chef des Yemebem, s'étreignait d'émotion, car le premier bain de sang de son fils devait avoir lieu au courant de cette lune. Qui fallait-il sacrifier pour ce baptême singulier ?

Mbane Ona se dit que les esprits étaient très réguliers, qu'ils favoriseraient au moment venu la célébration de ce rite. Il pensa à Ayangoum, le grand magicien, dont il n'avait plus de nouvelles depuis un fort laps de temps, malgré ses fréquentes visites au pied de l'oveng. Les chants du coq passaient d'une aube à l'autre et l'impatience de Mbane Ona se transformait en inquiétude. Il négligeait de manger, se couchait la tête tourbillonnante de pensées moroses. Le sommeil ne répondait plus à ses invites et, chaque matin, il se levait plus amaigri que la veille.

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Petite saison sèche. Saison de voyages et d'aventures. Les hommes puissants, ou qui se disent tels, font bruire les

tam-tams, parcourent le monde, laissant derrière eux un sillage sanglant. La puissance n'est pas un ornement inerte ou un jouet destiné aux loisirs des enfants qui s'amusent dans la cour du village. Celui qui la possède doit l'agiter, lui restituer ses spasmes, ses sursauts, ses convulsions.

Les hommes aiment la gloire. Et la gloire ne sourit qu'aux ambitieux, aux audacieux. Or, l'ambition et l'audace, lovées dans un cerveau nébuleux et un corps balourd, n'ont pas plus de chance d'atteindre la gloire qu'une semence n'en a de germer et s'épanouir dans de la terre granitique. La puissance, quelle que soit la forme sous laquelle elle se manifeste, qu'elle soit appelée intelligence ou génie, fortune ou destin, la puissance est la sève qui nourrit l'ambition et l'audace, le ferment qui les grandit, le ressort qui les propulse jusqu'à la gloire.

C'est ce que pensait en ce matin brumeux et froid, Emane Toung Mfane de la tribu de Yebikoum (1), qui suivait d'un pas décidé le sentier qui serpentait sous les arbres de la forêt Zing, la forêt de la Haine, ainsi nommée parce que, noire du jour où le soleil a eu la bonté de réveiller de ses rayons vivifiants la terre engourdie dans les ténèbres glacées du néant, serrée, immense et moutonneuse, elle offre aux malfaiteurs bannis de la société des hommes aux bonnes mœurs un refuge des plus rassurants.

L'homme était énorme. Il avait des jambes interminables, nerveuses avec des mollets rebondis et des cuisses fuselées, un bassin arrondi, un ventre rentrant, une poitrine épaisse et suspendue, des épaules excessives donnant racine à de longs bras musclés, une tête lourde plantée sur un cou cylindrique, une bouche large avec des lèvres lourdes, des narines profondes et noires, le regard rouge, le front sévère, le crâne garni d'une chevelure abondante et le visage envahi par une barbe touffue et désordonnée. Il portait un pagne autour des reins et sur le postérieur une robe de panthère terminée par une longue queue. Un long sabre dans son fourreau battait sa jambe droite au rythme de son pas. Un fusil était posé sur son épaule gauche, le bout du canon enveloppé dans sa main gauche. Quand nous disons fusil, on serait tenté

(1) Yebikoum : Tribu des Souches.

de penser à l'un de nos lamentables fusils. Figurez-vous une crosse aussi grosse qu'une bille d'okoumé avec un canon du diamètre et de la longueur du même arbre, se chargeant avec une calebasse de poudre et deux à trois hottes de plombs.

La démarche était ondoyante et giratoire (1), comme marchent tous les hommes-puissants qui ont à surveiller les endroits qu'ils savent dangereux. La longue caravane qui le précédait sur la piste comprenait des hommes solides, âgés de vingt à trente ans, des jeunes femmes aussi belles les unes que les autres, des troupeaux de moutons, des paniers de volaille. Tout cela constituait le respectable butin que s'octroyait Emane Toung Mfane au cours de la randonnée de rapines qui devait le conduire de la tribu Yebikoum aux peuplades de l'autre côté de Bevuyeng en passant par la tribu Yemebem. Il décrirait ensuite une large courbe, retraverserait Bevuyeng par l'amont pour aboutir de nouveau chez lui et s'y installer en homme riche et craint.

Emane Toung Mfane pouvait entreprendre un tel voyage. N'était-il pas un homme puissant qui dispose de sa vie et pour qui la mort n'est qu'une légende, sauf quand il l'inflige à d'autres ? Qui, parmi les hommes pouvait l'empêcher de razzier les villages traversés et d'aller grossir sa tribu ?

Parti de Yebikoum depuis une neuvaine, il avait incendié et pillé les Yebilop, les Yekang, les Yessom et les Yefire (2). Cela, bien sûr, ne s'était pas passé sans combat. On lui avait opposé une résistance acharnée mais les malheureux avaient été vaincus après une lutte désespérée et héroïque.

Maintenant il se dirigeait sur les Yemeloh, la tribu des Oreilles que l'on parcourt avant d'aboutir à la tribu des Yemebem.

Avec un grondement sourd, dominé de temps à autre par les aboiements sonores du cor, la caravane défilait sous les arbres, étirée comme l'un de ces serpents fantastiques qui mettent le sel à nos légendes. Féroces, la poitrine gonflée de colère et de haine, les hommes de tête qui, après la victoire

---

(1) Seul le joueur de Mvett sait imiter cette démarche et l'auteur regrette de ne pouvoir l'exécuter devant ses lecteurs !

(2) Yebilop : Tribu des Chenilles ; ne pas confondre avec Bilop, terme que le Fang emploie pour désigner ceux dont il ne comprend pas la langue.

d'Emane Toung Mfane sur eux, avaient préféré se faire ses alliés que ses esclaves, débouchaient déjà dans l'un des villages des Yemeloh. Ils s'étaient promis une vengeance équitable sur ces voisins dont ils connaissaient la faiblesse. Le proverbe ne conseille-t-il pas de se prévaloir sur les moins forts que soi ?

Le brouillard s'était dissipé. Les pilons aplatissaient encore les doigts de banane dans les mortiers. Alarmés par le cor et cette troupe frémissante qui s'extirpait de la forêt de si bon matin, les chiens dressaient les oreilles, relevaient leur museau et lançaient dans l'air des abois stridents. Quelques hommes apeurés prenaient déjà la fuite, se fondaient dans la broussaille. Le tam-tam d'alerte se mit à bourdonner. Des enfants que leur mère entraînait avec des gestes saccadés pleuraient, et leurs pleurs se faisaient entendre en décroissant au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient sous les feuillages.

En un instant, les Yemeloh se munirent de fusils, de lances et d'arbalètes à flèches empoisonnées. Ils se postaient derrière les cases, sous les bananiers, dans les hautes herbes, tandis qu'un certain nombre de guerriers intrépides entraient dans le corps-de-garde. Edou Ngomo, le chef des Yemeloh, se tint dans la cour et attendit.

Un sifflet stridula. L'un des guerriers de la caravane cria, s'adressant aux Yemeloh :

— Hommes, femmes, enfants : tout le monde dehors ! Et vite ! Gare à vous ! Je sème la mort ; le sang seul me désaltère ! Avez-vous compris ?

Mais personne ne bougeait. Les Yemeloh sont sourds comme les oreilles et ne s'émeuvent pas pour si peu.

— Ah ! vous ne comprenez pas ? Alors tant pis pour vous ! Au combat donc et que je vous décapite ! Que nul ne fuie et... Aïe !

Le bavard n'avait pas plutôt terminé son verbiage qu'il s'effondrait, une flèche plantée dans la poitrine. Les femmes effarées refluèrent en glapissant à l'arrière de la caravane. Les fusils Yebiloh, Yekang, Yessom et Yefire vomirent du feu, de la fumée, de la mort. Les fusils Yemeloh ripostèrent et bientôt ce fut une sarabande féroce où les corps se mêlaient aux corps, les sabres aux sabres. Des cris de douleur,

des gémissements d'agonie, des chants de guerre s'entremêlaient, se confondaient. Les cases commencèrent de flamber, le vide de se creuser parmi les combattants Yemeloh.

Vers le milieu du jour, la bataille avait pris fin. Les captifs étaient alignés dans la cour, les hommes d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre. Emane Toung Mfane passa le butin en revue, fit achever les blessés et décapiter les vieillards et les invalides, et la caravane de plus en plus alourdie, de plus en plus nombreuse, de plus en plus hurlante, s'ébranla vers la tribu des Yemebem. Les autres villages Yemeloh que l'on rencontrait n'offraient que peu de résistance, les habitants, alertés, ayant pris la fuite. Mais on mettait le feu aux toitures et laissait derrière soi ruine et désolation. De place en place, un coup de fusil claquait, œuvre d'un guerrier Yemeloh embusqué qui s'éloignait aussitôt après avoir tiré. Parfois un homme s'affalait sur le sol, la cervelle brûlée. Mais la caravane poursuivait sa route, imperturbable.

Dès que le vent affirma aux oreilles des Yemebem qu'Emane Toung Mfane approchait à grand fracas de leur contrée, Mbane Ona convoqua tous les guerriers de la tribu. Au moment où le nuage de fumée montée des cases se penche au-dessus du village comme s'il craignait de s'élever plus haut et cherchait à revenir sur terre, au moment où la perdrix lance son dernier salut de la journée à son cousin le coq qui, ayant renié la brousse, est devenu l'esclave de l'homme, solides, souples, hérissés d'armes et de fétiches, tous ceux qui se targuaient de leur force et s'impatientaient de le prouver aux yeux des femmes Yemebem, tous ceux qui se promettaient d'acquérir un prestige inespéré en s'emparant d'une éloquente part de l'important butin qu'Emane Toung Mfane leur amenait si fortuitement, tous ces guerriers agressifs et féroces se réunissaient à Assia, village de Mbane Ona.

Le conseil des anciens se tint d'abord au pied de l'oveng et décida que les Yemebem se battraient contre Emane Toung Mfane. Mbane Ona précisa :

— Il est temps pour mon fils Asseng Mbane de prendre son premier bain de sang. L'arrivée inespérée d'Emane Toung Mfane nous offre une occasion unique. Il sera immolé

au-dessus du trou que vous voyez ici, dans lequel nous allons de suite installer Asseng Mbane Ona. Il y aura grand tam-tam au village après la bataille. Dès à présent, les anciens logeront dans ces huttes jusqu'à la fin des cérémonies. Ayangoum, le grand magicien des Ayakoma, sera bientôt avec vous. Il vous dira ce que vous aurez à faire. J'ai, quant à moi, à organiser la défense du village avec les guerriers.

Mbane Ona saisit alors son fils Asseng et le balança dans le brouillard. L'anneau de cuivre monta à sa rencontre, le reçut en douceur et redescendit avec son fardeau se poser au fond de l'abîme. Asseng Mbane Ona était assis sur l'anneau de cuivre.

De retour au village, Mbane Ona demanda aux guerriers :

— Quoi de nouveau ?

— Ils arrivent, dit un homme tout en sueur qui venait de prendre place au corps-de-garde. Ils sont déjà en train de traverser la rivière Okoro. Vous entendez d'ailleurs d'ici le son du cor.

— Bien, dit Mbane Ona. Obame, prends vingt hommes et embusquez-vous des deux côtés de la route. Quand le cortège passera entre vous, tirez aux flèches et dans le cou des hommes. Ne touchez pas aux femmes et enfants. Nkame, avec dix hommes, tu suivras le raccourci qui mène à Okoro. Vous couperez la retraite à ceux de nos ennemis qui seraient tentés de rebrousser chemin. Je reste ici avec tous les autres.

Il divisa ces derniers en plusieurs groupes qu'il posta en différents endroits d'Assia. Puis il s'assit dans le corps-de-garde.

Les roulements du cor se rapprochaient, plus nets, plus menaçants. Comme attiré par le spectacle qu'allait s'offrir ce coin de la tribu des Yemebem, un charognard planait en croassant au-dessus du village. Des papillons chamarrés voltigeaient çà et là. Des bourdons vrombissaient. Le silence alentour accentuait leur murmure.

Auparavant, Assia avait été vidé des femmes, des enfants et des invalides. Un calme inquiétant régnait dans la rue principale, dans ses cases fermées et les arrière-cours. Une attente orgueilleuse gonflait le village.

La rivière Okoro était déjà franchie. La caravane gravissait maintenant une petite côte surchargée d'une forêt touffue

et sombre. La terre tremblait sous le piétinement. Les touracos cocolaient d'étonnement dans les feuillages. Les singes agrippaient les branches basses avec des gestes rapides pour regarder passer ce cortège inhabituel.

Soudain un homme se raidit, porta les mains à son cou, essaya d'en extraire la flèche qui venait de s'y ficher et, n'y parvenant pas, s'écroula sans un mot, foudroyé par le violent poison du strophante. Ceux qui le suivaient hésitèrent pendant quelques battements de cœur puis, se ressaisissant, poussèrent des cris de guerre au moment où un essaim de flèches s'abattaient sur eux, fauchant un grand nombre de guerriers.

— Ripostez ! cria Emane Toung Mfane.

Les fusils grondèrent. Les sagaies partirent en direction des buissons. Mais du côté du ruisseau, d'autres fusils répondirent : la retraite était coupée.

— En avant jusqu'au village ! hurla Emane.

Ce fut une course effrénée. Ceux qui tombaient ne se relevaient plus, écrasés par ceux qui passaient sur eux. Les femmes et les enfants pleuraient en courant. Des paniers tombaient, qu'on ne songeait plus à reprendre. La forêt s'emplit de plaintes sinistres. Cependant, inexorablement la troupe d'Emane Toung Mfane progressait vers Assia. Embusqués, les guerriers Yemebem les laissèrent entrer au village. Femmes et enfants s'en furent se réfugier instinctivement dans des cases qu'ils ouvraient avec des mouvements fébriles et qu'ils refermaient maladroitement de l'intérieur.

— Ndouane ! (1) hurla Mbane Ona.

De tous côtés, le tonnerre de la poudre malmena les oreilles, noyant le sifflement des flèches. Des corps se tordaient dans la poussière avant de s'immobiliser définitivement.

— Ku u u u y o ! (2) s'écria Mbane Ona.

Les Yemebem envahirent la cour et les sabres entrèrent en action. Lestes, rapides, muscles élastiques, entraînés au dernier point, ces hommes se battaient comme des tigres, ils se battaient comme des pythons, ils se battaient comme la fièvre, et la lèpre, et la chaleur, et le froid, et la faim, et

(1) Ndouane ! : Feu !
(2) Cri d'encouragement qui annonce l'approche de la victoire.

la soif ; ils se battaient comme la guerre. Au bout d'un instant, les Yemebem se retrouvèrent face aux Yemebem. La bataille paraissait à son terme.

— Evoh ! Silence ! imposa Mbane Ona.

Les combattants s'arrêtèrent, surpris d'une victoire aussi facile. Lorsqu'on s'est bien préparé, les choses semblent souvent très simples.

— Ah ! ah ! ah ! Voilà le grand jour, dit quelqu'un. Ami Afoube, mon fusil est un vieil éléphant. A moi tout seul j'ai abattu trois ennemis. Si tu vois des trous dans la gorge des victimes, ce sont les miennes.

— Le mien, mon ami, c'est la patte de l'épervier, la patte de l'épervier qui ne rate jamais un poussin dans la cour. Mon beau-frère, en me donnant ce fusil, a épousé ma sœur pour l'éternité. Le jour de sa mort, je tuerai ma sœur et l'enterrerai avec lui.

— Vous parlez tous les deux de vos fusils. Mais que dites-vous de mon sabre ? Il sautait tout seul de ma main et s'enfonçait dans la poitrine de l'ennemi avec une rapidité et une adresse incomparables. A un moment donné je me suis demandé s'il avait des yeux. Il est vrai que mon fétiche est d'une puissance...

— Nous sommes devenus des hommes, mes frères. Dire que j'aurai au moins trois femmes, et avec des enfants, pour un effort aussi bénin ! Riche, je vais devenir riche. As-tu vu la jolie fille qui courait en tête du convoi ? Elle a des seins aussi gros que des avocats, un de ces visages... J'en frissonne encore de plaisir... Et elle est allée tout droit dans ma case !

— Je parie que tu ne faisais que regarder les femmes n'est-ce pas ? Pendant que nous autres, nous nous battions, hein ?

— Tais-toi. Ta jalousie tuera un homme dans ce village. Tu ne peux pas entendre parler de femmes sans montrer tes vilaines dents.

— Tu m'insultes ? Vous entendez tous hein ? Il m'insulte. Te crois-tu plus beau que moi, avec tes jambes arquées ? Sortons du corps-de-garde et allons voir ça dans la cour.

— Hé là, que se passe-t-il ? Etes-vous des enfants ? Qu'êtes-vous en train de faire ? N'avez-vous pas honte ?

Vous choisissez un pareil moment pour ranimer vos vieilles querelles ? J'en ai assez de vos stupidités, vous deux. Maintenant transportez-moi les blessés ennemis sous l'oveng. Et il y en a. C'est votre travail de la journée, conclut Mbane Ona tout fumant.

— Oh ! Ils ont eu leur compte.

— Ça leur apprendra. On n'a même pas encore fini de se battre qu'ils se disputent déjà le butin. N'y a-t-il plus de chef dans ce village ?

— Transportez tous les blessés ennemis sous l'oveng et les nôtres dans les cases, dit Mbane Ona. Nous nous occuperons des femmes et des enfants après.

Cet ordre donné, le chef des Yemebem remit son sabre ensanglanté dans le fourreau. C'est à ce moment qu'Emane Toung Mfane intervint. Sous l'emprise de l'incendie de colère qui saccageait tout son être, il étourdit le village d'un incroyable rugissement, bondit sur Mbane Ona et lui asséna deux gifles retentissantes. Le Yemebem tangua comme une pirogue affolée sur les vagues de Bevuyeng, les jambes saisies d'un tremblement nerveux. Le Yebikoum remit la ration. C'est la meilleure façon d'humilier un homme que de lui administrer une bonne dose de gifles. Cela prouve qu'on lui est supérieur, qu'il fait partie de la catégorie des hommes-femmes et qu'il ne doit pas prétendre porter le titre de chef. Cette insulte est aussi vieille et salissante que la pluie sur les routes argileuses. La honte qui en résulte pour la victime a dans sa tête le poids d'un enclume et installe dans son cœur une haine meurtrière.

Mbane Ona plissa ses abondants sourcils, ferma un instant ses paupières, les rouvrit, le regard nuageux, les yeux injectés de sang. La poitrine se soulevant et s'abaissant par saccades sur un cœur grossi par l'amertume, il dégaina son sabre, l'envoya puissamment dans les côtes de son ennemi d'où il rebondit tordu dans une chandelle d'étincelles. Emane Toung Mfane se plia péniblement sous l'effet d'une douleur lancinante, les bras appuyés à la base du dos, et essaya de ranimer ses reins endoloris. Mbane Ona fit jaillir un autre sabre de sa hanche gauche et, profitant de la position généreusement offerte par l'adversaire, lui brûla la colonne vertébrale. Le sabre ricocha, brisé. Emane Toung Mfane se

redressa lentement comme un boa qui recouvre sa vigueur. Il comprit qu'il avait commis une erreur en sous-évaluant la force de Mbane Ona. Cela le surprenait. Tout le monde savait que les Yemebem n'étaient bons qu'à chasser les rats-palmistes dans la forêt ou à servir de la banane douce aux étrangers de passage. D'où leur venaient à présent cette prodigieuse énergie au combat, cette audace presque surnaturelle à affronter leurs ennemis et, chez leur chef Mbane Ona, cette virilité dans le maniement du sabre ? Avait bien raison celui qui avait dit qu'il faut se méfier des fruits trop sucrés comme des femmes trop belles.

Emane Toung Mfane brandit ses bras, les tendit au ciel, les paumes ouvertes. Deux massues de fer tombèrent dans ses mains. D'une prestesse stupéfiante, il les abattit avec une telle violence sur la tête du Yemebem qu'elles éclatèrent comme des charges de poudre au contact du feu. Mbane Ona rebondit comme une balle de caoutchouc, fut projeté au milieu de la cour, tournoya sur lui-même, tenta de rétablir son équilibre et, titubant comme ivre, s'engouffra dans la piste qui conduisait vers l'oveng. Lui emboîtant le pas, Emane Toung Mfane donna la chasse. L'un derrière l'autre, ils surgirent au campement, provoquant chez les anciens un renfrognement général.

Mbane Ona fit quelques pas en direction du gouffre. Alors, à ce moment, Emane Toung Mfane vit. Il vit ce brouillard couleur d'arc-en-ciel, féerique, fascinant, qui émanait des entrailles de la terre et répandait en cet endroit une fluorescence subjugante. Il vit ce gouffre effrayant, d'une profondeur indéterminable, qui semblait capable d'engloutir la moitié des habitants de la terre.

Par un hochement de tête à l'adresse du groupe des anciens, Mbane Ona ordonna de commencer la cérémonie. Au même moment, les balafons, les tam-tams et les tambours entrèrent en transes. D'un ton émouvant, ces hommes se mirent à chanter et à danser la danse secrète des buveurs de sang. Le rythme était magique, la chanson hypnotique.

Ho ! Ho ! Ho ! Hé ! Hé ! Hé !
Le ciel et la terre se sont unis ;
Ho ! Ho ! Ho ! Hé ! Hé ! Hé !

Ils ont engendré un enfant terrible ;
Ho ! Ho ! Ho ! Hé ! Hé ! Hé !
Arc-en-ciel enfant terrible
Arc-en-ciel enfant berceur
Arc-en-ciel enfant charmeur
Arc-en-ciel enfant fantôme !
Ho ! Ho ! Ho ! Hé ! Hé ! Hé !
Il te guidera au pays des étoiles;
Avec lui, étranger,
Tu connaîtras les merveilles de là-haut,
Tu chanteras dans la corbeille blanche des nuits (1)
Tu ouiras la musique des fées attirantes,
Tu danseras dans la tiédeur de leur parfum,
Tu dormiras dans un tapis d'étoiles,
Porté par des nymphes rafraîchissantes.
Ho ! Ho ! Ho ! Hé ! Hé ! Hé !
L'enfant terrible !

Que les oreilles écoutent
Qu'elles écoutent le Mvett !

Emane Toung Mfane paraît vidé de toute volonté. Il se tient la tête à deux mains. Irrésistiblement attiré, il avance d'une démarche impersonnelle vers le gouffre. Ses yeux se sont agrandis, sa bouche est largement ouverte. Il semble nager dans un monde irréel, un magma impalpable et mouvant. Sur un signe de Mbane Ona deux grands gaillards taillés en gorille encadrent le Yebikoum qui n'arrive plus à maîtriser la flageolation de ses jambes. Ils le soulèvent, l'un par les jambes, l'autre par les épaules, et le penche au-dessus de l'abîme. Le rythme des tam-tams devient allergique et ensorcelant, plonge Emane Toung Mfane dans cette douce quiétude, cette euphorie désarmante qui précède toujours le grand saut.

Alors un sifflement sec retentit. Au fond du gouffre, Asseng Mbane Ona fit un saut de côté, laissant échapper l'anneau de cuivre qui s'envola vers la surface, disque d'un jaune éblouissant, né de l'inconnaissable Connaissance. Les deux gorilles

(1) Corbeille blanche des nuits : la lune.

fermèrent les yeux tandis qu'Emane Toung Mfane dilatait les siens et que l'anneau de cuivre enveloppait son cou. La scie vibra, puis crissa. La tête du Yebikoum bascula dans le vide, roula aux pieds d'Asseng Mbane Ona qui se rassit sur l'anneau de cuivre. Un jet de sang troua le brouillard et alla arroser le fils de Mbane Ona. Les tam-tams et les grelots endiablèrent les hommes, les anciens hurlèrent des clameurs de victoire, la danse atteignit son paroxysme. Les blessés Yebilop, Yessom et Yefire furent saisis d'épouvante en reconnaissant le corps inerte d'Emane Toung Mfane que l'on ramenait sans tête au milieu du cercle des danseurs. On le recouvrit de peaux de panthères. Puis, un à un, les blessés furent décapités, leur sang versé sur la tête d'Asseng Mbane Ona. Ensuite, la nuit, après la cérémonie magique, on jeta tous les corps dans les eaux de Bevuyeng.

***

La mort d'Emane Toung Mfane avait frappé de stupeur tout le pays qu'arrose Bevuyeng. Personne n'arrivait à se convaincre que la tribu Yemebem était parvenue à supprimer la vie à un homme aussi puissant qu'Emane Toung Mfane. Et ce qu'on ne concevait pas davantage c'est cette puissance qui venait de s'installer chez les Yemebem tout d'un coup, comme tombée du ciel. Que se passait-il donc sur les rives de Bevuyeng ?

— Avez-vous entendu ? On dit qu'Emane Toung Mfane est mort chez les Yemebem. Ça alors, c'est fort ! Qui a pu faire ça là-bas ?

— On dit que c'est Mbane Ona en personne. Mais mes oreilles refusent de croire une telle nouvelle. Qui ignore Emane Toung Mfane parmi nous ? Un homme puissant, vrai crocodile qui broie les eaux des fleuves ! Ce n'est pas le malheureux Mbane Ona qui peut tout de même le tuer. Une vraie grenouille, Mbane Ona !

— Hé ! Ne savez-vous pas que la terre tourne mal en ce moment ! J'ai entendu dire qu'il suffit de changer son fusil d'épaule et l'on devient un homme-puissant ! Qu'en dites-vous ?

— Juste. Moi, il me tarde d'aller chez mes oncles Benguini. Ils font de ces fétiches à vous rendre surhomme !

— Tu ne fais que parler. A ta place, je serai déjà en route. J'ai toujours pensé que celui qui a la possibilité d'avoir des moyens de devenir puissant devrait en profiter. Pourquoi ne me conduis-tu pas chez tes oncles maternels Benguini ? Je pourrais devenir leur gendre et par ce biais obtenir d'eux puissance et protection.

— Tu est trop malin pour cela. En tout cas, la route est libre. Tu peux y aller si tu veux.

Le grand fleuve, lui, charriait tranquillement ses eaux profondes qu'il agitait comme des bouquets de fleurs blanches en franchissant les rapides. Les piroguiers partis des villages des Yemebem, qui vers l'amont, qui vers l'aval, contaient à qui voulait les entendre les péripéties du combat qui avait mis fin aux prouesses d'Emane Toung Mfane, les cérémonies qui s'étaient déroulées à Assia après ce combat, les richesses, femmes, enfants et troupeaux, que les hommes de Mbane Ona avaient arrachées à l'homme de la tribu Yebikoum. On ne manquait d'ailleurs pas d'exagérer ces richesses afin de déchaîner chez l'interlocuteur la curiosité, l'admiration et l'envie. Dans toute la contrée qui s'étale de la forêt de Bebasso au pays des Vampires, en passant par la vallée des Crocodiles, on ne parlait plus que des Yemebem. On disait qu'ils étaient les plus forts et les plus braves de la terre. Les femmes surtout n'avaient plus qu'une idée : épouser un Yemebem. On se rendait à Assia pour contempler Mbane Ona. Le redoutable chef qui avait réussi à tirer son peuple des mailles de la faiblesse et de la bassesse. Assia grossissait à vue d'œil, devenait un village gigantesque.

— Hé vous, où allez-vous ?

— A Assia chez Mbane Ona !

— Dis-moi, mon beau-frère, où vont tous ces hommes chargés de bagages ?

— A Assia chez Mbane Ona !

— Oh ! là ! là ! quel monde ! Où vont-ils ?

— Assia chez Mbane Ona, de la tribu des Yemebem !

— A-Aké ! Quelle grande caravane ! Que d'hommes ! Que de femmes ! Que de moutons, de chèvres, de volaille ! Où va tout ça ?

— A Assia chez Mbane Ona, de la tribu des Yemebem.

Telles sont les questions et les réponses qui fusaient des lèvres des habitants des tribus qui peuplent Etone Abandzik Meko Mengone, au passage d'innombrables caravanes qui se dirigeaient vers la tribu des Yemebem, où Mbane Ona avait acquis une réputation extraordinaire.

Les petits garçons des tribus voisines chantaient en jouant dans la poussière : « Je serai fort comme un Yemebem ! » Et leurs petites sœurs enchaînaient : « Et tu auras un Yemebem pour beau-frère ! »

Les Yemebem ne se connaissaient plus de bonheur. Chaque homme pouvait avoir autant de femmes, autant d'enfants qu'il en désirait. Les champs étaient défrichés, les cases construites, la pêche, la chasse effectuées par les admirateurs étrangers qui s'étaient fixés dans les villages Yemebem, et principalement à Assia. Malgré leur nouvelle forme de vie, les Yemebem n'avaient pas abandonné leur sens de l'hospitalité. Pouvait s'installer chez eux qui voulait, pourvu qu'il ne fût pas un homme-puissant.

Une fois par lune, et le jour de la nouvelle lune, Asseng Mbane Ona se montrait à la population.

C'était jour de liesse car, si Mbane Ona, le père, continuait à assumer ses responsabilités de chef. tout le monde savait qu'Asseng Mbane Ona, son fils, était désormais le véritable conducteur des destinées des Yemebem.

Des années s'étaient écoulées depuis son premier bain de sang. D'autres bains avaient suivi qui avaient contribué à renforcer sa renommée et à asseoir définitivement sa puissance. C'est ainsi que tous les hommes puissants que le destin avait mal servis en les amenant à aller jeter un coup d'œil sur ce qui se passait chez les Yemebem avaient fini par être immolés à Assia, sous l'Oveng. Citons entre autres : Alogo Mba Afane, de la tribu de Bilulugne (les Tsétsés) qui se déplaçait sur un éléphant de course ; Nguéma Assoumou Ebome, de la tribu d'Alaatoua (la Vantardise) qui, au combat, utilisait un galet magique ; Atomo Ndang Oyono de la tribu de Yoloune (la Colère) qui avait pour gardes-de-corps deux fantômes visibles... Ils étaient morts, leur puissance absorbée par Asseng Mbane Ona.

Il était maintenant un vigoureux jeune homme d'une ving-

taine de grandes saisons sèches. Mais il vivait toujours sous l'oveng, tantôt dans le grand trou, tantôt dans une hutte aménagée à son intention. Au village, on lui avait édifié une respectable maison de pierre qu'il n'avait pas encore habitée.

Le jour de sa sortie, comme l'on disait, tous les neuf quartiers d'Assia se réunissaient sur la grande place en forme de rond-point du village. Les habitants des autres villages, les curieux des tribus environnantes assistaient à la manifestation. Dès le lever du soleil, les tam-tams remuaient le monde. Chacun se livrait à sa toilette, se parait de ses plus beaux vêtements. Les jeunes filles des tribus étrangères, qui ourdissaient de séduire Asseng Mbane Ona, se nettoyaient mille fois les ongles, mille fois caressaient en secret leurs seins orgueilleux, se chargeaient le cou, les poignets et les chevilles de bracelets, de cauris et d'ivoire.

— Oh ! amie Mfoume Mbang, j'aime bien le jour de la sortie. Aujourd'hui je pourrai admirer à l'aise non seulement Asseng Mbane Ona, mais aussi tous ces jeunes gens que l'on garde au secret pour l'initiation. Il y a parmi eux, un qui me plaît particulièrement : MBele. La démarche de ce jeune homme me plaît. Quand il parle, je meurs de plaisir. Tout en lui me plaît. Il me plaît. L'autre jour il est passé si près de moi que j'ai entendu bêler mon cœur dans ma poitrine. Tout mon corps tremblait et je ne savais pas au juste de quoi. J'ai eu honte de moi-même après car je croyais que quelqu'un avait remarqué mon attitude. Heureusement qu'il n'en a rien été, sinon mon mari aurait appris quelque chose et ce n'est pas lui qui aurait laissé s'échapper une pareille occasion de me rouer de coups, lui, avec sa jalousie maladive !

— Il paraît qu'ils font souffrir tous les jeunes gens là-bas, dans la forêt, aux séances d'initiation. Ils prétendent ainsi leur apprendre leur métier d'homme, mais nous autres femmes, nous savons qu'ils se vengent d'eux par jalousie. Vraiment lorsque les hommes vieillissent, ils deviennent insupportables. Une jeune fille ne devrait pas épouser un homme qui a deux fois son âge.

— Et c'est la grande maladie qu'ils ont tous : épouser de toutes jeunes filles. Il y en a qui épousent des filles moins âgées que leurs propres enfants et ils s'étonnent encore que ceux-ci tournent autour de leurs femmes ! Parfois, malgré

toutes leurs prouesses, je me dis que les hommes sont très stupides. Et avec ça, ils n'arrivent jamais à nous satisfaire.

— C'est ça le plus fort. Figure-toi que j'ai dix-huit grandes saisons sèches, au dire de ma mère. Mon mari, lui, en a quarante, au dire de sa mère. Il a quatorze femmes en tout et accorde deux nuits par lune à chacune. Eh bien, croyez-moi si vous voulez, quand arrive mon tour, il est tellement exténué après les autres, qu'il vient tomber lourdement sur le lit et se met aussitôt à ronfler. Est-ce que je suis vraiment mariée ? L'autre nuit, j'étais tellement en colère que, oubliant que je suis une femme, je lui ai asséné un grand coup de bâton sur la figure, lui pochant l'œil gauche comme une folle. Aussitôt j'ai regretté mon geste croyant qu'il allait me broyer et je me suis mise à pleurer en silence. Savez-vous ce qu'il a fait ? Il s'est levé lentement, s'est assis, m'a regardé longuement en tâtant son œil meurtri. Je vous dis que j'étais morte. Puis, tout tranquillement, il s'est mis à mâcher des noix de cola pendant un bon bout de temps. Ensuite il m'a saisie par la taille et m'a renversée sur le lit. Je ne lui ai jamais connu une telle fougue. Pendant un instant j'étais heureuse. Mais après, il a dépassé la dose et je me suis mise à l'implorer de me laisser tranquille. Est-ce ça l'amour ?

— Non, c'est la cola. Elle les excite. Mone Alome, passe-moi ta poudre rouge. Mes ongles doivent luire aujourd'hui. Mon mari va encore me remplir les oreilles avec ses histoires bêtes. Mais je m'en passe. Est-ce moi qui ai créé le jour de sortie ? D'ailleurs je n'ai jamais vu un grand village pareil. Plein de jeunes gens qui n'ont pas l'air de s'intéresser aux femmes !

— Sois tranquille. C'est encore la période d'initiation. Quand tout cela sera fini, ça va changer, c'est moi qui te le dis.

— Ne soyez pas trop optimistes. Il paraît qu'Asseng Mbane Ona va leur imposer une discipline telle que nous n'y verrons que du feu !

— Tu plaisantes. Il n'y a rien sur terre qui puisse empêcher un homme et une femme qui s'aiment et qui habitent un même village de se rencontrer et de se livrer à leurs ébats amoureux quand ils le veulent. Je parle d'expérience. Tous les hommes mariés sont de grands enfants qui se laissent

posséder comme des escargots. Asseng Mbane Ona ne pourra rien y changer, malgré ses manières magiques.

— Assez bavardé. Faisons vite, le temps passe. Mais, avez-vous bien observé Asseng Mbane Ona ? Je ne sais que penser, mais je crois qu'il ne serait pas bon d'être son amante. Son regard me terrorise.

— Ça c'est ton opinion. Moi, j'ai plutôt l'impression que je fondrais comme cire au feu s'il m'était donné l'occasion de l'embrasser.

— Hé là, vous vous égarez, vous deux. Ne savez-vous pas que la première femme qui partagera la couche avec lui sera destinée à être égorgée sous le mystérieux oveng ?

— Hé bien, en voilà une qui sera heureuse ! Donner sa vie pour renforcer la puissance d'un tel homme, c'est héroïque. On parlera de cette femme.

— Allons, mettez vos parures. Il est temps.

Et nos beautés étourdissantes et bavardes s'habillaient, les cheveux tressés en nattes boudinées ou sinueuses.

Les guerriers astiquaient leurs armes, les enfants balayaient les rues, tandis que, sous l'oveng, les anciens menaient grand tambour. Au fond du gouffre, Asseng Mbane Ona était alors debout sur son immense anneau de cuivre qui, tout comme lui, grandissait au fil des saisons, et diffusait tout autour une clarté de plus en plus éblouissante.

Dès que le soleil atteignait le milieu du ciel, Mbane Ona sifflait. Aussitôt, le silence tombait au village et dans la forêt. En bordure du rond-point d'Assia, vingt guerriers épaulaient leurs fusils, le canon dirigé vers le centre de la place, le doigt sur la détente. La foule s'amassait derrière les guerriers, tout émue.

Alors le son du cor retentissait. Asseng Mbane Ona se frappait la poitrine, quatre gigantesques dents d'éléphant jaillissaient de sa bouche, s'élançaient dans l'atmosphère et allaient se planter en carré au milieu du rond-point. Un dossier de chaise canné se fixait miraculeusement sur les pieds ainsi formés, ce qui présentait au public une tribune élégante et haute. Tout le monde se taisait à entendre son cœur battre.

Puis un claquement sec. Asseng Mbane Ona sortait impétueusement du brouillard arc-en-ciel, décrivait dans l'air un

arc de cercle aveuglant et, les pieds rivés à l'anneau qui le propulsait, s'abattait sur la tribune. D'un geste net et précis, les guerriers appuyaient sur la détente et le tonnerre des fusils grondait.

Asseng Mbane Ona se redressait de toute sa hauteur, l'anneau de cuivre étincelant à ses pieds, et dominait toute l'assistance. Un hourra d'admiration montait de la foule. On se bousculait, chacun voulait voir de près le redoutable Asseng Mbane Ona. Les jeunes filles frétillaient de désir et lorsque, par hasard, son regard rencontrait le leur, un frisson magnétique leur vrillait les seins, parcourait leur échine, électrisait leur bas-ventre. Les femmes recherchent tout ce qui sort de l'ordinaire et, par voie de conséquence, aiment les hommes qui se distinguent par une action d'éclat. C'est pourquoi les poètes, les musiciens, les athlètes, les talentueux, les riches, les exaltés, les effrontés, les brigands, les grands menteurs, les prestidigitateurs, les beaux parleurs sont leurs favoris. Si tu veux t'éloigner des femmes, replie-toi sur toi-même, noie-toi dans la foule, oublie-toi et tu seras sauvé.

Asseng Mbane Ona tendait les bras en éventail, saluait la foule par quelques paroles brèves, exhortait tout le monde au travail, assurait la population de sa protection et, après les acclamations frénétiques du peuple en délire, s'enveloppait d'un brouillard aux couleurs de l'arc-en-ciel et disparaissait dans les nues en une magnifique trajectoire, à destination de l'oveng.

Ces apparitions constituaient des événements à sensations dont les répercussions allaient secouer les terres les plus lointaines. L'approche de chaque nouvelle lune était le prétexte, dans plusieurs pays, de randonnées qui devaient aboutir à la tribu des Yemebem. La vraie raison, on le sait, était d'assister à l'apparition d'Asseng Mbane Ona. Un voile de mystères se tissait autour de ce nom, de cet homme, de sa tribu.

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !

Ce jour est un dimanche !
Oui !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

CHAPITRE II

Il brumait intensément sur tout le territoire de la tribu de Bibao ce matin-là. La visibilité était réduite à quelques pas et l'on ne devinait la présence des cases qu'au martèlement des pilons dans les mortiers et aux lazzis bruyants des femmes. Le soleil, qui devait se trouver à l'oblique des villages ainsi que l'attestaient les aboiements des chiens et la piaillerie des moineaux, semblait avoir perdu sa chaleur dissolvante des grands brouillards. Le froid engourdissait les membres et refoulait les hommes auprès du feu. Le ciel paraissait obnubilé pour l'éternité.

Elone Kam Afé se tenait sur la véranda de sa case, les bras croisés sur son énorme poitrine précocement poilue, le regard brillant. Un imperceptible sourire parait son visage lisse de jeune homme qui venait à peine d'entrer dans l'âge viril. Il observait attentivement cette brume qu'il savait artificielle puisqu'elle était son œuvre. En ce moment, elle s'épaississait, se condensait, formait des bouquets blanchâtres et tourbillonnants qui roulaient d'un bout du village à l'autre, montaient, retombaient, nageaient dans une sorte de gaze également blanchâtre et impalpable qui s'infiltrait partout. De plus en plus, la nature s'assombrit. La nuit sembla redescendre sur terre. Le froid redoublait d'intensité et les hommes se pelotonnaient dans les cases. Pas question, ce jour-là, de s'aventurer dans la brousse. La tiédeur bienfaisante des foyers clouait les travailleurs sur les lits de bambou.

Elone Kam Afé ferma le poing de sa main gauche, le pouce et l'index formant un cercle parfait. De la gibecière brune qui pendait sous l'auvent de sa case, il retira une toile de nid d'araignée dont il recouvrit le pommeau formé

par son poing gauche. Puis, du plat de sa main droite, il appliqua sur la toile un coup cinglant qui éclata comme le tonnerre. Les ténèbres, un instant, s'alourdirent. Soudain un éclair aveuglant les déchira brutalement. Suivit un grondement assourdissant qui finit par étourdir les Bibao. Un margouillat tomba dans la cour. Une pluie des plus violentes fouetta la terre.

Elone Kam Afé se débarrassa de son pagne en peau de léopard, plongea dans la tornade, écarquilla les yeux. Il vit le margouillat et le margouillat le vit. Elone Kam Afé ouvrit grandement la bouche. Le reptile s'élança, disparut dans les entrailles de l'homme. Le Bibao s'ébroua comme un bouc, revint ruisselant d'eau sur la véranda, remit son pagne, recroisa les bras sur sa poitrine, siffla d'un coup sec. Le ciel se dévoila tout à coup, le soleil se ralluma de tous ses feux et arda le sol qui se mit à dégager des nuées de vapeurs chaudes, tandis que la vie se réinstallait dans son vaste domaine.

Elone Kam Afé, d'un pas ferme, entra dans le corps-de garde où se trouvait assis un homme extraordinairement robuste et — à en juger par son regard étincelant et sa chevelure qui commençait à blanchir — qui devait compter un nombre impressionnant de dizaines de grandes saisons sèches. Il examina le jeune homme qui prenait place à côté de lui. Un sourire rassurant dérida et illumina son visage ; il saisit la main d'Elone Kam Afé et dit :

— Tu es un homme, Elone Kam. Tu es un homme et un grand homme. Pas seulement un grand homme, mais aussi un homme puissant. Ton père, mon frère bien aimé, aussi était un grand homme et il avait vraiment vu juste quand il m'a dit avant sa mort de prendre soin de ton éducation car, affirmait-il, tu serais un homme puissant dans la tribu Bibao. Toutes les étapes de ton initiation se sont déroulées de façon parfaite et, ce matin, tu viens d'avaler le margouillat de la séduction et de la puissance. Maintenant tu es un homme puissant, un calao planant sur les écailles du ciel, une montagne portant des précipices. Tu auras beaucoup de femmes, tu auras des moutons, de la volaille à ne plus savoir quel nombre. Des foules viendront de toutes les contrées pour te voir, t'honorer, te louer.

Mais tu as un interdit qu'il ne faudra jamais violer. Il t'est formellement défendu de partager la couche avec une femme que tu te proposes d'épouser ou que tu viens d'épouser avant qu'elle n'ait versé sur la tombe de ton père qui se trouve sous le parasolier dressé derrière ta case la sauce fétiche préparée avec du fretin qu'elle aura pêché pendant sa période menstruelle. La violation de cet interdit aura pour conséquence de te rendre vulnérable en présence d'un ennemi. Les femmes étant ce qu'elles sont et l'homme si faible devant elles, je n'ai plus besoin d'insister sur la surveillance dont tu devras t'entourer à tout moment. Tu dois devenir le pilier de la tribu Bibao qui te regarde.

Maintenant il est temps pour toi de prendre femme. Nous, les Bibao, nosu avons toujours eu pour habitude de nous marier avec les filles des tribus du sud. Elles sont bien éduquées et très fidèles. Si tu as la chance d'aller plus avant au sud, tu pourras atteindre Engong Zok Mebeghe Me Mba. C'est un peuple très puissant, c'est le pays des Immortels. Leur chef est Akoma Mba, un vieillard qui n'a plus d'âge et qui ne vieillit plus. On l'appelle Réducteur des années, car il a réussi à entourer la vie de son peuple d'un voile inaccessible à la mort. Fourré d'épines car il est d'une méchanceté exécrable. Il répond de tous les palabres d'Engong. En partant d'ici, fais donc un crochet à la tribu Yemenen. Tu y contacteras mon ami Zé Minko qui est un cousin du côté maternel d'Akoma Mba. C'est un vieil ami d'enfance qui te documentera sur le peuple d'Engong. Il connaît son histoire du bout des doigts, ainsi d'ailleurs que toutes les habitudes des Immortels et des peuplades du Sud.

— Quand dois-je partir ?

— Le plus tôt possible. Disons dans deux ou trois jours dès que tu auras pris un peu de repos. L'initiation doublée de la circoncision fatigue. Quoique tu sois complètement guéri, il te faut encore respirer un peu.

— Que dois-je emporter ?

— Très peu de chose. La plupart de tes armes — et les plus puissantes — se trouvent en toi. A celles-ci tu ajouteras quelques-unes parmi celles qui se trouvent dans ta case, sans oublier quelques gris-gris. Mais ne te surcharge pas. Tu dois te ménager une liberté de mouvements qui te pro-

curera une allure grâcieuse. N'oublie pas que tu voyages pour séduire les jeunes filles.

— Quelle devra être approximativement la durée de mon voyage ?

— Environ trois lunes. Mais tout dépendra de la fortune. Tu es un homme puissant et un homme puissant ne peut jamais savoir à l'avance quel genre de difficultés il rencontrera au cours d'une randonnée. Les hommes puissants s'attirent et ils sont ennemis les uns des autres. Ce que tu auras à faire, c'est d'éviter autant que possible tout contact avec l'un d'eux. Et si, faute d'agir autrement, tu es obligé de te battre, mets-y un bon coup, et sauve-toi si tu sens que ça se corse. Tel a toujours été mon principe, car il faut te dire qu'on n'est jamais assez puissant en ce monde.

— Bien. Disons que je partirai dans quatre jours. Naturellement je te dirai au revoir.

De sa démarche de léopard, Elone Kam Afé sortit du corps-de-garde et entra dans sa case. Deux jeunes filles vierges étaient assises sur des escabeaux et attendaient pour lui servir son repas. Le nouvel initié et circoncis ne doit manger que des aliments de vierges afin de conserver sa pureté.

— Qu'avez-vous préparé, mes jolies ? demanda-t-il.

— Amanessigha a cuit de la viande de Sô, l'antilope dormeuse, à l'arachide. Moi, j'ai préparé du silure frais en paquet à la braise et j'ai aussi pilé la banane. Mais je vois que tu n'as même pas terminé les mets que nous t'avons apportés hier. Notre cuisson ne te plaît-elle pas ?

— Bien sûr qu'elle me plaît, répondit-il avec un sourire. Mais vous savez que mon estomac est petit et que je mange très peu.

— Il faut t'habituer à manger beaucoup, dit Amanessigha. On dit que les hommes de ton espèce doivent manger beaucoup. C'est pourquoi Efoutame a pilé tout un régime de bananes et que j'ai fait une sauce de deux corbeilles d'arachides. On nous a dit aussi que tu vas voyager ces jours-ci. Iras-tu loin ?

— Qui vous l'a dit ? Oui, en effet. Je dois penser maintenant à me marier. C'est pourquoi je dois entreprendre un long voyage vers le Sud.

Amanessigha regarda Efoutame. Efoutame regarda Amanessigha. Ainsi donc elles n'étaient pas choisies pour devenir ses épouses ? A quoi alors rimait tout ce dévouement ? Pourquoi n'avait-on pas choisi ses sœurs vierges pour le servir ? Avait-on besoin de les déranger de leur tribu jusque chez les Bibao pour servir ce jeunot initié ? Mais non, elles étaient destinées à l'un de ces adultes ou presque vieux qui ne cessaient de tourner autour d'elles depuis deux lunes qu'elles étaient arrivées dans la tribu Bibao ? Cette cruelle vérité tomba comme une massue dans l'esprit des deux jeunes filles. Une grosse boule sèche monta dans la gorge d'Efoutame. Elle hoqueta, des larmes d'amertume lui coulèrent des paupières. Elle laissa échapper de ses mains la calebasse d'eau fraîche qu'elle avait saisie pour la tendre à Elone Kam Afé et la calebasse se brisa, inondant le sol.

— Qu'avez-vous ? s'inquiéta Elone qui s'aperçut avec beaucoup de retard qu'il venait de commettre une bévue. Mais, rassurez-vous, vous êtes mes deux premières femmes, c'est moi qui vous le dis.

— Nous prendrais-tu pour des filles non pubères ? dit Amanessigha qui avait réussi à conserver son calme. N'avons-nous pas remarqué que tu n'oses même pas nous toucher depuis que nous sommes ici ? Tu es froid avec nous et si tu nous adressais une parole gentille c'était pour camoufler ce que tu viens de nous dévoiler involontairement. O maman ! Pourquoi suis-je née femme ? Et elle éclata, elle aussi, en sanglots.

Elone Kam Afé demeura interdit. Une émotion poignante lui brisa le cœur. Il se troubla et, s'il était blanc, il eût changé de couleur. C'est un véritable avantage, la peau noire. Discrétion garantie ! Le spectacle de ces jeunes filles que la déception massacrait le torturait. Et dans leur malheur, elles étaient encore plus belles. Les larmes qui coulaient de leurs yeux ressemblaient à des filets de perles fondues et argentées. Fière, orgueilleuse, éloquente, leur gorge se soulevait, s'abaissait, à un rythme saccadé, rythme de désespoir, rythme des libellules dérangées dans leur farniente, rythme des fleurs secouées par un orage brutal, rythme des affamés qui constatent avec dépit que la sauce est trop pimentée, trop salée, inabsorbable, rythme des vents perdus, rythme des cases

incendiées, rythme de l'imprévu, rythme de l'imprévisible, rythme, rythme, rythme... O Mvett ! Que viens-tu faire sur du papier ? Sur du papier qui t'étouffe, te flétrit, t'éteint ? Sur du papier sans vie, sans expression, sans rythme ? Mvett, où es-tu ? Où sont les mélodies qui enchantent, les mélodies qui bercent, les mélodies qui rythment ? O père Nzué ! (1) O grand poète ! Le Mvett se meurt !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !
Mvett ! Mvett ! Mvett ! Tu te meurs !
Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !
Les mélodies se meurent et je pleure le Mvett !
Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !
O Mvett ! Qu'es-tu venu chercher sur du papier ?
Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !
O Mvett ! Où sont les cordes, où sont les calebasses ?
Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !
Qu'est devenue la huppe de plumes d'oiseaux
Qui parait jadis la tête du joueur du Mvett ?
Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !
Que sont devenues les brassières en peaux
De génette qui ornaient ses bras ?
Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !
Où sont les grelots métalliques qui tintinnabulaient à ses [pieds ?
Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !
Où est le village, où est le corps-de-garde ? O Mvett,
Qu'es-tu dcnc venu chercher sur du papier ?
Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !
J'ai vu quelqu'un à l'ancien village ; c'est
Tsira Ndong Ndoutoume, fils de Ndoutoume Medza'o Me- [toulou
De la tribu Yengü. Il jouait du Mvett.
Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !
Quel scandale ! A-t-on jamais vu quelqu'un
Jouer du Mvett sur du papier ?
Le Mvett s'est-il jamais joué sur du papier ?
Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !

Tsira Ndong Ndoutoume, fils de Ndoutoume Medzo'o Me- [toulou
Du village Engongome, de la tribu Yengü, la tribu des San- [gliers.
Est allé à l'école des Blancs.
Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !
Un matin, il s'est sauvé du village
Avec ses trois grands-frères,
Trois Athomo : Athomo qu'on appelle Léon,
Athomo qu'on appelle Fabien
Et Athomo qu'on appelle Emile ;
Ils ont emmené Tsira Ndong à l'école des Blancs.
Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !
Ce matin-là, Zouga, la mère de Tsira Ndong, a pleuré ;
Son père s'est irrité ; qu'est allé faire Tsira Ndong
A l'école des Blancs ?
Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !
Que peut-on bien apprendre à l'école des Blancs ?
Qu'est-ce qu'on peut bien y apprendre de bon ?
Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !
Le neveu d'Abona, neveu d'Endama, neveu d'Essong Essia [Nkoum,
Neveu de la tribu Essangui murmure :
Qu'est-il allé faire à l'école des Blancs ?
Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !

Ndoutoume Medzo'o a voulu aller reprendre son fils à l'école des Blancs ; mais là-bas le commandant lui a opposé des miliciens ; des miliciens armés de bâtons et de lianes qui tuméfiaient la peau. Et Ndoutoume Medzo'o a abandonné son fils à l'école des Blancs.

Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !

Mais un beau jour Tsira Ndong est revenu au village ; une joie ce jour-là ! Tout Engogome vibrait de tam-tams !

Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !

Et Tsira Ndong a dit à son père qu'il voulait jouer du Mvett. Je vous le dis, les oreilles de son père ne le croyaient pas ; un enfant adopté par les Blancs peut-il jouer du Mvett ?

Tsira Ndong Ndoutoume, fils de Ndoutoume Medzo'o, peux-tu encore jouer du Mvett ?

Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !

Alors son père a appelé Mfoulou, un grand joueur de Mvett du village Nzoghongone, de la tribu Yengü ; Eworo, un grand joueur de Mvett du village Nzoghongone, de la tribu Yengü ; Ndong Essono, un grand joueur de Mvett du village Andome, de la tribu Yengü ; Nzué Nguema du village Anguia, le plus grand joueur de Mvett de la tribu Yengü. Ils ont appris le Mvett à Tsira Ndong Ndoutoume, fils de Ndoutoume Medzo'o.

Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !

Et voilà Tsira Ndong Ndoutoume qui retourne à l'école des Blancs avec son Mvett, et qui se met à jouer du Mvett à l'école des Blancs.

Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !

Mais les Blancs n'ont pas compris le Mvett ; les Blancs peuvent-ils comprendre le Mvett ? Le Mvett a-t-il été fait pour que les Blancs le comprennent ?

Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !

Alors les Blancs ont dit que Tsira Ndong fait du bruit et lui ont cassé le Mvett ! O Mama ! A-t-on vu gens plus cruels !

Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !

Les Blancs ne comrpennent que ce qu'on joue sur du papier ; ils sont venus dérégler les lois de la vie ! Les Blancs sont venus changer les principes de la vie !

Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !

Alors Tsira Ndong Ntoutoume, fils de Ndoutoume Medzo'o, a joué du Mvett sur du papier ! O grands joueurs de Mvett ! A-t-on jamais vu jouer du Mvett sur du papier ?

Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !

Des zigzags noirs sur du papier blanc, et l'on dit que c'est du Mvett, quelle honte !

Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !

O Mama ! O Papa ! Quelle honte !

Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !

Mon cœur se déssèche comme le Mvett se dessèche sur du papier blanc.

Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !

Et les Blancs ont alors appelé Tsira Ndong d'un nouveau nom ; ils l'ont appelé : Philippe !

Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !

Ndoutoume Medzo'o s'est alors écrié : « Quand j'avais engendré mon fils Ndong, où était ce Blanc de Philippe ? Je fais un fils, je le nomme Ndong, les Blancs viennent, bouleversent la vie et nomment mon fils : Philippe ! Quand je l'avais engendré, mon fils, où se trouvait ce Blanc qu'on appelle Philippe ? »

Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !

O Nzué Nguéma, fils de Nguéma Ndong,

Toi qui joues du Mvett comme la pluie qui crépite sur les toits de paille,

Toi qui joues du Mvett comme le fleuve qui gronde sur les rapides,

Viens voir Tsira Ndong Ndoutoume, fils de Ndoutoume Medzo'o, jouer du Mvett sur du papier !

Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !

O Nzué Nguéma, fils de Nguéma Ndong,

Toi que le Mvett a fini par aimer comme les jeunes filles aiment les garçons,

Toi que le Mvett a fini par aimer comme les lèvres aiment la parole,

Toi que le Mvett a fini par aimer comme la langue aime la salive,

Toi que le Mett a fini par aimer comme les yeux aiment les larmes,

Viens voir ton fils (1) Tsira Ndong jouer du Mvett sur du papier !

Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !
O Papa ! O Mama ! Où sont les mélodies ?
O rythme des cordes ! O cadence des grelots !
O vibrations mélodieuses qui faisaient fondre mon cœur !
Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !
O chantres ! O rossignols ! O poètes immortels
Vous reverrai-je jamais ? Vous entendrai-je encore ?
Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !
L'unau a fini de chanter, la perdrix s'est tue,
Le coq ne s'ébroue plus, le Mvett se meurt.
Tsira Ndong joue du Mvett sur du papier !

Que les oreilles écoutent
Qu'elles écoutent le Mvett !

Elone Kam Afé contemplait, l'esprit hagard, ces deux jeunes filles qui pleuraient en silence. Que devait-il, que pouvait-il faire pour elles désormais ? Absolument rien. Les lois traditionnelles étaient inflexibles. On avait profité de la période d'initiation pour doter Amanessigha et Efoutame en leur promettant Elone Kam Afé pour mari. Elles savaient que l'oncle d'Elone Kam Afé, Bikuékué-bi-Loroto, était un homme-puissant et riche qui pouvait se permettre d'offrir en cadeau de fin d'initiation deux jeunes femmes encore vierges à son neveu. Elles connaissaient Elone Kam Afé qui, voyageant souvent avec son oncle, était passé plusieurs fois dans leur village. Elles s'étaient donc empressées de donner leur accord à ce double mariage, ce qui d'ailleurs les grandissait aux yeux des autres filles du village, et leurs parents avaient touché des dots importantes, des dots de barrettes de fer et de pointes d'ivoire. Elles avaient alors gagné leur domicile conjugal, avec tout le cérémonial d'usage, et s'étaient aussitôt mises au service de leur énigmatique mari. Elles s'étaient fait des projets sur leur nouvelle vie et, comme elles s'accordaient parfaitement, avaient décidé que, le moment venu, Amanessigha qui était légèrement plus âgée qu'Efoutame, irait la première en exploration sur la couche de l'époux. Elles n'arrêtaient pas de remercier la Providence de les avoir gratifiées d'un mari aussi jeune, aussi beau, aussi vigoureux...

Mais, terminée la période d'initiation, venu le moment de l'accomplissement de leur bonheur, voici que ce mari qui, depuis deux lunes, avait accaparé tous leurs espoirs, tout leur esprit, toute leur vie, voici que ce mari leur échappait. Leurs sanglots redoublèrent et se firent bruyants. A ce moment, deux hommes se présentèrent au pas de la porte. Deux hommes laids, mafflus, l'un grisonnant, l'autre déjà chauve. Ils se saisirent des deux jeunes filles, les entraînèrent brutalement dehors tandis qu'elles se débattaient avec des hurlements de désespoir.

Le cœur d'Elone Kam Afé bondit dans sa poitrine. La colère assécha sa langue et saccagea ses narines. Ses yeux pétillèrent férocement, éjectant des flammes atroces. Lamentations et pleurs des jeunes filles devinrent plus poignantes. Elone Kam Afé, involontairement, ouvrit la bouche. Le tonnerre gronda, la foudre tomba quelque part. Elle tomba sur

les arbres, dans les plantations, au village. Trois cases prirent feu. Des cris d'angoisse fusèrent de partout.

Bikuékué-Bi-Loroto bondit du corps-de-garde et entra dans la case d'Elone Kam Afé. Il le trouva la tête dans ses mains, les cheveux dressés sur sa tête comme la crinière d'un bouc.

— Que se passe-t-il ? Que deviens-tu ? Voyons, ces femmes ne t'appartiennent pas. Elles t'ont servi, mais elles ne t'appartiennent pas. Sois raisonnable.

— Je les veux, cria Elone Kam Afé. Je les veux, sinon... Le tonnerre gronda de nouveau et, de nouveau, la foudre s'abattit sur le village. Trois autres cases flambèrent.

— Qu'on lui donne ces femmes ! Qu'on lui donne ces femmes ! Qu'on les lui donne, criait-on de tous côtés !

Bikuékué-bi-Loroto se frotta la poitrine. Une fiole remplie d'huile de sanglier sortit de sa bouche. Il versa cette huile sur la tête d'Elone Kam Afé. Le feu qui brûlait en lui s'éteignit et le calme lui revint.

— Serais-tu sentimental ? lui demanda son oncle. Je te préviens qu'un homme-puissant ne doit pas s'embarrasser d'émotions sentimentales. Un homme-puissant, c'est le feu qui nettoie la brousse ; son cœur est de roc, son esprit de fer. Les sentimentaux sont des efféminés qu'il est dangereux d'introduire dans la société. Prends ta position d'homme-puissant au sérieux et ne t'alourdis pas l'esprit avec des pleurs de petites vierges.

Bikuékué-bi-Loroto sortit de la case. Elone Kam Afé resta silencieux. « Tout cela est insensé, se dit-il. Je veux Amanessigha. Je veux Efoutame. Je les veux toutes deux. Je ne veux pas que n'importe qui les touche. Surtout pas ces deux vieux qui les ont emmenées. Non. Deux jeunesses aussi pures dans les bras de ces vicieux ! Non. Ne m'a-t-on pas appris aux séances d'initiation que je devais protéger les faibles ? Ne me l'a-t-on pas répété plus de neuf centaines de milliers de fois ? Et qu'y a-t-il de plus faible que deux jeunes filles encore vierges, ignorant tout de la vie ? O mon père ! Où es-tu ? Pourquoi donc es-tu mort me laissant tout jeune ? Si tu vivais encore, m'eusses-tu conseillé d'abandonner à la merci du vice deux jeunes filles sans défense ? Deux jeunes filles qui ont mis leur virginité à mon service pendant la période d'initiation ? Non, papa, tu ne l'aurais certainement pas fait. O

ma mère ! Pourquoi es-tu morte ? Pourquoi faut-il que des enfants soient privés de leurs parents ? »

Elone Kam Afé se redressa. Il s'étira comme un tigre qui essaie sa souplesse avant de se mettre en chasse. Ses articulations craquèrent avec un bruit de chute d'eau. Puis il sortit de sa case par la porte de derrière et, en deux bonds, se retrouva sous le parasolier qui ombrageait la tombe de son père. Il ouvrit une dalle et, la tête la première, plongea dans les entrailles du sol. Il parvint à un village éclairé par un soleil aussi mystérieux que le village lui-même, se dirigea vers un grand corps-de-garde bondé de monde.

— Eh, Kam Afé, n'est-ce pas ton fils ? Comme il a grandi ; il a même une démarche d'homme-puissant. Mais que vient-il faire ici ? Il n'est pourtant pas mort, cela se voit sur son visage.

— Il doit avoir une communication importante à nous faire, répliqua Kam Afé. Les vivants ne se dérangent pas sans but. D'ailleurs vous savez tous qu'il a brillamment réussi à toutes les épreuves de son initiation et qu'il est devenu un homme-puissant. C'est normal qu'il vienne nous rendre visite.

Elone Kam Afé s'arrêta au seuil du corps-de-garde. Il braqua son regard inquisiteur sur tous les visages qui étaient tournés vers lui, le déposa un moment sur la figure de son père que lui indiquait son intuition.

— Viens, mon fils, dit Kam Afé.

Elone entra dans le corps-de-garde, s'assit sur les cuisses de son père, passa son bras droit sur ses épaules tandis que celui-ci lui saisissait la taille de son bras gauche, ce qui, chez les Fang, est un salut de tendresse, d'amour, de respect et de vénération. Puis il serra les mains à la ronde et reprit sa place à l'entrée du corps-de-garde. Si les vivants peuvent toucher les morts ils n'ont pour autant pas le privilège de partager leurs sièges.

— Père, dit Elone Kam Afé, puis-je parler devant ce corps-de-garde ?

— Non, trancha Kam Afé. Allons dans ma case.

Et il entraîna son fils. Il l'installa sur une corbeille en lianes renversée, siège que les morts réservent aux vivants, s'assit lui-même sur un lit de bambou.

— Parle, lui dit-il. Ici nous sommes tranquilles.

— Je crois, père, que tu as suivi les diverses phases de mon initiation. Es-tu content de ton fils ?

— Très content. Tu as confirmé que mon sang coule dans tes veines.

Je m'en serais voulu de ne pas faire cette démonstration. Tu m'as quitté alors que je n'étais qu'un bambin et, depuis, je ne te voyais qu'en rêve. Maintenant que je suis un homme accompli, un homme-puissant, rien ne m'empêche de venir te consulter chaque fois que j'en ressens le besoin. Pour cette première fois, l'affaire que j'ai à te soumettre me paraît simple, mais je préfère m'en remettre à ta sagesse. Voici. Deux jeunes filles de la tribu Yemendzang qui peuple les rives du grand fleuve Menen chez Eyoghe Mvé Oba, ont été dotées par ton frère Bikuékué-bi-Loroto pour me servir pendant mon initiation. On a dit à leurs parents qu'elles seraient mes épouses à la fin de l'initiation. Elles m'ont été d'un dévouement sans pareil, me sacrifiant ainsi leur virginité. Je n'ai jamais su jusqu'à ce matin qu'elles étaient destinées l'une à Beka et l'autre à Oyame. Elles-mêmes ne le savaient pas non plus. C'est pourquoi j'ai été étonné d'apprendre de la bouche de mon oncle que je dois aller au Sud chercher femme parmi les peuplades qu'on dit belliqueuses. Je n'ai pas peur d'y aller mais j'ai un mal terrible à céder contre leur gré et à l'insu de leurs parents Amanessigha et Efoutame à leurs prétendus maris. Pourquoi alors a-t-on dépensé mes dots pour les épouser ? Dis-moi ce que je dois faire.

Kam Afé réfléchit un instant. Oui, la mort est vraiment la pire des choses qui existe dans le monde des vivants, se dit-il. Comment son frère pouvait-il se jouer ainsi de sa mémoire ? Lui, Kam Afé, meurt laissant un fils avec un héritage abondant aux bons soins de son frère de même père (1) Bikuékué-bi-Loroto et celui-ci, au plus grand mépris des lois traditionnelles, se met à dilapider cet héritage au point de distribuer des femmes aux gens du village ! A-akié ! Les vivants n'ont donc pas de mémoire ? N'était-ce pas lui, Kam Afé, qui avait appris à Bikuékué-bi-Loroto comment on piège le porc-épic, le sanglier, le buffle et l'éléphant ? N'était-

(1) Chez les Fang on ne dit pas demi-frère.

ce pas lui, Kam Afé, qui l'avait parrainé à son initiation ? N'était-ce pas lui, Kam Afé, qui avait posé la poutre maîtresse qui soutient sa case et doté sa première femme ? Ne lui devait-il pas, lui, Bikuékué-bi-Loroto, un brin de reconnaissance pour tous ces services ? Oubliait-il déjà que Kam Afé était de son vivant le chef incontesté de la tribu Bibao ? Oubliait-il déjà que si Anvam Eyeghe Bong de la tribu Benvik, cet ignominieux chasseur d'hommes qui ravage toutes les tribus situées dans cette vaste contrée qu'on nomme Etone, Abandzik, Meko Mengone, et qui s'étend entre les fleuves Bevuyeng et Menen, ne lui avait pas supprimé la vie au cours d'un combat — oh ! combien héroïque — qui les opposa à Maane Meni, Carrefour des quatre chemins, où Assangone Obiang, fille d'Obiang Assembé, la plus belle femme des rives de Menen, s'est décidée à vivre célibataire et à charmer tous les hommes qui passent par son village, que si Anvam Eyeghe Bong ne l'avait tué à Maane Meni, lui, Kam Afé, continuerait aujourd'hui à assumer avec dévouement et prestige les lourdes charges de chef de la tribu Bibao ? Qui, alors, aurait connu l'existence d'un homme appelé Bikuékué-bi-Loroto chez les Bibao ? Mais puisqu'il s'était montré ingrat envers son frère aîné en gérant mal ce qui lui était confié et en souillant la mémoire du disparu, il n'avait qu'à en supporter les conséquences ! Elone Kam Afé devait agir comme le lui dictait sa conscience !

— Je pense, mon fils, dit Kam Afé, que tu as eu raison de te plaindre et de venir me consulter. Je vois que mon frère a sali ma mémoire et que mon fils est prêt à rétablir mon nom dans l'honneur et le respect. C'est ton devoir. Tu peux retourner au village et reprendre tes deux femmes. Elles t'appartiennent. Si leurs prétendus époux s'y opposent, montre-leur que tu es un homme-puissant. Mais tu tâcheras de ne pas toucher à un seul cheveu de mon frère car il y a l'interdit de sang. D'ailleurs il est si peureux qu'il n'osera pas t'affronter, mais il sera suffisamment humilié car tout le monde saura que tu lui as désobéi. Reprends tes deux femmes, aménage-leur un abri sûr, et pars vers le Sud car tu dois épouser la fille d'un homme-puissant.

— Je te remercie beaucoup. Mais, dites-moi, papa, de quoi es-tu donc mort si jeune ?

— C'est une affaire dont je n'aurais pas voulu t'entretenir. Mais comme tu risques de l'apprendre ailleurs, je préfère te la raconter moi-même.

Je revenais de Mikour-Megnoung-N'Ekobègne, du côté du grand fleuve Mveng Metué où des amis m'avaient invité aux danses de retrait de deuil. J'avais épousé une jeune femme au cours de ce voyage et je ramenais une longue caravane d'animaux domestiques. Arrivé à Maane Meni, Croisé des quatre chemins, Assangone Obiang m'a invité à passer quatre jours dans son village. C'est là qu'Anvam Eyeghe Bong, le terrible crocodile qui terrifie Etone Abandzik Meko Mengone m'a trouvé. Il m'a arraché ma jeune femme et ma caravane. Nous nous sommes battus deux semaines durant, mais il a été plus fort que moi et je me suis retrouvé chez les morts. Si tu entends parler de cet homme, quitte immédiatement les lieux, retourne chez toi ou va ailleurs. Je ne veux pas qu'Anvam Eyeghe Bong enlève à la vie ce que j'y ai laissé de plus cher. »

Elone Kam Afé regarda longuement son père. Des larmes lui vinrent aux yeux, il étreignit affectueusement, tendrement son père.

— Sois tranquille, papa, dit-il. Je te vengerai.

Et, avant que Kam Afé ait eu le temps de replacer un mot, il avait bondi, franchi le seuil, s'était élevé comme un ballon qu'on propulse, s'était retrouvé au pied du parasolier, avait remis la dalle en place et s'était engouffré dans sa case.

C'était le soir. Les femmes rentraient déjà des plantations. Leurs paniers tombaient lourdement derrière les cases. Des enfants pleuraient. La fumée recommençait à monter des toits et teintait de bleu l'atmosphère du village.

Elone Kam Afé se frappa la poitrine. Il en sortit une corne d'antilope remplie de cire noire et la planta au sol. Dégainant son sabre qui pendait à son côté droit, il en donna un coup du tranchant sur la corne, la fendant en son milieu. Il prit les deux morceaux de cire obtenus, se projeta dehors tel un gros chien sur le point de mordre, gagna en deux bonds la case de Beka. Amanessigha était assise près du feu, pleurant et repoussant avec des gestes désespérés son tortionnaire enfiévré.

— Arrière, lança Elone Kam Afé.

Beka fronça le sourcil.

— Qu'y a-t-il ? Que me veux-tu ? Est-ce ta case ici ? Cette femme est à moi, que viens-tu chercher ici ?

Mais Elone Kam Afé l'empoigna brutalement, le tira du lit et l'envoya contre le mur. Sa tête heurta violemment une grosse poutre et il retomba sur le sol, inanimé. Elone Kam Afé lui fourra un morceau de cire dans la bouche et dit :

— Dès que tu reprendras connaissance, il te sera ôté toute envie de revoir Amanessigha.

Il saisit la jeune fille, la serra contre sa poitrine et dit : « Amanessigha, tu es ma femme ! » Ces paroles, ce contact, la ranimèrent si vivement, lui rendirent si rudement espoir et vie qu'elle s'évanouit dans les bras de son amour. Elone Kam Afé la porta dans sa case et la déposa doucement sur le lit. A nouveau il se propulsa dans la case d'Oyame où Efoutame lui livrait une véritable lutte. Oyame essayait de l'attraper par la taille mais Efoutame ruait fougueusement comme un jeune bouc, lui molestant les rotules. Elone Kam Afé fit jaillir son poing qui heurta la tempe d'Oyame avec un bruit de calebasse qui s'écrase. Oyame se raidit d'abord, chancela puis s'écroula, masse molle, sur le sol dur. Elone lui introduisit la cire dans la bouche et dit : « Ainsi cesse ton amour pour Efoutame. » Il étreignit la jeune fillle qui se mit à pleurer de plaisir et de bonheur et la ramena dans sa case.

Et, dans un corps-de-garde :

— Savez-vous ce qui se passe ? Elone Kam Afé a repris les deux jeunes femmes de la tribu Yemendzang. Il a d'abord rossé terriblement Beka et Oyame qui sont en train de se morfondre dans leur case. Ils sont complètement abrutis et n'ont même pas l'air de savoir ce qui leur est arrivé !

— Ma parole, ce jeune tigre va rendre la vie impossible dans ce village ! Il a les allures de son père et c'est très mauvais signe.

— J'ai toujours dit qu'on a poussé son initiation trop loin. Personne ne pourra plus parler dans ce village.

— Tu peux bien le dire. On a poussé son initiation trop loin n'est-ce pas ? Sommes-nous libres lorsque nous initions quelqu'un, ou bien exécutons-nous simplement les ordres des esprits ?

— C'est simple, mes frères. S'il devient insupportable, il

n'y a qu'à lui indiquer le chemin de la tribu Benvik, chez Anvam Eyeghe Bong qui a tué son père.

— En tout cas tu as toujours eu l'imagination féconde. Voilà qui simplifie le problème.

— Taisez-vous, vous autres, ne voyez-vous pas ?

Comme la foudre, Elone Kam Afé entra dans le corps-de-garde.

— Qui a parlé d'Anvam Eyeghe Bong ? Allons, ouvrez vos bouches ! Qui a parlé d'Anvam Eyeghe Bong ? Voulez-vous parler, ou préférez-vous que je vous endorme tous pour de bon ?

Les hommes se regardaient entre eux et, lentement, dirigeaient leur regard sur Mbomeyo qui commençait à trembler comme une poule trempée par la pluie.

— C'est toi n'est-ce pas ?

— Ne me tue pas, je t'en prie, implora Mbomeyo.

Elone Kam Afé l'empoigna par la nuque, le plia en deux et donna sur la colonne vertébrale offerte une tape retentissante. Une grosse bosse s'imprima sur le dos de Mbomeyo.

— Tu resteras bossu jusqu'à ta mort, dit Elone. Puis en deux bonds, il franchit la cour et entra dans sa case.

Bikuékué-bi-Loroto demeurait bouche bée. Il avait scruté le visage d'Elone Kam Afé et le trouvait tellement décidé qu'il se résigna à ne pas intervenir dans ses agissements. Non content de l'avoir humilié en reprenant Amanessigha et Efoutame, ce petit morveux n'eut pas hésité à l'affronter publiquement, ce qui eut été pire pour la renommée d'un homme tel que lui, Bikuékué-bi-Loroto. Il valait mieux l'oublier et se faire oublier par ce neveu trop émancipé.

— Oh ! Olassina, regarde dans la cour ! Qu'a ton mari ? D'où lui vient cette énorme bosse et ce bâton sur lequel il s'appuie en marchant ?

— Est-ce pour te moquer de moi que tu me poses cette question, amie Béla ? Hein ? Pour te moquer de moi, n'est-ce pas ? Qui ignore dans ce village que mon mari a la fièvre de la langue pendue et qu'il mourra pour son amour de la parole ? Hein ? Qui l'ignore ? Et qui ignore que Elone Kam Afé vient de le punir pour avoir prononcé le nom de Bong Anvam, ou je ne sais plus comment on l'appelle, cet homme qui a tué son père ? Et tu trouves du plaisir à me rappeler

que mon mari est bossu ! Et le tien, un peureux, un plus peureux que l'herbe honteuse, ton mari !

— Oh ! Olassina, pardonne-moi. Je n'ai pas voulu te vexer. Je croyais que nous pouvions encore plaisanter comme autrefois, quand nous étions de bonnes amies et que ton mari n'avait pas encore de bosse. Je rentre chez moi.

Elone Kam Afé dit à ses deux femmes :

— Préparez vos paniers. Mettez-y vos affaires. Nous allons quitter le village car, avant d'aller vers le Sud, je tiens à vous laisser en sécurité.

Chacune se saisit d'un panier, y mit deux corbeilles d'arachides, deux corbeilles de grains de courge, une grosse boule de « ndok » (1), une corbeille de silures fumés, une corbeille de loches fumées, deux calebasses d'huile de palme, quelques mains de banane, quelques bâtons de manioc, un petit paquet de linge. Après avoir fermé les portes de la case, elles suivirent leur mari sous les bananiers et les champs de cannes à sucre, dépassèrent une jachère d'herbe râpeuse, atteignirent une petite forêt de parasoliers. Elone Kam Afé s'arrêta près de la tombe de son père, se retourna vers ses femmes :

— Connaissez-vous cet endroit ?

— Oui, répondit Amanessigha. Nous y sommes venues la lune dernière (2) pour accomplir un rite que nous avait conseillé la vieille Abeghe qui habite à l'autre bout du village, pendant que nous nous trouvions... là-haut (3). Elle croyait comme nous, que nous étions véritablement tes femmes et nous lui avons obéi. Tout s'était bien passé.

— Vous avez bien fait, dit Elone Kam Afé. Maintenant vous êtes véritablement mes femmes et nous n'avons plus à revenir sur ce qui s'est passé.

Ils dépassèrent la forêt des parasoliers, descendirent une petite côte, traversèrent une rivière, remontèrent une petite côte, s'engouffrèrent dans une forêt épaisse et sombre. Les grillons crissaient de tous côtés, les lucioles s'allumaient et s'éteignaient, l'unau chantait dans les arbres. Ils suivirent une piste tracée par des éléphants, arrivèrent au pied d'une

(1) Ndok : chocolat gabonais.
(2) La lune dernière : le mois dernier.
(3) pendant que nous nous trouvions là-haut : expression polie désignant la période des menstrues.

grande montagne rocheuse couverte de verdure par endroits et qui se dressait au milieu d'un vaste plateau boisé. Avec un crayon de pâte rouge, Elone Kam Afé traça un rond sur la roche. Une porte s'ouvrit en grinçant, ils pénétrèrent dans un immense couloir et la porte se referma. Elone alluma la torche de bambou et ils avancèrent dans le couloir, aboutirent à un embranchement, prirent la galerie de droite, se retrouvèrent au bout d'un moment dans une vaste pièce aux formes irrégulières garnie de meubles : bancs de bois, chaises cannées, tables, escabeaux. Un air doux rafraîchissait l'endroit. On voyait encastrées dans les murs des portes à lourd battant en pierre. Il y en avait en tout cinq dont quatre correspondaient chacune à une chambre à coucher et la cinquième à la salle réservée aux travaux ménagers. La galerie traversait la grande pièce de part en part et allait donner à une autre sortie, de l'autre côté de la montagne.

Dans la cuisine on remarquait une importante réserve de provisions : viande séchée, poisson fumé, paniers et paniers d'arachides, de courge, de manioc fumé... Un petit ruisseau en grésillant passait par le fond de la cuisine, sortant son eau limpide de la masse rocheuse.

— Ici vous êtes à l'abri de tout danger, dit Elone Kam Afé. Prenez chacune sa chambre et je garderai la troisième, la quatrième devant rester inoccupée. Tout ce que vous pouvez désirer se trouve ici, vous ne manquerez de rien pendant mon absence. Voyez cette grande fiole remplie d'eau qui est accrochée au mur. S'il m'arrive un malheur au cours du voyage, si je meurs, cette eau se changera automatiquement en sang. Vous boirez alors la petite fiole d'huile fixée au pied de votre lit et, instantanément, vous vous retrouverez dans votre village natal, pleinement libres. Je vous préviens que cette huile n'aura aucun effet si vous la buvez sans que l'eau de la grande fiole ne soit changée en sang. En outre, ne vous disputez jamais, et surtout, ne vous avisez pas à vous faire du mal de quelque manière que ce soit, ni à vous-même ni de l'une à l'autre. A présent nous passerons ensemble quatre jours ici. Vous connaissez votre devoir d'épouse...

Cette nuit-là, de la pointe des pieds à la racine des cheveux, Amanessigha parut se dissoudre en un spasme éperdu, un énorme tambour se substitua à son cœur et les xylophones

invisibles bercèrent de leur mélodie enivrante son esprit qui se noyait dans le brouillard languissant de la jouissance du bonheur tant attendu. Et lorsque, anéantie, elle sombra dans un sommeil sans rêve, tout, pour elle, cessa d'être jusqu'au moment où elle s'éveilla, vide, langoureuse, étonnée, satisfaite, bouleversée, honteuse, orgueilleuse. Elle regarda autour d'elle. Elone Kam Afé était déjà sorti. Elle s'assit. Sa tête était lourde et quand elle essaya de faire quelques pas, elle revint vite sur le lit, saisie d'un léger vertige. Pendant quelques instants, elle demeura immobile, perplexe, comme égarée. Puis finalement, elle se leva, ouvrit la porte, se dirigea en titubant plus ou moins vers la cuisine où Efoutame s'affairait déjà autour du foyer. Elle voulut lui adresser la parole, mais se retint. Serait-il vraiment de bon aloi de lui parler en ce moment ? Avait-elle deviné son état d'esprit actuel ? Sentait-elle ce qu'elle ressentait elle-même ?

Amanessigha plongea la tête dans une cuvette d'eau, s'ébroua un instant. Efoutame l'aperçut et vint vers elle avec un sourire :

— Bonjour, ma sœur ! dit-elle. Comment vas-tu ?

— Bonjour Efoutame ! Ça va très bien, répondit Amanessigha qui regretta aussitôt d'avoir ajouté : très bien. Efoutame lui prit les mains :

— Oh ! Amanessigha, tu as la fièvre. Va donc te recoucher. Je t'apporterai de l'eau chaude et la poudre qui tue la fièvre. Notre mari est allé à la chasse. Je préparerai le repas de la journée.

— Merci, Efoutame. Tu es vraiment bonne.

Elle s'en fut se recoucher.

Tout en travaillant, Efoutame se mit à réfléchir et devina tout à coup la cause de l'état dépressif d'Amanessigha. « Oh ! ma mère ! c'est affreux !... Donc cela donne la fièvre ! Oh ! ma mère ! Où suis-je ? Oh ! demain soir, c'est mon tour ! Que vais-je devenir ? Non. Je lui dirai de ne pas me toucher ! J'ai tellement peur !... » Et lorsque, deux jours plus tard, elle s'extirpa de la couche maritale, elle était toute réjouie. Elle avait en effet su affronter sa peur, s'était offerte à l'inévitable, avait trouvé l'aventure merveilleuse. Elle s'était d'ailleurs montrée, elle-même, merveilleuse. Fougueuse quand il devenait fougueux, tendre quand il se faisait tendre,

bavarde quand il bavardait, s'épuisant quand il s'épuisait, elle avait suivi, docile, son mari dans le labyrinthe de ses réactions. Rendant rire pour rire, parole pour parole, caresse pour caresse, geste pour geste, elle avait atteint la perfection. Et, ce matin-là, alors que son mari, le corps ramolli et l'esprit embrumé n'arrivait pas à se lever du lit, elle se découvrit, en s'admirant dans une petite glace, un visage épanoui, une poitrine éloquente et ferme. Le sourire qui dévoila ses dents éclatantes était celui d'une conquérante qui a conquis l'amour commun et qui se décide à ne plus le perdre. Elle s'aperçut en train d'avoir pitié d'Amanessigha, de la mépriser et de se demander comment elle lui dissimulerait ce mépris.

Dans un ménage polygame, les femmes se demandent toujours comment une de leurs rivales — et il n'y en a toujours qu'une seule — arrive-t-elle à s'accaparer définitivement le mari commun ? C'est pourtant si simple :

Que leurs oreilles écoutent
Qu'elles écoutent le Mvett !

Ce jour-là, pas de chasse, pas de sortie en dehors de la montagne : Elone Kam Afé était las. Efoutame, pensa-t-il, est une vraie femme. Amanessigha aussi est une femme. Mais Efoutame est une vraie femme. J'aime la voir, l'entendre parler, rire, la toucher, l'embrasser. J'aime ses bracelets, ses boucles d'oreilles, ses pagnes et ses robes, la nourriture qu'elle prépare, sa façon de me regarder et de me sourire. Elle me comprend à demi-mot, dépiste mes sautes d'humeur, sait les éviter, m'apaiser quand la colère me gagne. Amanessigha est une femme. Mais Efoutame est une vraie femme. J'aime Efoutame. Mais je dois aller au Sud. Efoutame et Amanessigha ne me suffisent-elles pas ? Ah ! les vicissitudes de la vie ! Homme-puissant, il faut que j'épouse une fille de famille puissante ! Ainsi ont décidé les initiateurs ! En quoi cette fille de famille puissante surpassera-t-elle Efoutame ? Efoutame est incomparable, insurpassable. En quoi cette fille du Sud la surpassera-t-elle ? Et Amanessigha au corps si sensible, en quoi cette fille du Sud pourra-t-elle bien la surpasser ? Il faut pourtant que j'aille au Sud. Ainsi ont décidé les initiateurs ! Si je n'y allais pas, je passerais pour un lâche, un peureux

qui n'ose pas s'aventurer à travers des pays réputés dangereux pour avoir une épouse de son rang. Et ce serait une infâmie, une injure à ma famille que je ne pourrais jamais me pardonner. Oui j'irai au Sud ; et pas plus tard que demain matin !

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Ce jour est un dimanche !
Oui !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Le lendemain matin Elone Kam Afé se leva très tôt. Il réunit ses deux femmes et leur dit :

— Maintenant je vais vous quitter, mes amies. Je pars pour le Sud. J'y vais non parce que je ne suis pas encore marié, mais parce que la tradition le veut. Je vous aime toutes les deux et vous savez maintenant que j'éteindrais le soleil pour vous garder si telle en était la condition. Mais devant devenir le gardien de la tribu Bibao, je me dois, comme l'exige la loi suprême de l'initiation, d'épouser une fille dont les parents sont puissants, ceci afin d'étendre ma renommée. C'est pourquoi je vais au Sud. Soyez tranquilles, cela ne veut pas dire que je vous mépriserai par rapport à la femme que je ramènerai de là-bas. Chacune de vous a sa place dans mon cœur, et mon cœur est assez immense pour vous contenir toutes. Et surtout n'allez pas oublier que vous êtes mes femmes sacrées, les femmes qui m'ont servi pendant l'initiation et qui ont respecté la mémoire de mon père.

— Nous te comprenons, dit Amanessigha. Mais tu sais bien que nous sommes les filles des pauvres paysans sans force. La fille du Sud, elle, viendra dans le foyer avec ses honneurs et sa puissance. Si tu ne nous protèges pas d'elle, nous passerons pour ses servantes. Nous ne pouvons pas aller contre la tradition et nous comprenons aussi que si nous n'étions pas vierges au moment de ton initiation, nous ne serions jamais tes femmes. Mais ce qui est fait est fait. Nous

sommes tes femmes. Nous voulons vivre et mourir étant tes femmes. Nous ne voulons pas être des servantes de ta femme. Sois raisonnable, Elone, et aie pitié de deux pauvres créatures qui t'aiment et t'adorent comme un dieu et qui ne te demandent qu'une seule chose : les aimer. D'ailleurs la fille du Sud te sera, comme toutes les femmes de ce genre, une source de palabres. Oh ! mon mari ! Ne te fâche pas si je te parle ainsi. Si tu étais de la génération de ton oncle je me tairais et pleurerais en silence car ceux-là sont inhumains, féroces, cruels, et ne comprennent pas les peines et les larmes du cœur des femmes, fussent-elles de l'âge de leurs propres filles. Mais tu es jeune, toi, et tu nous a prouvé que, malgré ta condition d'homme endurci et puissant, tu as le cœur le plus doux et le plus tendre qui soit parmi les hommes. Je suis sûre qu'il t'est impossible de provoquer de façon délibérée la mort d'un être humain. Efoutame et moi, nous sommes actuellement les femmes les plus heureuses du monde, mais nous avons peur de l'avenir, de cette fille du Sud et de ses fétiches. O ! Elone, aie pitié !

Des larmes humectèrent les joues de la jeune femme et son visage devint sublime. Le cœur d'Elone Kam Afé se mit à hoqueter dans sa poitrine ; il détourna les yeux au bord de la crise sentimentale. Comment se faisait-il qu'il aimait Efoutame plus qu'Amanessigha ? Amanessigha avait le don de lui fouetter le cœur, de le rappeler à chaque instant qu'il était né pour aimer et protéger les faibles. Cela lui procurait un si grand plaisir.Il regarda Amanessigha qui avait baissé la tête pour cacher ses larmes. Il la saisit par les épaules, lui essuya les yeux et les joues et dit :

— Amanessigha, ne pleure pas. Que tes craintes disparaissent car je t'aime.

Amanessigha parut sortir des nuages et se blottit tout contre lui, réconfortée.

— Moi, je te conseille de ne pas te battre là-bas, dit Efoutame. La route du Sud est aussi épineuse qu'un buisson. Ne t'arrête surtout pas à Maane Meni chez Assangone Obiang, ni à l'aller ni au retour. C'est un carrefour de palabres. Dès que tu auras épousé la femme que tu auras choisie, rejoins directement ta tribu. Vous, les hommes, n'écoutez jamais les conseils de vos femmes et vous

avez la mauvaise habitude de vouloir franchir des obstacles infranchissables pour honorer votre nom. Si un homme puissant te provoque, laisse-le car tu as un but précis et c'est ce but que tu dois atteindre. En tout cas si tu meurs au Sud, je n'irai pas chez moi, je me donnerai la mort car je t'aime.

Elone Kam Afé se sentit défaillir. Ainsi Efoutame ne pouvait pas lui survivre ! Pour sûr cette jeune femme l'aimait d'un amour plus profond qu'il ne se l'imaginait. Il eut envie de repousser Amanessigha et d'embrasser Efoutame, mais il se retint. Cela n'aurait pas été de bonne politique. Cependant Amanessigha avait senti une petite secousse, elle voulut s'écarter doucement de son mari, mais celui-ci ne la lâcha pas. Il se contenta de répondre :

— Tu parles bien, Efoutame. Je ne peux cependant t'assurer que je ne me battrai pas. Je suis un homme, il ne m'appartient pas de déterminer à l'avance mes réactions en face d'un obstacle ou d'une provocation. Sache seulement que je ferai l'impossible pour ne pas me laisser posséder par un adversaire éventuel. Tu ne mourras pas car je t'aime et je reviendrai.

Elone Kam Afé entra dans sa chambre, ouvrit une grande malle de bois emplie de sabres brillants, en prit quatre, accrocha deux à sa hanche droite et deux à sa hanche gauche, referma cette malle, ouvrit une autre en puisa quelques gris-gris qu'il enfouit dans une gibecière qui pendait à son côté, prit un canif et l'avala. Il se saisit d'un fusil à piston à la crosse cloutée, se demanda ce qu'il pouvait bien en faire, puis, finalement, le remit à sa place. Il sortit de la chambre retrouva ses deux femmes déjà affligées, les embrassa longuement et disparut dans la galerie. Dès qu'il eut franchi la porte de la caverne, il siffla. Benane ! Vihivim ! Sihing ; Elan : bond et trajectoire ! Atterrissage bruyant devant le corps-de-garde de Bikuékué-bi-Loroto ! Des mottes de terre volèrent de tous côtés.

Bikuékué-bi-Loroto considéra son neveu et dit :

— Je croyais que tu avais renoncé à ce voyage.

— Et pourquoi, oncle ? Ne suis-je plus le fils de mon père ?

— Bien sûr. Est-ce tout ce que tu emportes comme armes, quatre sabres ?

— Oui ! Ne m'as-tu pas conseillé de ne pas me surcharger ?

— En effet. Alors je n'ai plus rien de particulier à te recommander. Ma bénédiction t'accompagne.

— Un dernier mot, mon oncle. Pendant mon absence, que personne ne s'aventure dans la montagne Akouma. La mort y attend la vie !

— Je sais, personne ne s'avisera d'aller faire la cour à tes femmes. Tout le village est au courant depuis quatre jours que tu es parti là-bas.

Elone Kam Afé tourna les talons : vouhne ! (1) et prit la route du Sud.

*
* *

Il ne marchait pas comme celui qui va chercher du vin de palme à l'ancien village. Il ne marchait pas comme celui qui a reçu la nouvelle de la mort de son oncle maternel et qui sait qu'on l'attend pour procéder aux interminables palabres qui précèdent l'inhumation. Il ne marchait pas comme celui dont la femme s'est évadée du domicile conjugal par suite de mauvais traitements et qui craint que ses beaux-parents ne le rabrouent en lui remboursant sa dot pendant qu'ils cèdent la main de leur fille à un rival plus fortuné. Il ne marchait pas comme celui qui a violé un interdit sacré et qui s'attend à chaque instant à subir le châtiment déclenché par les foudres des esprits. Il ne marchait pas comme celui qui a échoué aux épreuves de l'initiation et qui sait que toute sa vie il sera la risée des autres. Il ne marchait pas comme celui qui a réussi à enfermer un troupeau de sangliers dans sa barrière-piège et qui retourne au village appeler ses frères pour une battue monstre. Il ne marchait pas comme celui qui vient d'épouser une belle femme et qui pense que la vie est toute tapissée de rose quoi qu'en disent les infortunés. Il ne marchait pas comme un homme qui se sait puissant et qui s'infatue de se savoir tel. Il allait simplement, comme un jeune

(1) Vouhne : indique le mouvement rapide qu'exécute quelqu'un qui se retourne brusquement.

tigre entre deux repas qui ne pense ni au bien ni au mal, d'une démarche volontairement indolente, prêt à se changer en ouragan au moindre danger, démarche de fauves et de chasseurs de fauves. Il ne semblait pas accorder une certaine attention aux gens qu'il croisait sur son passage, mais ceux-ci, remarquant sa musculature imposante, se hâtaient de lui libérer le passage. Les femmes s'arrêtaient au bord de la route, l'enveloppaient d'un regard d'admiration et ne se décidaient à reprendre la marche que lorsque leur mari les tirait brutalement de leur rêve exaspérant :

— Nkene Ondo, peux-tu rencontrer un homme sans mourir de désir en plein jour ? Quand cesseras-tu cette manière honteuse de regarder les hommes ? Hein ? Quand te rendras-tu compte que tu as déjà beaucoup d'enfants et que les jeunes gens de l'âge de celui que nous venons de croiser appartiennent à une autre génération ?

— Oh ! Sont-ce vraiment les paroles d'un homme que tu viens de prononcer devant tout le monde ? Es-tu vraiment convaincu que tu te comportes comme un père de famille respectable ? Ai-je été la seule personne à regarder ce jeune homme que nous venons de rencontrer ? Au lieu de te rendre compte que tu as déjà de grandes filles et qu'un jour ou l'autre un garçon comme celui-là peut devenir ton gendre, tu es là à renifler autour de moi comme un bouc ! Et encore en plein monde ! Qui t'a dit que les hommes m'aiment encore ? Je te l'ai déjà dit, si tu trouvais un gorille en train de m'attaquer, tu ne le tuerais pas comme on tue un monstre dangereux, mais comme quelqu'un qui se venge d'un rival ! Ta jalousie n'a pas de limite.

Des éclats de rire fusèrent de tous côtés.

— Bon ! Ça va, dit le mari. Une fois que tu as ouvert ta digue, on ne peut plus arrêter l'inondation !

Et l'on rit de plus belle.

Quand le soleil arriva au milieu du ciel, Elone Kam Afé s'assit sur un tronc d'arbre abattu au bord du chemin et se mit à manger en puisant dans le sac de provisions que ses femmes avaient apprêté et qu'il portait avec aisance sur son dos. Puis il s'assoupit quelques instants pour laisser s'écouler la grande chaleur du jour. Ensuite il reprit sa marche vers le Sud. Le soir il atteignit le village Sone-Nzok, chez Afougha

Neng qui dirige la tribu Yemekeng. L'hospitalité étant de règle dans tout le pays, il y passa la nuit. Le jour suivant, il continua son voyage. Il traversa le grand fleuve Missolo, les tribus Yemevom, Essabissègne, Yekama et arriva chez Nzé Minko, fils de Minko-mi-Ndong, de la tribu Yemenen. Il y avait quatre jours qu'il s'était séparé d'Amanessigha et d'Efoutame. Nzé Minko le reçut avec un réel plaisir.

— J'ai reçu le message de ton père (1) Bikuékué-bi-Loroto, ce bon vieil ami d'enfance. Je t'attendais aujourd'hui même. Je vois que tu es devenu un homme et j'en suis ravi. Si ton père Kam Afé était encore de ce monde, il serait bien heureux.

— Moi aussi je suis heureux de te connaître. Mes parents m'ont beaucoup parlé de toi. Ils m'ont particulièrement recommandé d'avoir recours à tes connaissances des peuples du Sud et de leur histoire. Il m'a été appris qu'il est assez dangereux de s'aventurer à travers ces peuples sans avoir au préalable quelques notions sur leur mode de vie. C'est pourquoi, arrivé à Sone-Nzok, au lieu de continuer tout droit au Sud, j'ai bifurqué sur la gauche pour aboutir ici.

— Et tu as bien fait. Aller au Sud sans prendre la précaution d'avoir un minimum de renseignements sur ces populations, c'est aller provoquer le tigre avec les dents pour toute arme. Mais, tu viens d'écraser quatre jours de route. Quoiqu'apparemment tu ne sois pas fatigué, il est bon que tu prennes un peu de repos. Ondo Nzé, mon fils, va bientôt rentrer de chasse. Il te tiendra compagnie pour le reste de la journée. Ce soir, après le repas, je te parlerai du pays que tu vas visiter et, demain, si tu le désires, tu pourras poursuivre tranquillement ton voyage. Angué Nzé ! appela Nzé Minko, va conduire ce jeune homme à la case des étrangers. Fais-lui des cannes à sucre.

Une jeune fille d'une vingtaine de grandes saisons sèches, au teint clair et au regard timide, jolie comme une biche, avec une démarche de perdrix, vint se tenir à l'arrière du corps-de-garde. Elone Kam Afé se leva, la suivit jusqu'à une grande case en terre battue qui avait un salon et plusieurs chambres à coucher. Elone s'assit sur une chaise de bois tandis qu'Angué Nzé ressortait de la case. Au bout d'un moment, elle reparut, tenant une petite cuvette de morceaux

de cannes à sucre épluchées, la posa sur une table de bois devant l'étranger.

— Mange de la canne à sucre, dit-elle à Elone. Et elle prit place en face de lui, sur une autre chaise, de l'autre côté de la table, un peu en retrait.

Elone Kam Afé, se sachant le point de mire de la belle Angue, se met à sucer les cannes avec une élégance étudiée. Comme il ne semble pas la regarder, elle ne le quitte plus des yeux. Elle admire ses belles jambes, ses pectoraux saillants, ses bras musclés. Oui, vraiment, il est beau ! Et comme il sait bien mâcher ! Quel visage harmonieux, quelle souplesse dans les gestes ! Qui, parmi les jeunes filles de ce monde, la nature a-t-elle choisie pour être l'heureuse épouse d'un tel homme ? De quelle tribu est-il ? Où va-t-il ? Voyage-t-il pour son plaisir ? Cherche-t-il à se marier ? Est-il un parent de mon père ou une simple connaissance ? Peut-il se marier avec une fille Yemenen ? Passera-t-il plusieurs jours dans ce village ? Partira-t-il immédiatement ? Comme il paraît gentil ! Pourquoi ne parle-t-il pas ? Non, on ne parle pas quand on suce de la canne. Ce serait incorrect. Il parlera sans doute après. Et il parlera le premier. Il ne faut pas lui donner l'impression d'une fille bavarde. Il faudra lui répondre avec une voix douce, sans tremblement. Comme il suce bien les cannes ! A-t-il faim ? Les suce-t-il simplement pour me faire plaisir ? Ce serait la preuve qu'il s'intéresse à moi. Alors quelle chance ! Est-il déjà marié ? Oh ! qu'est-ce que cela peut bien faire ? Il y a toujours place pour une femme dans la case d'un homme ! Si une case est pleine, eh bien, il en construit une autre ! Reste la dot. A-t-il une dot ? Il doit en avoir plusieurs. Jamais mon père Nzé Minko n'a accordé des égards aux joueurs de cauris et de cartes, au coureurs de femmes, aux buveurs de vin de palme et de bière de maïs ! Ce n'est pas le genre de celui-ci. Enfin le voilà qui repousse doucement la cuvette. Il a fini de sucer les cannes. Il en a laissé deux, donc il n'avait pas faim (1). Il a sucé pour me faire plaisir ! Que c'est charmant !

— Tes cannes sont très sucrées et tendres. J'en suis vraiment ravi.

(1) En fang, sucer toute une cuvette de morceaux de cannes à sucre chez des inconnus signifie qu'on est tiraillé par la faim.

— Akiba (1). C'est ma mère qui les a cultivées. Je l'ai seulement aidée. C'est une grande plantation qui se trouve non loin d'ici.

— Alors vous avez toutes les deux des mains expertes pour les cultures. Je vous félicite sincèrement.

— Viens-tu de loin ?

— Je viens de la tribu Bibao, à quatre jours d'ici. Je m'appelle Elone Kam Afé. Mon oncle (2) Bikuékué-bi-Loroto est le grand ami d'enfance de ton père.

— Alors tu es venu rendre visite à mon père ?

Elone Kam Afé se tint sur ses gardes. Il ne fallait pas se laisser prendre au piège. Il ne fallait pas non plus révéler le but de son voyage. D'un côté comme de l'autre ce serait une grave imprudence.

— Oui ! Ton père a beaucoup de choses à m'apprendre ! c'est pourquoi je suis venu le voir.

— Tu resteras donc quelques jours ici ?

— Je ne sais pas encore. Tout dépendra de ton père.

— Voici mon frère Ondo qui arrive, dit Angué Nzé. Je vais te laisser avec lui et je reviendrai tout à l'heure pour les autres services.

Elle ramassa la cuvette, sortit par la porte de derrière, souriante, une lueur d'espoir dans l'esprit et le cœur. Ondo Nzé entra au salon.

— Bonjour, beau-frère (3), dit-il en tendant la main.

— Bonjour !

— Mon père m'a dit que tu es ici. J'étais à la chasse. Tu as vraiment le don de la bonne rencontre. J'ai abattu trois sangliers et deux antilopes. Mais pourquoi est-tu seul dans cette maison ? Aucune de mes sœurs ne t'a tenu compagnie, à ce que je vois ? Que leur est-il arrivé ?

— Une de tes sœurs était ici. Elle s'appelle, je crois, Angué. Elle m'a fait les cannes. Elle est très gentille.

— Ah ! C'est bien. Elle est seulement un peu timide. Est-ce ici la fin de ton voyage ?

— Non. Je vais au Sud. Je ne suis jamais allé au Sud. J'espère que j'y ferai un bon voyage.

(1) Akiba : merci.
(2) « Mon oncle » : En réalité il aurait dit en fang : « Mon père ».
(3) Expression de politesse pour saluer quelqu'un d'à peu près même âge.

— Aller au Sud à ton âge est un peu osé. C'est un pays mouvementé où l'on ne pense que batailles. On ne sait pas ce que les tribus du Sud ont dans la tête. On dirait que des milliers de fourmis leur mordent la cervelle. Mais mon père te parlera ce soir. Allons nous promener. Je vais te faire visiter le village.

Et ils sortirent.

— Assong, jette un peu tes yeux dans la cour. Ce jeune homme qui marche à côté d'Ondo est celui dont je t'ai parlé. Je lui ai fait les cannes. Sais-tu comment il les a sucées ? Il a laissé deux morceaux. Qu'en dis-tu ?

— Que tu as de la chance, Angué. Je pense que cette fois tu es tombée sur ton destin. Et il est grand temps pour te marier. Encore deux ou trois grandes saisons sèches et les chances d'avoir un époux de tes souhaits commenceront à te tourner le dos. Tes sœurs sont déjà mariées. Les plus petites ont même déjà des doteurs. Pourtant aucune d'elles n'est plus belle que toi. Ni plus gentille. Ni plus serviable. Mais que t'a dit ce jeune homme ? N'avez-vous pas engagé la conversation ?

— Oh ! Oui, ma belle sœur ! Nous avons bien causé ensemble jusqu'au moment où j'ai aperçu ton mari venir. Comme je n'aime pas que mon frère me trouve bavardant avec un garçon, je me suis vite retirée. Mais puisque mon père lui-même m'a ordonné de servir son étranger, je retournerai m'entretenir avec lui après manger. Il m'a dit que son père est un ami d'enfance de mon père. Il me semble que son propre père n'est plus, car celui dont il m'a parlé n'a pas le même nom que lui. Ce doit être le frère de son père (1).

— C'est le genre d'enfant gâté, celui qui peut épouser autant de femmes qu'il désire car son oncle, craignant les critiques des hommes et les reproches des esprits, est obligé de mettre tous les moyens à sa disposition pour le rendre riche et célèbre et honorer ainsi la mémoire de son frère disparu.

Les ombres s'étiraient déjà dans le village. Après avoir parcouru les divers quartiers, serré des mains ça et là, les deux amis rentrèrent à la case des étrangers. Quelque temps

(1) Le mot oncle ne s'emploie que dans la lignée maternelle.

après, leur repas était servi par Angué qu'accompagnait Assong, l'épouse d'Ondo Nzé. Ce n'est que plus tard, quand les bruits du soir commencèrent à s'estomper et le silence à se déverser comme une pluie fine sur le monde du bruit et du silence, qu'Elone Kam Afé et Ondo Nzé rejoignirent Nzé-Minko-mi-Ndong au corps-de-garde.

— Asseyez-vous, mes petits amis, dit Nzé Minko. La soirée est belle, la lune nous sourit du ciel, on peut bavarder à loisir. Ondo, as-tu ordonné aux danseurs de se retirer dans le troisième quartier du village ?

— Si fait, père.

— Bien. Nous ne serons pas gênés par les tam-tams. Maintenant, écoutez bien tous les deux. Ondo, lui, a naturellement déjà entendu plusieurs fois le récit que je vais confier à vos oreilles. Mais, tout comme les yeux ne refusent jamais le sommeil, les oreilles ne se lassent jamais d'entendre.

Tout d'abord, ma regrettée mère Esseng Mindzi était la troisième fille d'une famille très nombreuse. C'était la fille de Mindzi-mi-Ndong du village Nkoum Abang Mendzang, de la tribu Bekuègne, ces cousins germains de Bekugne, les Pygmées. L'aînée de cette famille s'appelait Bella Mindzi, qui était la mère d'Akoma Mba qui commande actuellement le peuple d'Engong. C'est mon cousin. La puînée s'appelait Okome Mindzi qui, épousée par Ella Mezang de la tribu Essighlessi, engendra Andome Ella Mezang dont je vous conterai l'histoire tout à l'heure. C'est de par ma parenté avec Akoma Mba que je connais l'histoire du peuple d'Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient, et des autres tribus du Sud. Mais commençons par le commencement (1).

Ces hommes du Sud, ces hommes d'Engong Zok Mebeghe Me Mba, viennent de très loin, du côté d'où se lève le soleil. Leurs ancêtres habitaient le village Mekô, au bord d'un grand lac appelé Atok Ening, lac de la Vie, qui est large et profond comme une mer. On dit que c'est à Mekô, au bord d'Atok Ening que vit le jour Na-Otsé, fils d'Otsé Zame, fils de Zame-Ola, fils d'Ola Kare, fils de Kare Mebeghe, et qu'il vécut.

Na-Otsé donna le jour à Etsang-Na ou Ekang Na. Las de

(1) Voir au début de l'ouvrage la généalogie du peuple d'Engong.

vivre au bord du lac et de ne se nourrir que de poisson, Ekang Na, qui n'aimait pas les promenades sur l'eau, abandonna Mekô et s'en alla à Oba'a, en suivant le soleil dans sa course. A Oba'a il engendra Evine Ekang (ou Evine Etsang), Oyôno Ekang, Meyé m'Ekang et Ngame Ekang.

Ngame Ekang, le plus jeune, ayant remarqué que ses frères avaient un grand penchant pour les palabres, se sépara d'eux à cause de sa nature douce et joviale et alla plus au nord habiter Bidou ni Ndzem, pays de la poésie où les femmes sont plus belles que des pintades dans leur terrain de jeu au lever du soleil. Il a fondé à Bidou bi Ndzem une famille grande et puissante.

Na-Otsé mourut à Oba'a.

Parmi les trois frères qui restaient à Oba'a, Evine Ekang se rendit à Edoua Ngok Mika, chez Nzué Eyene Mba, avec une dot de barrettes de fer et épousa Andeme Eyéné, première fille d'Eyéné Mba et sœur de Nzué Eyéné. Il eut d'Andeme Eyéné un fils étonnamment vigoureux : Mba Evine Ekang qu'on appelait également Mba Andeme Eyéné.

Mba Evine Ekang était déjà un beau jeune homme lorsqu'une invasion se produisit à Oba'a. La tribu Yessi, avec à sa tête Nzok Menveme, vint du côté du nord et attaqua le village à l'aube. La bataille fut acharnée, mais les assaillants furent repoussés, abandonnant un grand nombre de cadavres et de femmes. Cependant Mba fut emmené prisonnier. Arrivé dans un village où la troupe devait se reposer, on demanda à Mba s'il consentait à se faire adopter par les Yessi. Mba répondit :

— Le sang d'Evine Ekang restera sang d'Evine Ekang.

Irrité, Nzok Menveme porta la main au côté, fit jaillir un énorme sabre de son fourreau et donna à Mba un coup terrible. Le sabre se brisa. En riposte, Mba lui manqua une gifle et sa main s'enfonça dans le sol, creusant un trou si profond que nul ne pouvait le descendre. Nzok Menveme fit un croc-en-jambe à Mba, mais celui-ci, au lieu d'aller s'affaler par terre, se propulsa dans les branches d'un grand olivier sauvage et l'arbre, ne pouvant supporter son poids, s'enfonça dans la terre jusqu'aux branches. Alors on ligota Mba, les mains derrière le dos comme on fait des ailes d'un épervier capturé au piège, et on le jeta dans une grande rivière, espérant ainsi le noyer. Mais Mba se mit en travers des eaux, grossit miraculeusement, devint une véritable digue. A l'amont ce fut une inondation meurtrière et dévastatrice tandis qu'à l'aval les habitants ne se donnaient plus de peine pour emplir les paniers du poisson qui se laissait ramasser dans le lit du fleuve asséché. Nzok Menveme fit faire un grand feu au corps-de-garde, retira Mba de la rivière et le jeta dans le brasier. Mais la sueur qui s'échappa du corps de Mba fut telle que le feu s'éteignit et que les lits surnagèrent chassant tous les occupants. Mba fut retiré du corps-de-garde et placé dans la cour. On tira sur lui à pleins coups de fusil. Mais les balles ricochaient sur son corps, semant la mort parmi les spectateurs. Nzok Menveme dit :

— Cet homme est maudit. C'est un jeune « Tome » (1) inflexible. Qu'il retourne chez lui.

Mba dit :

— Vous me qualifiez de jeune « Tome » inflexible, mais qui donc est le grand Tome qui fertilise le sol afin que croissent les jeunes bananiers? N'est-ce pas vrai que je suis, moi Mba, l'arbre gigantesque qui abrite les chimpanzés, l'arbre qui purifie la source des grands cours d'eau et que rien ne peut courber, même sur le flanc d'une colline? N'est-ce pas vrai qu'après ma mort, tous les enfants Yendzok (2) pourront se servir de mes restes comme l'homme se sert d'une chaise pour réparer ses forces et acquérir la puissance qui lui est nécessaire pour affronter les difficultés de la vie ? Je ne suis pas l'homme qu'on adopte, mais je suis celui qui doit sortir un peuple de sa bassesse et lui restituer la puissance qu'il a perdue. Me voilà, moi Mba.

Et il revint à Oba'a. Il fut accueilli avec pompe. Evine Ekang, son père, dit :

— J'ai cru mon enfant mort. Or le voici à nouveau parmi nous. Nous ne pouvons plus courir le risque d'une autre bataille contre des ennemis imprévisibles. Partons d'Oba'a. Suivons la route que suit le soleil dans sa course. Il nous faut trouver là-bas où il se couche un pays aussi beau que Bidou-bi-Ndzem, le pays de notre frère Ngame Ekang. Dès que nous l'aurons atteint, nous nous y installerons en tribu puissante.

(1) « Tome » : arbre élancé et très dur.
(2) Yendzok : autre nom de la descendance d'Evine Ekang.

Balayons tout sur notre passage et allons toujours de l'avant.

Oyono Ekang dit :

— Je suis d'accord avec toi, frère. Mais auparavant je voudrais te poser une question. N'as-tu pas laissé chez tes beaux parents à Edoua Ngok Mika une fille susceptible d'être mon épouse ?

— Si fait, dit Evine Ekang. La petite sœur de ma femme, Bengha Eyene est encore libre.

Oyono Ekang réunit une énorme dot de barrettes de fer et s'en alla épouser Bengha Eyene qu'il ramena à Oba'a. Il eut d'elle un fils : Endong Oyono, l'Adzap (l'olivier) dressé sur une colline que toutes les tribus voient, l'étrange mère de l'oisillon qui creuse des trous sur tous les arbres d'Okü. C'est pourquoi les joueurs de Mvett ont l'habitude de dire qu'Endong Oyono étant neveu du village Edoua Ngok Mika chez Nzué Eyene, Mba étant neveu du village Edoua Ngok Mika, chez Nzué Eyene, si une guerre civile éclatait à Engong, n'y aurait-il pas de parti pris ? Bien sûr, Mba et Endong ne formeraient qu'un seul et même parti, puisque ce sont des frères.

Evine Ekang et ses frères abandonnèrent Oba'a. Ils suivirent la route du soleil, que suivait également une grande rivière Wouélé. Arrivés au confluent de Wouélé et de Bomo, rivière qui sortait de la droite, ils furent reçus par Efou Anzeme Menvene, chef du village Messame Aneng d'Ango'o Edou. Efou Anzeme Menvene avait une sœur : Eyengha Anvene. Méyé m'Ekang l'épousa avec une dot de barrettes de fer. Il eut d'elle un fils : Mfoulou Engouang Meyé.

Poursuivant toujours sa route, la descendance d'Ekang Na longea le Wouélé, devenu Mbang après sa rencontre avec Bomo, puis quitta ce cours d'eau qui plongeait subitement vers le Sud, piqua toujours vers le soleil couchant. Après avoir traversé les grands fleuves Ebighlibi, Abonong, ils bifurquèrent vers le Sud, traversèrent Mveng Metué et Dzam Anene. Ils s'installèrent au bord de ce dernier fleuve et donnèrent à l'emplacement le nom d'Engong Zok Mebeghe Me Mba.

Mba Evine Ekang amassa une dot de barrettes de fer et se rendit au village Nkoume Abang Mendzang, à la tribu Bekuègne, où il rencontra Bella Mindzi, l'aînée de ma mère. Bella

Mindzi, quelques années auparavant, avait commis un inceste avec l'un de ses frères du village et de ce péché était né un superbe garçon que l'on nomma Mborzok Bella Mindzi (la bouse d'éléphant de Bella Mindzi) et qu'on surnomma Nsème Odzing Bella Mindzi (littéralement : le péché a aimé Bella Mindzi, ce qui signifie : le beau produit de l'inceste de Bella Mindzi). Batailleur comme un tigre, récalcitrant comme la sorcellerie, cet enfant sema à Nkoum Abang la terreur parmi les jeunes et les vieux. Son grand-père Mindzi mi Ndong lui avait donné une paire de grandes sagaies appelées « Bindeng » (va lentement mais sûrement au but) qu'il maniait avec une adresse extraordinaire.

Mborzok Bella avait encore une dizaine de grandes saisons sèches lorsque Mba Evine Ekang se présenta à Nkoum Abang. Mindzi Mi Ndong dit à Mba :

— Je t'accorde la main de ma fille Bella, mais à une condition : c'est que tu acceptes d'adopter et de considérer comme ton propre fils, Nsème Odzing Bella. C'est une grande faveur que je te fais là et tu dois te considérer comme un homme exceptionnellement chanceux.

Mba Evine Etsang dit :

— J'épouse la mère et je prends le fils. Je sais qu'en le faisant je vous débarrasse, vous, toute la tribu Bekuègne, de ce péché de Bella. Mais cet enfant sera le mien et n'ayez plus de soucis de ce côté-là.

Mba épousa Bella Mindzi et la ramena à Engong avec son enfant. Un jour, au cours d'une chasse, Mborzok Bella Mindzi provoqua en duel son bel oncle Meyé m'Ekang. Ils luttèrent au corps-à-corps mais aucun ne parvint à terrasser l'autre. Arrivé au village Mborzok demanda à son père (1) de réunir tout le monde et dit :

— Je me suis battu contre mon oncle Meyé et il ne m'a pas terrassé. A partir d'aujourd'hui, je change de nom. Je deviens Akoma Mba, créateur des choses qui crée les choses à Engong Zok Mebeghe Me Mba ; Biyang bi Mba, le lutteur de Mba que nul ne peut terrasser ; celui dont on détourne les regards, double bec que ne portent que les gros oiseaux au vol haut et bruyant ; réducteur des années qui peut réduire

(1) Ici Mba Evirre Ekang.

ou prolonger la vie des individus. Fourré d'épines ; homme-puissant, Akoma est devenu le chauve qui répond des innombrables palabres qui pleuvent à Engong Nzok Mebeghe Me Mba. Ne l'appelle-t-on pas aussi Engoungou Mba ou celui qui ne vit que de razzias et de rapines sans en subir les conséquences ? Ainsi est né Akoma.

Mba Evine Ekang eut encore de Bella Mindzi : Ondo Mba, l'invincible qu'il est aussi dangereux de fuir que d'affronter. Forêt de lianes coupantes, jachère de feuilles râpeuses, Ondo Mba se distingue comme un massif de haute altitude.

Mba Evine Ekang réunit encore une dot de barrettes de fer et se rendit à Edoua Ngok Mika'a chez Nzué Eyené et épousa Andemé Eyéné. Il eut d'elle un fils : Otouang Mba, neveu de Medza me Mfoulou Eyené, le grand panache de cheveux qui abrite les calvities d'Ondong et de Mba.

Mba Evine Ekang amassa encore une dot de barrettes de fer et se rendit à Minkol chez Biyang Ango Ossok et épousa sa fille Nsefoume Biyang. Il eut de Nsefoume Biyang, Bengone be Mba, mâle bête dont le lieu d'initiation est ignoré des fantômes et des magiciens.

Mba Evine Ekang eut encore d'autres fils : Abiéré Mame Mba, l'artiste qui ramasse les choses d'Engong avec son tam-tam de bois appelé Meki Me Boro, Sang des hommes. Abiéré Mame joue du tam-tam comme l'on joue les xylophones. Son amour du tam-tam éloigne de lui l'amour des femmes ;

Angoung Béré Mba qu'on appelle encore de son nom de magicien Agneng Ndong, le grand magicien d'Engong et l'un des plus grands magiciens du monde. Il vit parmi les vivants comme il vit parmi les fantômes et les esprits. Y a-t-il au monde secret de la magie ignoré par Agneng Ndong ? ;

Nsing Béré Mba, la génette de Mba qui accumule toutes les ruses, toutes les astuces propres à une génette pour tromper le gardien et attraper ses poules ;

Otouang Mba, le plus grand lutteur d'Engong.

Voilà pour la famille de Mba, génération d'Akoma Mba.

Nous avons dit qu'Oyono Ekang épousa Bengha Eyené et eut d'elle Endong Oyono, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient, celui qui a donné à Engong cette devise. Il engendra également Beka b'Oyono qui habite le village appelé Bikalik.

Endong Oyono engendra :

1°) Eyeghe Nzok Nguéma Mimbui Nzame Aboghe qui n'a pas beaucoup fait parler de lui ;

2°) Medang Endong ou Medang Boro, le brave des braves, surnommé Elang Ossoua, le plus grand des effrontés, neveu d'Edoume Zok Anvene Obame. Unique en son genre, Medang est gendre du village Assong Begnoung chez Ekpwaghe Ondo ;

3°) Angone Endong, soufflet ramollisseur des fers, l'écureuil qui, en saison des pluies, construit neuf nids, destructeur des villages qui a démoli le grand village Bissilimame ; l'homme de confiance d'Endong et de Mba qui ne peut être mis en paquet. Rien n'échappe à son œil : une mère panthère, le fils qu'Endong Oyono a engendré là ! Sa mère s'appelait Ofoyeng Assoumou, fille d'Assoumou Ella, de la tribu Yebekone, la tribu des revenants, Depuis sa mort, elle est devenue la reine des fantômes et son fils ne manque jamais de lui rendre visite pendant des circonstances alarmantes afin de se refaire la puissance. C'est pourquoi on l'appelle la fourche car il vit chez les vivants comme il vit chez les esprits, comme une fourche qui soutient la digue d'une rivière : elle soutient les poteaux, elle soutient la boue et le sable qui empêchent le passage des eaux. Il est bègue et quand il s'énerve, il s'étouffe et ne sort plus que des injures. Terriblement irascible et téméraire, Angone est craint de toutes les tribus d'Okü.

Endong Oyono amassa encore une dot de barrettes de fer et épousa Otoughou Ndong de la tribu Yenvame, sœur de Nang Ndong. Il eut d'elle un fils : Medza m'Otoughou, l'étang où grandissent et coassent les grenouilles, la pluie qui engendre les endroits prospères à la croissance des salamandres. Dur au combat comme les tendons d'un éléphant, Medza m'Otoughou est un homme assis, un homme riche. On dit qu'il a tellement d'enfants, garçons et filles, qu'il n'y a pas une seule personne à Engong à laquelle il n'ait emprunté de nom pour le donner à l'un de ses enfants qui naissent. Il a épuisé les noms de personnes, les noms d'animaux, lees noms de poissons, les noms d'oiseaux ; maintenant il est passé aux noms d'arbres. Quand tu arrives à Evua Nam, le village de Medza m'Otoughou, appelle n'importe quel nom

et tu verras surgir celui ou celle qui le porte. On dit qu'il a plus de neuf centaines de milliers de femmes qui déversent des enfants à Engong comme des reines fourmis. C'est pourquoi Medza m'Otoughou a l'habitude de dire que s'il n'y avait que lui, les hommes d'Engong ne tueraient plus un homme dans les tribus d'Okü car il n'y en a pas une seule où il n'ait un parent, une fille en mariage, un neveu, un beau-parent, ou seulement une connaissance. C'est pourquoi aussi Medza m'Otoughou plaide toujours en faveur des hommes d'Okü. Qui donc peut, de par le monde, se vanter de rivaliser de richesse avec Medza m'Otoughou ?

Medza m'Otoughou, tout enfant, ne rêvait que de richesse. S'amusait-il avec ses camarades dans la cour ? Il ne parlait que richesse. Allait-il à la pêche, à la chasse ou à la lutte ? Il n'avait qu'un mot aux lèvres : richesse. La guerre, qui était le principal de l'éducation des enfants de son âge et leur passion, il ne la faisait que parce qu'on la lui imposait et qu'elle lui permettait surtout de razzier les villages et de rapporter à Engong un grand nombre de femmes. Combien de fois n'a-t-on pas vu Medza m'Otoughou, au milieu du feu de la bataille, tourner le dos à l'ennemi, rafler toutes les jeunes femmes du village, bondir jusqu'à Engong, y laisser son butin et revenir ensuite se battre, ce qui lui attirait d'ailleurs les plaisanteries de ses frères qui le baptisèrent du pseudonyme de : Etang de femmes ?

On raconte que, pour avoir des talismans qui procurent la richesse, Medza m'Otoughou appela un jour Akoma Mba et tous deux se rendirent dans la tribu Yenvame, chez l'oncle de Medza m'Otoughou, Nang Ndong, un homme étrange, terriblement sorcier et bicolore : noir de la tête à la ceinture et rouge de la ceinture à la pointe des orteils. On dit que cet homme a assisté à la formation de la vie.

Medza m'Otoughou présenta son cousin à Nang Ndong et dit : « Voici mon cousin. Il vient chercher des filles à épouser. » Nang Ndong fixa attentivement Akoma Mba et dit : « J'aime bien cet enfant. Il est beau, géant et costaud. C'est un homme parfait, gros, grand, très beau. Quel bel homme ! Medza m'Otoughou, acceptes-tu de partager le repas fétiche avec cet homme ? » Medza m'Otoughou répondit : « Mon cousin et moi, nous nous entendons parfaitement. Si tu me

donnes le mets fétiche, donnes-en lui aussi. » Nang Ndong mit le mets fétiche à terre. Il prit une cuillerée de sauce, la tendit à Medza m'Otoughou assis devant lui et dit : « Medza m'Otoughou, la terre peut s'assécher, une pluie peut provoquer le déluge, des désastres de toutes sortes peuvent tourmenter le monde, mais au nord comme au sud nul ne pourra te surpasser en richesse. Tu auras des femmes à ne plus en savoir le nombre. » Et il lui versa la sauce magique dans la bouche. Medza m'Otoughou l'avala avidement. Nang Ndong plongea la cuiller dans la sauce et dit : « Medza m'Otoughou, la terre peut s'assécher, une pluie peut provoquer le déluge, des désastres de toutes sortes peuvent tourmenter le monde, mais au nord comme au sud on pourra chercher à te donner la mort par toutes sortes d'armes et toutes sortes de poisons et toi, tu resteras obstinément invulnérable. La vie elle-même mourrait que tu resterais encore vivant. » Il lui versa la sauce dans la bouche. Nang Ndong saisit alors une pointe de défense d'éléphant, la planta du côté gauche. Il saisit encore un marteau de fer massif, le posa du côté droit et plaça entre la pointe et le marteau une grosse chaîne de fer et un gousset en peau de génette. Il dit à Medza m'Otoughou : « Prends ce que tu préfères. » Medza m'Otoughou plongea ses mains à terre, prit le marteau et le gousset en peau de génette, mit le tout dans sa bouche et l'avala. Satisfait, Nang Ndong dit : « Donc ma sœur a mis au monde un vrai garçon ; il vient de choisir la richesse, l'audace et la vie. O fils, reste tranquillement dans la vie où tu seras riche sans pareil ! »

Ce fut le tour d'Akoma Mba de venir s'asseoir devant Nang Ndong.

Nang Ndong planta du côté gauche une grande sagaie, posa une dot de barrettes de fer du côté droit. Il mit au milieu un gousset en peau de génette. Mais avant qu'il n'ait prononcé les paroles rituelles, Akoma se saisit de la sagaie et de la dot de barrettes de fer, mit le tout dans sa bouche et l'avala. Etonné, Nang Ndong dit : « Je vois que cet homme repousse la richesse et préfère prendre l'audace, la méchanceté, l'orgueil. » Il dit à Akoma : « La terre peut s'assécher, une pluie peut provoquer le déluge, des désastres de toutes sortes peuvent tourmenter le monde, mais au nord comme au sud personne ne pourra te surpasser en puissance ni en sor-

cellerie. Tu n'ignoreras aucun secret au monde des vivants ou des fantômes. Dès aujourd'hui, tu sauras ce que le grand magicien d'Engong, Angoung Béré, garde dans ses sacs. Toi aussi, tu épouseras autant de femmes que tu pourras ; toi aussi, on pourra t'appeler riche. »

Nang Ndong dit encore, s'adressant aux deux hommes : « Je vous fais une interdiction : d'ici à Engong, sur votre chemin du retour, aucun d'entre vous ne devra se battre. Celui qui aura enfreint cette interdiction ne continuera qu'avec la voie qu'il aura choisie. Partez, mais souvenez-vous encore de ce conseil : aucun homme du peuple d'Engong Nzok Mebeghe Me Mba ne doit arriver dans mon village, car il risque de venir découvrir votre fétiche de la richesse et aller le divulguer de par le monde, ce qui anéantirait la puissance de ce fétiche. L'homme d'Engong que je verrai dans mon village aura la tête coupée de façon qu'il ferme à jamais sa bouche. » C'est pourquoi aucun joueur de Mvett ne peut prétendre qu'en dehors de Medza m'Otoughou et d'Akoma Mba, un autre homme d'Engong connaît le village de Nang Ndong, oncle de Medza m'Otoughou. S'il le dit, il sera immédiatement démenti par les autres joueurs et considéré comme ne connaissant pas le Mvett.

Akoma Mba et Medza m'Otoughou retournèrent à Engong où ils furent reçus par les acclamations des femmes et les salves de fusil des hommes.

La première femme d'Akoma Mba s'appelait Omvoghe Ndong, une fille de la tribu Yemitout. Son frère Bitsemetse-bi-Ndong de la tribu Yemitout apprit que son beau-frère Akoma Mba était de retour de voyage. Bitsemetsé-bi-Ndong mit les mains dans sa basse-cour, attrapa quatre canards, sept poules, les mit dans un panier et dit aux siens : « Je vais rendre visite à mon beau-frère Akoma qui revient de voyage. Il pourra m'offrir quelque chose de bon. »

Bitsemetse-bi-Ndong arriva à Engong Nzok Mebeghe Me Mba et alla s'asseoir en guise de salut et de respect sur les cuisses d'Akoma Mba. Akoma ne le regarda même pas. Il était très déçu. Il croyait voir neuf moutons, un gros bélier, des chèvres et toutes sortes d'animaux domestiques en grand nombre. Au moins sept dizaines. Mais pour lui rendre visite, on n'avait apporté que la maigre volaille. Bitsemetse-bi-

Ndong dit : « Mon beau-frère, j'ai appris ton arrivée de voyage. Voici les quatre canards et les sept poules que je suis venu t'offrir. » Akoma Mba lui dit : « Il y a plusieurs façons de mépriser un homme, mais mon beau-frère Bitsemetse, tu emploies la façon la plus forte. Est-il vrai que si un grand homme comme moi, Akoma, revient de voyage, son beau-frère vient le saluer en ne lui présentant que des oiseaux ? N'est-ce pas là la plus grande injure que je puisse essuyer ? »

Akoma Mba mit son gros orteil en terre, un grelot magique éclata en lui. Il fit jaillir un long sabre de sa hanche et porta à son beau-frère debout au seuil du corps-de-garde un coup terrible. Tranché en deux, Bitsemetse-bi-Ndong s'écroula.

Mais Akoma Mba n'a pas fait que tuer son beau-frère Bitsemetse-bi-Ndong.

J'ai dit tout à l'heure que la sœur cadette de Bella Mindzi, la mère d'Akoma, s'appelait Okome Mindzi ; que cette Okomo Mindzi a été épousée par Ella Mezang, homme de la tribu Essighlessi ; que de ce mariage est né Andome Ella Mezang, homme-puissant et cousin d'Akoba Mba.

Quand Andome Ella apprit qu'Akoma était de retour de voyage, il réunit la tribu Essighlessi et dit : « Mon frère Akoma vient de rentrer chez lui, de retour d'un très long voyage. La coutume veut que j'aille lui rendre visite. Or je suis un homme riche. Que dois-je aller lui offrir ? » On lui répondit : « Puisque Akoma est un grand homme, tu dois lui présenter en guise de salut une douzaine de femmes plus belles les unes que les autres, neuf dizaines de moutons, deux dizaines de chiens de chasse, des dizaines d'oiseaux de la basse-cour, des dizaines de paniers d'arachides, de courges et de chocolat. Ainsi ton frère sentira et appréciera l'estime et le respect que tu lui portes. »

Andome Ella réunit toutes ces choses, constitua une caravane et s'ébranla vers Engong. Quand cette longue file arriva à Engong Nzok Mebeghe Me Mba, les femmes se mirent aux portes des cases et admirèrent toutes ces richesses. Le nom d'Andome Ella Mezang vola de bouche en bouche.

Akoma Mba était assis au corps-de-garde dans lequel avaient également pris place tous les grands hommes d'Engong. Andome Ella Mezang posa son séant sur les cuisses d'Akoma, salua à la ronde et alla se tenir au seuil du corps-

de garde. Il dit : « Ayant appris ton retour, mon frère, j'ai décidé de venir te voir. Je t'apporte toutes ces choses. Si le nombre de femmes te paraît insuffisant, tu pourras venir dans mon village prendre autant de femmes que tu voudras. » Akoma Mba se sentit humilié jusqu'à la moëlle des os. Il eut honte de lui-même, honte de son cousin, honte des hommes d'Engong, mais il se contint. La colère bouillait en lui, mais il parvint à la réprimer. Il fit même tirer des salves de fusil en l'honneur de son frère.

Deux jours après, Andome Ella Mezang reprit le chemin de la tribu Essighlessi. Vers le soir, Akoma appela Medang Boro et lui dit : « Cet homme d'Andome Ella est venu m'insulter. Je ne peux tolérer un tel affront. Je vais lui livrer bataille et je te demande de m'accompagner. Je prends aussi Engouang Ondo et Angone Endong. Ces deux jeunes gens sont très braves et seront plus tard les vrais chefs d'Engong. Il faut qu'ils apprennent à se battre en hommes-puissants. » Akoma Mba prit alors Engouang Ondo, le posa sur l'épaule droite, il prit Angone Endong, le posa sur l'épaule gauche. Ils s'en allèrent sur les traces d'Andome Ella Mezang. Au lever du jour ils le rattrapèrent dans la Forêt des Foyers éteints. Akoma Mba lui posa la main sur l'épaule et dit : « Mon cher cousin, je n'ai pas pu répondre à tes injures à Engong au milieu de mes parents. Je tiens à te dire que je ne peux avaler tes provocations et je suis venu ici pour que nous réglions cette affaire. » Andome Ella dit :

— Mon frère, je ne me souviens pas de t'avoir insulté et je trouve déplacée ta façon d'agir alors que je n'ai à ton égard que de bons sentiments.

Akoma dit :

— Tu ne peux ignorer qu'offrir douze femmes à un homme comme moi et lui proposer de lui en fournir encore s'il le désire constitue la plus insolente des injures qu'aucune bouche, en dehors de la tienne, ait jamais pondue. Je suis devenu un objet de plaisanterie, l'homme auquel on offre des femmes. Terminons-en.

Alors Akoma Mba et Andome Ella Mezang se battirent. Ils se battirent terriblement car l'un et l'autre étaient puissants. Cette bataille dura une semaine. La forêt fut piétinée, abattue et aujourd'hui encore une vaste clairière, vestige de

ce combat, s'étend à cet endroit. Au bout de la semaine, voyant qu'Akoma n'arrivait pas à bout d'Andome Ella, Medang Boro, dit Elang Ossoua, se mêla à la bataille. Il sautait sur Andome Ella comme une panthère et évitait ses coups en bondissant, s'agripper au tronc d'un grand « Oveng ». Les deux jeunes gens, Engouang Ondo et Angone Nzok Endong apprirent aussi à combattre un homme-puissant. C'est pourquoi on dit à Engong qu'Akoma Mba et Medang Boro ont initié Engouang Ondo et Angone Nzok aux combats de géants.

Lorsque vint le soir du septième jour de la bataille et que la lune se montra dans le ciel alors que le soleil ne s'était pas encore éteint, Andome Ella Mezang cessa de se battre. Medang lui coupa la tête, mais Andome ne ferma jamais les yeux. On remplit une grande fiole de la sueur qui coulait sur le corps d'Andome Ella. C'est avec cette sueur qu'on réveille Angone Nzok à Engong, quand un événement se produit pendant qu'il dort dans sa case. Il suffit de lui verser quelques gouttes de la sueur d'Andome Ella sur le corps et les démangeaisons qu'elles lui causent le réveillent. Quant à la tête d'Andome Ella, on l'a placée au-dessus de la mare magique qui se trouve dans la chambre d'Engouang Ondo. Le sang coule toujours de cette tête et ses paupières battent encore. Chaque jeune homme d'Engong possède une fiole de ce sang qui lui sert de fétiche pendant les combats qu'ils livrent contre les gens d'Okü. C'est depuis ce temps-là qu'Akoma Mba a violé le fétiche de la richesse et qu'il a acquis sa réputation de batailleur entêté et invincible.

Quant à Medza m'Otoughou, on dit qu'il attendit quatre jours à Engong. A partir du cinquième jour, plusieurs cortèges de gens par jour venaient chez lui pour lui offrir des femmes. Et Medza m'Otoughou devint riche. Il devint riche et resta riche. Medza m'Otoughou est riche. Personne n'est aussi riche que Medza m'Otoughou.

Voilà pour la famille d'Endong Oyono.

J'ai dit que Meyé m'Ekang engendra Mfoulou Engouang Meyé.

Mais Mfoulou Engouang resta longtemps sans avoir un enfant mâle. Il ne faisait que des filles. Aussi sa famille fut-elle la risée de tout Engong pendant longtemps. On l'appelait

« Awarsing » ou la gangue. Cette injure dura jusqu'à l'époque où Mfoulou Engouang réunit une dot de barrettes de fer et se rendit à Okü, au village Biba bi Nzok chez Assok Ndong et épousa Mfoumou Assok Ndong. Cette jeune femme mit au monde Ntoutoume Mfoulou dit Mone Ebo, l'infligeur qui inflige d'un côté sans qu'on lui inflige de l'autre, Nyébé Mfoulou, le oui de Mfoulou qui a dit oui à la mort et non à la vie. « Pourquoi la mort me refuse-t-elle ? » se dit-il souvent. Pourquoi la mort se montre-t-elle si incapable, si impuissante à me recevoir ? » Et alors il lance à la mort un défi en sifflotant de la façon que nous lui connaissons déjà (1).

Derrière Ntoutoune Mfoulou naquit Medza Me Mfoulou dit aussi Evineba Mfoulou qui, quand il se bat, se demande toujours pourquoi son grand-frère Mone Ebo ne l'appelle-t-il pas au secours !

Voilà pour la famille de Meyé.

Il y a enfin une quatrième famille peu importante à Engong. Ekang Na a eu une fille, Okome Ekang, qui ne se maria pas, mais eut un fils naturel : Ebé Okome. Ebé Okome engendra Bengone Ebé. On dit que Okome Ekang était tellement belle que personne n'osa l'épouser pour ne pas attirer des palabres chez lui. On dit qu'elle était la convoitise des vivants et des fantômes.

Akoma Mba resta des années et des années sans engendrer un fils remarquable.

Son petit-frère Ondo Mba, par contre, mit au monde :

Engouang Ondo, l'irréductible fils d'Ondo Mba, chef de l'armée d'Engong, palmier qui berce ses jeunes pousses, l'homme dont le secret n'a pas de secrets.

Après la naissance d'Engouang Ondo, Akoma Mba eut alors à son tour un garçon : Ondo Akoma Mba qu'on appelle plus couramment Ondo Biyang.

C'est Otouang Mba qui eut ensuite un fils : Medza m'Otouang Mba, l'homme le plus beau d'Engong Nzok Mebeghe Me Mba.

Nsing Béré Mba eut alors un fils : Nguéma Nsing Béré Mba, l'amasseur des palabres. On l'appelle « les Herbes », fils de Nsing Bére Mba qui ne s'amourache que des femmes qui allaitent afin que le bébé meure et que les palabres pénètrent abondamment dans la maison de Nsing Béré Mba.

Voilà l'essentiel de la jeune génération de la descendance de Mba.

Chez Endong Oyono nous remarquons que : Medza m'Otoughou engendra Obiang Medza, le village d'un riche ne manque jamais d'un mâle sur qui l'on fonde les espoirs ;

Medang Endong Oyono engendra Nzé Medang, la panthère souple qui pimente les yeux des nourrissons. Sa mère est issue de la tribu des Yememan, la tribu des joues pleines. C'est le filleul d'Angone Endong ; Nzé Medang brûle le feu et noie l'eau. Si vous le rencontrez, dites-vous bien que votre mort est proche.

Il y a encore une multitude d'hommes-puissants à Engong Nzok Mebeghe Me Mba, mais ceux que nous venons de citer constituent le principal. C'est Oyono Ada Ngone, un grand artiste qui a révélé au monde l'histoire du peuple d'Engong en jouant de son Mvett. Il avait vécu à Mekô et avait suivi la descendance de Na Otsé jusqu'à Engong Nzok Mebeghe Me Mba. Il vécut toutes leurs prouesses au cours de leurs migrations, les encouragea quand le découragement s'emparait d'eux, les excita quand ils semblaient marquer de l'hésitation. Oyono Ada Ngone a été le formateur de l'esprit belliqueux des hommes d'Engong et le fin sculpteur de toutes leurs mœurs. Chez tous les Fang, Oyono Ada Ngone est le père des mélodies.

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

C'est pitoyable ! é ! é ! é !
La nuit revient ! é ! é ! é !

Tsira Ndong Ndoutoume, fils de Ndoutoume Medzo'o de la tribu Yengü, la tribu des Sangliers, je me sacrifie pour le Mvett !

C'est pitoyable ! é ! é ! é !
La nuit revient ! é ! é ! é !

(1) Voir plus loin, page 122.

Je vais par les chemins et les villages, criant le Mvett à toutes les oreilles !

C'est pitoyable ! é ! é ! é !
La nuit revient ! é ! é ! é !

Tout mon corps respire le Mvett et je me demande pourquoi les jeunes gens d'aujourd'hui ne comprennent-ils pas le Mvett ?

C'est pitoyable ! é ! é ! é !
La nuit revient ! é ! é ! é !

N'est-ce pas l'héritage sacré qu'Oyono Ada Ngono a laissé à son peuple Fang comme un père mourant laisse à son fils sagaie, fusil et dot qui feront de lui un homme dans la vie ?

C'est pitoyable ! é ! é ! é !
La nuit revient ! é ! é ! é !

Les jeunes gens d'aujourd'hui tournent le dos aux mélodies, ils se fourvoient dans le monde surexcité et tumultueux, cherchant en vain la pureté d'autrefois.

C'est pitoyable ! é ! é ! é !
La nuit revient ! é ! é ! é !

Au lieu de se désaltérer à la source fraîche qui coule dans la fraîcheur des arbres tranquilles, ils se brûlent les lèvres, le gosier et l'estomac avec des liquides méchants et coûteux, emprisonnés, on ne sait où, dans des bouteilles !

C'est pitoyable ! é ! é ! é !
La nuit revient ! é ! é ! é !

Tout est tumulte ! Tout est désordre ! Tout est déroute ! O mon père ! A-t-on jamais vu acheter sa propre maladie ?

C'est pitoyable ! é ! é ! é !
La nuit revient ! é ! é ! é !

Quand comprendrez-vous, jeunes gens d'aujourd'hui, que ces impuretés vous voilent l'héritage que vous détient le Mvett ?

C'est pitoyable ! é ! é ! é !
La nuit revient ! é ! é ! é !

Oubliez-vous qu'Oyono Ada Ngono a conduit héroïquement son peuple du grand Lac Ening aux montagnes verdoyantes qui surplombent le grand océan qui flamboie, le soir, quand le soleil se couche et que les mélodies apaisent les esprits au corps-de-garde ?

C'est pitoyable ! é ! é ! é !
La nuit revient ! é ! é ! é !

Quel compte rendrez-vous, jeunes gens d'aujourd'hui, à Oyono Ada Ngono quand, ayant terminé cette vie d'égarés, vous vous retrouverez face à face avec lui au pays des morts ?

C'est pitoyable ! é ! é ! é !
La nuit revient ! é ! é ! é !

Tsira Ndong, neveu des Essangui, vais-je donc mourir pour les xylophones ?

C'est pitoyable ! é ! é ! é !
La nuit revient ! é ! é ! é !

Parfois je me dis que c'est injuste.
Pourquoi mourrai-je pour les xylophones (1) alors que les hommes d'aujourd'hui préfèrent la cacophonie ?

C'est pitoyable ! é ! é ! é !
La nuit revient ! é ! é ! é !

O Monezip, Petite Antilope, ma brave femme d'épouse, toi que les mélodies captivent et enchantent, dis-moi pourquoi les hommes ne comprennent-ils plus le Mvett !

(1) Ici, les mélodies.

C'est pitoyable ! é ! é ! é !
La nuit revient ! é ! é ! é !

Le joueur de Mvett est devenu comme un vulgaire mendiant.

C'est pitoyable ! é ! é ! é !
La nuit revient ! é ! é ! é !

N'est-il plus celui qu'on attendait pour qu'il dise un seul mot, une seule mélodie, et que le peuple tout entier, d'un même geste, se dresse ?

C'est pitoyable ! é ! é ! é !
La nuit revient ! é ! é ! é !

Les oreilles d'aujourd'hui, ne sont-elles plus les mêmes que celles d'hier ?

C'est pitoyable ! é ! é ! é !
La nuit revient ! é ! é ! é !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Le milieu de la nuit était depuis longtemps franchi lorsque Nzé Minko termina son récit. Il conclut : « Si tu vas chercher femme au Sud, surtout à Engong Nzok Mebeghe Me Mba, je te conseille d'aller tout droit à Evua Nam, chez Medza m'Otoughou. Cet homme a des quantités de filles et sait recevoir les étrangers plus que tous les autres. De plus, te sachant son gendre, personne n'osera t'inquiéter. En arrivant à Mveng Ayong chez Mfoulou Engouang, annonce-toi comme étranger de Medza m'Otoughou. Si l'on te demande ce que tu lui veux, dis que tu vas épouser une telle de ses filles. N'importe quel nom de femme que tu prononceras correspondra avec une des filles de Medza m'Otoughou.

Elone Kam Afé se leva, enrichi de l'histoire du peuple d'Engong. Après avoir remercié Nzé Minko avec émotion, il se dirigea vers la case des étrangers au seuil de laquelle Ondo

Nzé le quitta. Il entra et referma la porte derrière lui. Mais il ne s'était pas plutôt déshabillé que les perdrix et les coqs annoncèrent le retour du jour. Il se coucha néanmoins, riva son regard au plafond de bambou, laissa son esprit vagabonder au gré de ses caprices.

« A bien réfléchir, se dit-il, ces hommes d'Engong ne sont peut-être pas aussi féroces qu'on le prétend. Akoma Mba, ce plus que vieillard, est bien sûr un maniaque sans scrupules. Pousser la cruauté jusqu'à tuer son propre cousin maternel, autrement dit son frère, est un acte qui ne souffre pas encore d'exemple chez les Bibao. Mais s'il y a Akoma Mba à Engong, il y a aussi Medza m'Otoughou qui, aux dires de Nzé Minko, est un homme sympathique. Dans un pays comme Engong tout le monde ne peut pas être sympathique. C'est la loi de la nature. Que doit faire Etoufame maintenant ? Dort-elle ? Ne dort-elle pas ? A quoi peut-elle bien rêver actuellement ? Comme elle est jolie ! Et gentille ! Ça, c'est une vraie femme ! Amanessigha aussi est une femme. Mais Etoufame est une vraie femme. Elle a promis de ne pas me survivre en cas de malheur. Ai-je vraiment besoin d'aller au Sud chercher femme ? J'ai deux femmes que j'aime. Encore qu'Efoutame est l'une d'elles ! Pourquoi mes initiateurs ont-ils inventé cette histoire de mariage avec une fille du Sud ? Décidément on ne m'aime pas dans ce village. On n'a pas voulu que le nom de mon père ressuscite parmi les Bibao. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle on a voulu m'empêcher d'être le mari d'Efoutame et d'Amanessigha. Et c'est bien mon oncle Bikué-kué-bi-Loroto qui est à la base de tous ces complots ! C'est bien lui et pas un autre ! D'ailleurs qui serait-ce encore en dehors de lui ! Tous les autres Bibao ne sont que des grenouilles perchées sur une liane les pattes ballantes. Et il m'envoie au Sud exactement comme on jette un crapaud dans la gueule d'une vipère. Et s'il m'a dit de passer voir Nzé Minko, c'est tout simplement pour me camoufler son hypocrisie et sa haine. Il est en train de se dire : « Elone Kam Afé ne reviendra pas du Sud. » Mais il se trompe. Je reviendrai du Sud. Et avec l'une des plus belles filles de Medza m'Otoughou ! Je lui prouverai que si mon père est mort, son fils par contre n'est pas mort. Et gare à lui s'il s'avise encore à fomenter un autre complot contre moi ! Je me verrais alors obligé

de lui ôter la vie et de l'envoyer rejoindre mon père ! Mon père ne m'a certainement pas tout dit. Je parierais que c'est lui, Bikuékué-bi-Loroto, qui a tramé l'intrigue qui lui a coûté la vie. Il est sournois comme l'eau dormante. Je dois ouvrir l'œil... »

Peu à peu le sommeil appesantit ses paupières et Elone Kam Afé s'endormit profondément. Il ne savait pas que dans la case voisine de la sienne, une personne, qui n'était ni Efoutame ni Bikuékué-bi-Loroto, n'arrivait pas à trouver le sommeil. Angué Nzé se tournait et se retournait sur son lit, s'asseyait parfois, se recouchait, agitée. En fermant sa porte, elle avait ménagé un petit espace libre lui permettant de voir sans être vue ce qui se passait au corps-de-garde. Elle avait espéré que cette conversation cesserait vite, ce qui lui aurait donné l'occasion d'aller bavarder avec Elone avant le sommeil. Mais voici que son père retenait exagérément le jeune homme au corps-de-garde. Et lorsque, enfin, l'entretien prit fin et que son frère Ondo accompagna son ami jusqu'à la porte de sa couchette, il était manifestement trop tard pour qu'une jeune fille comme elle se hasardât à aller trouver dans sa chambre un homme qu'elle ne connaissait que depuis la journée. Désappointée, elle entendit Elone fermer la case. Elle prêta encore l'oreille pendant de longs instants, mais le silence s'était définitivement emparé d'Elone Kam Afé. Vaincue, elle retomba lourdement sur le lit, cacha sa figure dans ses mains tandis que deux larmes roulaient sur ses joues. Les hommes comprendront-ils jamais les appels du cœur d'une femme en détresse ?

Dès que les portes des cases se furent ouvertes, Angué Nzé emplit une cuvette d'eau chaude et la porta dans la case aux étrangers. On y avait aménagé une pièce pour la toilette. Son frère Ondo faisait toujours merveilleusement les choses. Il savait construire de belles cases comme il savait chasser et cultiver la terre. Et il savait recevoir les étrangers. Elle posa la cuvette dans un coin et alla écouter à la porte d'Elone Kam Afé. Dormait-il ? Tout était silence. Elle ouvrit doucement la porte. Il dormait. Elle entra comme une ombre dans la chambre et se tint près du lit. Elle le regarda dormir. Il était couché sur le dos, les mains croisées sur la poitrine, sur les plis du pagne. Sa respiration était régulière, détendue. Qu'il

était beau ! Elle toussa. Un tout petit peu. Comme un rat qui déchire d'un coup de dents une coque d'arachides. Elone Kam Afé sentit une présence et ouvrit lentement les yeux puis tourna légèrement la tête de côté. Il vit la jeune fille et sourit. Elle sourit.

— Ainsi les hommes-puissants dorment, eux aussi, comme des morceaux de bois ? dit-elle. Il y a longtemps que je suis entrée et je t'aurais tué si cela m'avait plu.

Elone Kam Afé rit de bon cœur et de tendresse :

— Si telle avait été ton intention, dit-il tu ne serais pas entrée. Tu serais morte au seuil de la porte, ou alors tu ne m'aurais pas trouvé endormi. Mais assois-toi sur le lit au lieu de te planter là comme un piquet.

— Je ne m'assois pas, je suis pressée. Je suis venue te dire que l'eau est prête et que tu peux aller prendre ton bain. Je voulais aussi te poser une question. Nous quitteras-tu aujourd'hui ?

Elone Kam Afé réfléchit avant de répondre.

— Ton père m'a dit que je pouvais partir si je le désirais. Mais ton frère ne m'a encore rien dit. Voudras-tu te renseigner auprès de lui de ma part ?

— J'y vais tout de suite, dit-elle avec empressement.

Et elle sortit. Elle vit son frère Ondo qui revenait du deuxième quartier et l'aborda. Avec inquiétude.

— Fils de ma mère, dit-elle, cet étranger partira-t-il aujourd'hui ? Il m'a l'air un peu fatigué et même un peu triste. Verrais-tu un inconvénient à ce que je lui dise de ta part de remettre son départ à demain matin ?

Ondo Nzé regarda sa sœur, étonné. Elone Kam Afé fatigué ? Et triste ? Ce n'était pas possible. Soudain il comprit. Sa sœur lui demandait simplement de retenir Elone. Elle l'aimait donc. Mais son rêve était-il réalisable ? Elone avait déjà deux femmes qu'il semblait beaucoup aimer. C'était déjà avec beaucoup de réticence qu'il s'en allait au Sud et ce voyage n'était que la conséquence d'un malaise familial qui régnait chez lui. Et puis il était très jeune et il se rendait au Sud. On n'est jamais sûr de revenir du Sud. Mais il ne faut jamais aussi contrarier sa sœur. Les femmes accomplissent souvent des prouesses là où la logique des hommes piétine.

— Oui, enfant de ma mère, dit Ondo Nzé, dis-lui de ma

part que je le retiens encore jusqu'à demain matin. Je le verrai moi-même dès qu'il aura fini de déjeuner.

Un voile éblouissant passa dans les yeux d'Angué. Elle voulut parler mais aucun son ne put s'échapper de sa gorge contractée. Ondo remarqua que sa sœur chancelait et la saisit de ses bras secourables.

— Qu'as-tu, Angué ?

— O mon frère ! Je sais que tu m'aimes bien et je t'en remercie. Je suis fière de t'avoir pour frère.

Et elle se mit à pleurer en silence.

— Calme-toi, ma sœur. Tu sais que je suis prêt à tout sacrifier pour te trouver un époux digne. Compte sur moi.

Angué Nzé n'alla pas directement retrouver Elone Kam Afé. Elle rentra tout d'abord chez elle, se lava le visage à l'eau froide, arrangea sa chevelure, mit une robe neuve, se frotta les bras, les jambes et la figure d'huile d'amande d'olivier sauvage « Adzap ». Ensuite elle se regarda longuement dans un petit miroir, s'estima belle, noua une deuxième fois son mouchoir de tête et sortit.

Elone Kam Afé venait de terminer sa toilette et s'était assis sur une chaise.

Angué Nzé entre dans la pièce, souriante. Et belle. Elone comprend qu'il ne quittera pas ce village aujourd'hui et qu'il devra céder à cette jeune fille. De ce fait, le mariage avec elle est désormais impossible puisqu'elle aura partagé sa couche avant d'avoir accompli le rite sacré sur la tombe de son père Kam Afé. N'allons donc plus jusque là où se fatiguent les oreilles. Sachons seulement qu'Elone Kam Afé et Angué Nzé ont restitué à leur nuit sa gloire d'être noire et à leur chambre l'atmosphère joyeuse des ébats de jeunesse. Et c'est le lendemain matin au départ de son amant qu'Angué Nzé, le regardant disparaître au tournant du chemin, dira simplement en fondant en larmes : « Ainsi s'évanouit le bonheur d'une nuit ! »

*
* *

Elone Kam Afé gravit rapidement une côte et domina le paysage environnant. Les montagnes du Sud montraient çà et

là leur crête verdoyante ou dénudée. La route poussiéreuse serpentait parmi les collines, disparaissait encore. Des villages aux toits gris et aux rues étroites se montraient de place en place. Plus près d'Elone Kam Afé une vallée profonde, couverte de forêts vertes s'étalait comme un immense fleuve. Des touracos et des calaos planaient au-dessus de cette mer de verdure.

Elone Kam Afé se frappa la poitrine. Une pointe de défense d'éléphant en sortit, dont il heurta le sol. Une boule de caoutchouc jaillit de terre. Il planta le gros orteil en terre, un grelot magique éclata en lui, les mottes de terre se brisèrent. Il bondit, posa les pieds sur la boule de caoutchouc et fut propulsé dans les airs. Il monta très haut dans le ciel, survola la tribu Yemintout, la tribu Yemekom, la tribu Yebissoula, la tribu Essanvine, la tribu Yebibas, traversa les sources du fleuve Melole, se dirigea vers le Sud-Ouest et, apercevant un grand village juste devant lui, se rapprocha de la terre et se posa dans la cour. C'était le village Avatok chez Kome Abogho de la tribu Yessame. Le soleil brillait d'un éclat aveuglant. L'ombre ne formait plus qu'un point avec le corps de l'homme. Elone Kam Afé avait volé toute la matinée et se sentait un peu las. Il se dirigea vers un grand corps-de-garde bondé de monde.

— Cela fait bien longtemps qu'un homme de cette taille nous est venu du côté des Yebibas, dit quelqu'un.

— Qu'il est grand ! C'est un bel homme. Voyez comme il marche ! Ça, c'est un homme-puissant !

— Tu ferais peut-être mieux de regarder aussi à la porte de ta case. Ta femme est en train de se trémousser comme si elle avait le feu aux seins !

— Hé là ! là ! Que fais-tu là, Nem Okelé ? (1) N'as-tu pas honte de te tenir ainsi à la porte de la case ? Rentre immédiatement, ou tu vas regretter à l'instant d'être née femme !

Elone Kam Afé arriva au seuil du corps-de-garde.

— Elone Kam, fils de Kam Afé de la tribu Bibao, s'annonça-t-il. Etranger de passage, sans animosité.

(1) Nem Okelé : cœur pendu : Surnom donné à une femme qu'on aime tellement qu'on a le cœur tourmenté de jalousie.

Du fond du corps-de-garde, Kome Abogho bondit et serra la main du fils de Kam Afé.

— Kome Abogho, fils d'Abogho Meyé de la tribu Yessame. Tu te trouves à Avatok. Hospitalité. Cordialité. Allons à la case réservée aux étrangers.

Et il entraîna Elone Kam Afé dans une grande case en terre battue qui se dressait au milieu du village.

— Où vas-tu de ce train, Elone Kam ? demanda Kome Abogho dès qu'ils furent assis.

— A Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient. Je vais chercher femme à Evua Nam chez Medza m'Otoughou, l'homme le plus riche de la terre.

— C'est une aventure, dit Kome Abogho. Les descendants de Fatou (2) Famenen, les descendants de Kokoléko, les tendus comme des ressorts de piège, qui ne mangent jamais les côtelettes du gibier de chasse, car c'est leur interdit de guerre, les hommes de Mbene Ella (3) qu'on ne voit qu'une fois, la deuxième, ils ont tous le doigt sur la détente du fusil ! Affirmes-tu vraiment que tu vas les voir chez eux ?

— J'ignore combien de jours me séparent encore d'Engong. Si c'était possible, j'y passerais la nuit aujourd'hui même.

— Alors mon père avait raison de me dire que les petits silures qui parcourent le ruisseau, le soir, au clair de lune, ne sont pas les seuls à se livrer au dangereux jeu que constitue l'insouciance. Je m'aperçois maintenant que les hommes, eux aussi, aiment à se droguer à ce jeu. Tu en es un exemple vivant. Comment t'est venue cette folle idée d'aller chercher femme à Engong ? Un gosse de ton âge ! N'y a-t-il pas suffisamment de jeunes filles dans toute cette contrée que tu viens de traverser ? Tiens, je t'aime bien et je ne veux pas avoir plus tard à affronter ma conscience. Tu ne partiras pas à Engong. Il y a dans ce village trois centaines de jeunes filles de toutes beautés, sans doteurs. Tu n'auras que l'embarras du choix.

— N'insiste pas inutilement. Il ne m'est pas possible d'interrompre ce voyage. J'y suis lié par des choses que tu connais.

(2 et 3) Autres surnoms d'Ekang Na.

— Es-tu orphelin ?

— De père et de mère. Je n'ai que mon oncle paternel, Bikuékué-bi-Loroto.

— Je comprends. Il a voulu t'envoyer dans la gueule du caïman après l'initiation. Mais pour quelle raison ? Eh bien, je ne peux rien y changer. Voilà, on t'apporte à manger. Mange donc et fais selon ta volonté. Engong n'est plus loin d'ici. Partant d'Avatok, tu aboutiras au confluent de cette route-ci avec celle qui vient de Mbouk Ndang chez Medza Assé, du côté de Mikur Megnoung m'Eko Mbègne, c'est-à-dire du Nord. Tu la laisseras derrière toi en faisant carrément face au Sud. C'est la direction d'Engong. Ne t'occupe pas de l'autre route qui sort du nord-ouest ; c'est celle de Nkol Anvam, chez Ondo Mvé. Le premier village que tu atteindras en partant est Megneng m'Efame, chez Ndong Afame. Tu traverseras ensuite Nzok Ebeme Alène, chez Asseko Biyoghe, Ayeghe Ening, chez Ekare Ova, Meyegha M'Eto, chez Ndong Obour. Dès que tu atteindras Ozomozomo Nam, chez Ayole Etoughe qu'on appelle aussi du nom de son village parce qu'il supporte toutes les bizarreries de la descendance d'Etsang Na, tu sauras que tu es arrivé à Engong. Il ne te restera plus qu'à traverser le fleuve Dzam Anen pour déboucher à Mveng Ayong, chez Mfoulou Engouang.

Elone Kam Afé quitta Avatok au milieu de l'après-midi. Il marchait vite. Il avait hâte d'arriver à Engong Nzok Mebeghe Me Mba et d'en finir une fois pour toutes. Il ne songea pas à reprendre les airs. Ce mode de locomotion attire trop l'attention. Or il vaut mieux passer inaperçu dans un monde aussi incompréhensible. Il atteignit Ozomozomo Nam à la tombée du jour. Les femmes se rendaient aux sources pour la dernière fois de la journée. Il dépassa Ozomozomo Nam et parvint au pied de la colline Endang Ndahang. Il quitta un moment la route, entra sous les arbres. Il se frappa la poitrine, en extirpa une corne d'antilope, la planta en terre. Il retira encore de sa poitrine un marteau de fer et l'abattit avec force sur la corne. Celle-ci disparut dans le sol, puis explosa avec un bruit sourd. A l'endroit où elle avait disparu

se trouvait maintenant une petite mare brillante comme un miroir. Elone Kam Afé plongea le regard dans la mare.

Tous les villages d'Engong défilèrent devant ses yeux. Qu'ils étaient grands ! Qu'ils étaient beaux ! Cela sentait l'abondance, l'insouciance, la quiétude, la paix. Il reconnut Evua Nam, chez Medza m'Otoughou, car c'était le plus grand de tous ces villages.

Evua Nam ne mérite pas le nom de village. Mais il n'y a pas en Fang un nom pour désigner un village dont les proportions ont dépassé les limites que ce terme évoque aux yeux des occidentaux. Libreville est un Nam. Yaoundé est un Nam. Abona, un petit hameau de deux cents habitants, est un Nam, c'est-à-dire un village. La différence entre un petit et un grand village est marquée par un adjectif ; on dira Mone Nam, un petit village ; Mora Nam, un grand village. Yaoundé est un Mora Nam, Abona est un Mone Nam.

Evua Nam (1) est un grand village, très grand village. Il compte neuf quartiers comprenant chacun plusieurs rangées de cases. Et ces quartiers sont très étendus. Le village fourmille de monde. On sait que Medza m'Otoughou est riche et qu'ici la richesse est fonction du nombre de femmes, d'enfants et d'adoptés.

Elone Kam Afé parcourut du regard tout Evua Nam. Que de monde ! Que de jeunes filles ! Par laquelle commencer ? Son regard quitta le village, suivit un petit chemin qui descendait une petite côte derrière les cases du quatrième quartier, jusqu'à une source qui sortait d'un rocher, sous de grands arbres. Elone s'étonna de la présence d'une si grande forêt à côté d'un si grand village. Et que vit-il au bord de la source ? Une jeune fille ; toute seule : grande, cuivrée, les cheveux abondants, le regard doux, comme timide, les seins fermes, orgueilleux, effrontés, les jambes succulentes. Dix-huit ou dix-neuf grandes saisons sèches, l'âge idéal du mariage. Elle portait une serviette enroulée autour des reins et venait probablement de se baigner dans un ruisseau qui passait non loin de là. Elle se mit à se vêtir d'une robe bigarrée. A côté d'elle il y avait un seau empli d'eau fraîche. Elone

(1) Evua Nam : littéralement : large village

Kam Afé n'hésita plus. Il plongea dans la mare, passa sous terre et alla émerger au pied d'un arbre, près de la source.

— Bonjour beauté, dit-il.

Effarée, la jeune fille se retourna d'un bloc, abasourdie à la vue de cet homme qu'elle ne connaissait pas et qui semblait tombé du ciel sans bruit.

— Qui es-tu et que viens-tu faire ici ? demanda-t-elle de plus en plus effrayée.

Mais Elone Kam Afé déploya son plus séduisant sourire.

— N'ai pas peur, dit-il, désarmant. Je suis venu t'épouser. Je suis Elone Kam Afé de la tribu Bibao, loin d'ici. Il ne faut pas me décevoir. Comment t'appelles-tu ?

La jeune fille regarda plus attentivement Elone Kam Afé, le trouva beau, très beau même. Un sourire, parti du coin de ses lèvres et de ses paupières, illumina tout à coup son subjugant visage, comme une lune qui sort brusquement d'un gros nuage et inonde la terre de sa lumière crue. Les arbres, la source qui sortait en ronronnant du rocher, le ruisseau, le seau d'eau, tout cet endroit sourit de concert avec elle.

— Je m'appelle Oyane Medza, fille de Medza m'Otoughou et sœur d'Obiang Medza. J'ai déjà six prétendants, mais je n'aime aucun d'eux. Ce sont tous des vieux qui veulent m'épouser parce qu'ils sont riches et puissants. Tu es le septième prétendant.

— Alors dois-je de suite retourner dans mon pays, ou vaut-il la peine que j'aille me présenter à tes parents ?

— Où as-tu pris l'habitude de régler tes affaires dans la forêt ? Tu te déplaces comme un fantôme et tu veux que je te donne une réponse correcte sous les arbres ! Est-ce bien gentil ? D'abord je te conseille de retourner d'où tu viens et de prendre le chemin que prend tout le monde pour venir dans mon village. Ensuite tu te présenteras à mes parents comme mon prétendant. On m'appellera, je donnerai alors ma réponse. Fais vite car Mone Ebo va bientôt passer pour sa ronde. S'il te trouve ici, adieu les fiançailles.

Elone Kam Afé ne se le fit pas répéter. Il disparut comme il était venu. A ce moment : Bamane ! Tôtône Siding ! (1)

(1) Bamane ! Tôtône ! Sihing ! : Elan ! Bond et Trajectoire ! Atterrissage bruyant ! Il s'agit d'un homme puissant qui prend son élan, bondit et passe dans les airs, puis atterrit avec bruit. Ici c'est Nyébé Mone Ebo.

— A-aké ! (2) C'est moi Nyébé Mone Ebo ! A-aké ! Est-ce qu'une fille parle toute seule ? Avec qui parlais-tu ? Réponds ! Toute seule, avec un seau d'eau ! Et tu te mets à parler ! Avec qui parlais-tu ? De quoi parlais-tu ? Vas-tu répondre ? A-aké !

— Je parlais toute seule comme une folle. Cela m'arrive maintenant souvent. Je ne sais pas, je crois que je suis malade.

— Alors rentre au village et demande à ton père de te soigner.

Et Ntoutoume Mfoulou disparut dans la forêt. C'est lui qui monte la garde le jour dans tout le pays d'Engong. L'épervier ne peut attraper un poussin, la genette ne peut attaquer la volaille, la panthère ne peut attraper un animal domestique, les amants ne peuvent se livrer en brousse à des ébats amoureux, car Ntoutoume Mfoulou monte la garde. Et quand il monte la garde, il est partout à la fois.

Deux hommes montent la garde à Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient : Engouang Ondo la nuit, Ntoutoume Mfoulou le jour. Auparavant Engouang Ondo montait la garde tout seul nuit et jour.

Mais un beau jour, Akoma Mba réunit les anciens dans son village Wor-Nzok, dit Oveng, et leur dit :

— Je vois qu'Engouang Ondo monte la garde nuit et jour et n'a pas de repos. S'il se fatiguait un jour, qui, parmi les jeunes, pourrait prendre la relève ? Angone Endong se dit chef. Mais qui parmi nous l'a nommé chef ? Angone ne respecte pas les vieux, il ne respecte personne. Qui croyez-vous capable de seconder efficacement Engouang Ondo ?

Ondo Mba dit :

— Engouang est mon fils. Je l'ai souvent entendu dire que s'il lui arrivait quelque chose l'empêchant de commander l'armée d'Engong, il s'appuierait sur Ntoutoume Mfoulou. Je ne peux qu'approuver son idée.

Otouang Mba dit :

— Je connais mal les jeunes gens d'Engong, mais je pense aussi que Mone Ebo est bien placé pour seconder Beko, fils d'Ondo. Mone Ebo respecte les vieux. Jamais je n'ai entendu

(2) A-aké : Diantre !

dire qu'il a proféré de mauvaises paroles à l'égard d'un vieux.

Medang Boro dit :

— Je ne défendrai pas Angone parce qu'il est mon petit-frère. Personne ici ne l'a nommé chef et personne ne peut le faire car Angone nous considère tous pour des vauriens propres à jeter au fumier. Mais Mone Ebo est l'homme que l'on peut appeler à tout moment avec la certitude qu'il répondra à cet appel. C'est lui qui doit seconder Mikibi, fils d'Ondo.

Medza m'Otoughou dit :

— On ne m'a pas consulté. Mais si on l'avait fait, je vous aurais répondu que je suis bien placé pour connaître le comportement de chaque individu d'Engong. Quand les gens sont chez eux, ils ont bien leur cœur à gauche dans la poitrine. Mais une fois qu'ils mettent pied à Evua Nam, leur cœur passe à droite, les vieux se comportent comme des enfants. Hier encore j'ai vu l'un d'entre nous ici présents faire une chose que je n'aurais jamais imaginée chez un homme de cet âge.

— On n'est pas venu parler des vieux ici, coupa Otouang Mba. Dis-nous ce que tu constates chez les jeunes gens et plus particulièrement chez Nyébé Mone Ebo, fils de Mfoulou.

— Eh bien, je disais donc, j'allais dire que Mone Ebo est une exception parmi tous ceux que je vois chez moi à Evua Nam. Avant hier, j'étais caché dans la plantation de cannes à sucre et l'une de mes femmes, une toute jeune personne que l'on vient de m'apporter de la tribu Yemefap, était en train d'emplir un panier de morceaux de cannes. Je ne sais pas d'où sortait-il, mais voici Nyébé Mone Ebo qui passe tout près d'elle. Figurez-vous qu'elle l'a appelé : « Mone Ebo ! Mone Ebo ! », mais Nyébé est parti sans lui jeter un coup d'œil. Alors elle s'est mise à le traiter de tous les noms. Ce jeune homme est vraiment celui qui doit seconder Beko Ondo.

— Alors c'est conclu, dit Akoma Mba. Ntoutoume Mfoulou est l'homme qu'il faut pour seconder Engouang Ondo. Mais Mfoulou, tâche de ne rien lui révéler de notre réunion. Nous voulons encore l'observer pendant quelque temps.

Mfoulou Engouang ne respecta pas la consigne. Dès qu'il arriva à Mveng Ayong, il appela Mone Ebo dans sa case et lui dit tout orgueilleux :

— Nyébé, tâche de bien respecter les vieux. Nous venons d'une grande réunion et tous les vieux ont été unanimes à reconnaître que, si quelque chose arrivait à Engouang Ondo, c'est toi qui prendrais la relève.

— A-aké, père Mfoulou ! Ils le savent alors ! Je le savais depuis longtemps, mais je ne voulais rien dire, pour ne contrarier personne. Puisqu'ils l'ont dit, je commence le travail aujourd'hui même. Je vais proposer à Beko de prendre la garde du jour afin qu'il ne travaille plus que la nuit.

Et c'est ainsi que Ntoutoume Mfoulou prit la garde du jour à Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient. Il monte la garde en sifflotant :

Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
C'est moi Nyébé fils de Mfoulou !
Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
Saturé de force et de puissance,
Je voudrais rencontrer un égal !
Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
Que la mort me tue
Si elle en est capable !
Vio ! Vio ! Vi ! Violi ! Vio !

Elone Kam Afé se retrouva au pied de la colline Endang Ndahang. Il revint à la route, traversa le fleuve Dzam Anen et déboucha à Mveng Ayong, chez Mfoulou Engouang. Les ombres s'étiraient de plus en plus. Quel grand village ! Il marcha résolument dans la cour. Ntoutoume Mfoulou, qui sortait de derrière une case, le vit. Benane ! Vihivim ! Siding !

— A-aké ! C'est moi Nyébé Mone Ebo ! A-aké ! Quel imbécile ! D'où sors-tu et où vas-tu ? Parle, grenouille perchée sur une liane les pattes ballantes ! Qu'est-ce que je vois ? Pendant que je parle, il est en train de tourner sa grosse tête à droite et à gauche comme une femme adultère ! A-aké ! Parle ! Et vite !

— Je suis Elone Kam, fils de Kam Afé, de la tribu Bibao, dit-il sans s'émouvoir.

— Bibao, voilà un nom qui me dit quelque chose. Bibao, où ai-je entendu ce nom ? Bibao ! Ah, oui ! A Meka Me

Nzok, chez Ndoutoume Allogho Minko. J'y ai rencontré un grand gaillard de la tribu Bibao nommé Bikuékué-bi-Loroto, peureux et rusé comme un caméléon. Il m'a joué et a réussi à s'échapper.

— Ne dis pas de mal de mon oncle ou je vais te faire ravaler ces mots, dit Elone étonnamment calme.

Ntoutoume Mfoulou s'esclaffa.

— Par mon père Mfoulou, voici un garçon gentil ! Comme il sait parler. Dis donc, le jour que je rencontrerai encore ton peureux d'oncle Bikuékué-bi-Loroto, il pourra dire adieu à la peur, à la ruse, à la vie. Et que viens-tu faire à Engong, fils de Kam Afé ?

— Epouser Oyane Medza, fille de Medza m'Otoughou.

— A-aké ! Où l'as-tu vue ? Es-tu déjà venu à Engong ? Et quand l'as-tu vue ?

— En rêve, la semaine dernière. Je l'ai trouvée belle et je me suis alors décidé à l'épouser.

Mone Ebo réfléchit un instant. Quand est-ce qu'il avait vu lui-même Oyane Medza ? Mais, à l'instant même, il venait de la quitter à la source. Elle avait l'air bouleversée. Elle lui a certainement caché quelque chose. Pourquoi ne l'a-t-il pas interrogée plus profondément ? Il a commis là une faute grave. Peut-être ce jeune homme était-il auprès d'elle quelques instants avant son passage. Ce fils de Kam Afé serait-il aussi rusé que son oncle Bikuékué-bi-Loroto ?

— J'ai bien envie de t'envoyer au pays des fantômes, dit Nyébé Mone Ebo. Si tu n'étais pas l'étranger de mon oncle Medza m'Otoughou, par mon père Mfoulou, tu serais déjà mort. Je hais tous les Bibao. Tu es rusé, mais tu n'as pas peur comme ton oncle. Bon. Je vais te conduire à Evua Nam.

Et, Elone Kam Afé devant, Mone Ebo derrière, ils prirent le chemin d'Evua Nam. Quel beau gosse, pensa Ntoutoume Mfoulou ! Que mangent ces hommes d'Okü pour faire des enfants aussi beaux ! Vingt ou vingt-deux grandes saisons sèches ! Un enfant ! Et quelle audace ! Nzé Medang n'aime pas des garçons aussi beaux ! Pauvre enfant ! C'est probablement sa dernière fois de respirer le bon air ! Un si beau gosse ! A moins qu'Obiang Medza ne le défende ! Il commence, lui aussi, à devenir insupportable, avec tous ses beaux-frères ! Comme si Medza m'Otoughou était le seul homme

à avoir des filles à Engong ! Mon père Mfoulou en a, des filles. Des dizaines et des dizaines de filles plus belles les unes que les autres ! Plus belles qu'Oyane Medza et toute la bande ! J'en ai assez, moi, d'escorter les gendres de Medza m'Otoughou ! Quel beau gosse ! Que Nzé Medang essaie seulement de le provoquer et il m'aura sur le dos ! Qu'est-ce qu'il a, le fils d'homme Nzé Medang, à haïr ainsi d'aussi belles créatures ? Il tue pour tuer, Nzé Medang ! Et cependant tous font courir le bruit que c'est moi, Nyébé Mfoulou, qui tue n'importe comment, n'importe qui, n'importe où et n'importe quand ! Il y a des injustices ici à Engong. Et que font-ils d'Angone Nzok Endong, Soufflet ramollisseur des métaux, l'Ecureuil de la saison des pluies aux neuf nids, la fourche qui a un pied chez les fantômes, un pied chez les vivants et qui soutient les arbres et la latérite ? Angone tue comme le tigre, il tue comme la vipère, il tue comme la rage... Et Nzé Medang tue comme lui. Et l'on dit que c'est moi, Nyébé Mone Ebo, qui tue le plus ! Il y a des injustices...

Elone Kam Afé s'étonnait du grand silence que gardait son mystérieux compagnon. A quoi pensait-il ? Chemin faisant ils arrivèrent en vue de Nkok Nyong, le village de Medang Boro. Ntoutoume Mfoulou posa la main sur l'épaule du jeune homme et dit : « Prenons ce petit sentier à droite. Je ne veux pas qu'on te voie dans ce village. » Elone Kam Afé obéit tout en se demandant pourquoi cet homme, qui paraissait si puissant à en juger par sa carrure, semblait craindre certaines choses. Etait-ce pour le protéger, lui, Elone Kam Afé ? Ils suivirent le sentier qui serpentait sous les arbres, traversèrent un marigot, puis une jachère, aboutirent à une grande route, la route qui vient de Nkol Ayo chez Bengone Ebé, la coupèrent, entrèrent de nouveau sous les arbres et, après quelques instants de marche, parvinrent à un grand champ de cannes à sucre, prirent une grande allée et débouchèrent dans un des quartiers d'Evua Nam. Ntoutoume Mfoulou sifflota :

Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
C'est moi Nyébé, l'infligeur
Qui inflige toujours à sens unique !
Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
C'est moi le marteau de Mfoulou

Qui brise les roches et assouplit les fers !
Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
Que la mort me tue
Si elle en est capable !
Vio ! Vio ! Vi ! Violi ! Vio !

A ce moment, benane ! tôbône ! Sihing ! :

Obiang Medza m'Otoughou, neveu de Kom Elang chez Ella Mvélé, le village d'un riche ne manque jamais d'un mâle en qui l'on fonde les espoirs, la tranchante lame de couteau de Medza m'Otoughou. Il dit :

— Fils d'homme Mone Ebo, que se passe-t-il ?

— Je t'amène un étranger pour Oyane Medza, Elone Kam Afé de la tribu Bibao. Je te le recommande tout particulièrement car c'est mon ami. N'oublie pas, c'est encore un enfant malgré sa haute stature.

Tenant Elone Kam Afé par la main, Obiang Medza l'emmena au corps-de-garde. Medza m'Otoughou, un homme immense, à la tête toute blanche, était allongé dans un long siège en lianes. A la vue d'Elone Kam Afé, il se redressa. Elone alla s'asseoir sur ses cuisses, puis revint prendre place à côté d'Obiang Medza. Il dit :

— Elone Kam, fils de Kam Afé, de la tribu Bibao. Je suis venu voir ta fille qu'on nomme Oyane Medza pour l'épouser si elle consent à être ma femme.

Medza m'Otoughou observa longuement Elone Kam Afé. Il le trouva beau et puissant. Il y avait longtemps qu'un natif d'Okü aussi beau ne s'était présenté à Engong pour chercher femme. Ce jeune homme ressemblait beaucoup à Nsourou Afane Obame de la tribu Yemveng, l'impressionnant garçon, qui avait été l'amant d'une nuit de Nkoudang Medza tuée à Okü par Zong Mindzi m'Obame de la tribu Okane. Elone Kam Afé lui ressemblait comme deux clairs de lune.

Satisfait, il dit :

— Obiang Medza, combien de prétendants Oyane a-t-elle déjà ?

— Six. Mais elle a repoussé toutes leurs avances. Elone Kam Afé est le septième qui se présente.

— Et quelles ont été ses raisons ?

— Elle les trouve trop âgés pour son goût.

— Eh bien, voici un jeune homme qui est à peine plus âgé qu'elle. Et beau. Va l'appeler. Qu'elle vienne nous dire ce qu'elle en pense.

Oyane Medza vint se tenir derrière le corps-de-garde et fixa un instant Elone Kam Afé. Puis elle dit :

— Papa, l'étranger peut aller à la case !

Medza m'Otoughou sourit. L'acceptation de sa fille lui procurait un immense plaisir.

— Tu seras heureuse avec lui, conclut-il en guise de bénédiction.

Ce soir-là tout Evua Nam ne parlait que d'Elone Kam Afé, le jeune fiancé d'Oyane Medza qui était aussi beau que Medza m'Otouang Mba. Et la nuit, lorsqu'après le repas, Elone Kam Afé s'allongea dans son lit, il se dit qu'il n'avait jamais pensé être aussi bien reçu à Engong. Sa fiancée dormait dans la case voisine. Mais que lui réservaient les jours à venir ? En tout cas il n'avait plus de raison d'être pessimiste. Tout se passerait probablement pour le mieux et son oncle n'aurait jamais assez de place dans sa tête pour cacher sa honte. Et il s'endormit profondément.

Le lendemain matin, Elone Kam Afé fut mandé au corps-de-garde. De son logement à la maison des palabres, il eut à parcourir une bonne partie de la rue du quartier. Les femmes se mirent aux portes des cases. Et les commentaires de couler :

— On dit que les jeunes filles ne sont pas sorcières, moi, je constate qu'Oyane Medza est une grande sorcière. Pour réussir un coup pareil, il ne faut pas être une dormeuse sans rêve.

— On dit que les femmes sont belles. Moi, je trouve que les hommes sont généralement plus beaux que les femmes. En tout cas, quand un homme est beau, il est véritablement beau. Tout en celui-ci est beau : la démarche, la taille, le balancement des bras. Le demi-sourire qui illumine son visage ressemble à un lever de soleil le lendemain d'une nuit pluvieuse. On peut dire que son père a su se soumettre à tous les interdits qu'impose à un homme la période de grossesse de sa femme.

— Moi, je dis que ce sera un couple parfait car Oyane Medza est aussi très belle. Et, dans ce quartier, c'est la fille

la plus douce, la plus serviable. Elle respecte toutes les vieilles personnes.

— Savez-vous, on dit que Nyébé Mfoulou, dont la peau respire la méchanceté, a accordé son amitié à ce jeune homme et qu'il s'en est fallu de peu pour qu'il le force à épouser sa sœur Ekeng-Bi. On aura tout vu dans ce pays d'Engong. Qui l'aurait cru ? Ntoutoume Mfoulou ami d'un homme d'Okü ! Voilà du nouveau !

— Mone Mbome (1), je t'ai déjà répété cent fois qu'il ne faut jamais répandre de tels bruits dans ce pays. Si ceux du corps-de-garde apprennent une telle nouvelle, ils finiront par découvrir que c'est toi la bavarde. Sais-tu ce que cela signifie ? Eh bien, Nyébé Mfoulou irait dans ton village natal et je peux te rassurer qu'il le raserait complètement. Alors pense à ta mère, à ton père, à tes frères et sœurs.

— Oh ! Oubliez ce que je viens de dire. Je ne recommencerai plus. Ces hommes sont des monstres.

Elone Kam Afé s'assit dans le corps-de-garde.

— As-tu passé une bonne nuit, Elone Kam Afé ? demanda Medza m'Otoughou.

— Oh ! Oui ! J'ai dormi sans rêver !

— C'est bien. Cela prouve que tu as bien la tête sur les épaules. Mais une chose m'intrigue depuis ton arrivée. Je vois que tu es encore très jeune, presqu'un enfant. D'ordinaire les jeunes gens de ton âge se font accompagner, pour chercher femme, de leur père, ou de leur autre père ou de leur oncle maternel. Aurais-tu perdu les trois ?

— Je n'ai que mon autre père, mais au moment où je me suis décidé à venir ici, il était retenu par d'autres affaires importantes. Il n'a pu me tenir compagnie.

Medza m'Otoughou contempla le bout de sa pipe tout en se demandant quelles affaires importantes pouvaient bien retenir ce vieux rusé de Bikuékué-bi-Loroto qui avait envoyé le fils de son frère à Engong avec l'intention visible de l'y perdre.

— Qu'as-tu donc apporté comme dot pour épouser ma fille ?

— Mon autre père ne croyait pas que les choses se pas-

(1) Ma bru.

seraient si facilement. Il m'a dit qu'au cas où Oyane Medza consentirait à m'épouser, je n'aurais qu'à l'informer par messager. Il m'enverrait alors une dot. Mais ce procédé ne me plaît guère. Je t'ai apporté des bras et des jambes ; ils sont à ta disposition. Je suis prêt à tenter tout ce que tu m'imposeras pour avoir le privilège d'être le mari de ta fille.

« Comme il parle bien ! apprécia Medza m'Otoughou à part lui. Et avec ça très respectueux ! »

— Tu me plais, Elone Kam Afé, et je ne chercherai pas à t'accabler. Je n'exigerai de toi qu'une toute petite chose. L'année dernière tout Engong a eu une abondante récolte de courges, sauf ma famille. J'ai été obligé d'envoyer mon fils Obiang Medza acheter des courges à Minkour Megnoung m'Eko Mbègne. Cette année je suis décidé à cultiver les courges ; et comme elles ne poussent que dans les grandes forêts, tu vas donc en débrousser et abattre une. Ton beau-frère Obiang Medza te conduira à Nkol Endoum, une forêt qui se trouve entre deux grandes rivières, à une portée d'appel du tam-tam d'ici. Il te montrera l'endroit choisi. Je ne te limite pas le temps ; tu mettras pour accomplir ce travail autant de jours qu'il te plaira. Je veux seulement que le champ soit abattu.

Obiang Medza sursauta. Depuis sa naissance il n'avait jamais appris qu'un champ avait été établi à Nkol Endoum. Ne disait-on pas que Nkol Endoum est inabattable ? Son père cherchait-il à faire avorter le mariage d'Elone Kam Afé et de sa sœur ? Il se promit d'en connaître la raison plus tard.

Obiang Medza et Elone Kam Afé prirent la brousse peu après la conversation du corps-de-garde. A Nkol Endoum, Obiang Medza accrocha le sac de provisions à une grosse liane grimpante, montra l'étendue de forêt à son beau-frère et lui dit :

— Je te laisse au travail. Ne te fatigue pas trop. Dès que le soleil deviendra insupportable, rentre au village.

Le fils de Medza m'Otoughou parti, Elone Kam Afé observa cette forêt. Elle était vaste, serrée, noire, avec des arbres incroyablement gigantesques. Elle paraissait aussi vieille que le monde.

Elone Kam Afé se frappa la poitrine. Un puissant coupe-coupe jaillit de sa bouche. Il le posa par terre. Il retira encore

de sa bouche une pointe de défense d'éléphant et un lourd marteau de fer. Il mit la pointe sur le manche du coupe-coupe, saisit le marteau des deux mains et donna un coup violent. Le coupe-coupe décolla du sol avec un bruit terrifiant. Un à un les arbres tombaient dans un fracas épouvantable de branches et d'arbustes brisés. Un troupeau d'éléphants détala à toutes pattes tandis que les singes bondissaient et rebondissaient de feuillage en feuillage comme des balles de caoutchouc. La terre tremblait, la forêt s'emplissait de grondements assourdissants.

Toute la matinée le coupe-coupe abattit de la forêt en mugissant. Quand le soleil eut réduit considérablement les ombres, plus de la moitié du travail était fait. Elone Kam Afé siffla. L'énorme matchette revint docilement vers lui, comme un chien qui obéit à l'appel du maître. Le fils de Kam Afé l'avala. Il se mit à contempler, satisfait, sa besogne. Puis il s'assit à l'ombre pour prendre son repas.

A ce moment une branche craqua et lui fit tourner la tête. Oyane Medza se tenait là, toute souriante, toute belle, un peu intimidée. Elone Kam Afé se leva et lui prit la main.

— Asseyons-nous, dit-il. Comment es-tu venue ici ? Et depuis combien de temps es-tu là ?

— Je viens d'arriver. Je connaissais le chemin. Je voulais te voir travailler, mais j'arrive trop tard. Je t'apporte aussi de la banane mûre. Dis-moi comment as-tu fait pour abattre toute cette forêt en aussi peu de temps ? C'est vraiment formidable. Mon père sera content.

Et tout en continuant à parler, elle défit le sac de provisions, présenta de la nourriture à son fiancé qui se mit à manger sans interrompre la conversation.

— Je l'ai abattue, dit-il, comme un homme doit abattre une forêt. Je ne te vexe pas, mais je constate que les hommes d'Engong me prennent pour un bébé de quelques lunes.

— Tu es très jeune par rapport à eux ; c'est normal qu'ils te traitent avec beaucoup d'indulgence, ce qui d'ailleurs n'est pas dans leurs habitudes. Je ne sais pas ce que tu en penses, mais je n'aimerais pas être l'épouse d'un homme dépassant plus de vingt-cinq grandes saisons sèches.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'on ne considère plus les femmes qu'on épouse

au-dessus de cet âge, ayant déjà eu, bien entendu, d'autres femmes avant elles. As-tu déjà d'autres femmes ?

— Deux. Efoutame et Amanessigha. A peu près de ton âge. C'est mon autre père qui les a dotées.

— Alors je ne crains rien.

— Pourquoi ?

— Parce que tu m'aimeras plus qu'elles. Tu ne les as pas choisies ; elles t'ont été imposées ; peut-être t'ont-elles servi pendant la période d'initiation. Cela s'entend. Quant à moi, je suis ta vraie femme. Tu t'es dérangé de chez toi pour venir m'épouser ; tu m'as choisie avant de me connaître et, en ce moment, tu es en train de dépenser tes propres forces pour réaliser notre union. Tu as refusé la dot de ton autre père, car tu veux éviter qu'un jour il insinue t'avoir aidé à m'épouser. Tu es même prêt à lui rendre tes deux premières femmes pour jouir pleinement de ton indépendance vis-à-vis de lui. Crois-moi, je suis la fille d'un homme riche et j'ai la tête pleine de telles histoires. Mon village comprend neuf quartiers et chaque quartier sept corps-de-garde. Tous les jours, dans chaque corps-de-garde, on règle des histoires de ce genre. Ce qui fait la richesse et la réputation de mon père, c'est qu'il adopte les malheureux qui viennent de partout. Il suffit qu'un homme démuni entre à Evua Nam pour qu'on lui donne une femme. Papa ne connaît pas le nombre de ses femmes — et comment le connaîtrait-il ? — et il ne lui déplaît pas de se décharger sur ceux qui sont dans le besoin et qui consentent à faire partie de notre famille. Les enfants issus de ces mariages portent le nom de mon père tout comme nous, ses propres enfants. Mais tous les hommes n'ont pas le caractère de papa, et il y a toujours de petites histoires à régler quand ces enfants sont devenus hommes. Alors es-tu maintenant convaincu que je serai, que je suis ta favorite ?

— Pas encore, dit Elone Kam Afé, déjà ébranlé par le raisonnement plus que logique d'Oyane Medza. Mais il aimait Efoutame et Amanessigha, et il était hors de question de les remettre un jour à la disposition de Bikuékué-bi-Loroto. D'ailleurs il ne connaissait encore rien de cette fille d'Engong et ne pouvait pas d'aventure engager sa parole par simple admiration pour sa beauté physique. D'autre part, Oyane Medza était-elle encore vierge ?

— Alors je te convaincrai. Je te convaincrai car je t'aime de toute la force de mon cœur. Je dois aussi te rassurer sur un point. Je sais que les garçons hésitent toujours à s'engager à propos des filles dont ils ignorent tout. Sache seulement que je suis encore telle que ma mère m'a sortie de ses entrailles. Tu es libre de le vérifier quand cela te plaira.

Elone Kam Afé se rasséréna. La dernière ombre du tableau venait de s'effacer. Il dit :

— De ta conduite dépendra le sort que mon cœur te réservera. Pour le moment je ne pense qu'à une chose : t'épouser. Quand j'aurais atteint ce but et que nous serons confortablement installés dans ma tribu, nous étudierons alors le reste.

Soudain la jeune fille poussa un cri d'ahurissement. Elone Kam Afé dirigea son regard du côté du champ et fut stupéfait : les arbres se redressaient un à un et il était certain que toute la partie de forêt abattue se tiendrait de nouveau solidement sur ses racines avant la fin du jour.

Le fils de Kam Afé se frotta la poitrine. Un étui en peau de génette en sortit. Il l'ouvrit, en extirpa un petit miroir magique, le posa sur le sol. Il tira encore de l'étui un piquant de porc-épic brûlé par un bout et en traça un trait noir sur le miroir. D'abord une sorte de buée couvrit la surface lisse, puis se dissipa graduellement. Elone Kam Afé regarda attentivement dans le miroir. Il vit alors une montagne. Au flanc de la montagne, un gros arbre. Au pied de l'arbre, posée sur trois pierres, une petite marmite qui bouillait en dégageant de la vapeur. Le fils de Kam Afé sourit : les gens d'Engong le prenaient vraiment pour un non initié. Il dit à Oyane Medza : « Reste ici. Je vais faire un petit tour du côté de la montagne Endoum qui se dresse, là-bas, à l'horizon. Ne bouge pas d'ici avant mon arrivée. Je ne tarderai pas à être de retour. »

Il planta le gros orteil en terre. Un grelot magique éclata tandis que des mottes de terre s'effritaient. Puis : Benane ! Vihivim ! Sihing ! Le Bibao se tenait maintenant au pied du gros arbre, sur le flanc de la montagne Endoum. La marmite bouillait là, sur les trois pierres. Il n'y avait pas de feu. Elone Kam Afé s'approcha du foyer mystérieux, se courba, saisit les rebords de la marmite et tenta de l'ôter des pierres. Mais elle

était aussi lourde que la montagne Endoum elle-même. Le fils de Kam Afé se frappa la poitrine. Une lourde chaîne métallique en sortit, qu'il balança sur la marmite. Les crochets de la chaîne adhérèrent aux rebords. Elone secoua son abdomen. Le margouillat de la puissance lui répondit en émettant un gargouillement. L'homme de la tribu Bibao ouvrit la bouche. Le tonnerre gronda. Il tira sur la chaîne. La marmite tangua, puis, brusquement devenue légère comme une feuille, décolla des pierres. Mais à ce moment, un événement inattendu se produisit. Un éclair aveuglant brilla, accompagné d'un hurlement étourdissant. Elone Kam Afé ouvrit les yeux : plus de marmite, plus de pierres. Le gros arbre lui-même avait disparu. Mais, devant le fils de Kam Afé interdit se tenait Angoung Béré Mba, le grand magicien d'Engong, l'œil de la sorcellerie, l'oreille des fétiches, le cerveau de la magie, l'invisible Agneng Ndong qui se mue en vent, en eau, en poussière, l'insaisissable fils de Mba qui a tout sacrifié pour dompter les forces secrètes qui tournent et retournent le monde des vivants et des esprits, celui que craignent les hommes et que fuient les fantômes ! Il tendit sa main noire comme la main d'un singe à Elone Kam Afé et dit en souriant :

— Tu es un vrai garçon, Elone Kam Afé, et je te salue en te félicitant. Personne n'a réussi à découvrir le secret de la forêt d'Endoum avant toi. Oyane Medza a prouvé en te choisissant pour époux qu'elle a des yeux aussi limpides que l'eau de source. Tu peux continuer ton abattage, les arbres ne se redresseront plus. Mais pas un mot à qui que ce soit de ce que tu as vu ici. Au revoir.

Elone Kam Afé n'était pas encore revenu de sa surprise qu'Angoung Béré Mba avait disparu. Le Bibao bondit et rejoignit sa fiancée à l'autre bout du champ. Les arbres, qui, tout à l'heure, s'étaient relevés, étaient à nouveau étendus à terre. Oyane Medza expliqua qu'elle les avait vu retomber sans rien comprendre. Le fils de Kam Afé partit d'un éclat de rire. « Ces arbres, dit-il, se sont mis dans leur feuillage l'idée qu'ils pouvaient se jouer de moi. Alors je leur ai prouvé que cette idée ne valait pas la peine d'être mise en pratique. Et ils m'ont obéi. Maintenant partons au village. Je reviendrai demain pour terminer la besogne. »

Oyane Medza était heureuse. Oyane Medza m'Otoughou avait raison d'être heureuse. Son père était puissant, son frère était puissant dans une tribu puissante, et elle allait avoir un mari beau, jeune, puissant. Les jeunes filles d'Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient, ont l'habitude de vanter devant leurs sœurs et cousines les mérites de leur fiancé ou de leur époux. C'est un honneur, une gloire d'être mariée à un homme que tous les descendants d'Ekang Na, les Fonos, les Délogeurs, apprécient et estiment et ce privilège n'est pas réservé à n'importe qui. Elles se savent railleuses, les jeunes filles d'Engong, et elles s'ingénient à n'épouser qu'un homme dont on peut difficilement trouver à redire. Doit-on le leur reprocher ? Répondez non, aimables auditeurs. Rien n'est aussi déprimant que d'avoir un mari stupide, laid, vicieux, incompréhensif, incompréhensible, vorace, paresseux, commun, bas, débile, avide de tout et de rien, inculte, soucieux, insouciant, bavard, instable, inconsistant, fluide, baveux, prêt toujours à faire tomber sur la tête de sa pauvre femme déjà suffisamment humiliée les foudres de la honte ! Une femme, c'est un être vantard, orgueilleux, sensible, faible, prétentieux, ambitieux, insatiable, qui doit se faire valoir plus que ce qu'elle vaut et considérer les autres pour des rien du tout, quand bien même elles la surpasseraient de loin. Et le paravent de la femme, n'est-ce pas son mari ? Alors, a-t-elle, oui ou non, le droit d'exiger de lui fougue, audace, protection, lumière, culture, honnêteté, fidélité, sagesse, autorité, renommée, considération et puissance ? Pourquoi l'homme, à un moment de colère, s'écrie-t-il, s'adressant à sa femme : « Tu ne vaux rien ! » ou « Tais-toi ou je te brise ! » ou encore : « C'est moi qui commande ici ! » ? Que veut-il qu'elle vaille ? N'est-elle pas son bijou ? Et les bijoux, ne valent-ils pas cher ? Et d'ailleurs, pourquoi tirer sur ce sujet ? Les hommes qui prétendent que, sans les femmes, ils seraient heureux, peuvent-ils affirmer que, sans les femmes, ils seraient nés ? Laissons de côté ces égarés. Il n'y a qu'à les voir célibataires pour les juger ! De vrais fous sans scrupules qui se conduisent avec une légèreté qui n'a d'égale que celle des animaux domestiques ou des maris défroqués ! Ils ont de la terre de termitière à la place de la cervelle, la mangue à la

place du cœur, des milliers de fourmis dans les jambes. On dira ce qu'on voudra, mais un homme sans femme est un arbre sans fleurs.

Après cette silencieuse envolée philosophique sur sa conception de la femme et de l'homme, Oyane Medza, qui marchait devant Elone Kam Afé, se retourna, lui saisit la main, le considéra longuement et dit : « Je t'aime ! » Puis subitement, elle éclata en sanglots. Elone Kam Afé sentit des picotements lui partir de la plante des pieds à la racine des cheveux. Il attira la jeune fille, l'enveloppa dans sa poitrine et posa ses lèvres sur les siennes. Ce baiser fut prolongé, chaud, succulent ; puis, brusquement, ils s'étreignirent, féroces. Le cœur d'Elone Kam Afé bondit dans sa poitrine. L'aimait-il, cette fille du Sud ? Et Efoutame ? Efoutame ? Efoutame ? Il eut envie de hurler, de se sauver, de s'envoler, mais ne le put. Son corps était rivé à cette fille ; il sentit sa fraîcheur le rafraîchir, son fluide le pénétrer. Il était devenu lourd, tendu, saturé. Il défaillait. Mais le margouillat éternua dans sa poitrine. Elone Kam se ressaisit. Qu'allait-il faire là, en pleine forêt ? Avait-il oublié qu'il allait épouser cette fille et qu'en conséquence elle devait, avant tout, accomplir le rite sacré sur la tombe de son père ? Avait-il perdu la tête ? Lui, un initié, faire ça à une femme en plein jour dans la forêt ! Et une femme qui allait être son épouse ! Non ! Le sang de Kam Afé n'était pas fait pour être souillé de cette manière ! Il dit : « Partons vite au village ; on nous attend. » Et ils partirent.

Arrivés tout près du village, ils se séparèrent, Elone Kam Afé continuant tout droit et Oyane Medza empruntant un sentier détourné.

Le fils de Kam Afé se rendit au corps-de-garde. Son beau-père Medza m'Otoughou préparait des lianes pour la fabrication des hottes. Il regarda son gendre avec un sourire et lui demanda :

— As-tu bien travaillé, fils ?

— Oui, père, répondit Elone Kam Afé. J'espère tout terminer demain.

— Déjà ? Eh bien, tu n'y vas pas par quatre chemins ! Et tout s'est très bien passé pour cette première journée de travail ?

— Très bien. La forêt est très serrée, mais dans mon village il y a des forêts semblables. J'en ai l'habitude.

— Je vois. En te faisant, Kam Afé n'a pas transpiré en vain ! Tu es vraiment un pur sang. Dis-moi, poursuivit malicieusement Medza m'Otoughou, t'entends-tu bien avec ta fiancée Oyane ? Je ne la vois pas encore te tenir compagnie. Cette attitude provient-elle d'elle-même ou de toi ?

— Ma fiancée est très gentille, dit Elone Kam Afé découvrant immédiatement que son beau-père savait qu'elle l'avait suivi dans la forêt. Elle m'a rendu visite au champ et m'a tenu compagnie jusqu'au retour.

— Ah bon ! Alors tout va bien. Ton beau-frère Obiang Medza doit être dans un des quartiers du village. Tu peux aller déjeuner et te reposer.

Elone Kam Afé parti, Medza m'Otoughou quitta le corps-de-garde. Il voulait vérifier les dires de son gendre à propos du champ. Il entra dans une de ses cases, ouvrit une mallette de bois, prit deux ailes de fer, se les fixa sur le dos, sortit par la porte de derrière et s'envola vers Nkol Endoum. Grande fut sa surprise lorsqu'il atterrit à l'orée du champ abattu. Comment ? Cet enfant avait-il déjoué Angoung Béré Mba lui-même ? Fort, très fort, le fils de Kam Afé ! Etait-il un enfant ou un vieillard déguisé en enfant ? Formidable ! Ces arbres restaient couchés au lieu de se redresser comme de coutume ! Que s'était-il passé ? « Après tout, se dit Medza m'Otoughou, ma fille l'aime. Il n'a qu'à l'épouser. Pas d'autre solution. » Il reprit les airs, regagna le village, enferma ses ailes dans la mallette et alla fumer sa pipe au corps-de-garde. Au fond il était content de son gendre et de sa fille. Et cette année, il allait vraiment faire une abondante récolte de courges !

« La richesse est comme une maladie coriace, pensa Medza m'Otoughou. Tout ce qui tombe au riche lui attire naturellement l'abondance. S'il a un gendre, c'est un gendre qui lui apportera une grande dot, on lui débroussera un grand champ, on lui tuera du gibier à ne plus savoir comment le manger ! S'il a une fille, c'est une fille qui n'épousera qu'un homme riche, un homme fort et puissant, un homme au-dessus des autres hommes. La richesse est comme une maladie coriace ; quand on l'a, on ne peut plus la fuir. Et les hommes se demandent comment se fait-il qu'à l'homme riche on

ajoute encore la richesse ? Mais tout simplement pour qu'il soit riche ! Est-ce bien compliqué ? Tu es riche. On te donne encore de la richesse pour que tu demeures toujours riche. C'est aussi simple que d'admirer la lune. Et si tu es pauvre, eh bien, on ne te donne rien afin que tu restes toujours pauvre. Est-il nécessaire de se creuser la tête pour le savoir ? Les envieux ne sont que de pauvres gens qui n'ont ni la richesse de l'esprit ni la richesse matérielle parce que précisément, ils ne savent pas ce qu'ils veulent. Alors est-ce la faute des riches si ces gens-là croupissent dans le dénuement ? La vie est ainsi faite qu'on ne donne qu'à celui qui sait recevoir. C'est pourquoi lui, Medza m'Otoughou, a toujours des gendres dégourdis — même quand ils sont jeunes comme Elone Kam Afé — et des filles qui savent choisir leurs époux. On ne saurait en dire autant d'Akoma Mba dont le cœur est plus noir que le charbon de bois d'ébène, ou d'Angone Nzok Endong Oyono, l'écureuil de la saison des pluies aux neuf nids, qui étale les palabres dans la cour de son village comme les grains de courges. »

Le lendemain matin, Elone Kam Afé retourna à Nkol Endoum. Il fut heureux de retrouver le champ abattu tel qu'il l'avait laissé la veille. Puis il fit repartir le coupe-coupe qui se mit à dévorer le reste de la forêt. En un instant, le fracas des arbres s'écrasant au sol emplit la brousse. Elone Kam Afé alla s'asseoir sur une souche pour contempler le coupe-coupe à l'œuvre. Tous les grands arbres étaient sciés à deux hauteurs d'homme du sol, ce qui donnait au champ une forme harmonieuse.

Le soleil grimpait rapidement sa colline arquée. Il devenait de plus en plus éblouissant, intensifiant sa chaleur.

De Nkok-Nyong chez Medang Boro, Nzé Medang, la panthère souple qui pimente les yeux des nourrissons, entendit les grondements continus de la chute des arbres. La veille il avait entendu les mêmes grondements. Que se passait-il du côté de Nkol-Endoum ? Il s'étonnait également de ne pas voir Nyébé Mone Ebo qui aurait dû, comme il le faisait souvent, le renseigner sur les derniers événements survenus à Engong, et surtout lui parler de ce nouveau gendre de Medza m'Otoughou sur qui convergeaient les soupirs de toutes les jeunes épouses de la descendance d'Ekang Na. Depuis deux

jours en effet, c'était une véritable fièvre dans les villages. Les femmes mariées s'excitaient plus que les demoiselles. Elles se réunissaient par bandes pour parler uniquement d'Elone Kam Afé. Elles lui attribuaient tous les mérites, le trouvaient plus beau que tous les hommes qu'elles avaient vus jusqu'alors. Quelques-unes poussaient leur verbosité jusqu'à médire de leurs parents qui s'imaginaient qu'on ne pouvait acquérir des gendres valables qu'à Engong. Ne voyaient-ils pas que les hommes d'Engong mariaient leurs filles aux gens d'Okü ? Où avaient-ils leurs yeux ? Ce jeune homme avait dû traverser d'innombrables tribus avant d'atteindre Engong, sans qu'il se trouve quelqu'un sur son chemin pour lui offrir une fille. Pourtant les filles d'Okü sont plus belles que celles d'Engong. La preuve : les Délogeurs s'étaient justement précipités pour les épouser, elles qui parlaient là !

Nzé Medang avait même surpris l'une de ces femmes, Essola Ndong, une fille de la tribu Yemveng, en train de chanter une chanson troublante :

Au clair de lune, de lune, de lune !
Oh ! oh ! oh ! é ! é ! é !
Sous le feuillage, feuillage, feuillage !
Oh ! oh ! oh ! é ! é ! é !
Tu m'étreins, m'étreins, m'étreins !
Oh ! oh ! oh ! é ! é ! é !
Et mes seins, mes seins, mes seins !
Oh ! oh ! oh ! é ! é ! é !
Me brûlent, me brûlent, me brûlent !
Oh ! oh ! oh ! é ! é ! é !
Oh ! oh ! oh ! é ! é ! é !
Oh ! Encore ! Encore ! Encore !
Oh ! Elone ! Elone ! Elone !

Une boule de jalousie plus amère que la sève d'Okoumé avait démarré du fond de son estomac et s'était étranglée dans sa gorge, laissant celle-ci plus sèche qu'une noisette. Tous ses poils s'étaient redressés et, poussant un cri de rage, il avait saisi Essola Ndong à bras le corps avec l'intention bien arrêtée de la briser contre la grosse poutre centrale de la

case. Mais, réalisant qu'elle n'échapperait pas à la mort si elle ne réagissait avec l'énergie du désespoir, Essola Ndong s'était agrippée à son mari, lui avait planté ses ongles dans le creux des clavicules, avait passé ses jambes entre les siennes pour les accrocher à l'arrière des genoux de l'homme et s'était mise à hurler comme une chèvre qu'on égorge : « Ha aaa ! Ma mère ! Mon père ! Non ! Non ! Non ! Laisse-moi ! Pardonne-moi ! C'était pour m'amuser ! Tu sais très bien que je n'aime que toi ! Tu le sais bien. Comment veux-tu que j'aime un petit enfant d'Okü qui, par surcroît, doit épouser une fille d'Engong ? Ha a a a ! Ne dit-on pas dans tout Engong que je vais mourir par amour pour toi ? Non ! Je n'ai rien fait. » Et tout en pleurnichant, elle plaqua ses seins brûlants sur la poitrine de son mari et étouffa l'explosion par un baiser des plus désarmants. Démoli, étourdi par le contact chaud et électrisant de ce corps exquis, Nzé Medang la serra fortement contre lui, puis la remit sur ses jambes. « La prochaine fois, dit-il sans conviction, tu n'auras pas le temps de savoir ce qui t'arrive. Mets-le bien dans la tête. » Et il sortit. « Ouf ! s'écria Essola Ndong, je l'ai échappé belle ! Ouf ! Les femmes qui se laissent faire ont tort. Quand un mari jaloux se met en colère, il faut tout de suite exploiter son côté faible en lui offrant ce qu'il craint de perdre. Rien ne plaît à un homme que d'entendre sa femme dire qu'elle n'aime que lui et de la voir l'embrasser quand il est furieux. Les paroles inquiétantes qu'il peut prononcer après avoir dégusté un généreux baiser n'ont plus de sens. Il les dit pour dire. » Et elle se remit à chanter en sourdine, souriant à la pensée que les hommes sont réellement plus stupides que les brebis. Si toutes les femmes du monde l'avaient compris, elles les traîneraient tous dans la boue. Quoi ? Ne suffirait-il pas d'être très câlines avec eux, leur faire croire qu'ils sont votre unique préoccupation, le précieux objet de votre amour, les couver comme une mère poule couve ses poussins, pour que ces avortons vous adorent comme des déesses ? Certaines femmes excellent dans cet art et ce n'est pas étonnant qu'elles soient les favorites de leur mari. Qu'est-ce qu'un homme, sinon un petit prétentieux qui voudrait qu'on le place toujours au-dessus de ses semblables que souvent il ne vaut même pas ! Puis elle haussa les épaules et continua à piler sa

banane, heureuse de se sentir au niveau de l'épouse accomplie.

Deux sabres au côté, un fusil à piston sur l'épaule, Nzé Medang prend la piste de Nkol Endoum. Après quelques gigantesques enjambées, il parvient à l'orée du champ et que voit-il ? Une immense étendue déboisée, des arbres qui tombent et, assis sur une souche, un jeune homme qui contemple avec ravissement ce spectacle inouï ! La forêt de Nkol Endoum par terre ! Inédit ! Nzé Medang se frotte les yeux pour s'assurer qu'il ne rêve pas. C'est donc ce petit morveux qui détraque le cœur aux femmes d'Engong et qui s'octroie l'impensable plaisir de mettre Nkol Endoum à mort ? Par Evine Ekang, l'audace des hommes d'Okü n'a plus de limite et si l'on ne met pas un terme à leur outrecuidance, Engong ne sera bientôt habitable que par des rats. Que se passe-t-il ? Engong n'est-il plus Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient, la tribu des Fonos, les Délogeurs, les descendants de Fatou Famenen et de Kokoléko qui ne mangent jamais de côtelettes de gibier car c'est leur interdit de guerre ; les hommes qu'on ne voit qu'une fois, la deuxième, ils ont le doigt sur la détente du fusil ? Ne sont-ils plus les Tendus, les Cornes dures, les Fouetteurs, les Pièges à trappe, les « Poil-planté-dans-la-mâchoire, Montagne-qui-porte-des-précipices » ? Que signifient tous ces désordres qui sévissent dans la tribu la plus crainte du monde ? En tout cas, si les Immortels ont déjà renoncé à leurs attributs, lui, Nzé Medang, la guêpe d'Engong garde encore jalousement les siens. Et ce n'est pas le fils de Medang Boro qui permettrait à n'importe quel crapaud d'Okü de venir se pavaner à Engong...

Le coupe-coupe avait atteint la limite du champ. Le dernier arbre venait de s'anéantir dans un hurlement de branches brisées. Elone Kam Afé siffla. L'arme rebroussa chemin en bourdonnant comme une abeille et le Bibao l'avala. Puis il sauta de la souche et se trouva subitement nez à nez avec Nzé Medang. Voyant les deux hommes face à face, Oyane Medza, qui arrivait à ce moment, se cacha dans un buisson pour voir sans être vue, le cœur gonflé d'appréhension bien entendu. Elle ne connaissait que trop le caractère excessivement irascible de son cousin Nzé Medang.

— Que signifie tout ceci ? demanda la Guêpe d'Engong ignorant la main que lui tendait Elone Kam Afé. Ton nom, ta tribu et le motif de ce désastre, poursuivit-il en désignant le champ.

— Elone Kam Afé, de la tribu Bibao, fiancé d'Oyane Medza, fille de Medza m'Otoughou. Je viens d'abattre cette forêt à la demande de mon beau-père. Puis-je aussi savoir ton nom, ta tribu et la raison de ton arrogance ?

— Nzé Medang Endong Oyono, la panthère souple qui pimente les yeux des nourrissons, la Guêpe qui pique tout le monde à Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient, de la tribu des Fonos, les Délogeurs, neveu de la tribu de Yememang, les Joues pleines. Je n'ai jamais pu supporter l'injure d'un inconnu.

Nzé Medang recula de quelques pas comme un bélier qui s'apprête à cogner, les mottes de terre se brisèrent projetant de la poussière jusqu'à ses cuisses ; il se frappa la poitrine, un nuage de vapeurs chaudes s'échappa de sa bouche. Il y plongea la main qu'il retira toute blanche jusqu'au poignet, comme si elle avait perdu de sa peau. Puis, il étourdit Elone Kam Afé d'une gifle si retentissante qu'Oyane Medza en frémit d'émotion. Elone Kam Afé recula, chancelant, fou de douleur. Nzé Medang doubla la gifle. Le fils de Kam Afé sentit comme des milliers d'épingles s'enfoncer dans sa chair. « Efoutame, à qui la faute ? » murmura-t-il. Il mit la main au côté, retira un énorme sabre, bondit comme un jeune tigre derrière Nzé Medang et lui envoya l'arme entre les épaules avec une violence inouïe. Nzé Medang s'enleva du sol comme un cabri, se tortilla en l'air, puis s'en fut se tenir à l'écart, une grosse gibbosité entre les épaules. De ce qui fut sabre, il ne restait maintenant entre les mains d'Elone Kam Afé qu'un morceau de fer tout tordu, au manche éclaté. Il le jeta, se saisit d'un deuxième sabre, se porta auprès de Nzé Medang. Celui-ci achevait de s'imbiber la bosse d'une pâte rouge et la bosse commençait à diminuer de grosseur. Elone Kam Afé, le sabre haut, se rua sur son ennemi. Nzé Medang, le sabre haut, se rua sur Elone Kam Afé. Ils se jetèrent l'un sur l'autre, impétueusement. Le heurt fut effroyable. Des étincelles jaillirent. Les sabres éclatèrent. Alors les deux adversaires s'attrapèrent ; chacun amorçant une prise de lutte, ils commencèrent à piétiner sur place, puis se déplacèrent en une sarabande de mouvements désordonnés, se tordant, se chevauchant, se triturant, s'entrechoquant. L'un ne parvenait pas à terrasser l'autre, ils se séparèrent, s'apprêtèrent à passer à la deuxième phase du combat, celle qui consiste à considérer l'adversaire comme un ennemi mortel que l'on doit démolir pour éviter d'être démoli. Oyane Medza choisit cet instant, sortit de sa cachette et cria :

— N'avez-vous pas honte de vous battre ainsi dans la forêt comme des fous ?

— A-aké ! hurla quelqu'un derrière elle. Qui est-ce qui se bat ? Que faites-vous tous les deux ? A-aké ! Par mon père Mfoulou, que se passe-t-il ? Où va le monde ? Fils d'homme Nzé Medang, que fais-tu à ce bébé ? Hein ? Ils me regardent tous les deux sans parler ! Ne savez-vous plus parler ? Moi, Nyébé Mfoulou, je surveille tout le pays pour empêcher les abus et les palabres ; et vous, vous vous permettez de vous battre ! A-aké ! Est-ce qu'un étranger se bat contre son hôte ? Et toi, fils d'homme, ne sais-tu plus respecter les fiancés de tes sœurs ? Où va le monde ?

Benane, Tôtôme, sihing ! Il se tenait maintenant entre les deux hommes belliqueux. A ce moment : Bamane ! Avimavim ! Sihing ! Obiang Medza m'Otoughou, neveu de Kom Elang chez Ella Mvélé, le village d'un riche ne manque jamais d'un mâle sur qui l'on fonde les espoirs, la lame tranchante de Medza m'Otoughou. L'attitude des trois hommes lui parut insolite. Ntoutoume Mfoulou avait l'air d'interroger. Nzé Medang et Elone Kam Afé transpiraient comme deux boxeurs exténués et leur poitrine se soulevait et s'abaissait à un rythme accéléré. Il remarqua que son beau-frère portait des traces de gifle sur les joues, que sa sœur Oyane Medza avait des larmes aux yeux. Une chaleur indéfinissable lui fouetta les nerfs. Quoi ? Nzé Medang se serait-il permis de frapper son beau-frère ! Il dit :

— Je ne sais pas. Mais, en vérité, les hommes d'Engong n'ont rien trouvé de plus tendre que la famille de Medza m'Otoughou. Notre tendreté dépasse celle d'une papaye excessivement mûre. Ainsi, celui qui veut faire parler de lui à Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur la

colline que toutes les tribus voient, s'amène à Evua Nam et y sème le désordre. C'est le village des idiots, des imbéciles, des hommes sans cœur ! Mais je vais mettre fin à ces escapades, moi, Obiang Medza m'Otoughou, neveu de Kom Elang Ella Mvélé, le village d'un riche ne manque jamais d'un mâle en qui l'on fonde les espoirs. Et tout de suite. »

Il se frappa la poitrine, en sortit un énorme marteau de fer qu'il projeta violemment vers la figure de Nzé Medang. Mais Nyébé Mone Ebo propulsa sur le bolide un filet métallique, le happa et l'envoya par terre où il creusa un immense gouffre.

— A-aké ! s'exclama Nyébé. Est-ce la fin de la vie ? Obiang Medza, Nzé Medang, vous voulez vous battre, souiller la famille des Fonos, violer les lois sacrées de l'union fraternelle des fils d'Ekang Na ? Avez-vous oublié que la puissance de la descendance d'Ekang Na réside au respect absolu de l'interdit sur l'entente ? Ne savez-vous pas que si cet interdit était violé, nous serions à la merci des hommes-puissants d'Okü qui ne guettent que cette occasion pour nous submerger ? N'avez-vous pas constaté que la discorde est la seule cause de la faiblesse des hommes d'Okü et que notre intérêt est d'éviter qu'ils ne la répandent parmi nous ? A quoi bon s'appeler Fono si l'on doit se régaler de Fonos ? Le tigre, mange-t-il ses frères tigres ?

« Vous avez la chance, poursuivit Nyébé Mfoulou, de m'avoir pour frère aîné. Si par hasard Angone Endong, Soufflet ramollisseur des métaux, l'Ecureuil de la saison des pluies aux neuf nids, qui n'a jamais rencontré la pitié sur son chemin — et comment la rencontrerait-il sur son chemin, l'a-t-il seulement jamais vue en rêve ? — si par hasard Angone Endong vous avait surpris sur le point de vous battre, vous en eussiez été quittes pour deux lunes de travaux de routes à Bikalik, chez Beka b'Oyono, avec un doigt de banane par lune comme ration alimentaire ! Et je ne vous cache pas que son premier acte eut été évidemment d'envoyer Elone Kam Afé au pays des fantômes pour l'empêcher d'aller raconter à Mikour Megnoung n'Eko Mbègne qu'il a vu deux Fonos se battre. Pour ne pas arriver à d'aussi désastreuses conséquences, je vous demande d'oublier pour toujours ce qui vient de se passer. Pas un mot, pas une fuite. Maintenant

Nzé Medang, serre la main d'Obiang Medza. Bon ! Elone Kam Afé, serre la main de Nzé Medang. Bon ! Oyane Medza serre la main de Nzé Medang. Bon ! Maintenant rions tous les cinq !

Tous s'esclaffèrent et l'écho de leur rire emporta la colère loin, de l'autre côté du champ. Ainsi revint l'harmonie.

Ohohéé ! hohéé !
Est-il parti, le joueur de Mvett ?
Ohohéé ! hohéé !
Tsira Ndong Ndoutoume, le grand joueur, est-il parti ?
Ohohéé ! hohéé !
S'il part, qui donc jouera le Mvett au corps-de-garde ?
Ohohéé ! hohéé !
L'harmonie me berce, l'harmonie m'enivre.
Ohohéé ! hohéé !
Les cordes vibrent, la joie ruisselle dans mes veines, le Mvett m'enchante au corps-de-garde
Ohohéé ! hohéé !
Est-il parti, le joueur de Mvett ?
Ohohéé ! hohéé !
Le Mvett m'apaise comme la fraîcheur apaise de la chaleur.
Ohohéé ! hohéé !
Je me transporte au grand pays d'Engong où les frères ne se disputent pas
Ohohéé ! hohéé !
Mon cœur se dessèche, le cœur du petit-fils de Medzo'o Metoulou se dessèche. Vivrai-je jamais dans ce pays où les frères ne se disputent pas ?
Ohohéé ! hohéé !
Est-il parti, le joueur de Mvett ?
Ohohéé ! hohéé !
Tsira Ndong Ndoutoume, fils de Ndoutoume Medzo'o, je voudrais vivre dans un pays où les frères ne se disputent pas
Ohohéé ! hohéé !
Neveu d'Endama, neveu d'Abona (1),
Tsira Ndong se sacrifie pour l'harmonie,

(1) Endama et Abona : villages de la tribu Essanghi d'où est issue la mère de l'auteur.

Ohohéé ! hohéé !
Est-il parti, le joueur de Mvett ?
Ohohéé ! hohéé !
Fils de Melène, d'Aloum, d'Ebiane et d'Engongome (2), je voudrais vivre dans un village où les frères ne se disputent pas
Ohohéé ! hohéé !
Gendre de Keng-Akok, chez Engueng Owono,
Gendre de quatre frères unis : Mendame Ndong, Mintsa mi Ndong, Nkoumou Ndong et Mezui me Ndong, je voudrais vivre dans un village où les frères ne se disputent pas
Ohohéé ! hohéé !
Est-il parti, le joueur de Mvett ?
Ohohéé ! hohéé !
Frère de Ntougou Ndoutoume et d'Assoumou Ndoutoume, Tsira Ndong Ndoutoume voudrait vivre dans un village où les frères ne se disputent pas.
Ohohéé ! hohéé !
L'harmonie m'enivre, les cordes m'enchantent ; qui mourra, laissant le Mvett ?
Ohohéé ! hohéé !
Les intérêts corrompent les hommes et sèment la discorde ; je voudrais vivre dans un pays où les frères ne se disputent pas
Ohohéé ! hohéé !
La susceptibilité est un vice, la jalousie une maladie, la haine une calamité ; elles attirent la ruine et la mort
Ohohéé ! hohéé !
Est-il parti, le joueur de Mvett ? S'il part, qui donc jouera le Mvett au corps-de-garde ?
Ohohéé ! hohéé !
Quelle est donc cette palabre que des frères ne peuvent-ils pas résoudre avec le sourire ?
Ohohéé ! hohéé !
Je voudrais vivre dans un village où les frères ne se disputent pas
Ohohéé ! hohéé !
Qui va là ? Arrête ; je vais te charger d'un message ;
Ohohéé ! hohéé !

(2) Villages de la tribu Yengui, tribu de l'auteur.

De passage à l'ancien village, dis qu'on appelle le joueur de Mvett.
Ohohéé ! hohéé !
Le corps-de-garde est plein : on attend celui qui secrète les mélodies.
Ohohéé ! hohéé !
Ses paroles rafraîchissent comme le jus de canne à sucre !
Ohohéé ! hohéé !
Qu'il vienne nous dire les choses dont les oreilles sont friandes !
Ohohéé ! hohéé !
Tsira Ndong Ndoutoume Medzo'o, je voudrais vivre dans un pays où les frères ne se disputent pas.
Ohohéé ! hohéé !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Le soir de cette journée inoubliable, Elone Kam Afé se retrouva dans sa chambre, après le repas pris en compagnie de son beau-frère Obiang Medza. Ce dernier était peu communicatif. Il s'était borné à féliciter le fils de Kam Afé de son courage et avait conclu qu'il était heureux d'accorder la main de sa sœur à un homme qui ignorait où gîte la peur et qui avait vaincu la forêt de Nkol Endoum. Elone Kam Afé s'était contenté de sourire, regrettant à haute voix d'avoir été obligé de riposter à l'algarade de Nzé Medang.

— Oublions cela, avait dit Obiang Medza. Demain, mon père te mariera publiquement. Alors tu pourras repartir chez toi avec ta femme. Tu es maintenant gendre d'Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'Adzap dressé sur la colline que toutes les tribus voient. Tu es gendre de tous les vieux et beau-frère de tous les jeunes d'Engong.

Après quoi il avait serré la main d'Elone Kam Afé en lui souhaitant une bonne nuit et s'était retiré de la case des étrangers.

Quelques instants après la sortie d'Obiang Medza, Oyane Medza se présenta devant la porte encore entrouverte de la chambre de son fiancé. S'étant offert une toilette astucieusement étudiée, elle ruisselait de beauté. Un discret parfum

d'éleng-lengha (1) flottait sur son sillage. Vêtue d'une robe rayée et d'un mouchoir de tête assorti, chaussée de sandales en peau de crocodile, elle incarnait tout ce qu'il y a de superbe dans une tenue simple. Et si nous précisons que sa gorge au relief éloquent pouvait infliger le vertige au plus insensible des hommes, nous aurons tout dit d'Oyane Medza telle qu'Elone Kam Afé la vit ce soir-là.

Vivement, le fils de Kam Afé se leva pour accueillir sa fiancée.

— Tu es très belle, la complimenta-t-il.

— Pas plus belle qu'Efoutame, réplique-t-elle, provoquante avec un rien de jalousie.

— Qu'est-ce qui te le fait dire ?

— Je sais que ton amour pour elle n'a pas de limite. Tu me l'as prouvé ce matin, lorsque tu t'es décidé à lever le défi de Nzé Medang. Avant de te battre, tu as prononcé son nom, et je l'ai bien entendu.

— Cela ne signifie absolument pas que tu es moins belle qu'Efoutame.

— Ni que je suis plus belle qu'elle. D'ailleurs à quoi sert une beauté si elle n'est pas appuyée par l'amour de celui qu'elle aime ?

— Ne te fais pas de soucis inutilement. Et j'espère surtout que tu n'es pas venue me rendre visite pour me parler d'Efoutame. Elle est à je ne sais combien de semaines de marche d'ici et tu serais vraiment trop généreuse de lui consacrer une aussi agréable soirée. Non ! Ne soyons pas si prodigues. Cessons de vivre dans un avenir encore inconnu et occupons-nous de l'immédiat. C'est très important. Je ne te cacherai pas que, si tu n'étais pas venue ici, je serais allé te trouver tout à l'heure. Je me suis résolu à partir avec toi chez moi cette nuit. Si tu as quelque chose à emporter, va le prendre tout de suite. Lorsque le jour se lèvera nous devrons déjà nous trouver très loin d'Engong.

— Mais c'est une folie, s'alarma Oyane Medza. Te rends-tu compte ? C'est un enlèvement. Tu veux te mettre tout Engong sur le dos et compromettre notre mariage qui est déjà sur le point de se réaliser ! T'en rends-tu compte ?

(1) éleng-lengha : herbe très parfumée qu'on trouve en forêt.

— Inutile de discuter. Ou tu vas chercher tes affaires et nous partons, ou tu restes et je pars tout seul. Je décide, et toi tu exécutes.

Oyane Medza demeura silencieuse et perplexe. Elle eut envie de protester mais remarqua que le jeune homme était déterminé. Pour la première fois la fille de Medza m'Otoughou constata qu'elle n'était plus libre, qu'une autorité supérieure venait de se substituer à celle plus libérale de ses parents et qu'elle devait obéir pour garder précieusement ce cœur qu'elle ne voulait perdre à aucun prix. L'enlèvement par son fiancé d'une jeune fille Fang n'a bien sûr, rien de blâmable aux yeux des parents de cette dernière. On le considère même comme la preuve d'un amour profond et réciproque. Mais le mariage public, célébré selon les principes coutumiers, a son faste et ses honneurs auxquels certaines jeunes filles tiennent fermement. Oyane Medza dut renoncer aux cérémonies matrimoniales et alla se préparer pour le départ.

Elle réunit dans un panier ses robes, ses bracelets, ses mouchoirs de tête, ses sandales, ses fioles de parfum. Elle prit une corne d'antilope renfermant ses fétiches séducteurs et protecteurs, la fourra au fond du panier. Elle fit un paquet du quartier de mouton qui restait encore du repas du soir, le mit dans le panier. Des bâtons de manioc et une main de bananes mûres complétèrent les provisions. Tous ses préparatifs se passaient en grand secret. Sa mère même ignorait ce qui se déroulait dans la petite case de sa fille. Quand tout fut prêt, elle souleva le panier et s'en fut rejoindre son fiancé.

— Je suis prête, dit-elle. Mais je dois te prévenir d'une chose. Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient, est surveillé la nuit par l'homme le plus terrible que la Création ait jamais engendré : Engouang Ondo, fils d'Elessoghe Bendome (1), l'unique garçon d'Ondo Mba qui a surpassé les sorciers, les fantômes et les esprits en magie, l'irréductible fils d'Ondo qui est plus dangereux que la famine, le bélier aux cornes dures qui cogne

(1) Elessoghe Bendome : mère d'Engouang Ondo.

dans la cour d'Ondo Mba, le palmier aux jeunes pousses qui se remarque dans l'ancien village, l'épervier auquel aucun poussin n'échappe dans un village. Comment feras-tu pour échapper à sa vigilance ? Je préfère te dire que s'il nous surprend, nous sommes bons pour la poussière.

— Ne te tourmente pas. J'ai pris mes dispositions. Maintenant partons.

Elone Kam Afé endossa le panier à bretelles de sa fiancée. Il tint cette dernière par la main gauche et, de la droite, se frappa la poitrine. Une boule de cire en sortit qu'il jeta sur le sol. Une petite mare limpide se matérialisa à cet endroit. Soulevant Oyane Medza, il plongea dans la mare et s'enfonça sous terre...

Oyane Medza avait eu raison de dire que rien ne pouvait échapper à la vigilance d'Engouang Ondo. Quand il monte la garde la nuit, il se place dans la grande tour située sur le toit de sa maison qui oscille dans le vide au-dessus d'Engong. De là, son regard, plus perçant que la pointe d'une épée, enveloppe tout le territoire des Immortels. Une souris dans un grenier, un serpent à l'arrière-cour, une femme qui s'évade de son domicile conjugal, une querelle de ménage, un voleur qui se faufile à travers champs, tout est vite repéré. Et le fils d'Ondo Mba redresse alors la situation.

Cette nuit-là, son regard s'attarda plus spécialement sur Evua Nam. Il localisa bientôt ce qui s'y passait d'insolite. Il vit Oyane Medza emplir son panier d'une façon inaccoutumée, la vit rejoindre Elone Kam Afé, les vit disparaître sous terre. Il savait naturellement qu'un grand mariage se préparait chez Medza m'Otoughou. Il savait qu'Elone Kam Afé avait réussi à abattre la forêt de Nkol Endoum en guise de dot. Tout Engong parlait d'Elone Kam Afé. Même ses femmes en parlaient. Quand il le vit enlever Oyane Medza, il sourit : « Ce bambin se croit très rusé ! » Et il attendit la suite.

Elone Kam Afé s'orienta, se dirigea vers Mikour Megnoung N'Eko Mbègne, passa sous le fleuve Dzame Anen, et alla sortir de terre entre Ozomzomo Nam, chez Ayole Etoughe et Meyegha m'Eto, chez Ndong Obour. « Engong est déjà derrière nous, dit-il à Oyane Medza. Continuons tranquillement notre chemin. » Et ils se mirent en route.

Engouang Ondo tourna sa bague de cuivre autour de son annulaire. Il se dédoubla. Un deuxième Engouang Ondo franchit d'un bond la distance séparant Engong de Meyegha m'Eto et s'assit dans le premier corps-de-garde de ce village. Tous les habitants dormaient dans leurs cases à ce moment avancé de la nuit.

— Le cœur me tape fort dans la poitrine, dit Oyane Medza lorsqu'ils furent en vue de Meyegha m'Eto. La lune brillait d'un éclat vif.

— Aurais-tu peur ? demanda Elone Kam Afé. J''ai pourtant oui dire que les jeunes filles d'Engong n'ont jamais peur.

— Nous ne craignons que nos frères d'Engong, précisa-t-elle. Tu ne sais pas ce que c'est parce qu'ils sont jusqu'à présent tes amis. Mais si un jour ils devenaient tes ennemis, alors tu saurais. Je ne te le souhaite pas d'ailleurs.

Ils se turent car ils débouchaient maintenant dans la cour du village.

Soudain une ombre se détacha du corps-de-garde. Benane ! Tôtône ! Sihing ! Engouang Ondo dit :

— Je ne sais pas crier, Oyane Medza, mais que signifie cette fugue en compagnie d'un inconnu en pleine nuit ? Qui t'a appris à agir comme une petite écervelée ? As-tu oublié que tu appartiens à la famille la plus respectable du monde ? Parle ! Et vite ! ou je vous envoie tous les deux là d'où l'on ne revient pas !

Reconnaissant Beko Ondo, l'irréductible fils d'Ondo Mba, un frisson d'angoisse s'empara d'Oyane Medza, un voile noir passa dans ses yeux, ses jambes la trahirent et elle allait s'écrouler si Elone Kam Afé ne l'avait prise dans ses bras. Elle perdit connaissance.

— Voilà le résultat de ta colère, beau-frère, dit d'une voix implorante le fils de Kam Afé.

Engouang Ondo s'esclaffa :

— C'est la conséquence d'un enlèvement. Tu iras présenter ce cadavre à tes parents !

Il posa sa main avec une douceur infinie sur le front d'Oyane Medza et celle-ci ouvrit les yeux. Elone Kam Afé la remit sur ses jambes en l'appuyant contre sa poitrine. Elle tremblait de peur et aucun son ne pouvait s'échapper de sa gorge contractée.

— N'aie pas peur, dit Beko. Si tu t'expliques clairement, je ne te ferai aucun mal. Alors, parle.

Un peu rassurée, Oyane Medza dit :

— Je te demande pardon, Beko. Toi qui exauces tous les désirs de tes sœurs, toi que nous appelons le délivreur, pardonne-moi ma conduite. C'est volontairement que j'ai consenti à me faire enlever par mon fiancé car je l'aime. Ne lui fais pas de mal. Toute la faute m'incombe.

Elone Kam Afé se taisait. Il avait opté pour la prudence, sentant que s'opposer à Engouang Ondo comportait des risques aux conséquences imprévisibles. D'ailleurs Engouang semblait dans de bonnes dispositions d'esprit qu'il valait mieux exploiter que refouler. Il attendit donc la décision d'Engouang Ondo.

Beko Ondo dit :

— Je te comprends, ma sœur. Mais je dois te dire que vous, mes sœurs d'Engong, me rendez trop complice de vos bêtises. Et c'est à moi que s'en prennent vos parents lorsqu'ils constatent votre inconduite. Je sais que vous vous dites : « Je ferai ceci, je ferai cela parce que Beko me défendra ! » Mais il arrivera un moment où je ne voudrai plus vous défendre. Ce jour-là vous serez livrées à vous-mêmes. Aujourd'hui, je te pardonne car c'est la première fois que tu me demandes un service. Tu peux partir avec ton fiancé. Mais s'il t'arrive un malheur à Etone Abadzik Meko Mengone (1), ne compte pas sur moi. Tu aimes un homme, qu'il soit capable de te protéger en toute circonstance. Je vous souhaite bonne route !

Engouang Ondo disparut comme un fantôme.

Encore abasourdi, Elone Kam Afé demeura un moment immobile, Oyane Medza collée contre sa poitrine. Puis saisissant le ridicule de cette immobilité, il se secoua, réveilla sa fiancée qui commençait à somnoler.

— Veux-tu que nous passions la nuit dans ce village ? lui demanda-t-il.

— Quoi ? Mais non ! ce ne serait pas prudent. Mon frère Obiang Medza se mettra à nos trousses dès qu'il remarquera notre disparition. Inutile donc de nous laisser prendre si près

(1) Abadzik Meko Mengone : Nom d'une autre partie importante du pays d'Okü.

d'Engong. D'ailleurs je te propose d'aller d'abord passer quelques jours à Foula chez Ezomo Ngomo, de la tribu Yemveng, mon oncle maternel. Nous déjouerons ainsi les poursuites de mon frère qui, probablement, foncera directement sur la route conduisant chez les Bibao. Quand il se rendra compte que nous l'avons semé, il rebroussera chemin et se lancera dans la direction de la tribu Yemveng. Pendant ce temps, nous aurons quitté mes oncles, pris un autre chemin et il ne pourra nous retrouver que chez toi. Tu te seras alors préparé pour le recevoir dignement, comme un homme-puissant doit recevoir son beau-frère. J'espère que tu as des moutons, des poules, et que mon frère ne manquera de rien pendant son séjour dans ma nouvelle famille.

— Tu as peut-être raison, mais je te fais savoir que la route d'Edoune Nzok Anvene Obame (1) n'est pas de tout repos.

— Aurais-tu peur de quelque chose ?

— Pas précisément. Seulement une femme devient toujours une charge lourde lorsque l'ouragan souffle.

— Tranquillise-toi. La fille de Medza m'Otoughou ne te gênera en rien.

Ils reprirent leur route. La nuit était calme et douce. Les roussettes voltigeaient çà et là. Au bord d'une rivière qu'ils eurent à traverser, des hiboux d'eau huaient à qui mieux mieux. Sous les arbres, les lucioles zébraient l'espace de leur lumière clignotante que tamisait l'éclat du clair de lune. Un fauve rugit quelque part puis se tut. Son rugissement fit barrir un troupeau d'éléphants tout proche. Ces barrissements éveillèrent une horde de singes qui se mirent à glapir. Ces glapissements tourmentèrent les touracos qui cocolèrent. Un instant, la forêt parut se mettre sur pied. Puis le silence retomba.

Nos deux héros atteignirent rapidement Ayeghe Ening chez Ekare Ova, Nzok Ebeme Alène chez Asseko Biyoghe, Megneng m'Efame chez Ndong Afeme et arrivèrent au croisement des trois chemins. A droite, la route d'Avatok, du côté d'Etone Abadzik, Meko Mengone, qui va au nord-est, vers

(1) Idem.

la tribu Bibao ; droit devant eux, la route de Mikour Megnoung n'Eko Mbègne qui se dirige au nord ; à gauche la route d'Edoune Nzok Anvene Obame qui part au nord-ouest vers la tribu Yemveng. Ils l'empruntèrent. Au point du jour, ils arrivèrent à Nkol Anvame chez Ondo Mvé, passèrent, traversèrent les villages Aboume Nzok chez Ngwa Ondo, Aboume Nzok chez Essono Ava, Biba bi Nzok chez Assok Ndong, les beaux-parents de Ntoutoume Mfoulou, Biba bi Nzok chez Assok Ella, ses oncles maternels, Meka me Nzok chez Ndoutoume Allogho Minko. Ils y passèrent la nuit. Le lendemain matin, ils repartirent du même train, atteignirent Afoup chez Kofane Obame Ndong, prirent le chemin qui se dirigeait à droite, vers Mikour Megnoung n'Eko Mbègne et arrivèrent à Foula chez Ezomo Ngomo de la tribu Yemveng. Cette route, qui vient d'Afoup, traverse la tribu Yemveng, débouche à Maane Meni chez Assangone Obiang, au grand carrefour de quatre chemins, entre la tribu Yemebête située sur le chemin qui va droit au sud et qu'ils avaient quittée au croisement des trois chemins, vers Engong, et la tribu Essissis située sur la même droite, au bord de Melole vers le nord. Elle relie dans cette région Edoune Nzok Anvene Obame à Mikour Megnoung n'Eko Mbègne.

C'est avec une grande joie qu'Oyane Medza et son fiancé furent reçus à Foula. Elle n'y était venue que quand elle n'était encore qu'une petite fille de huit à dix grandes saisons sèches. Maintenant elle avait grandi et venait présenter à ses oncles son jeune mari. Oh ! qu'il était beau ! Les femmes lançaient des cris de joie. Les hommes tiraient des salves de fusil. Les enfants se trémoussaient dans la poussière. Les tam-tams entrèrent en transes et un vacarme d'allégresse s'empara de Foula. Mais laissons un moment Oyane Medza et Elone Kam Afé chez les Yemveng et allons faire un tour chez les Bibao.

CHAPITRE III

Deux jours après le départ d'Elone Kam Afé, Bikuékué-bi-Loroto s'en alla dans la montagne Akouma. Il déboucha sur le plateau alors que le soleil approchait lentement du milieu de sa course. Il s'avança vers l'entrée de la grotte, s'y arrêta à quelques pas. « Qu'a-t-il bien pu faire ici en partant, ce fils de Kam Afé ? se demanda-t-il. Si je ne freine pas la fougue de ce jeune homme à temps, il finira par devenir aussi encombrant que l'était son père. Est-il écrit au ciel que le nom de Kam Afé sera éternellement un obstacle à mon plein épanouissement ? Je n'ai jamais cru qu'après l'élimination de mon frère, j'aurais encore pu m'empêtrer dans les mailles de son fils. J'ai pourtant recommandé aux maîtres de ne pas trop approfondir son initiation, mais j'ignore ce qui est arrivé pendant la grande nuit des mystères (1). J'ai bien l'impression qu'Elone Kam Afé dépasse en puissance tout ce que la tribu Bibao a enfanté jusqu'à ce jour. Si tel est le cas, ma vie ne tient alors qu'à un fil. J'ai beau lui cacher mes intentions, il finira par les découvrir. Et s'il les découvre, je suis bon pour le passé. En tout cas je dois prendre les devants.

Si réellement il est aussi puissant qu'il en a l'air, il est préférable de le jeter dans les griffes de quelque homme-puissant d'Okü. Je n'aurais pas dû le conseiller d'aller voir Nzé Minko. Mais je ne pouvais pas faire autrement. Les lois sacrées sont là ; elles se seraient retournées contre moi. Or je tiens à la vie, moi. Il faut que je vive. Et longtemps. J'aime la vie. Y a-t-il chose aussi merveilleuse que la vie ? La bonne

(1) Nuit où les initiés opèrent des miracles.

chère, les voyages de plaisirs, les femmes... Ah ! les femmes ! Si Dieu n'avait pas fait les femmes, la vie serait une catastrophe. Les rivières n'auraient pas d'eau, les arbres n'auraient pas de fruits, les forêts pas de gibier, les villages pas de cases, la nourriture pas de sel. Le soleil ne s'allumerait pas, la lune serait noire. Le vent soufflerait en bourrasques, l'homme vaguerait comme une chauve-souris par les ténèbres insondables. Une femme, c'est la couleur de la fleur, c'est l'eau fraîche qui coule au pied d'une roche, c'est le jus de canne à sucre qui étanche la soif, c'est la graine d'arachide qui nourrit les familles, c'est l'huile d'Olivier qui fait briller la peau, c'est la brise qui fait rire les plantes, c'est la lumière douce de la lune, c'est la chaleur du foyer, c'est de la mousse, c'est du duvet... Et si elle est belle et souriante, la regarder seulement dissipe la colère, l'amertume, les soucis et procure un apaisement extraordinaire. Le sourire d'une jolie femme est un calmant qui détend les nerfs, met de l'ordre dans l'esprit, annihile la mauvaise humeur. Que serait la vie sans femme ?

Il faut donc que je vive longtemps. Et je ne peux vivre longtemps avec Elone Kam Afé à mes trousses. Alors il faut qu'il disparaisse comme son père. S'il revient d'Engong, ce que je ne crois pas, vu que Ndoutoume Mfoulou et Nzé Medang, sans parler d'Angone Nzok, ne laisseront certainement pas un petit morveux aussi prétentieux qui, de plus, est mon neveu, épouser une fille de la descendance d'Ekang Na, s'il revient d'Engong, je n'aurais plus qu'à lui tendre un piège du genre de celui que j'ai tendu à son père. Comme il a le courage et l'audace dans le sang, il n'y échappera pas. C'est cela, il n'y échappera pas. Il voudra affronter l'obstacle ; alors ce sera sa perte... et mon bonheur. »

Il se rapprocha encore de la porte de la grotte, prit un crayon de résine et traça un rond sur la roche. Silencieusement la porte s'ouvrit. Il s'engouffra dans l'ouverture. Instantanément deux fantômes embusqués firent pleuvoir sur sa tête une volée de coups de marteaux. Bikuékué-bi-Loroto se rejeta hors de la caverne. Il siffla, la porte se referma aussitôt. Il se tâta le crâne meurtri, rendu plus volumineux par d'énormes bosses douloureuses. « Il a rendu ce coin inaccessible, se dit-il, mais il me le paiera cher. S'il s'imagine qu'il reverra ces deux jeunes filles, il se trompe. Il ne les reverra pas. Personne ne les reverra car elles mourront d'inanition Où trouveront-elles à se ravitailler lorsque leurs provisions seront épuisées et qu'Elone Kam Afé aura rejoint son père au pays des fantômes ? Tant pis pour elles ! » Et il retourna au village.

Il ne put dormir de la nuit. Ce jeune homme commençait à chauffer sérieusement son esprit. Des journées se passèrent. Il n'arrivait plus à trouver le sommeil. La présence à ses côtés de ses nombreuses femmes lui devenait indifférente, et même insupportable. Il mangeait sans goût, sans savoir ce qu'il mangeait. Rien n'intéressait plus cet homme d'habitude si jovial, si sensible à la joie et au plaisir. Il n'avait qu'une idée en tête : faire disparaître Elone Kam Afé. Les palabres de la tribu Bibao traînaient sans solution, les mariages étaient célébrés uniquement par les intéressés au lieu d'être l'objet de l'allégresse générale comme de coutume. Les chasses ne rapportaient rien ; les chiens refusaient de dépister leurs frères animaux. La moindre péccadille soulevait des escarmouches, et le désordre commençait à sévir chez les Bibao.

Des gens disaient que Bikuékué-bi-Loroto était devenu apathique, qu'Elone Kam Afé devait se hâter pour prendre la tribu en main, ce qui avait le don d'exaspérer le fils de Loroto. Ainsi donc les Bibao commençaient à fonder leur espoir sur ce bambin ? Il traversait alors des crises de colère dont souvent ses femmes étaient les victimes. Les tribus voisines murmuraient déjà sur la décadence de Bikuékué-bi-Loroto et des Bibao. Il en est toujours ainsi des chefs qui se mettent sous pression et n'arrivent plus à se maîtriser pour discipliner leurs pensées. Ils s'agitent inutilement, agitent leur entourage, hurlent bêtement au beau milieu de la nuit parce que leurs mauvaises pensées leurs créent des cauchemars, voient des ennemis là où il n'y en a pas, se croient persécutés alors qu'ils persécutent d'autres, perdent la bonne direction, s'étiolent et, finalement dépérissent.

Bikuékué-bi-Loroto était rivé à une idée fixe : éliminer Elone Kam Afé. Il voyait et entendait Elone Kam Afé partout : dans sa nourriture, à travers le sourire d'une femme, dans les pleurs d'un enfant, à travers l'ombre du feuillage, dans le bourdonnement des mouches, du vent, du tam-tam,

dans les querelles des villageois, que sais-je ? Elone Kam Afé coassait dans sa tête, dans son cœur, dans son ventre, lui tirait les cheveux, redressait ses poils, refroidissait sa poitrine, l'enrhumait, lui causait des nausées, fatiguait ses articulations en y provoquant des rhumatismes, brouillait sa vue, le faisait éternuer avec une violence inquiétante.

Des semaines comptaient déjà, voire des lunes, depuis qu'Elone Kam Afé avait pris possession de l'esprit de Bikuékué-bi-Loroto. La haine, à son tour, s'était accaparé le fils de Loroto. La haine est la pire ennemie de l'homme. Elle fait plus de mal à celui qui la nourrit qu'à celui contre qui elle est dirigée. Elle est avide du crime comme la faim, assoiffée de sang comme le vampire. Elle fait raisonner et déraisonner, déforme la vérité, fait miroiter le bonheur au-delà de son assouvissement. Maîtresse des illusions, elle te fait faire mille suppositions plus abrutissantes les unes que les autres, te transporte, te transforme, t'occupe, te préoccupe, te lâche, te ressaisit, t'abandonne, t'envahit. Comme un chat d'une souris qu'il n'a pas hâte de dévorer, ou un enfant d'un jouet, elle te tâte, te pèse, te soupèse, te tourne, te retourne. Résistes-tu ? Elle devient câline, se métamorphose en une resplendissante créature, tentante, subjuguante. Elle te présente alors celui dont elle est l'objet sous une face de démon repoussant et cruel. Elle t'excite contre lui, t'arme, t'encourage, te propulse. Tu es devenu son repaire favori, sa terre meuble. Elle s'y enracine et ne te quittera — sauf si exceptionnellement tu te ressaisis à temps — que lorsque tu seras devenu une loque, une épave ou un cadavre.

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
— Qui a encore déchaîné les mélodies ?
— Est-ce ainsi qu'on les déchaîne ?
— Que les oreilles comprennent !
— Qu'elles comprennent le Mvett !

Bikuékué-bi-Loroto sembla se ressaisir. Il se dit : « Ne nous emballons pas, voyons ! Il ne s'agit que d'un gamin

qui n'a encore aucune expérience de la vie, d'un gamin qui se détruira dès le premier obstacle. Décidément je commence à devenir vieux ! Suis-je fou ? M'emporter ainsi à cause d'un gosse ! Inconcevable ! Moi qui ai déjoué Nyébé Mone Ebo à Meka me Nzok, chez Ndoutoume Allogo Minko ? Moi qui ai réussi à éliminer mon propre frère Kam Afé de la tête de la tribu Bibao ? Moi que l'on hait, qu'on craint à cause de ma ruse ? Serais-je fou par hasard ? Au lieu de m'énerver, ne serait-il pas plus ingénieux de tendre à Elone Kam Afé le même piège qui a fait sombrer son père ? Voilà qui résoud le problème. Et d'une façon radicale ! Où se trouverait en ce moment Anvam Eyeghe Bong ? Lui déplairait-il aujourd'hui d'infliger à Elone le même châtiment qu'il a inoculé à son père Kam Afé ? Là est la solution ! Voyons, redoutable Bikuékué-bi-Loroto, aurais-tu perdu la tête ? »

Bikuékué-bi-Loroto consulta son miroir magique. Il regarda du côté du fleuve Mveng Metué. Rien d'anormal. Du côté des fleuves Abonong et Assoumami. Rien. Du côté de Bevuyeng... D'abord un village anormalement grand dans cette partie est de Mikour Megnoung m'Eko Mbègne qu'il connaissait bien. Mais oui ! C'était bien Assia, le village de Mbane Ona. Que s'y passait-il ? Comment ce village était-il devenu si grand ? Il y avait évidemment longtemps qu'il ne s'y était rendu. Des dizaines d'années. Voilà ce qui arrive à ceux qui croupissent chez eux, ceux qui ne veulent pas voyager pour s'informer et s'instruire ! Des transformations se produisent à travers pays, et l'on n'est au courant de rien ! Et c'est encore la faute de ce petit écervelé d'Elone Kam Afé ! Il a fallu le faire grandir par un entretien exigeant, une surveillance constante jusqu'à l'âge de son initiation. Et cet idiot d'enfant n'a pas un grain de reconnaissance dans la tête ! Allons, voilà encore que je m'égare au lieu de voir ce qui se passe sur les rives de Bevuyeng ! Il est d'ailleurs plus sage que je m'y rende. Je ne suis pas retenu par mes occupations. Un petit voyage au centre d'Okü me fera le plus grand bien. Mais où se trouve donc Anvame Eyeghe Bong ?

Il fixa encore le miroir, promena son regard à l'aval de la tribu Yemebem, le déplaça des rives de Benvuyeng vers la gauche, parcourut les tribus Yemilong, Essibame et Yemekak sur la rive droite du fleuve Melole. Et que vit-il ? Au village

Atong chez Nome Mfane de la tribu Yemekak, Anvame Eyeghe Bong se prélassait dans un corps-de-garde, entouré de ses admirateurs habituels. Les cases du village regorgeaient de femmes étrangères, reconnaissables à leur tenue délicate. Le bandit revenait sans aucun doute d'une tournée de rapines avec un énorme butin. A en juger par les petits tatouages qu'elles portaient sur le bras gauche, ces femmes devaient être originaires du côté du fleuve Ebiglibi, vers le Nord. Anvame Eyeghe Bong revenait donc du Nord, allait traverser Melole, atteindre la tribu Essissis et se diriger vers le Sud. C'est le même trajet qu'il avait suivi quand il avait démoli Kam Afé à Maane Meni, chez Assangone Obiang !

Mais, qu'était devenu Elone Kam Afé ? Il jeta son regard, fouilla tous les villages. Aucune trace de son neveu. Il fouilla les villages situés le long du chemin qui venait vers le Nord, ne vit pas Elone Kam Afé. Par contre Obiang Medza m'Otoughou et Nzé Medang étaient en train de prendre leur repas dans un des corps-de-garde d'Ayek Ening chez Ekare Ova. Où allaient ces deux-là ? Il parcourut ce chemin jusqu'à Maane Meni, chez Assangone Obiang, prit l'embranchement qui se dirigeait vers la tribu Bibao, au nord-est. Pas d'Elone Kam Afé. Son regard fit un tour du côté de la tribu Yemenen chez Nzé Minko. Le fils de Kam Afé semblait s'être volatilisé pour de bon. Serait-il déjà mort ? Peu probable. Il l'aurait su par les moyens habituels. Où était-il alors ? Obiang Medza et Nzé Medang seraient-ils à sa poursuite ? S'il avait enlevé une fille à Engong, il se serait dirigé tout droit chez lui comme cela se passe d'ordinaire. Non, il y avait autre chose. Mais quoi ? Il fallait se l'assurer sans tarder.

Bikuékué-bi-Loroto convoqua toute la tribu Bibao. Lorsque tout le monde fut réuni dans son village, il imposa le silence et dit :

— Je vais vous quitter pour un voyage dont je ne peux déterminer la durée. Vous savez tous que depuis que mon fils Elone Kam Afé est parti au Sud, cela fait deux lunes et demie. Je trouve que ce voyage a trop duré et je suis quelque peu inquiet sur le sort de mon fils. J'ai donc pris la décision d'aller le rejoindre. Elone Kam Afé n'est encore qu'un gosse et je crains fort qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur ou simplement une déconvenue. J'espère ne rien avoir à vous

reprocher à mon retour. Le conseil des anciens décidera de tout ce qui pourra intéresser notre tribu pendant mon absence. Quelqu'un a-t-il une question à poser ? Non ? Bon, vous pouvez disposer ! »

Il quitta le corps-de-garde où les gens, un peu ébahis, restaient à analyser la situation :

— Ce village sent la malédiction, dit quelqu'un. Chaque fois que le nom de Kam Afé revient sur les lèvres, c'est le début des événements graves.

— Mais qui les provoque, ces événements graves ? Bikuékué-bi-Loroto est tourmenté, non parce qu'un malheur serait arrivé à son neveu, mais parce qu'il craint justement qu'Elone Kam Afé ne revienne sain et sauf du Sud. Ce voyage qu'il va entreprendre est un prétexte. N'a-t-il pas agi exactement de la même façon lorsqu'il est allé tendre un piège à son frère Kam Afé ? L'avez-vous déjà oublié ?

— Moi, je me rappelle encore exactement ce qui s'était passé à cette époque. Il nous avait mandés tous, alors que son frère était absent, pour nous dire qu'il s'inquiétait du voyage de ce dernier et qu'il allait le rejoindre. Au retour, il a prétendu qu'il était arrivé trop tard à Maane Meni et n'y avait trouvé que le corps de son frère. Des informations qui nous sont arrivées quelques jours après nous ont appris qu'il était arrivé à Maane Meni une semaine avant le combat, qu'il avait rejoint Anvame Eyeghe Bong qui se reposait dans un village des environs, qu'il l'avait quitté après un long entretien, qu'il s'était retiré du côté de la tribu Essissis d'où il avait appris ou feint d'apprendre la mort de Kam Afé. Nous savons qu'il n'est même pas allé poser une question à Anvame Eyeghe Bong et qu'il s'est précipité ici pour nous annoncer cette effrayante nouvelle. Je me souviens qu'un sourire ironique et sournois errait sur ses lèvres pendant qu'il nous narrait ce qui s'était passé à Maane Meni. Je n'aime pas cet homme.

— Je suis de ton avis. Tout son corps respire la jalousie, l'hypocrisie, la lâcheté, la haine. Je préfèrerais avoir Elone Kam Afé pour chef. C'est un garçon franc. Quand il est mécontent, il le manifeste, mais sans excès. Il n'est même pas méchant. S'il l'était, aurait-il laissé la vie sauve à Mbomeyo qui avait parlé de l'assassin de son père en des termes élogieux, et Beka et Oyame qui voulaient lui ravir

ses femmes ? C'est un vrai chef. J'ai assez des complots de ce peureux qu'on appelle Bikuékué-bi-Loroto !

— Tout ce que vous venez de dire est si vrai qu'il est tourmenté depuis quelque temps. Le démon l'habite en ce moment et je suis sûr qu'il prépare un mauvais coup contre Elone Kam Afé. Pauvre enfant ! Que les esprits le protègent !

— Les esprits le protègeront. Deux yeux ne peuvent crever le même jour. Il a réussi à se jouer de Kam Afé, il ne réussira pas à se jouer du fils de Kam Afé. Préparez les tam-tams dès à présent. Nous allons recevoir Elone en grande pompe, quand il reviendra victorieux de ce voyage, avec une fille du Sud.

Ainsi parlaient les Bibao. Bikuékué-bi-Loroto, lui, préparait son voyage pendant ce temps dans sa case. Il ouvrit une grosse hotte enfumée, ramassa des fétiches protège-poitrine, des fétiches protège-crâne et protège-jambes, qu'il mit autour des bras, des grelots magiques qu'il accrocha aux chevilles. Il prit un étui en peau de genette, un étui en peau d'unau, un étui « mon père m'a appris à fuir à temps », un étui en peau de caméléon « je vis de prudence », les avala. Il prit une ceinture en peau de buffle, une ceinture de crocodile, les serra autour de ses reins. Il accrocha deux épées à droite, deux sabres à gauche. Il prit un bonnet en peau de chimpanzé, en peau de panthère, en peau de civette, les mit sur sa tête. Il plongea encore la main dans le panier, prit un petit canif à deux pièces, l'avala. Il dit à sa favorite Bidzime :

— Je pars à Mikour Megnoug n'Eko Mbègne. Je vais voir ce que fabrique mon neveu Elone Kam Afé. Je mettrai au plus deux semaines. Reste tranquille. Je ne cours aucun risque.

— Je ne sais pas, mais ce voyage ne me dit rien de bon. Depuis deux jours, quand j'y pense, mon cœur a des bonds inquiétants. Ces battements, à coup sûr, sont prémonitoires. Alors je te recommande la prudence. Nous autres, femmes, nous entendons et savons beaucoup de choses que nous taisons aux hommes car ils sont trop nerveux. Je sais que ton neveu a juré de venger son père. Je ne sais jusqu'ou peut aller cette vengeance mais je ne saurais trop te recommander la plus extrême vigilance. Va. Tous mes vœux t'accompagnent.

Très ému, Bikuékué-bi-Loroto serra sa femme contre sa poitrine.

***

Depuis deux jours, Bikuékué-bi-Loroto volait vers Mikour Megnoung n'Eko Mbègne. Il n'atterrissait de temps en temps que pour se reposer ou passer la nuit dans un village. Le pays qu'il parcourait lui était familier. C'est là que son père Loroto Ebom, qu'on appelait encore Afé Ebom, l'homme aux deux noms, les entraînait souvent, lui et son frère Kam Afé, quand ils étaient encore jeunes. Bikuékué-bi-Loroto et Kam Afé étaient de mère différente. Bikuékué-bi-Loroto était l'aîné et Kam Afé le second. Mais Loroto Ebom, dit Afé Ebom, avait un faible pour Kam Afé. Cela tenait sans nul doute au caractère affable et ouvert de ce dernier. Kam Afé était un jeune homme qui savait obéir à ses parents, respecter les vieilles personnes selon les normes traditionnelles, se soumettre aux interdits qui confèrent à l'homme assurance et autorité. Très vite, il avait acquis l'estime des Bibao, sauf de quelques envieux, et Afé Ebom avait alors marqué très tôt — mais non sans imprudence — sa préférence pour ce fils à l'avenir prometteur.

Bikuékué-bi-Loroto, lui, était tout le contraire de son frère cadet. Froid, irascible, discourtois, il avait le don d'empoisonner l'atmosphère des réunions de jeunes et des cercles des anciens par des discours acerbes. Il lui suffisait de paraître au milieu des gens pour qu'y règne la tension nerveuse. Ajoutez à cela qu'il était avare, sournois, effronté et vous aurez le portrait moral de l'homme qui avait fait assassiner son frère pour garder les prérogatives de chef de la tribu Bibao.

Lorsqu'avant de mourir Loroto Ebom proclama que son successeur était Kam Afé et non Bikuékué-bi-Loroto, les Bibao poussèrent des acclamations de joie, balayant ainsi l'anxiété qui les avait si longtemps étreints dans la perspective de voir le droit d'aînesse placer le premier fils de leur chef à la tête de la tribu. Mais Bikuékué-bi-Loroto ne put digérer cette humiliation. Une haine mortelle le satura contre son frère et il se promit de rétablir lui-même la situation, puisque son père l'avait délesté de ses droits les plus sacrés. C'est alors qu'il conçut l'ignoble projet de faire mourir son frère. Et pour

atteindre ce but il recourut à un procédé encore inconnu de sa race à l'époque, procédé que ne pouvait concevoir qu'un cerveau extraordinairement voué au mal : le crime par personne interposée.

Il y a tuer et tuer. Si tu tues un inconnu ou un ennemi, on dira que tu as tué. Mais cela a-t-il une grande importance ? Qu'est-ce qu'un inconnu ? C'est un individu aux origines étrangères, un individu appartenant à une autre race, à un autre pays, que tu rencontres au hasard et qui, apparemment, ne cherche à satisfaire que ses propres appétits au détriment des tiens. Et comme la loi de la forêt dit : « Il faut empêcher le léopard de bondir le premier », tu le tues pour prévenir tout danger. Tes frères seront fiers de cet exploit car tout inconnu doit se faire connaître pour ne pas courir une aventure malencontreuse.

Quant à l'ennemi, il n'y a pas d'autre solution : il faut le tuer. Si tu ne le fais pas, lui, il le fera. La préservation de la race, les lois de la solidarité veulent que tout ennemi soit tué. Quelle est la race qui n'a pas eu à combattre des ennemis ? L'homme est infiniment insatiable et crée des intérêts là où il n'y en a pas, là où il ne devrait pas y en avoir. Et si tu t'élèves contre ses desseins, tu deviens son ennemi. C'est la lutte à mort. Aussi la loi de la forêt commande-t-elle que tout ennemi soit tué car il est nuisible.

Mais quand il s'agit d'un frère tout change. Le troisième commandement de l'initiation proclame : « Tu fermeras les yeux sur les défauts de ton frère et le défendras au prix de ta vie pour sauvegarder l'unité et la puissance de la race. » Voilà qui est formel. Les interdits n'admettent pas de transgression et tout homme qui les transgresse est voué à la honte, au déshonneur, à la malédiction, à la mort. Bikuékué-bi-Loroto le savait. On ne doit pas tuer un frère, on ne tue pas un frère. C'est pourquoi, pour tromper son entourage et ne pas être frappé par le troisième interdit de l'initiation, il avait résolu de tuer son frère par personne interposée. Ce procédé changeait- il vraiment le sens du troisième commandement ?

Pour parvenir à ses fins, Bikuékué-bi-Loroto, nous l'avons vu, alla trouver Anvame Eyeghe Bong de la tribu Benvik qui se chargea de la besogne. Mais qui était Anvame Eyeghe Bong ? Un homme terriblement puissant, vivant de brigandages et de rapines, qui ne restait jamais chez lui. A plusieurs reprises, il s'était heurté contre les gens d'Engong, mais avait toujours réussi à leur échapper. Il semait la terreur dans une importante partie d'Okü reliant Mikour Megnoung n'Eko Mbègne à Etone Abandzik Meko Mengone. Il était gigantesque, poilu comme un gorille, avec une tête volumineuse, dure comme un rocher, des bras gros comme des billes d'okoumé, des mollets saillants comme le ventre d'une femme enceinte. Il livra bataille contre Kam Afé à Maane Meni, le vainquit, le tua.

Vengé, heureux, Bikuékué-bi-Loroto retourna chez les Bibao, mais ne put échapper au devoir d'élever le fils de son frère, le jeune Elone Kam Afé. Sentant la suspicion des Bibao peser sur lui, il voulut la dissiper en consacrant son dévouement à l'entretien et à l'éducation de son neveu. Et pendant l'initiation, il ne put trouver la moindre fissure pour introduire dans le mets fétiche quelque produit magique destiné à freiner la puissance d'Elone Kam Afé, car les anciens, n'ayant plus confiance en lui, avaient exercé une surveillance assidue sur le déroulement de toutes les opérations.

Tout cela, Bikuékué-bi-Loroto le repassait en revue tandis que le grelot magique le propulsait vers Mikour Megnoung n'Eko Mbègne. Il se dirigeait vers la tribu des Yemebem. Quand il s'aperçut qu'il n'en était plus séparé que par deux ou trois portées de tam-tam, il atterrit sur un chemin. « Un homme rusé est un homme prudent, se dit-il. Il ne s'agit pas d'arriver à Assia à grand fracas. Les Yemebem peuvent avoir beaucoup changé. Peut-être un homme puissant s'est-il installé chez Mbane Ona. Dans ce cas, je dois éviter d'attirer l'attention sur moi avant de savoir de quoi il retourne. »

Assia avait incontestablement changé. C'était maintenant un immense village à cinq quartiers. Chaque quartier comprenait deux rangées de maisons séparées par une grande cour principale et chaque rangée avait cinq corps-de-gardes. L'espace entre deux corps-de-garde pouvait compter de quinze à vingt maisons avec, derrière elles, des cuisines et des arrière-cours. Adossés à ces derniers, les bananiers, les cannes à sucre, les avocatiers et d'autres arbres fruitiers poussaient à qui mieux mieux, formant trait d'union entre deux quartiers.

Bikuékué-bi-Loroto pénétra dans le deuxième quartier et entra dans un corps-de-garde. Pour ne pas se faire remarquer — il était un homme-puissant mais avec une taille ordinaire — il alla naturellement s'asseoir dans le coin où l'on buvait, en la puisant dans une grande cuvette, de la bouillie de lait de maïs. Il ramassa la feuille de bananier qui servait en la circonstance, en détacha une lamelle large comme la main, en fit une sorte de louche qu'il plongea aussitôt dans la cuvette. Personne ne s'intéressa à lui puisqu'il se comportait comme les autres villageois. Quand la cuvette fut vide, il s'adossa au mur et feignit de s'assoupir. Les hommes continuaient à converser.

— Ainsi donc Asseng Mbane Ona sortira définitivement de l'oveng demain matin ?

— Est-ce encore à demander ? L'on apprête déjà sa maison de pierre. J'y ai été faire un tour tout à l'heure. Des jeunes filles lavent le sol, époussettent les murs, mettent de l'ordre dans toutes les pièces. Mais après sa sortie, il ne restera que quelques jours avec nous car il doit entreprendre un voyage vers le Sud. Le dernier bain de sang qui couronnera sa vie doit être opéré avec un homme ou une femme originaire d'Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient. Il ira donc chercher une personne d'Engong pour l'immoler sous l'oveng. Alors ce sera la gloire pour nous tous.

— C'est facile à dire. Mon grand-père m'a toujours dit que les gens d'Engong sont plus diaboliques que la mort. Je ne les ai jamais vus mais il paraît qu'ils ne reculent devant rien. Supposons qu'un d'entre eux soit immolé sous l'oveng, les autres le laisseront-ils tomber ? Ne viendront-ils pas ici pour le venger ? Je pense, quant à moi, que notre avenir ne sera pas aussi beau que nous l'imaginons.

— On sait que tu es toujours pessimiste. N'empêche que depuis la naissance d'Asseng Mbane Ona, tu as déjà épousé cinq femmes sans dot, que les trois premières t'ont déjà donné des enfants et que les deux autres sont maintenant enceintes. Tu es l'homme qui a le plus profité de la situation, mais qui se plaint tout le temps. Tu ferais mieux de te rappeler ce que tu étais avant la naissance d'Asseng Mbane Ona : un orphelin déshérité n'ayant pas même un commencement de dot.

— Suis-je en train de dire le contraire ? Ce sont justement ces biens que j'ai eus qui me poussent à ne pas souhaiter que notre belle tribu devienne un champ de bataille où coulera beaucoup de sang.

— On ne peut rien obtenir de bon et de solide dans notre monde sans écoulement de sang. C'est le sang d'Emane Toung Mfane et de tant d'autres qui fait aujourd'hui ton bonheur. Ne le perds pas de vue. Et quand nous aurons immolé un natif d'Engong, nous serons encore plus puissants, plus riches. Asseng Mbane Ona commandera les quatre parties du monde et tout nous appartiendra. Ce qu'il faut souhaiter, c'est que les choses aillent plus vite. Les jours, les lunes et les années n'attendent pas notre bon plaisir.

Bikuékué-bi-Loroto ne perdait pas un mot de cette conversation. Il apprit ainsi que Mbane Ona avait un fils très puissant, qui se lavait au sang humain, qu'Asseng Mbane Ona devait couronner sa puissance par l'immolation d'une personne d'Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient. Diantre ! Voilà qui eut simplifié les choses si son neveu Elone Kam Afé avait épousé une fille d'Engong et l'avait ramenée chez les Bibao. Il lui eût suffi, à lui Bikuékué-bi-Loroto, de l'indiquer à Mbane Ona, lequel eût chargé son fils d'aller arracher cette fille des mains d'Elone Kam Afé. Ce dernier se fût alors opposé à Asseng Mbane Ona, lequel eût fini par immoler et la fille et le fils de Kam Afé ! Jamais solution à ce malheureux problème n'eût été aussi simple et aussi bonne ! Mais où pouvait bien se trouver Elone Kam Afé ? Il fallait le retrouver à tout prix, vérifier s'il avait épousé une fille d'Engong et le livrer purement et simplement à Asseng Mbane Ona. Et s'il n'avait rien rapporté d'Engong, Anvame Eyeghe Bong se chargerait alors de lui.

Mine de rien, Bikuékué-bi-Loroto quitta le corps-de-garde et Assia, prit la route qui conduisait vers Maane Meni chez Assangone Obiang. Il n'était pas sûr d'y rencontrer son neveu mais il savait que ce grand carrefour collectionne les nouvelles des quatre coins de l'horizon. D'autre part il se proposait de faire un brin de cour à Assangone Obiang, l'éternellement belle et jeune femme de Mikour Megnoung n'Eko Mbègne.

Trois jours après son départ d'Assia, il arrivait à Maane Meni, le grand village d'Assangone Obiang. Il se fit conduire à la demeure de cette dernière, une grande bâtisse en pierre qui se dressait tout au bout du premier quartier. Etendue mollement dans une chaise longue en liane, la fille d'Obiang Nkemeyong goûtait les délices de l'air frais que lui produisaient deux jeunes filles vierges armées d'éventails.

Assangone Obiang est belle. Elle a la peau brune, presque blanche, une chevelure épaisse, une face harmonieuse, des sourcils abondants, un nez fin, des yeux doux, des lèvres minces, en bonne proportion avec des joues rondes, pas trop charnues. Un petit point noir, juste au-dessus de la ligne sourcilière de l'œil droit, apporte à son visage sans ride une grâce particulière. Son cou est mince et long comme celui d'une biche. Elle a des bras longs terminés par des doigts effilés aux ongles pointus et rouges, des seins fermes, agressifs, bouleversants, des cuisses grosses, des jambes appétissantes. Quand elle parle ou quand elle sourit, une ligne lumineuse se déplace sur son visage aux accents juvéniles. Si elle rit, ses lèvres délicieuses découvrent ses dents plus blanches que les fleurs d'un papayer. Son regard, légèrement voilé d'une note de timidité, est réellement envoûtant. On dit qu'Assangone Obiang ne peut plus savoir le nombre de grandes saisons sèches qui illustrent son âge car elles sont trop nombreuses. Mais à la voir, on se croirait en présence d'une jeune fille de vingt ans qui vient à peine de s'épanouir. Non, mes frères, je vous le dis, Assangone Obiang est une belle femme. Et si j'ajoute qu'elle a le don d'infliger des frissons délirants à ceux qui l'approchent pour les prédisposer à mieux l'aimer, vous comprendrez pourquoi Maane Meni est devenu un grand village qui a plus d'hommes que de femmes.

En effet, très peu de ses amoureux songent à retourner chez eux. Ses courtisans finissent par s'installer dans le village, oublient leur famille, n'ont plus dans la tête qu'une idée : boire assidûment Assangone Obiang des yeux pendant les quelques brefs, trop brefs instants journaliers que sa générosité accorde à chacun d'eux. Et pour plaire à cette femme cruellement belle et vicieuse, ces hommes se livrent à des œuvres de bassesse les plus odieuses. Mais le langage des cordes interdit au joueur de Mvett de livrer à vos honorables

oreilles le détail des choses aussi désagréables. Et chaque jour le nombre de courtisans croît, le village s'agrandit. Et Assangone Obiang exerce sur ces hommes un pouvoir tyrannique qui les rend plus dociles, plus malheureux.

Dès qu'elle l'aperçut, elle gratifia Bikuékué-bi-Loroto de son plus séduisant sourire. Il déploya le sien non moins séduisant mais malicieux.

— Je te croyais disparu de ce monde, dit-elle. Je ne me rappelle plus le nombre d'années écoulées depuis ton dernier passage ici. Où as-tu donc été ?

— Toujours chez moi. La mort de mon frère m'a déprimé. Je n'avais plus le courage de voyager. Mais, comme on dit, le cœur de l'homme est capable de s'adapter aux plus grands changements. Je commence à reprendre goût à la vie.

Assangone Obiang congédia les deux jeunes filles afin de rendre plus intime son tête-à-tête avec Bikuékué-bi-Loroto.

— Il y a de la vérité dans ce que tu viens de dire, reprit-elle. Cependant il me semblait que la mort de ton frère t'avait apporté un grand soulagement.

Bikuékué-bi-Loroto se demanda où voulait en venir cette sorcière. Serait-elle au courant de ce qui s'était passé ? Il fit l'étonné :

— Vraiment ? Et pourquoi donc ?

— Je n'en sais rien. Je me suis longtemps posé des questions... stupides. Je ne comprenais pas le rôle que tu as eu l'air de jouer dans ce drame. Finalement, je me suis dit que je n'étais au fond qu'une pauvre femme dotée d'une cervelle de biche. A propos je t'apprends que Anvame Eyeghe Bong, l'assassin de ton frère est arrivé à Maane Meni ce matin. Il loge au deuxième quartier. D'autre part un jeune Bibao que tu dois certainement connaître comme ta main, puisqu'il porte le nom de ton frère, est également mon hôte depuis hier soir. Je l'ai logé à l'autre bout de mon quartier, dans la grande maison que tu aperçois d'ici. Il vient d'Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient, où il a épousé une jeune fille très belle, Oyane Medza, fille de Medza m'Otoughou. Il sortait du côté d'Edoune Nzok Anvene Obame, de la tribu Yemveng, chez les oncles maternels de son épouse. Il est très beau, ce jeune homme, et j'en ai grande envie. Je ne crois pas le relâcher

avant qu'il ne m'ait prouvé qu'il porte réellement le sang de Kam Afé car son père, lui, l'avait chaud.

— Et que feras-tu de moi, alors ?

— Oh ! toi ? Mais tu es trop vieux. Je ne m'intéresse plus qu'aux jeunes générations. Elles ont de la technique ; c'est du nouveau, mon bon ami !

Une chaleur de jalousie frisotta les narines de Bikuékué-bi-Loroto.

— Mais dis donc, te crois-tu encore jeune ? Il faut te rendre à l'évidence, tu es plus vieille que moi.

— C'est moi qui te demande de te rendre à l'évidence. Vois toutes ces cases. Elles grouillent de jeunes gens de moins de vingt-cinq ans qui m'adorent. C'est la meilleure preuve que je n'ai encore qu'une vingtaine de grandes saisons sèches. Et mon superbe physique, ne dit-il rien ? L'année prochaine, j'aurai diminué d'un an. C'est le rajeunissement, mon amour. Rien de tel.

Mais Bikuékué-bi-Loroto ne l'écoutait plus qu'à moitié. Une sueur chaude lui brûlait les tempes, les mains, le ventre, les jambes. Son cœur grondait dans sa poitrine. Les événements se précipitaient et s'il ne réagissait pas immédiatement, il risquait d'être dépassé. Un tremblement nerveux le secouait des pieds à la tête. Assangone Obiang l'observait tranquillement avec un sourire discret au bord des lèvres. « Quel vieux fripon ! pensait-elle. »

— Je dois m'en aller, dit-il. Je vais aller voir mon neveu et lui dire de regagner de suite la tribu Bibao. Elone Kam Afé ne doit en aucun cas se trouver face à face avec Anvame Eyeghe Bong.

— Fais comme tu veux, dit Assangone Obiang, feignant l'indifférence.

Bikuékué-bi-Loroto passa une dizaine de cases et, au lieu de se diriger vers la case qui abritait le fils de Kam Afé et sa jeune femme, tourna à droite, disparut dans les arrière-cours, reparut au deuxième quartier et alla rejoindre Anvame Eyeghe Bong.

Au même moment, Assangone Obiang manda Elone Kam Afé et son épouse. Dès qu'ils entrèrent dans sa case, elle dit à Elone :

— Je te prie de m'écouter, fils de Kam Afé. Ne va pas imaginer tout ce qu'on raconte à mon égard pour tenter d'avilir ma personne. J'aime à séduire les hommes, c'est un fait. Je serais même très heureuse de passer un agréable moment avec toi. Mais à présent la situation est grave en ce qui te concerne, et je ne peux encore tolérer que le sang de Kam Afé coule dans ce village. Ton oncle Bikuékué-bi-Loroto vient de me quitter à l'instant ; il est sans doute en train de tramer un complot avec Anvame Eyeghe Bong contre toi. Je te conseille de rester dans ma case qui est inviolable ou de te sauver immédiatement avec ta femme. Tu peux retourner chez tes beaux-parents à Engong où nul homme au monde ne pourra prétendre venir te déloger. Il t'appartiendra de me témoigner ta reconnaissance plus tard. Je ne suis pas une sorcière comme le bruit en court.

Tout d'abord Elone Kam Afé se vida de son sang. S'il était blanc, il eût changé de couleur. Le margouillat siffla dans son estomac. Un toucan pleura dans sa tête. Une grosse abeille s'envola de son oreille gauche en bourdonnant. Sa peau se hérissa d'ampoules pustulentes qui crevèrent, laissant s'échapper un flot de sueur abondante. Sa gorge se contracta, il chercha en vain un peu de salive dans sa bouche. Ses narines se dilatèrent, éjectant deux genettes qui s'enfuirent en ronronnant. La colère, une colère épouvantable, s'était emparée du fils de Kam Afé. Il réussit cependant à parler :

— Je te remercie, Assangone Obiang. Je place sous ta protection ma femme Oyane Medza. Je vais attendre au corps-de-garde Anvame Eyeghe Bong. C'est dans ce village qu'il a assassiné mon père. C'est dans ce village que je le combattrai. L'occasion est unique, je ne saurais la laisser s'évanouir. Quant à mon traître d'oncle, il peut dès à présent aller manger ce qui lui reste de moutons dans la cour. Ses jours sont comptés.

Assangone Obiang tenta en vain de dissuader Elone Kam Afé de livrer bataille à un homme aussi puissant que Anvame Eyeghe Bong. Oyane Medza, effrayée, implora son mari de ne pas se battre avant l'arrivée de son frère Obiang Medza qui devait certainement être à leur poursuite. Mais rien n'y fit. Elone Kam Afé quitta les deux femmes et alla s'installer au corps-de-garde tout proche.

Bikuékué-bi-Loroto traversa la cour et entra dans une

grande case devant laquelle un nombre impressionnant de bagages étaient alignés. Il pénétra dans la case et se trouva nez à nez avec l'énorme Anvame Eyeghe Bong. Ils se serrèrent la main.

— Tiens ! s'écria l'homme de la tribu de Benvik. Cela fait bien longtemps que nous ne nous sommes plus revus. Mais je sais que tu ne te déplaces jamais sans but. Qu'as-tu de nouveau à m'apprendre ?

— Pas grand' chose pour l'instant. A moins que tu ne t'intéresses à la progéniture de ton ancien ennemi Kam Afé. Son fils Elone Kam Afé, grand garçon d'environ vingt-trois grandes saisons sèches, passe sa lune de miel au premier quartier du village avec la fille de Medza m'Otoughou d'Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient.

— Cette fille est-elle belle ?

— Très belle. Plus belle certainement que toutes ces femmes que je vois et que tu ramènes du Nord.

— Alors tout va bien. J'arrache la fille et je tue le jeune homme. C'est tout ce qu'il y a de plus simple. J'y vais tout de suite.

Ils se séparèrent. Bikuékué-bi-Loroto voulait assister sans être vu au combat qui allait opposer Elone Kam Afé à Anvame Eyeghe Bong. Il ne pouvait s'interroger sur l'issue de cette bataille. Un homme de la trempe du Benvik n'a même pas à se battre contre un gosse de l'âge d'Elone Kam Afé. Il lui suffit de faire semblant de se battre afin de fatiguer le jeune homme. Dès qu'il se trouve bien harassé par des efforts inouis et inutiles, on lui coupe la tête. Mais Bikuékué-bi-Loroto voulait voir jusqu'à quel point résisterait son neveu, puis assouvir sa vengeance lorsque la tête d'Elone Kam Afé volerait comme une calebasse qu'on lance en l'air. Il se cacha dans une case, pratiqua un trou dans le mur d'écorce à travers lequel son regard couvait la cour du village. Il venait à peine de s'installer dans son poste d'observation que Anvame Eyeghe Bong pénétrait dans le corps-de-garde où se trouvait Elone Kam Afé...

Je sème le vent !
Oui !

Je tire l'éléphant !
Oui !
Ce jour est un dimanche !
Oui !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Repartons maintenant à Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient et voyons ce qui s'y est passé après l'enlèvement de Oyane Medza.

Le lendemain de cette nuit de double évasion, Beyeng Ezomo, la mère d'Oyane Medza, étonnée de ne pas entendre sa fille vaquer à ses occupations matinales habituelles, va ouvrir sa case. Celle-ci est vide et froide. Les étagères révèlent un grand désordre, des objets traînent ça et là. On sent que la propriétaire a eu une certaine hâte dans ses préparatifs, mais qu'elle a emporté l'essentiel de ses affaires. Beyeng Ezomo ne s'alarme pas. Toutes les mères connaissent la folie qui accapare les jeunes filles amoureuses. Ne sont-elles pas, elles-mêmes, passées par là ? Néanmoins elle avise Obiang Medza m'Otoughou de sa découverte. Celui-ci vérifie ses dires en explorant la maison des étrangers qu'il trouve naturellement vide. Les deux jeunes gens se sont envolés. Mais comment ont-ils pu tromper la vigilance de Beko Ondo Mba ?

Obiang Medza m'Otoughou, le village d'un riche ne manque jamais d'un mâle en qui l'on fonde les espoirs, informe son père de l'enlèvement d'Oyane Medza par Elone Kam Afé.

— Il faut les poursuivre, dit Medza m'Otoughou. Inutile de ramener ta sœur. Va simplement valider son mariage et l'installer dans son nouveau foyer selon les règles traditionnelles. Fais-toi accompagner d'un de tes frères d'Engong. Il est toujours plus sage d'aller à Okü en groupe.

Obiang Medza, la lame tranchante de Medza m'Otoughou, après s'être habillé en guerrier, bondit et atterrit à Nkok Nyong chez Medang Endong Oyono.

— Hé ! cria-t-il, fils d'homme Nzé Medang, viens vite. Il y a du nouveau ! On s'ennuie à Engong ! Allons nous promener quelque part afin de changer d'atmosphère ! Qu'en penses-tu ?

— Tu ne pouvais mieux tomber, exulta Nzé Medang. Tous mes fétiches se rouillent. C'est à croire que fils d'homme Engouang Ondo a la ferme intention de nous réduire au rang d'antilopes inoffensives. Comme si les hommes-puissants d'Okü avaient déjà renoncé à leurs prétentions sur le territoire d'Engong ! Allons-nous-en. Et en douce !

Obiang Medza et Nzé Medang figurent parmi les jeunes gens d'Engong qui s'aiment le plus. Ils ont l'habitude d'affronter les mêmes ennemis, de courir les mêmes aventures. Nzé Medang est agressif comme son père, Obiang Medza modéré comme le sien. Quand ils voyagent ensemble, ils forment un couple concordant, parfait.

Bras dessus, bras dessous, ils prennent la route de Mikour Megnoung n'Eko Mbègne, feignant les innocents pour tromper la surveillance de Ntoutoume Mfoulou. Mais Nyébé Mone Ebo se laisse rarement posséder.

— A-aké ! dit-il. Où allez-vous ? C'est du désordre ! Avez-vous la permission du fils d'homme Angone Endong, soufflet ramollisseur des métaux, l'écureuil de la saison des pluies aux neuf nids ? Où vous croyez-vous ? Dites-le moi tout de suite.

— Elone Kam Afé a enlevé Oyane Medza m'Otoughou, dit Obiang Medza. Nous allons de ce pas à la tribu des Bibao, comme le veut la coutume. Y a-t-il du mal à cela ?

— Non. Mais soyez vigilants là-bas. Et si d'aventure vous rencontrez Bikuékué-bi-Loroto, détachez sa tête des épaules. Il a assez vécu et rusé. Oyane Medza ne sera jamais tranquille dans son foyer si ce fourbe continue à vivre.

— Je me charge de ça, s'extasia Nzé Medang. Sa route est dans mon tuyau de pipe. Dès qu'il me verra, il devra savoir que sa fin a sonné.

— Alors, allez-y et souvenez-vous : un guerrier ne provoque personne, mais un guerrier est impitoyable et cruel.

Les deux jeunes gens franchissent alors Dzame Anen, parviennent chez Ozomozomo, l'homme qui supporte la descendance d'Ekang Na, s'y approvisionnent en tabac, poursuivent leur route droit vers le Nord. Chemin faisant, ils arrivèrent à Meyegha m'Eto, chez Ndong Obour. Une femme sort d'une case en poussant des cris de joie.

— Je suis contente de te voir, gendre Nzé Medang, dit-

elle. Il y a longtemps que je t'attendais. Voici. L'injustice et la tromperie règnent maintenant dans ce village. Pourquoi restes-tu si longtemps à Engong sans venir nous voir ? Tu sais bien que nous, les pauvres femmes, ne pouvons avoir la paix que lorsque les hommes appréhendent tes allées et venues. Si tu as oublié mon nom, je m'appelle Mimbui et mon mari Owono. Il m'aimait beaucoup, mon mari, quand il m'a épousée. Il me surveillait constamment, se montrait jaloux, me frappait au moins trois fois par lune. J'étais alors fière et heureuse. Mais aujourd'hui, tout cela s'est envolé. Je peux rester toute la journée à la plantation, il ne me posera même pas une question à mon retour. Je passe des nuits entières à la danse sans qu'il vienne m'y rejoindre. Et lorsque les autres hommes se fâchent contre leurs femmes qui n'ont pas vite quitté le tam-tam, j'ai honte de rentrer toute seule à la maison. Je peux l'injurier comme une folle, il ne daignera pas me prêter la moindre attention. Depuis que j'ai senti la gifle maritale — O le merveilleux geste d'un mari qui aime ! — je ne me rappelle plus le nombre de lunes qui se sont succédé. Toi-même, gendre Nzé Medang, dis-moi, comment une femme peut cohabiter avec un mari qui ne la bat pas ? C'est pourquoi je porte plainte contre Owono, mon époux.

— Où est cet Owono ? gronde Nzé Medang. Qu'il vienne ici tout de suite !

Owono sort tout tremblant du corps-de-garde, éteint sa pipe et se présente devant la panthère souple.

— As-tu entendu la plainte de ta femme ?

— Oui, beau-frère Nzé Medang.

— Qu'as-tu à répondre ?

— J'aime ma femme, c'est pourquoi je lui laisse faire ce qu'elle veut. Je ne comprends pas pourquoi se plaint-elle.

— Tu es un abruti, dit Nzé Medang. Une femme est faite pour être surveillée, battue, malmenée. Désormais tu la battras deux fois par lune, les gifles que tu lui prodigueras de temps en temps non comprises. Me saisis-tu ?

— Oui, beau-frère Nzé Medang.

— Alors, commence immédiatement.

Owono empoigne sa femme Mimbui, lui distribue force gifles et coups de pieds. Elle crie, gesticule, gigote, s'échappe et s'enfuit dans sa case, mi pleurant, mi riant. Et quand Nzé

Medang et Obiang Medza ont disparu à l'autre bout du village, elle court, les rattrape et dit :

— Gendre Nzé Medang, je te remercie pour le jugement. Tiens ces deux œufs, c'est tout ce que je possède.

Nzé Medang met les œufs dans son sac, lui caresse les joues et les fesses. Une sensation agréable la transperce, un spasme la bouleverse et il s'en faut de peu qu'elle ne s'écroule par terre. Mais son mari l'a poursuivie. Il la saisit brutalement, lui donne une gifle violente et l'entraîne, réellement jaloux cette fois. Obiang Medza et Nzé Medang éclatent de rire et continuent leur chemin.

Après une longue marche, ils débouchent à Ayeghe Ening, chez Ekare Ova, où Bikuékué-bi-Loroto les a vus en fouillant tout le pays à l'aide de son miroir magique. Ils déjeunent. Dans l'après-midi, ils reprennent leur voyage. Ils conviennent de se diriger droit vers le Nord jusqu'à Maane Meni, chez Assangone Obiang. Là ils espèrent obtenir des nouvelles de leur sœur et d'Elone Kam Afé.

Entre Ayéghe Ening et Nzok Ebeme Alène, ils entendent le son des grelots et le hurlement des chasseurs dans la forêt. Les chiens aboient : le gibier est dépisté. Quelques coups de fusil assourdissent les oreilles. Puis des appels. Puis le silence. Nzé Medang et Obiang Medza s'asseyent sur un tronc d'arbre au bord de la route pour attendre les chasseurs. Quelques instants après des murmures leur parviennent du sentier qui sort de la forêt. Quelqu'un appelle des chiens : An ! an ! an ! Angone ! Angone ! Engouang ! Engouang ! an ! an ! an ! »

— Quel affront ! Quelle audace ! dit Nzé Medang. Ils donnent les noms d'Angone et d'Engouang à leurs chiens ! Que n'entendront pas mes oreilles ?

Mais déjà des hommes débouchent du sentier, surchargés de deux sangliers. Quand ils aperçoivent les deux immortels, il est déjà trop tard pour rebrousser chemin.

— Avancez, dit Nzé Medang, et posez le gibier à terre.

Les chasseurs s'exécutent. Les chiens, la langue pendante, s'arrêtent comme leurs maîtres. Le silence pèse. Nzé Medang le rompt en disant :

— Quels beaux chiens vous avez ! Montrez-moi les deux qui s'appellent Angone et Engouang.

Croyant à des éloges, Mekono, le propriétaire des deux

chiens, les saisit par le collet et les présente à Nzé Medang en souriant.

— Les voici, dit-il. C'est mon oncle maternel qui me les a offerts. Je peux te dire qu'ils sont bons chasseurs. Ce sont eux qui ont dépisté les deux sangliers que voilà.

Nzé Medang dit :

— Et ils portent de beaux noms. Sais-tu aussi que deux hommes portent ces noms ? Il y a à Engong : Angone Endong Oyono, soufflet ramollisseur des métaux, l'écureuil de la saison des pluies aux neuf nids, le téméraire, destructeur des villages, « La Fourche » qui vit chez les vivants comme il vit chez les fantômes, l'homme qui ignore la pitié et l'horreur. Le connais-tu ? Il y a à Engong : Engouang Ondo, l'irréductible fils de Ondo, le bélier qui cogne dans la cour d'Ondo Mba, l'Altier, le palmier solitaire qui berce ses jeunes pousses, l'unique fils d'Ondo Mba qui apprend la magie aux magiciens, le dominant qui domine les vivants, les morts, les esprits, ceux d'Edoune Nzok Anvame Obame, ceux de Mikour Megnoung n'Eko Mbègne, ceux d'Etone Abandzik Meko Mengone. Et pour toi, ces deux hommes sont des chiens, n'est-ce pas ?

Mekono n'a pas le temps de protester. Le fils de Medang Boro saisit un sabre, tranche la tête des chiens, fend les deux sangliers, les vide, en fourre un dans son sac, l'autre dans le sac d'Obiang Medza, et dit, s'adressant à Mekono :

— Quand tu auras d'autres chiens, nomme-les : Ongabigne et Avasso. (« Tu attraperas » et « le lieu de la mort de l'antilope ».)

Ceci dit, les deux hommes d'Engong poursuivent tranquillement leur route. Les chasseurs se regardent sans rien dire. Mekono écrase finalement le silence en pleurant : « Ah ! Mes chiens, mes bons chiens ! » L'un des chasseurs épaule son fusil et tire dans la direction des Immortels.

— J'ai dû abattre l'un d'eux, dit-il, tout excité. Je vous ai toujours dit que je suis plus courageux que vous tous. Je me demande à quoi servent vos fusils ! Quelle bande de froussards !

— Tu ferais mieux de te taire et surtout de ne pas gaspiller la poudre. C'est déjà heureux qu'ils n'aient pas abattu

l'un de nous ! Qui crois-tu tuer parmi eux, Nzé Medang ou Obiang Medza ?

***

O maman ! Qui a encore déchaîné les mélodies ?
Est-ce ainsi qu'on les déchaîne ?
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

***

Les deux Fonos arrivent à Nzok Ebeme Alène où le corps-de-garde est plein de monde. Des femmes sont assises dans la véranda de la case tout proche. Un homme debout à l'entrée du corps-de-garde tient un chasse-mouches et parle. En voyant les Délogeurs, il s'arrête au milieu de la phrase, s'aperçoit qu'il est trop tard pour s'enfuir et prend le parti le moins compromettant :

— Ah ! Nous avons vraiment de la chance aujourd'hui. Voici beau-frère Nzé Medang, notre juge préféré. Que les plaignants se plaignent. Tout ira bien. Ceux qui ont tort auront raison et la raison aura tort d'avoir raison... d'avoir... d'avoir tort...

— Que racontes-tu, toi ? demande Nzé Medang.

— Oh ! beau-frère Nzé Medang, j'ai beau les conseiller, toujours des palabres. Maintenant que tu es là, je te cède la parole. Ils ne m'obéissent plus.

Nzé Medang se carre dans un fauteuil à l'entrée du corps-de-garde tandis qu'Obiang Medza prélève dix jeunes femmes de la foule pour préparer le repas du soir.

— Que tous les plaignants s'alignent devant moi, ordonne le neveu de la tribu des joues pleines.

Les gens se mettent en ordre dans la cour. La plupart sont des femmes.

— Commence, dit Nzé Medang à une femme excessivement belle qui se tient devant lui.

Elle ouvre la bouche, hésite, puis dit :

— Je m'appelle Bissè et mon mari Ekola. Je ne voudrais pas que tout le monde entende l'objet de ma plainte. Un différend s'est instauré entre mon mari et moi. Si tu le veux bien, je préfère te le dire de bouche à oreille.

— Viens à mon oreille, dit Nzé Medang.

La jeune femme lui colle les lèvres à l'oreille et chuchote :

— Gendre Nzé Medang, je ne dors pas depuis trois grandes saisons sèches que mon mari m'a mise sous son toit. Il ne se fatigue jamais. Raide comme une liane. Même le buffle accorde un répit à sa femelle. J'ai mal au bas-ventre. A cette allure je suis certaine de ne pas avoir d'enfants. Ne pourrais-tu pas faire quelque chose ?

— Et si je te propose le divorce ? murmura Nzé Medang.

— Non. Surtout pas ça. Je l'aime et s'il me quitte, je me suicide. Ce que je voudrais, c'est un peu de repos de temps en temps.

— Alors je vais lui proposer d'épouser d'autres femmes.

— Sois gentil, gendre Nzé Medang. Je n'ai aucune envie de partager mon mari avec une autre. Non. Mais je suis sûre qu'en lui imposant de me laisser me reposer trois nuits sur sept, il t'obéirait. Ne vois-tu pas que je suis maigre ?

Bissè se retire et Nzé Medang appelle Ekola.

— L'homme aux bracelets d'ivoire approche.

Il se penche et Nzé Medang lui sussurre à l'oreille :

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Ne sais-tu pas que les excès conduisent à la dégénérescence et au dépérissement ? Comment oses-tu t'acharner ainsi sur ta pauvre femme comme un chien sur un os ? Réfléchis un peu, voyons. Ne désires-tu pas avoir des enfants ? Et crois-tu en avoir à cette allure ? C'est du vice !

— Mais, beau-frère Nzé Medang, c'est moi qui devrais me plaindre. Je reconnais que ma femme est très belle et que je l'aime d'un amour maladif. Ce qu'elle ne t'a pas dit, c'est que le jour où j'essaie de ne pas la toucher, elle me boude, ne prépare plus à manger, ne va plus au champ, ne s'occupe plus de rien. Elle est insatiable, inexorablement insatiable. Je suis mort, beau-frère Nzé Medang, mort, mort. Evidemment, à force d'habitude, je suis devenu aussi assoiffé qu'elle. Je ne peux plus m'en passer. C'est une artiste. Tiens, maintenant que j'y pense, j'en ai déjà envie. Ne pourrais-tu pas me laisser

l'entraîner pour quelques instants dans ma case ? J'aurai toujours un prétexte afin de détourner l'attention des curieux.

— Pour qui me prends-tu, tonitrue Nzé Medang qui se calme aussitôt, se rendant compte que ses qualités de juge sont mises à rude épreuve. Il met la main dans un petit sac, en retire une petite perle et dit :

— Avale ça. Tu t'apaiseras.

Ekola s'inquiète :

— Qu'est-ce que c'est ? Vais-je devenir impuissant ? Mon père m'a toujours interdit de boire des fétiches.

Mais Bissé qui a vu le geste de Nzé Medang s'inquiète à son tour. Que deviendrait sa vie si son mari se ramollissait ? Elle s'approche des deux hommes et, le plus bas qu'elle peut :

— Ne lui administre pas ça, Nzé Medang. Il risque d'avoir des maux de tête toute la journée et toute la nuit. Et quand il est malade je n'ai plus de repos.

Nzé Medang s'énerve :

— Allez au diable tous les deux, et que je ne vous voie plus devant moi, sinon... Je n'ai pas de temps à perdre avec des gens qui ne savent même pas ce qu'ils veulent.

Ekola entraîne sa femme, plutôt content du verdict.

— Ça, c'est justice, s'exclame quelqu'un.

— Je vous l'avais dit, approuve un autre.

— Aux suivants, dit Nzé Medang.

Une femme et un homme s'approchent. La femme dit :

— Gendre Nzé Medang, je préfère aussi te parler à l'oreille comme ma camarade Bissé qui m'a précédée.

— Quoi ? s'inquiète le fils de Medang Boro. Si ce sont des confidences gardez-les pour vous.

— Non, gendre Nzé Medang, s'empresse d'ajouter la jeune femme, c'est plus qu'un secret. C'est très grave et c'est pourquoi je te supplie de me laisser parler à ton oreille.

— Tu seras la dernière à le faire, lance la panthère souple en guise d'avertissement.

Elle se penche, les lèvres sensuelles, la gorge frissonnante.

— Gendre Nzé Medang, je suis la femme la plus malheureuse de la vie. Mon mari que voici est un homme vigoureux comme te le montre sa carrure. Mais au lit, il est plus mou qu'une grenouille. Deux à trois fois par lune seulement ! Te rends-tu compte ? Je lui ai suggéré à maintes reprises de

manger de la cola, il n'en veut pas. Je lui ai préparé un mets fétiche, mais à peine en avait-il avalé quelques gorgées qu'il s'est mis à vomir. Je ne sais plus que faire. Toute la nuit j'ai les nerfs à bout. Un si beau mari ! Vraiment je n'ai pas de chance. S'il avait d'autres femmes, j'attribuerais son attitude aux manèges de mes rivales, mais je suis son unique épouse et je sais qu'il n'a pas d'amantes. Ne peux-tu pas trouver quelque chose ?

La femme se retire et son mari prend sa place.

— Pourquoi méprises-tu une si belle femme ? demande Nzé Medang.

— Je ne sais pas, beau-frère Nzé Medang. Je n'ai pas envie d'elle. J'aime seulement la contempler, mais quand le moment crucial arrive, j'ai du dégoût.

— Et pourquoi n'épouses-tu pas d'autres femmes ?

— Je n'ai plus de dot.

— Alors, divorce d'avec elle, reprends ta dot et épouse une autre femme.

— Je n'ai pas envie de divorcer. C'est celle-ci que je veux garder.

Nzé Medang plonge la main dans son sac, en sort un œil de colibri, le donne à l'homme qui l'avale aussitôt.

— Prends le bras de ta femme, ordonne Nzé Medang. Comment te sens-tu ?

— C'est radical s'exclame l'homme. Je le sens monter de la pointe des pieds. Me permets-tu d'embrasser ma femme ?

— Allez-vous en, dit Nzé Medang.

— Ça, c'est justice, s'écrie quelqu'un.

— Je vous l'avais dit, approuve un autre.

— Aux suivants, dit Nzé Medang.

Deux hommes, Ango et Bibang, s'avancent. Ango dit :

— J'ai trois femmes, beau-frère Nzé Medang. Bibang a commis l'adultère avec toutes les trois. Elles sont publiquement devenues ses amantes. Il me trouve sucré comme le jus de canne et il ne peut pas étancher sa soif ailleurs. N'y a-t-il pas d'autres femmes dans ce village ?

— Est-ce vrai, Bibang ?

— Oui, beau-frère Nzé Medang.

— Es-tu marié ?

— Oui. J'ai quatre femmes.

— Et pourquoi poursuis-tu alors les femmes de ton frère Ango ?

— Je les aimes toutes les trois.

— Bon, aligne tes quatre femmes ici et Ango les siennes là. Bien. Ango, prends les quatre femmes de Bibang, la quatrième est le prix des adultères, et Bibang prends les trois femmes d'Ango.

— Ça, c'est justice !

— Je vous l'avais dit !

— Aux suivantes, dit Nzé Medang !

Ce singulier tribunal tient ses assises jusqu'à la nuit tombante. Ensuite Nzé Medang et Obiang Medza gagnent la case aux étrangers pour manger, se reposer et dormir. Quand toutes les portes se sont fermées et que le village a clos ses paupières, Nzé Medang quitte sa chambre. Il va ouvrir la case d'Ekola et lui dit : « Prête-moi ta femme pour la nuit. Je te la rendrai avec un large pourboire demain matin ! » Ekola, le cœur torturé par l'amertume, laisse sortir Bissé et maudit la nature qui n'a pas rendu tous les hommes physiquement égaux.

Bissé est heureuse. Son stratagème a réussi à souhait. Depuis longtemps, elle cherchait le moyen de devenir l'amante d'un Fono, surtout de ce Nzé Medang dont l'effronterie emballe les femmes. Chaque fois qu'il passait à Nzok Ebeme Alène, elle ne manquait pas d'attirer son attention, dans l'espoir qu'il s'intéresserait à elle. Mais il s'était toujours montré indifférent à ses avances. C'est alors qu'elle imagina le procédé le plus sûr pour le séduire et se promit de le mettre à exécution à son prochain passage. Un homme normal, mis dans les confidences amoureuses d'une femme aguichante, est irrésistiblement attiré par elle. C'est ce qui arriva à Nzé Medang ce jour-là. Son esprit fut accaparé par Bissé, la devina sous tous les angles, s'enflamma. Le soir venu, il se décida à la posséder pour une nuit.

Il l'emmène dans sa chambre et tous deux se transportent aussitôt aux sources de l'amour. Ils s'animent, se mènent, se démènent, se malmènent, frissonnent, s'enchantent, s'expirent, recommencent. Le matin, quand le fils de Medang Boro se lève, il a les yeux cernés, le regard brumeux, la bouche pâteuse, le corps vide. Ils se séparent, Nzé Medang pensant

que cette jeune femme est une fournaise inextinguible et Bissé se disant qu'elle aurait atteint l'apogée de l'amour si Nzé Medang était son époux.

Poursuivant leur route, les deux Fonos parviennent à Megneng m'Efame, chez Ndong Afame, passent le croisement des trois chemins, vont toujours tout droit, arrivent à Mbouk Ndang et atteignent Akoga, chez Yome Obang, un petit hameau d'une case, d'une cuisine et d'un corps-de-garde.

Yome Obang est l'époux d'Abeng Nzué, une jolie femme dont le sourire se compare à un lever de lune dans un ciel sans nuage. Il a quitté le grand village Mbouk Ndang à cause de sa jalousie, est venu habiter ce petit coin au milieu de la forêt. Non seulement Yome Obang est très jaloux, il est également très peureux. Après avoir construit son nouveau domaine, il a placé un perroquet sur un arbre à chaque bout du village pour l'avertir de toute présence humaine. Ensuite il a habillé sa femme d'une robe ample et longue. Ainsi, dès que quelqu'un est signalé près de son repaire il disparaît sous la robe d'Abeng Nzué et dit : « Si on te demande où se trouve ton mari, dis qu'il est au champ. » Voilà un bon moyen de se cacher et de surveiller discrètement et avantageusement la femme qu'on aime. Ils s'asseyent toujours côte à côte pour décortiquer les arachides ou les courges tout en racontant d'agréables histoires.

« Je les vois ! Je les vois ! Ils sont deux ! Ils viennent ! Ils vont vite ! » dit l'un des perroquets. Yome Obang soulève aussitôt la robe de sa femme, s'assied par terre entre ses jambes et rabat le tissu sur lui. Un instant après Nzé Medang se présente au seuil de la porte.

— Où est ton mari ? demande-t-il.

— Au champ, répond-elle en déployant son sourire magnétique.

Nzé Medang franchit le seuil, s'asseoit à côté d'Abeng Nzué, passe son bras autour de ses épaules. Obiang Medza pénètre également dans la case et prend place en face de l'épouse de Yome Obang.

— Tu es très jolie, apprécie Nzé Medang en tapotant joyeusement les joues fraîches d'Abeng Nzué.

— Ne fais pas ça, proteste-t-elle sans conviction.

Nzé Medang, qui s'attendait à une vive opposition, s'enhar-

dit. Sa main descend le long du corps, s'attarde sur la poitrine, ce qui inflige à l'épouse de Yome Obang un tremblement nerveux. Elle glousse, cacabe, glapit, becquète Nzé Medang d'une façon qui commence à inquiéter son mari. Celui-ci lui pince les jambes pour essayer de la dissuader de continuer ce jeu dangereux, mais vainement. Abeng s'excite de plus en plus, son rire devient aigu, ses jambes exécutent maintenant une petite danse désordonnée, significative, voluptueuse. Yome Obang brûle d'envie de savoir ce que sont devenues les lèvres de sa femme, puisqu'il n'entend plus qu'un roucoulement étouffé, mais la peur le cloue au sol. Il a l'impression que sa femme se tourne à demi vers la droite puisqu'elle a le genou gauche plaqué sur ses côtes gauches tandis que le genou droit s'incurve, s'écartant de plus en plus de son côté droit. Où doit être actuellement la poitrine de sa femme ? Dans son imagination qui s'enfièvre, il voit la gorge de son épouse engloutie dans la poitrine de l'inconnu. Il lui pince encore les orteils, les mollets, sans résultat. La fièvre monte. Elle monte chez Abeng Nzué, elle monte chez Nzé Medang, elle monte chez Yome Obang. Seul Obiang Medza est impassible. Lui ne pense qu'à sa sœur et à son beau-frère. Il s'assoupit doucement.

Nzé Medang profite toujours du moindre voyage vers Okü pour satisfaire ses appétits. Et puis, de toute façon on trouvera Elone Kam Afé chez lui. A-t-on vraiment à se presser pour aller valider un mariage ?

Il se fait pressant, enveloppant, serre étroitement l'épouse de Yome Obang contre sa poitrine, lui caresse la nuque, lui distribue des baisers attisants. Elle n'en peut plus, la pauvre, elle vibre de tout son être, se cambre, se raidit, se trémousse. Il n'en peut plus aussi, le pauvre Yome Obang. Sa jalousie finit par écraser sa peur et il tousse deux fois : Tsiah ! Tsiah ! Nzé Medang s'immobilise net. Abeng Nzué, qui paraît sortir des vapeurs, se ressaisit à la pensée que son mari a dû se rendre compte de ses effusions avec Nzé Medang, s'écarte de celui-ci pour feindre l'indignée.

— Ce n'est pas gentil, ce que tu fais là, dit-elle à l'adresse de Nzé Medang. Tu sors de je ne sais où, tu trouves une pauvre femme sans défense dans sa case et tu te mets à l'embrasser fougueusement. C'est un viol.

— Qui a toussé ? demande Nzé Medang.

Obiang Medza se redresse sur sa chaise :

— Je croyais que c'est l'un d'entre vous deux. Pourtant j'ai bien entendu quelqu'un tousser. Ce devait être un homme.

— Il n'y a personne dans ce village, en dehors de mon mari et moi-même. Or mon mari est loin d'ici.

Mais Obiang Medza remarque qu'il y a plus de deux pieds au bas de la robe que les ébats ont dérangée. Il s'esclaffe à se tordre l'abdomen.

— Retrousse un peu ta robe, lance-t-il à Abeng Nzué.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiète Nzé Medang.

— Je veux voir si ses jambes sont aussi belles que sa figure.

Nzé Medang se penche et, malgré la résistance de la femme, lui relève l'étoffe jusqu'aux genoux. Il reste ébahi pendant un court instant, puis éclate de rire. Enfin il saisit Yome Obang, le tire brutalement d'entre les jambes de sa femme et l'envoie rudement à terre au centre de la case. Il veut se précipiter sur lui pour l'assommer, mais Obiang Medza l'arrête.

— Inutile. Un homme qui se cache sous la robe de sa femme ne mérite même pas qu'on l'honore d'un crachat sur la figure. Allons-nous-en.

Ayant quitté Akoga, ils traversent la forêt des cynocéphales où les singes sont aussi gros que des gorilles, débouchent à Ndenghbe Nka Nseng Mefom chez Nguéma Obame. Dans ce village se trouve Agneng Louk Memvoa, un grand lutteur. Il a aménagé un champ de lutte et, depuis, passe tout son temps à lutter. Il se lève de bonne heure, fait quelques exercices préparatoires, se place au milieu du champ, exécute la danse des lutteurs au son du tam-tam puis, quand les gens passent, les invite à la lutte un à un. « Il ne faut pas laisser ternir mon terrain de lutte, dit-il souvent. Je l'ai travaillé à la sueur de mes bras, il faut bien qu'il me serve. Alors luttons. » Chaque soir il compare ses performances à celles de la veille et, satisfait, va manger et dormir en attendant le jour suivant.

Laissant Ndenghbe Nka derrière eux, ils parviennent au

pied du mont Odok où Angone Endong avait combattu les Blancs.

Angone Endong Oyono, soufflet ramollisseur des métaux, l'écureuil de la saison des pluies aux neuf nids, était en train de limiter la zone d'influence du peuple d'Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient, lorsqu'il rencontra les Blancs pour la première fois. Ils étaient nombreux, armés de fusils et de longues épées, montés sur des chevaux, coiffés de casques d'acier et la poitrine protégée par un bouclier de fer. Une multitude de guerriers Noirs les accompagnaient. Leur chef, le chef Blanc, montait une grande machine à quatre roues qui n'avançait que sur une route préalablement apprêtée pour son passage. Et quand on devait traverser un grand fleuve, on démontait la machine, mettait les pièces dans des pirogues et la remontait de l'autre côté.

Angone Endong envoya un émissaire demander au chef Blanc d'où il venait et ce qu'il faisait dans le pays. Le chef Blanc répondit qu'il arrivait du Nord, qu'il cherchait du bien aux populations rencontrées, qu'il possédait beaucoup de marchandises qu'il échangeait contre les richesses du pays, principalement contre de l'ivoire, et que, si Angone voulait, il était disposé à discuter avec lui des modalités d'une alliance éventuelle. Angone demanda à voir le chef Blanc en personne. Ils se rencontrèrent sur une éminence, au moment où le soleil vient de s'affirmer dans le ciel.

Le Blanc était un homme de taille moyenne, avec une barbe abondante, de petits yeux malicieux, un nez droit et fin, des lèvres trop minces, presqu'inexistantes. Il était encadré de deux autres Blancs et de quatre soldats et d'un interprète Noirs.

— Où se trouve ton pays natal ? demanda Angone au chef Blanc.

— Loin, très loin, par-delà les mers.

— Et tu es venu de si loin uniquement pour faire du bien aux populations noires ?

— Rien que pour cela, dit le chef Blanc. Mon pays est très grand et très puissant. Si tu veux, nous pouvons signer un traité d'alliance qui placera une partie de ton territoire sous la protection de mon pays.

— Et ton pays protégera le mien contre qui ? demanda Angone Endong qui commençait à percer les intentions réelles de ce Blanc.

— Contre d'éventuels agresseurs. Il y a toujours de par le monde des hommes avides de conquêtes, des nations assoiffées d'oppression, que sais-je ? Il s'agit pour ton pays de prévenir de tels dangers en liant une amitié avec un pays comme le mien qui, lui, ne cherche à exploiter personne.

Angone se demandait si ce petit homme couleur de chaux ne le prenait pas pour un niais.

— T'es-tu battu au cours de ton périple avant d'arriver ici ? questionna Angone.

— J'y ai été forcé. Certaines tribus refusaient de me laisser passer. J'ai alors dû employer la force pour leur faire entendre raison.

— Y a-t-il des Noirs dans ton pays ?

— Non.

— D'où viennent ces guerriers noirs qui t'accompagnent ?

— Ce sont des volontaires qui se sont engagés dans mon armée. Ils ont compris le but de ma mission et se sont décidés à m'aider.

Une sourde colère commençait à gronder dans les veines d'Angone Nzok. Ce Blanc utilisait des Noirs pour conquérir leurs frères Noirs, comme le chasseur use des chiens pour chasser les animaux. De son côté le chef Blanc commençait à s'énerver, trouvant que ce gros nègre rusé lui perdait inutilement le temps. S'il voulait la guerre, lui, le Blanc, la lui livrerait et lui ferait subir le même sort qu'aux autres qui avaient essayé de lui résister.

Reprenant la parole, Angone dit :

— Toi, le Blanc, c'est toi l'agresseur de mon pays. C'est toi l'oppresseur des populations de ce pays. Va, retourne chez toi. On ne traverse pas des mers pour porter le bien aux gens qui n'en ont pas fait la demande. Ta générosité n'est qu'une farce ; c'est le ferment d'une domination future, d'une domination dont ces populations auraient du mal à se débarrasser.

— Mais n'es-tu pas, toi-même, en train d'asservir tes soi-disant frères ? demanda le Blanc exaspéré.

— Non. Entre mes frères et moi, il n'y a pas de domi-

nation. Il n'y a que des rapports d'homme à homme. Et quand bien même il y aurait domination, cette domination aurait toujours des incidences sentimentales qui sont introuvables dans la tienne. Pour nous, tu es un inconnu, un ennemi aux paroles mielleuses mais aux actes venimeux.

Le chef blanc se retira au milieu de son armée et ordonna à ses hommes de s'apprêter pour le combat. Angone Endong Oyono fit venir secrètement le guerrier noir qui commandait les soldats noirs du blanc et lui dit :

— Je vais livrer bataille aux Blancs. Fais que tous les guerriers noirs ne prennent pas part au combat. Laissez les Blancs se battre seuls et quand je les aurai vaincus, vous vous approprierez toutes leurs richesses. C'est bien plus intéressant que de vous faire tuer pour ce vautour. Quand il lancera l'ordre d'attaque, foncez sur mon camp, contournez la montagne pour vous reposer pendant que je m'occuperai d'eux.

— Je ferai selon ton plan, répondit le chef guerrier noir. Ce Blanc nous a enrolés de force dans son armée, a brûlé nos villages et nos familles devant nos yeux. Il nous fait travailler sans pitié. Je serais heureux de lui jouer un bon tour.

Dès que le soleil eut franchi le milieu du ciel, le chef blanc lança ses troupes dans le camp d'Angone. Les guerriers noirs en tête se ruèrent en criant, dépassèrent Angone Nzok et disparurent derrière la montagne. Ils tiraient des coups de fusil en l'air, ce qui donnait l'impression d'un combat acharné. Puis, soudain, le silence tomba. Le chef blanc envoya un éclaireur se rendre compte de la situation. Angone lui coupa la tête d'un coup de sabre. Ne le voyant pas revenir, toute la troupe s'ébranla vers le camp ennemi. Ils virent le fils d'Endong Oyono qui tenait son énorme fusil, « Long Bibi », le pleureur. Ils tirèrent sur Angone jusqu'à épuisement des munitions. Il se tenait toujours au même endroit. Puis il épaula Long Bibi et tira. Une boule de feu sortit du canon et explosa au milieu des Blancs. La troupe fut écrasée. Le chef Blanc s'enfuit avec ce qui lui restait d'hommes valides vers le Nord. Depuis, on n'a plus entendu parler d'apparitions de Blancs dans le pays du Mvett. Angone Endong prit la machine à quatre roues, l'emporta à Engong tandis que les guerriers noirs s'emparaient des richesses abandonnées par les Blancs. Après avoir fui Angone Nzok au mont Odok,

les Blancs sont retournés chez eux, d'où ils ne sont repartis que pour nous conquérir, nous, les Africains, précise la légende, car nous étions et nous sommes encore plus divisés entre nous que les gens d'Engong d'avec ceux d'Okü. D'ailleurs ces divisions subsistent toujours aujourd'hui et favorisent encore la domination des Blancs sur les Africains, malgré la libération encore somme toute théorique de certains pays.

Obiang Medza et Nzé Medang dépassent le mont Odok et arrivent à Mveng Assigui chez Edoune Ndong. Edoune Ndong est un singulier personnage qui ne lutte qu'avec sa femme. Cette dernière est devenue toute maigre à cause de la lutte. Edoune Ndong amorce une prise, soulève sa femme, la fait voltiger au-dessus de ses épaules, puis l'envoie rouler dans la poussière. Et si on lui demande pourquoi maltraite-t-il ainsi sa pauvre femme, il répond qu'il l'a dotée trop cher.

Continuant toujours leur chemin, voici nos deux héros au village Minko mia Koule Abang chez Assoume Minko de la tribu Yemvé, les oncles maternels de Bengone Ebé. Ils ne s'y arrêtent que pour prendre un peu de nourriture, puis poursuivent leur route. Ils sont maintenant à Nkefone, chez Nzogho Ndong de la tribu Yemebète.

Engong est déjà loin derrière eux. Ils se trouvent en plein territoire d'Okü, à Mikour Megnoung n'Eko Mbègne, pays sans pitié, où l'on hait les descendants d'Ekang Na comme on hait la rage. C'est à partir d'ici qu'on leur dispute l'immortalité. Ils doivent désormais se comporter autrement, être vigilants car un ennemi puissant peut surgir d'un moment à l'autre de n'importe où. On a beau être immortel, on ne l'est jamais assez. Les hommes d'Okü savent, à l'occasion, se montrer audacieux, impitoyables et insaisissables. Aussi Nzé Medang et Obiang Medza mettent-ils leurs oreilles et leurs yeux en éveil. Leurs instincts belliqueux se ravivent, leur attitude change, ils retrouvent leur agilité, leur souplesse et le don de la riposte immédiate. Nzé Medang se débarrasse de ses élans luxurieux, imprime à son regard un éclat de fauve.

C'est dans cet état d'esprit qu'ils arrivent à Maane Meni, chez Assangone Obiang, en ce jour houleux où Elone Kam Afé et Anvame Eyeghe Bong se trouvent face à face au corps-

de-garde, prêts à entrer en collision comme deux buffles surexcités.

Le cœur du petit-fils de Medzoo Metoulou se déssèche ;
le Mvett me survivra-t-il donc ?
Je me meurs au corps-de-garde, les mélodies m'anéantissent l'esprit ! O mon frère Bibéné, ma voix est un carrefour où se rencontrent et se fusionnent toutes les voix des grands joueurs de Mvett ! On recherche Tsira Ndong partout, on veut entendre les xylophones que Ndoutoume Medzoo, fils de Medzoo Metoulou, a mis au monde. Les xylophones résonnent à Oyem et à Bitam car Tsira Ndong est au corps-de-garde. O père Ndoutoume, l'éléphant barrit : la grande affaire arrive. Les femmes répandent partout que la voix de Tsira Ndong est sucrée comme le jus de canne à sucre et les hommes que, si Tsira Ndong meurt, il faut tout recommencer. La tige de bambou, les cordes et les calebasses engendrent maintenant les mélodies au corps-de-garde, les mélodies qui charment, les mélodies qui dérident les visages, les mélodies qui rendent la vie merveilleuse. Les doigts de Tsira Ndong vibrent sur les cordes qui deviennent invisibles. O Monezip, ma brave femme d'épouse, toi qui chantes le Mvett avec une voix de rossignol, ton mari se sacrifie pour les mélodies ! O Mélodies ! pourquoi donc permettrez-vous que je me sépare de vous pour toujours ! les Mélodies m'ont aimé comme la bouche aime la nourriture ; où déposera-t-on mon Mvett après ma mort ? Les Mélodies sont déchaînées. L'éléphant barrit souvent : la grande affaire arrive. (1)

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

***

Anvame Eyeghe Bong promena son regard à travers le corps-de-garde, le posa sur Elone Kam Afé et dit :

(1) Le joueur annonce l'imminence d'un événement sensationnel.

— C'est bien toi le fils de Kam Afé, n'est-ce pas ? Où est la fille d'Engong que tu viens d'épouser ? Il paraît qu'elle est belle ; alors il me la faut immédiatement et sans réplique. Les belles femmes m'appartiennent de droit car je suis le maître d'Okü. Si tu as appris que quelqu'un sonne le glas de tous à Mikour Megnoung n'Eko Mbègne, qu'à son approche les hommes deviennent des femmes, la terre tremble, s'effrite et se transforme en farine, c'est moi, Anvame Eyeghe, fils d'Eyeghe Bong, le tortureur de la tribu Benvik, c'est moi qui fais cela. Je n'épargne la vie qu'à ceux qui m'obéissent sans yeux, ceux qui me lèchent les pieds, qui chantent mes louanges à en perdre le souffle. Allons, lève-toi et donne-moi la fille d'Engong. Qu'est-ce que je vois ? Pendant que je parle, tu es en train de tourner la tête à droite et à gauche, comme si tu n'avais pas d'oreilles. Serait-ce du mépris ? Le mépris est la chose que je hais le plus et que je sanctionne toujours avec une sévérité digne de moi-même. Peut-être as-tu entendu parler de Kam Afé de la tribu Bibao, qui avait eu la fatale idée de me résister, ce qui, en fin de compte, lui a été fatal. Serais-tu décidé à le rejoindre ? A ta place, je préfèrerais m'en abstenir. Tu es encore trop jeune pour mourir. La vie est généreuse et prodigue. Il faut que tu la connaisses, que tu en profites, que tu vives. Allons, lève-toi.

Ce disant, Anvame Eyeghe Bong abaisse violemment sa main sur l'épaule d'Elone Kam Afé, le soulève comme un fétu de paille, le propulse dans la cour. Le fils de Kam Afé, pour la première fois, reconnait que le sol est dur. En effet son contact avec celui-ci est des plus violents. Ses côtes gémissent, sa tête bat la tempête, ses bras hésitent, ses jambes se révoltent. Il se relève, s'assied sur son séant, voit Anvame Eyeghe Bong foncer sur lui avec la volubilité, la placidité, la férocité d'un faucon affamé sur une tourterelle.

L'œil est aussi cruel que l'oreille. Jamais l'œil n'a refusé de voir ce qui ne doit pas être vu ni l'oreille d'entendre ce qui ne doit pas être entendu. Oyane Medza, debout sur la véranda surélevée d'Assangone Obiang, ne perd pas un geste de tout ce qui se passe dans la cour du village. En voyant son mari projeté à terre si rudement, elle pousse des cris de désespoir, des jappements d'une âme brisée dans son amour-propre. Comment ? Elone Kam Afé, ce garçon qu'elle

croyait imbattable, irréductible, était-il si faible ? A coup sûr il ne survivrait pas à ce combat. Elle baisse la tête, l'humiliation l'afflige, elle se met à pleurer :

Ho ! Ho ! Ho ! Ho !
Le cœur me brûle, le cœur me brûle !
O Elone Kam Afé ! Le cœur me brûle !
Ho ! Ho ! Ha ! Hé !
Toi que mon cœur chérit, le cœur me brûle !
Toi, ma seule pensée, toi que j'adore et qui me grandis, le cœur me brûle !
Ho ! Ho ! Ha ! Hé !
Toi, le ronier solitaire, toi, le jeune tigre qui as abattu la forêt de Nkol Edoum ! Elone Kam Afé, le cœur me brûle !
Ho ! Ho ! Ha ! Hé !
Toi que j'aime comme les lèvres aiment la parole, Elone Kam Afé, le cœur me brûle !
Ho ! Ho ! Ha ! Hé !
Vas-tu mourir de la main de cet infâme, fils de Kam Afé ? Ne réagiras-tu pas, Elone de mon cœur ?
Le cœur me brûle !
Ho ! Ho ! Ha ! Hé !
Me laisseras-tu veuve ? Laisseras-tu veuve la jeune femme que tu n'auras même pas eu le temps de rendre heureuse ? Elone Kam Afé, le cœur me brûle !
Ho ! Ho ! Ha ! Hé !
Ne m'as-tu pas épousée de ta volonté ? M'aimais-tu donc, fils de Kam Afé ? Le cœur me brûle !
Ho ! Ho ! Ha ! Hé !
Où cacherai-je ma honte, où irai-je, que deviendrai-je ? Le cœur me brûle !
Ho ! Ho ! Ha ! Hé !
Ne meurs pas, fils de Kam Afé. Doit-on mourir quand on aime ? Relève-toi et attaque. Attaque, attaque, attaque car le cœur me brûle !
Ho ! Ho ! Ha ! Hé !
Gendre de Medza m'Otoughou, beau-frère d'Obiang Medza, ami de Nyébé Mfoulou, prouve-moi que tu m'aimes. Le cœur me brûle !
Ho ! Ho ! Ha ! Hé !

Tue le cynocéphale, tue le monstre, ô fils de Kam Afé, le cœur me brûle !
Ho ! Ho ! Ha ! Hé !
O beauté des beautés ! O antilope au long cou ! O palmier des plaines ! O ronier des grands bois ! Le cœur me brûle !
Ho ! Ho ! Ha ! Hé !
Mes poumons éclatent, ma poitrine se déchire, le cœur me brûle !
Ho ! Ho ! Ha ! Hé !
Mes yeux ne voient plus, mes oreilles n'entendent plus. Tue le cynocéphale, tue Anvame Eyeghe Bong, car le cœur me brûle !
Ho ! Ho ! Ha ! Hé !

Qui a encore déchaîné les mélodies ?
Est-ce ainsi qu'on les déchaîne ?
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Le faucon fonce donc. Anvam Eyeghe Bong a hâte d'en finir avec ce morveux d'Elone Kam Afé et de s'approprier la fille de Medza m'Otoughou. Il retire de sa poitrine un énorme galet qu'il abat sur la tête de son adversaire avec une violence rare. En un reflexe véloce, Elone Kam Afé s'est rejeté de côté tandis que le galet s'est enfoncé profondément dans la terre. Le fils de Kam Afé, dont les oreilles bourdonnent du chant pathétique de sa femme Oyane, bondit comme un gros chat, va se tenir à quelque distance d'Anvam Eyeghe Bong, se frappe la poitrine. Le margouillat de la puissance éternue. Un grelot magique éclate. La terre vibre. Une explosion fuse des nuages. Un lourd cerceau de fer en tombe, qu'Elone Kam Afé saisit et balance dans les jambes de son adversaire avec une fougue éperdue. Le choc propulse Anvam Eyeghe Bong dans les airs où il s'agite comme quelqu'un qui se noie. Elone Kam Afé pousse un hurlement terrible, extirpe de sa poitrine une petite marmite de terre contenant un liquide bouillant, fonce sur le fils d'Eyeghe Bong et brise la marmite entre ses épaules. Le liquide s'enflamme et, en un instant, Anvam Eyeghe Bong se transforme en un horrible brasier.

Nzé Medang et Obiang Medza, qui se sont cachés dans un coin surélevé au milieu d'une bananeraie, ne perdent rien de cette bataille inattendue.

— Il se défend, s'exclame Nzé Medang parlant d'Elone Kam Afé.

— Et comment ! appuie Obiang Medza tout fier. Après tout, c'est un gendre d'Engong.

Anvam Eyeghe Bong se frappe la poitrine. Il en sort un flacon empli d'un liquide blanchâtre qu'il se verse sur tout le corps. Le feu s'éteint mais des traces de brûlure zèbrent sa peau.

Depuis qu'Anvam Eyeghe Bong vivait, il s'était souvent battu contre les hommes-puissants de toutes les tribus. Il s'était battu même contre les gens d'Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient. Mais il n'avait jamais subi une telle humiliation. Il examina son corps brûlé. Que lui arrivait-il ? Il était pourtant immunisé, comme tous les hommes-puissants, contre les brûlures. Ce jeune homme serait-il plus puissant que son père ? Si tel était le cas, il devait le supprimer immédiatement car il ne faut jamais offrir à un adversaire puissant le temps de se déchaîner.

Anvam Eyeghe Bong s'abattit dans la cour où Elone Kam Afé épiait ses mouvements. Il se donna une grande tape sur l'abdomen. Un treuil magique se déclencha dans son ventre libérant une lourde chaîne métallique qui se déroulait en sortant de sa bouche. Deux énormes crochets pendaient à l'extrémité. Lorsqu'il jugea suffisante la longueur de la chaîne déroulée, il saisit les crochets et les rabattit sur la tête d'Elone Kam Afé. Ils agrippèrent ses épaules. Anvam Eyeghe Bong remit le treuil en marche en sens inverse et la chaîne tira sur Elone Kam Afé. Ce dernier essaya de résister à la puissante attraction, mais en vain. Irrésistiblement entraîné, il se colla contre les lèvres d'Anvam Eyeghe Bong comme un crapaud sur la bouche d'une vipère. Du fond du ventre d'Anvam Eyeghe, deux gigantesques paires de ciseaux partirent en vrombissant comme les rapides d'un fleuve. Deux chocs sourds se produisirent, la première paire de ciseaux attaquant Elone Kam Afé par le cou, la deuxième par le tronc. Les ciseaux volèrent, brisés. Elone Kam Afé gronda. Le

tonnerre ébranla la nature. Le fils de Kam Afé se propulsa hors de son étau comme une balle hors du canon d'un fusil, tandis qu'Anvam Eyeghe Bong, violemment ramené en arrière par la force de son treuil, tombait dans la poussière les pieds et les bras en l'air.

Elone Kam Afé se frappa la poitrine. Il en sortit un énorme coupe-coupe, le posa sur le sol, puis un marteau de fer. Il donna un grand coup de marteau sur le manche du coupe-coupe et celui-ci décolla du sol en grondant comme l'ouragan dans les arbres. Anvam Eyeghe Bong se relevait péniblement. Dans un sifflement infernal, le coupe-coupe rencontra sa gorge. On se rappelle que ce coupe-coupe avait vaincu la grande forêt de Nkol Endoum, à Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient. Un éclair brilla accompagné d'un éclatement assourdissant. La tête d'Anvam Eyeghe Bong fit une cabriole sensationnelle, tournoya sur elle-même, puis roula à terre comme une boule, tandis que l'énorme coupe-coupe rejoignait son maître, docile comme un chien de chasse. Le reste du corps d'Anvam Eyeghe Bong se cambra, exécuta d'atroces convulsions qui faisaient gicler le sang alentour, se raidit en un ultime effort, puis s'affala, inerte, sur le sol. Toutes les bouches présentes emplirent le village d'acclamations. Un sourire plus brillant que le soleil illumina la figure d'Oyane Medza. Assangone Obiang se pétrifia d'admiration.

Dans son hypocrisie irraisonnée, se sentant complètement perdu par la victoire inattendue de son neveu, Bikuékué-bi-Loroto sortit de sa cachette en courant, les bras tendus, feignant une grande joie. Elone Kam Afé le vit venir. Sa colère, qui déjà s'éteignait, se raviva aussitôt. Mais il n'eut pas le temps d'agir. Nzé Medang venait de bondir et d'empoigner Bikuékué-bi-Loroto par les épaules.

— Te voici enfin, dit le fils de Medang Boro. Je te croyais à jamais disparu à Etone Abandzik Meko Mengone. Les pieds sont les meilleurs traîtres de l'homme. Qu'es-tu venu chercher à Maane Meni ?

— Laisse-moi embrasser mon fils qui vient de remporter une victoire éclatante sur le terrible Anvam Eyeghe Bong, dit Bikuékué-bi-Loroto.

Mais Nzé Medang expédia sur la joue du Bibao une gifle si

retentissante que les canards qui cancanaient derrière les cases s'envolèrent à tire d'aile à destination de la rivière et que les chiens coururent en aboyant se cacher sous les lits du corps-de-garde. Bikuékué-bi-Loroto se retourna d'un bloc, mit un genou en terre, saisit Nzé Medang par les aisselles, l'attira contre sa poitrine, s'arc-bouta, se détendit brusquement comme un ressort et projeta son adversaire en l'air. La panthère de Medang Boro dégaina un sabre, atterrit sur les épaules de Bikuékué-bi-Loroto et assena sur la colonne vertébrale de l'ennemi un coup fracassant. Le sabre se brisa. Bikuékué-bi-Loroto vomit un marteau de fer et l'écrasa sur le crâne de Nzé Medang. Les deux adversaires se saisirent, s'étreignirent en un corps à corps houleux, brutal, exténuant. Bikuékué-bi-Loroto songea à s'enfuir. C'était toujours sa tactique. Il savait prendre le large au meilleur moment car il estimait qu'il est souvent dangereux de prolonger un combat. Il se frappa la poitrine, en sortit un canif qu'il emprisonna dans sa main et donna un violent coup de poing à Nzé Medang. Celui-ci recula en titubant, une énorme bosse sur la poitrine. Le canif s'était brisé au lieu de s'enfoncer dans les chairs. Bikuékué-bi-Loroto voulut bondir. Mais Nzé Medang se frappa la poitrine, en retira deux grands miroirs qu'il planta à gauche et à droite de son adversaire. Dans chaque miroir, Bikuékué-bi-Loroto voyait quatre silhouettes de Nzé Medang. Il entendit des fantômes chantonner :

Nous tirons sur la corde !
Hé ! Hé ! Hé ! Hé !
Nous tirons sur la corde !
Hé ! Hé ! Hé ! Hé !
Nzé Medang, fils de Medang Endong,
Nous tirons sur la corde !
Hé ! Hé ! Hé ! Hé !
Un nouveau venu égaiera nos cœurs,
Nous tirons sur la corde !
Hé ! Hé ! Hé ! Hé !
Les bananiers frémissent, la terre s'ouvre,
Nous tirons sur la corde !
Hé ! Hé ! Hé ! Hé !
La terre s'ouvre, boit le sang et se referme sur un cadavre,

Nous tirons sur la corde !
Hé ! Hé ! Hé ! Hé !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Tout à coup les deux miroirs foncèrent sur Bikuékué-bi-Loroto. Ils le heurtèrent violemment, le scalpèrent. Le corps dépouillé et sanglant rejaillit, comme le noyau d'un fruit mûr pressé, par le sommet des miroirs et alla s'abattre sur le sol. Bikuékué-bi-Loroto avait cessé d'appartenir au monde des vivants.

Elone Kam Afé s'avança vers le cadavre de son oncle et le contempla, indécis. Puis il ordonna à deux villageois de l'enterrer derrière une case. Il n'aurait su dire ce qu'il éprouvait en ce moment à l'égard de son parent. Etaient-ce de la haine, du mépris ou de la honte ? Aurait-il voulu le tuer lui-même ?

— Pourquoi l'as-tu tué ? demanda-t-il à Nzé Medang.

— Parce qu'il le fallait, répondit le fils d'Elang Ossoua (1). Ce vieux rusé ne méritait que la mort. Il a joué des tours à mon père, à Nyébé Mfoulou, à ton père et à toi-même. N'était-il pas grand temps de lui apprendre qu'il y a autre chose à faire dans la vie que d'entretenir des haines aussi injustifiées ?

— Bien sûr, dit Elone Kam Afé. Mais c'était tout de même mon oncle. Pensons maintenant à d'autres problèmes, veux-tu ?

Soudain deux arcs-en-ciel tombèrent dans la cour. Un épais brouillard couvrit tout le village. Les hommes, les cases, et les arbres devinrent invisibles. Le toit de la maison d'Assangone Obiang s'ouvrit brusquement, un homme tomba au milieu de la salle. Il demanda :

— Qui est Oyane Medza de vous deux ?

— La voici, dit Assangone Obiang en indiquant Oyane Medza du doigt. Et qui es-tu ?

— Asseng Mbane Ona de la tribu Yemebem. Je cherchais

(1) Elang Ossoua : autre surnom de Medang Endong qui signifie le premier des effrontés.

une fille d'Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient. Mon désir est maintenant comblé puisque la fille de Medza m'Otoughou est devant moi. Je l'emmène. Elle sera ma femme ou j'en ferai autre chose.

Et ce disant, il empoigna Oyane Medza, la souleva, la plaqua contre sa poitrine, planta l'orteil mâle du pied droit en terre, un grelot magique éclata tandis qu'il décollait en trombe et disparaissait comme la foudre dans les nuages. La toiture d'Assangone Obiang se referma.

Asseng Mbane Ona volait en direction de la tribu Yemebem, tenant Oyane Medza comme l'épervier un poussin. La fille de Medza m'Otoughou se débattait comme une forcenée mais ne parvenait pas à ébranler l'étau qui s'était refermé sur elle. Le fils de Mbane Ona passait dans le ciel comme une étoile filante.

Après avoir survolé les innombrables tribus qui s'étalent le long du chemin qui relie Maane Meni à la tribu Yemebem située au nord-est, Asseng Mbane Ona atterrit à Assia. Il enferma Oyane Medza dans une case et rendit compte de sa mission à son père :

— Dès que tu m'as indiqué la case d'Assangone Obiang où se trouvait la fille d'Engong, lui dit-il, je m'y suis précipité. Je n'ai eu aucune difficulté à la reconnaître et à l'enlever. Mais j'ai cru deviner que des hommes se battaient farouchement à Maane Meni et je crois même qu'il y a des morts.

— Je sais, dit Mbane Ona. Le jeune fiancé d'Oyane Medza a tué Anvam Eyeghe Bong et Nzé Medang, fils de Medang Endong d'Engong, a tué Bikuékué-bi-Loroto, l'oncle d'Elone Kam Afé, le fiancé de la fille de Medza M'Otougou.

— Si je comprends bien, dit Asseng Mbane Ona, Elone Kam Afé et Nzé Medang vont se battre à leur tour, n'est-ce pas ?

— Pas du tout, répondit Mbane Ona. Bikuékué-bi-Loroto était un triste personnage qui a trahi son frère Kam Afé et qui s'apprêtait encore à jouer le même tour à Elone. Si Nzé Medang lui a ôté la vie, c'était pour venger son beau-frère Elone des maléfices de Bikuékué-bi-Loroto. Maintenant ils vont se mettre à la recherche d'Oyane Medza. Ils sont trois : Obiang Medza, le propre frère de la fille, le village d'un riche

ne manque jamais d'un mâle en qui l'on fonde les espoirs, Nzé Medang, la panthère souple de Medang Boro Endong qui pimente les yeux des nourrissons afin d'énerver leurs parents, et Elone Kam Afé, le jeune python élastique de la tribu Bibao. Il faut immédiatement égorger la fille de Medza m'Otoughou au pied de l'oveng et terminer ainsi la dernière étape de ton initiation.

— Bien entendu, dit Asseng Mbane Ona. Fais préparer la cérémonie. J'escorterai moi-même la fille dès que tout sera prêt et te la remettrai avant de m'installer dans le gouffre.

Asseng Mbane Ona ouvrit la case et trouva Oyane Medza tapie dans un coin, repliée sur elle-même, les larmes ruisselant sur ses joues. Dans cette attitude, elle était belle, très belle. Il la contempla en silence pendant un moment puis, brusquement, quelque chose bondit dans sa poitrine, une émotion qu'il n'avait jamais éprouvée jusqu'alors, une sorte de tambour frissonnant qui se répandait à travers tout son corps et le plongeait dans une torpeur extatique. Une chaleur voluptueuse anima soudain toute la région de son bas-ventre, ses muscles vibrèrent en un concert de sensations indéfinissables tandis que les palpitations de son cœur s'accéléraient de façon inquiétante. Des picotements emplirent ses narines et ses yeux se mirent à lancer des éclairs. Oyane Medza comprit que la folie du désir s'était emparée du jeune homme et qu'il fallait, pour l'empêcher de la prendre de force, feindre le consentement pour gagner du temps.

Asseng Mbane Ona se rapprocha d'elle et la fixa du regard comme une vipère fixe sa proie afin de l'hypnotiser. Oyane Medza soutint son regard. Il lui prit la main sans rencontrer de résistance. Il l'attira doucement contre sa poitrine et ce contact l'enflamma. Il allait devenir fougueux. Mais Oyane Medza dit :

— N'es-tu pas en train de violer un interdit ? Il fait jour et je suis dans la lune (1). Comment oserais-tu prendre une femme dans ces conditions ?

Asseng Mbane Ona la repoussa comme s'il venait de se brûler à de l'huile bouillante.

(1) Je suis dans la lune : je suis en période de menstrues. Les femmes attribuent cette période à l'influence de la lune.

— Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ? grogna-t-il.

— J'ai eu peur, dit-elle. C'est ce matin que je suis entrée dans la lune et n'avais pas encore eu le temps de te le dire.

— M'aimes-tu ?

— Y a-t-il au monde femme qui ne puisse pas t'aimer ? Tu es beau et puissant, que nous faut-il de plus, à nous autres femmes, pour aimer un homme ?

— Alors tout va bien. Ne t'inquiète pas. On viendra te donner à manger. Dis-toi à partir de maintenant que tu es ma femme.

Il sortit. Oyane Medza se mit à pleurer en silence. Elle s'aperçut qu'elle lui avait menti, qu'elle n'était pas dans la lune. Et si, le soir venu, il exigeait des preuves. Sa mère lui avait souvent dit que certains hommes, enflammés par le démon de la luxure, ne se contentent pas d'apprendre que la femme désirée se trouve en voyage dans le ciel : ils insistent pour savoir la véracité de ces dires. Elle se rappela la petite fiole contenant du lait de cette antilope dont la chair est interdite aux pères de famille et qu'on appelle « Miègne ». L'absorption de ce lait provoque instantanément les menstrues chez la femme. Oyane Medza prit cette fiole dans son panier, en but la moitié du contenu, la reboucha et la remit à sa place. L'effet fut immédiat. Elle se calma quelque peu. Ce sursis allait-il durer ? Mais combien de temps ? Elone Kam Afé viendrait-il assez tôt ? Avait-il seulement une idée de l'endroit où elle se trouvait en ce moment ? Elle se mit à penser qu'elle était la cause de tous les malheurs qui assaillaient actuellement le fils de Kam Afé. Depuis qu'il avait mis pieds à Engong pour solliciter sa main, ce jeune homme n'avait rencontré que des déboires sur son chemin. Il passait inlassablement d'une palabre à une autre. L'affaire d'Anvam Eyeghe Bong terminée, voici qu'une autre s'allumait avec Asseng Mbane Ona. Et Oyane Medza, comme toutes les jeunes filles nées à Engong avait le flair de la puissance. Elle venait de sentir que le fils de la tribu Yemebem était d'une puissance qui ne pouvait se comparer qu'à celle d'Engouang Ondo, le bélier qui cogne dans la cour d'Ondo Mba, l'irréductible fils d'Ondo Mba que craint la magie elle-même. Elle eut peur. Etait-il vraiment dit qu'elle ne serait pas l'épouse d'Elone Kam Afé ? Pourquoi la vie s'acharnait-elle à la tour-

menter ainsi, elle, la fille de Medza m'Otoughou ? Qu'avait-elle donc fait à la Nature ? Elle baissa la tête et se remit à pleurer en silence.

Une jeune femme entra dans la case et déposa une corbeille de nourriture à ses pieds.

— Je m'appelle Nkéné Messie, fille de Messie Mintogho de la tribu Essibok du bord du grand lac Elen. Je suis la femme d'initiation d'Asseng Mbane Ona. Qui es-tu et d'où viens-tu ?

— Je suis Oyane Medza, fille de Medza m'Otoughou d'Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient. J'allais en mariage à la tribu Bibao lorsque ton mari est venu m'arracher des mains de mon fiancé Elone Kam Afé.

— Menteuse, dit Nkéné Messie. Je vais te dire une chose. Moi, Nkéné Messie, j'ai trop souffert pendant la période d'initiation d'Asseng Mbane Ona pour permettre à une autre femme de venir le partager avec moi. Je lui ai consacré ma virginité et je ne peux tolérer qu'une vagabonde de ton espèce profite de mes souffrances tout simplement parce qu'elle porte une gorge de prostituée. Pourquoi les filles de ton genre ne peuvent-elles pas trouver des maris ailleurs ? Je vais te le dire : parce que vous ne valez rien, vous n'êtes bonnes qu'à vous alanguir dans le lit des hommes, à leur démontrer l'acuité de vos vices. Vos jambes sont plus légères que des papillons et n'importe qui peut les manipuler à sa guise. Votre beauté est un masque d'hypocrisie et il ne vous est pas possible de garder un seul homme car votre soif est insatiable. Le feu qui vous brûle ne peut être éteint que si l'on vous offrait vingt hommes par nuit ! N'avez-vous pas honte ? Et que doivent penser vos parents et vos soi-disants maris ? Et vous mentez comme des serpents dans un trou ! En tout cas, tu vas tâcher de plier tes bagages et retourner immédiatement d'où tu viens. Il y a une piste derrière la case, piste qui rentre dans la forêt et qui va rejoindre la grand' route qui mène chez toi à une journée de marche d'ici. Je dirai à mon mari que tu as des malaises et que j'ai aménagé un coin au frais sous les arbres où je te soigne. A moins que tu ne préfères absorber du poison pour mourir. Franchement je ne supporte pas l'idée que tu pourras aussi être la femme d'Asseng Mbane Ona. M'as-tu compris ?

Nkéné Messie avait parlé d'une seule traite. Sa poitrine palpitait de colère et de haine. Tout son corps tremblait de jalousie. Ses yeux étaient rouge feu. Oyane Medza se sentit piquée au plus profond de son être. Son orgueil venait de subir la plus humiliante des blessures. Ses yeux, devenus hagards, regardaient sans voir. Un instant, sa tête parut creuse comme une calebasse. Puis une bouffée de colère inonda son cœur. Elle voulut parler mais ses mots s'étouffèrent dans sa gorge. En fin de compte, elle éclata en sanglots. Prenant cet acte pour une faiblesse physique, Nkéné Messie lui administra une gifle magistrale en disant :

— Tais-toi, sale brute ! Veux-tu qu'on nous entende du dehors et que tout le monde s'ameute ici pour te contempler ?

C'était plus qu'Oyane Medza n'en pouvait supporter. Elle se dressa d'un bond, renversa la corbeille de nourriture et envoya sur la joue de Nkené Messie une gifle cinglante. Nkené recula, des étincelles dans l'œil. Elle s'apprêtait à revenir à la charge lorsqu'Asseng Mbane Ona pénétra dans la case. Les deux femmes étaient maintenant face à face. Il ne comprit pas d'abord ce qui se passait. Mais quand il vit la sauce d'arachide étalée par terre, il examina plus attentivement les deux jeunes filles et réalisa alors qu'il devait intervenir.

— Que faites-vous ? gronda-t-il Etes-vous folles ? Nkené, que t'arrive-t-il ? Te bas-tu contre une étrangère ? Mais, tu mérites que je te casse en deux ! Hors d'ici ou il va t'en cuire ! Assieds-toi, dit-il à Oyane Medza quand Nkené Messie fut sortie, et raconte-moi ce qui s'est passé.

Encore frémissante de colère, Oyane Medza s'assit et raconta en sanglotant tout ce que Nkené Messie lui avait dit.

— Elle est un peu folle, dit Asseng Mbane Ona. Il faut lui pardonner. Elle a bon cœur et tu verras qu'elle sera ta meilleure amie dans le village. Tu n'as encore rien mangé, à ce que je vois. Bon, ma sœur va t'apporter à manger. Ne pleure plus.

Il sortit.

Mbane Ona appela son fils.

— Tout est prêt, lui dit-il. Demain, quand le soleil aura franchi le milieu du ciel, la fille d'Engong sera conduite sous l'oveng et égorgée. Cette nuit, tu la passeras dans le gouffre.

— Oui père, dit Asseng Mbane sans conviction.

Il se promettait de sauver la vie à Oyane Medza au dernier moment car il en mourait d'amour. Elle lui avait dit qu'elle l'aimait, ce qui l'avait confirmé dans sa détermination de l'épouser. Il était dit qu'il devait, pour couronner son initiation, sacrifier une personne d'Engong, homme ou femme, sous l'oveng. Il n'était donc pas nécessaire de tuer Oyane Medza. Quand les gens d'Engong s'apercevraient de la disparition de leur fille, ne pousseraient-ils pas leurs recherches jusqu'à Assia ? Ils finiraient alors par la découvrir. Il y aurait ensuite suffisamment du sang d'Engong à répandre dans le trou de la vie sous l'oveng. De toute façon, pour le rite, il valait mieux le sang d'un homme que celui d'une femme. Pourquoi son père n'arrivait-il pas à le comprendre ? Mais il était inutile de le mettre au courant de ses projets car il ne fallait pas alarmer tous ces vieillards tracassés par la peur. Il agirait le moment venu et leur prouverait qu'il savait mieux qu'eux combiner les choses. Il tuerait un ou deux hommes d'Engong et épouserait en même temps la fille de Medza m'Otoughou. Ne serait-ce pas là la démonstration la plus plausible de sa superpuissance ? D'ailleurs il était maintenant grand temps qu'il prît en main les destinées des Yemebem. Il lui tardait de démontrer au monde qu'il était né non pour obéir, mais pour commander, imposer, assujettir. Il allait changer la vie des hommes. Et les hommes sont si bêtes, si incompréhensifs qu'il fallait les sauver de leurs vicissitudes sans demander leur avis. Qu'importait d'ailleurs de le leur demander ? Ne suffisait-il pas de leur apporter le bonheur, comme la mère oiseau apporte à becqueter à ses petits dans le nid, quitte à leur donner des coups de bec quand ils se montrent insoumis ? De ce côté, pas de problème.

Asseng Mbane Ona alla retrouver sa femme Nkené Messie.

— Nkené, lui dit-il, je n'aime pas te voir agir comme tu l'as fait tout à l'heure. Tu es ma première femme, tu as des droits que d'autres n'ont pas, mais ne me pousse pas à te considérer comme une vulgaire fille de rien du tout. Aussi il me serait très pénible de porter ma main sur toi car tu ne survivrais certainement pas à ma gifle. Je te suis reconnaissant pour tous les services que tu m'as rendus durant ma période d'initiation et surtout de m'avoir sacrifié ta virginité. Je ne

peux l'oublier. Mais t'a-t-on jamais dit que je n'aurais plus d'autres femmes ? Qu'as-tu donc à t'énerver contre cette pauvre fille d'Engong encore dépaysée, qui ne demande qu'à vivre en bons termes avec toi ? Elle n'est pas plus belle que toi, d'où provient ta jalousie ? Je t'ai toujours mise en garde contre ta trop grande facilité à t'emporter. Si tu ne fais pas l'effort nécessaire pour t'amender, je serais obligé de te remercier et de te rendre à tes parents. Sache que je commande et que, toi, tu obéis. J'ai parlé.

Asseng Mbane Ona allait ressortir lorsque, timidement, Nkené Messie lui prit la main et dit en baissant les yeux et en suppliant :

— Ne pars pas encore, écoute-moi. Je te demande pardon, mais tu ne peux pas comprendre. Tu es un homme et les hommes ne comprennent jamais ce qui se passe dans le cœur de leur femme. Tu ne me croiras pas mais je ne peux supporter l'idée qu'une autre femme est dans ton lit. Je t'imagine alors en train de la caresser, de lui faire des choses indescriptibles et cela me met hors de moi. Comment veux-tu que je supporte cette idée ? Quand j'y pense, un feu ardent s'allume dans mon cœur, toute la poitrine me brûle, ma tête tourbillonne et je ne parviens plus à me maîtriser. C'est plus fort que moi. J'ai beau essayer de me dominer, mais sans résultat. Une chose est certaine : tu finiras par me tuer. Mais je n'accepterai jamais que tu aies d'autres femmes. Quant à me rendre à mes parents, n'y pense pas. Je me suiciderais plutôt que de te quitter et tu serais responsable de ma mort. Non, tu es mon mari et je veux te garder pour moi seule.

— Allons, cesse de divaguer. Tu sais très bien que je suis forcé d'épouser beaucoup de femmes pour montrer aux hommes que je suis riche. Et c'est toi qui commanderas toutes ces femmes si tu te conduis bien. Elles seront tes servantes. Mais si tu t'entêtes, tu risques de tout perdre. Responsable ou non de ta mort, cela ne m'arrachera pas un seul cheveu. Cependant je t'aime et je ne veux pas que tu meures.

Il serra Nkené Messie contre sa poitrine, caressa son abondante chevelure et sa gorge extrêmement sensible. La jeune femme frissonna de désir, d'amour et de bonheur.

— Viendras-tu ce soir ? demanda-t-elle le souffle palpitant.

— Non. Je passerai la nuit sous l'oveng car, demain, la jeune fille d'Engong sera immolée. Je peux te le dire puisqu'en principe tu dois être au courant de l'évolution finale de mon initiation. Ce ne sont plus là que les dernières retouches. Ce dernier rite passé, je serai alors entièrement libre, entièrement à toi. Tu vois maintenant que tu as eu tort d'aller provoquer une personne qui vit ses derniers instants sur terre.

— Oh ! Tu es le mari le plus adorable ! Ne fais pas attention à mes agissements, je ne suis qu'une femme stupide. Mais, dis-moi, une fille d'Engong, pourquoi la choisis-tu pour le sacrifice ? Cela ne va-t-il pas t'attirer des ennuis ? Mon père Messie Mintogho, qui est un homme-puissant, m'a toujours dit que provoquer les gens d'Engong conduit fatalement à une catastrophe. Je ne veux pas te voir aux prises avec ce peuple maudit. Je préférerais encore que tu épousasses cette fille. Je finirais par m'habituer à sa présence dans ton foyer, mais du moins je serais sûre qu'aucun danger ne te menace. Il faut écouter mon conseil : ne tue pas cette fille. Non, ne la tue pas. Renvoie-la chez elle si tu veux, mais ne la tue pas. Elle te porterait malheur.

Asseng Mbane Ona éclata de rire.

— Te voilà tout à coup devenue la défenseuse d'Oyane Medza, n'est-ce pas ?

— Mais, tu ne comprends donc pas que je t'aime et que j'accepterais volontiers une rivale plutôt que de te perdre ?

— Sois tranquille. Tu ne me perdras pas.

Tandis qu'Asseng Mbane Ona sommeillait sur son anneau de cuivre dans le trou de la vie sous l'oveng, Nkené Messie passait une des plus mauvaises nuits de sa vie. Elle rêvait de feu, de combats sanglants, de fuites bruyantes. Assia était transformé en un brasier grandissant et la mort chantait dans tous les coins. Elle ne voyait pas son mari. Qu'était-il devenu ? Elle s'éveilla, agitée, trempée de sueur. Elle s'efforça de ne plus dormir mais en vain. Et chaque fois le même rêve recommençait. Cela dura jusqu'au moment où les réminiscences de l'approche du jour firent cacaber les perdrix.

Elle prit une ferme résolution : elle ferait fuir Oyane Medza. Les parents de celle-ci la découvriraient quelque part dans la forêt et, peut-être, renonceraient à engager des hosti-

lités contre Asseng Mbane Ona. Elle quitta sa demeure. L'aube envahissait le village. Elle ouvrit la case d'Oyane Medza et la trouva assise au bord du lit. Elle lui dit :

— Ne me crains pas. Je te demande tout d'abord pardon pour la scène d'hier. J'avais complètement perdu la tête. Cela m'arrive de temps en temps ; j'agis alors comme une folle. Du reste mon mari m'a réprimandée sévèrement de t'avoir offensée ainsi. Me pardonnes-tu ?

— Naturellement, répondit Oyane Medza. Je suis incapable de haïr qui que ce soit, par conséquent, j'ignore la rancune. Est-ce pour cela que tu es venue me voir de si grand matin ?

— Oui, et aussi pour t'annoncer une chose horrible. Tu seras immolée aujourd'hui même pour couronner l'initiation de mon mari. Tous les préparatifs de cette cérémonie sont terminés, on n'attend plus que le grand jour pour te conduire dans la forêt. Cette fois je te propose sérieusement de t'évader. C'est ton seul salut. Qu'en penses-tu ?

— Parles-tu sérieusement ? Ne serais-tu pas encore sous l'emprise de la jalousie ?

— Je parle le plus sérieusement du monde ; la jalousie est hors question. Si tu ne t'évades pas, tu n'auras plus à le regretter puisque tu seras morte d'une mort rapide.

Oyane Medza réfléchit un instant. Il lui avait pourtant semblé qu'Asseng Mbane Ona s'intéressait à elle. Etait-ce pour camoufler ses intentions ? Un homme aussi puissant que le fils de Mbane Ona pouvait-il être fourbe ? Elle ne le pensait pas. Pourtant, Nkené semblait sincère. Elle l'était même. Cela se voyait à l'éclat de son regard. Oyane Medza se décida de rester à Assia jusqu'au bout mais cacha sa décision à Nkené Messie.

— Je fuirai, mais seulement quelques instants avant la cérémonie. J'ai un moyen sûr pour m'évader et nul ne pourra me rattraper avant Engong. Tu peux donc être tranquille quant à ma sécurité. Je te remercie de m'avoir informée de ce complot. Il ne m'était pas venu un seul instant à l'esprit qu'Asseng Mbane Ona pouvait agir comme un simple bandit des grands chemins.

— L'initiation est au-dessus des sentiments, tu le sais bien. Il ne le fait pas de gaieté de cœur.

— Oui, je sais. Je suis bien malheureuse. J'aurais pu le comprendre dès le premier jour où il m'avait enlevée à Maane Meni. Enfin cela ne change rien à la situation. Ce soir je serai dans mon village.

— Je te fais confiance, dit Nkené Messie en se retirant.

Le jour se levait rapidement. Du côté de l'est les rayons du soleil incendiaient l'horizon. Le village s'animait de son concert de bruits matipaux. Quelque part dans la forêt proche, les xylophones qui annoncent la cérémonie religieuse épanchaient leurs notes émouvantes Le son cadencé d'un tambour leur tenait compagnie. Des volutes de fumée bleue garnissaient l'air au-dessus des cases. Les pilons réduisaient en pâte les grains d'arachides ou les doigts de banane dans les mortiers. Les corps-de-garde s'emplissaient d'un monde bavard. Des enfants s'ébattaient dans les cours, poursuivaient les poules, les canards ou les moutons. Des femmes revenaient de la rivière, la jarre sur la tête ou le panier sur le dos. Des hommes fendaient le bois de chauffage à grands coups de cognée derrière les cases. Assia soufflait de ses milliers de poitrines vibrantes.

Sous l'oveng les anciens se démenaient. Ce jour constituait la clôture de la cérémonie d'initiation d'Asseng Mbane Ona. Ce dernier, bien sûr, était déjà un initié accompli. Il s'agissait simplement maintenant de se conformer au dernier interdit qui exigeait que le sang d'Engong fût répandu dans le gouffre de la vie. Et une jeune fille d'Engong était là au village. L'on pouvait donc considérer comme achevée sans faille toute la période d'initiation d'Asseng Mbane Ona.

Quelqu'un souffla dans une corne de buffle. Les vieillards recommencèrent à danser en tournant en cercle autour du tambour et des xylophones. Ils portaient des peaux de bêtes et des huppes de plumes d'oiseaux. Ils chantaient de leurs voix graves, monotones, enrouées. On les sentait fatigués. Ils avaient dansé toute la nuit et ne s'étaient arrêtés pour souffler qu'au lever du jour. Maintenant que le soleil montait dans le ciel, ils reprenaient les manifestations.

Mbane Ona entra dans la case d'Oyane Medza en compagnie de deux anciens. Ils dévêtirent la fille de Medza m'Otoughou, ne lui laissant qu'un morceau de pagne autour des reins. Ils oignirent sa figure et son corps de kaolin et d'une

pâte rouge. Le tout fut zébré de traits bruns à l'huile de palme. On lui attacha une poignée de crocs de panthère autour du cou et garnit ses poignets de bracelets tressés avec de la liane. Aux chevilles on lui mit des bracelets de cuivre. Ainsi parée, Oyane Medza ressemblait davantage à une sorcière qu'à une jeune fille dont un jeune homme de la tribu Bibao, Elone Kam Afé, s'était follement épris.

Tenant Oyane Medza par la main, ils sortirent par la porte de derrière, prirent la piste d'oveng, s'arrêtèrent à mi-chemin et enfermèrent la fille de Medza m'Otoughou dans une hutte préalablement aménagée à cet effet.

— Sois tranquille, dit Mbane Ona. On va te faire voir tout à l'heure les choses sacrées de ton mari Asseng Mbane Ona afin que tu les conserves toute ta vie pour votre bonheur à deux. Tu seras sa confidente, sa favorite. C'est dans ce but que tu es ainsi parée. N'aie pas peur, on ne te fera aucun mal.

Ils retournèrent sous l'oveng.

*
* *

Revenons à Maane Meni au moment de l'enlèvement d'Oyane Medza par Asseng Mbane Ona. Le brouillard secrété par les deux arcs-en-ciel couvrait donc le village. Un froid intense pétrifiait les habitants.

Obiang Medza, Nzé Medang et Elone Kam Afé se regardèrent, ahuris. D'où émanait ce brouillard ? Etait-ce là l'œuvre de Bikuékué-bi-Loroto ? Nzé Medang affirmait quant à lui que Bikuékué-bi-Loroto était bien mort, qu'actuellement il devait se trouver bel et bien au pays des fantômes.

Obiang Medza m'Otoughou se frotta la poitrine. Il en sortit un sifflet en corne de gazelle et siffla. Brusquement, comme un voile qui se déchire, le brouillard découvrit un pan de ciel qui s'élargit progressivement. Le soleil en profita pour envoyer sur la terre sa lumière éclatante et chaude qui se mit à dégourdir les hommes qui étaient cloués dans les cases et les corps-de-garde. Puis peu à peu la brume se dissipa.

Obiang Medza, Nzé Medang et Elone Kam Afé se portèrent à la maison d'Assangone Obiang. Ce qu'elle leur raconta

les stupéfia. C'était la première fois que ces trois hommes entendaient parler d'Asseng Mbane Ona et de la tribu Yemebem.

— Asseng Mbane Ona, voilà un nom tout nouveau, dit Nzé Medang. Etait-il jeune ? demanda-t-il à Assangone Obiang.

— A peine plus âgé qu'Elone Kam Afé, dit-elle. Un peu plus fort aussi, avec des muscles prononcés tels que nous autres femmes les aimons. Je pense qu'avec un homme pareil Oyane Medza n'aura pas le temps de s'ennuyer. Je suis sûre qu'au moment où nous parlons elle ne se souvient plus d'avoir souri un jour à un certain individu appelé Elone Kam Afé.

Une bouffée de jalousie empoisonna le cœur du jeune Bibao. Il en voulut à sa fiancée. Il en voulut surtout à Asseng Mbane Ona qu'il se mit à haïr de la plus vilaine manière. En voilà un qui venait de se mettre le doigt dans l'œil. Il lui apprendrait qu'Elone Kam Afé, lui, n'est pas un homme dont on se moque. Et qui, depuis qu'il était né, pouvait se vanter de s'être moqué de lui ? Anvam Eyeghe Bong ne venait-il pas de connaître à ses dépens ce qu'il en coûtait à ceux qui osaient se lancer dans pareille aventure ? Asseng Mbane Ona se prenait-il pour un superpuissant ? Ou bien ignorait-il qu'il y avait au monde Elone Kam Afé, l'homme qui incarnait la puissance invincible de la tribu Bibao ? Pour qui ce Yemebem le prenait-il ? Il allait se frapper la poitrine lorsqu'Obiang Medza l'arrêta du geste :

— Il s'agit de ma sœur, lui dit le fils de Medza m'Otoughou. Où qu'elle se trouve, je saurai la dénicher et te la remettre puisque mon père a décidé de votre mariage. Tu t'es assez battu et je ne veux plus te permettre d'entreprendre quoi que ce soit en ce moment. Reste à nos côtés et laisse-nous agir.

Ce disant il se frappa la poitrine, en sortit une hirondelle marquée d'un trait rouge sur le bec. Il dit : « Hirondelle au bec aimanté, nous cherchons sur tout le territoire d'Okü une tribu du nom de Yemebem. Vole et conduis-nous vers cette tribu. »

Il lâcha l'hirondelle qui s'envola. Les trois hommes s'envolèrent aussi et la suivirent. L'hirondelle volait haut dans

le ciel et se dirigeait vers le nord-est. Les trois compagnons semblaient rivés à sa queue tant ils maintenaient la même distance réduite entre l'oiseau et eux. Ils survolèrent ainsi la tribu Yesselé chez Fam Eboro, la tribu Essandouk chez Sikom Ondo, la tribu Yefima chez Efayong Nzué, la tribu Yemekol chez Nsi Bibang Mvono. La nuit descendait lentement sur la terre. A gauche, le soleil, grosse boule pourpre, se noyait à l'horizon. Ils étaient au-dessus de la tribu Yemissili chez Mfarga Mvé. Obiang Medza saisit l'hirondelle et l'avala. Ils se rabattirent dans la cour d'un grand village et se dirigèrent sur le corps-de-garde le plus proche. Nzé Medang dit, s'adressant aux villageois :

— Le chef, en vitesse. Quelle bande de fainéants ! N'avez-vous pas d'oreilles ? Ils me regardent comme des sourds ! Hâtez-vous d'appeler le chef pendant que je parle !

Quelqu'un se tourna vers son voisin :

— Comprends-tu ce qu'il dit, frère Messené ?

— On dirait qu'il parle du chef, frère Nkomo.

— Eh bien, dit Nkomo, appelez Mfarga Mvé. Cet étranger m'a l'air trop nerveux. D'où peuvent bien venir ces trois hommes ? En tout cas ils viennent de loin. Ça c'est le genre d'hommes qu'il ne faut jamais rencontrer dans un grand chemin. Surtout celui qui vient de roucouler. Je suis persuadé que l'homme qui lui a donné le jour n'a jamais entendu parler de ce qu'on nomme pitié. Regardez-le : tout son corps exhale l'effronterie et la méchanceté. Comme il doit se réjouir chaque fois que l'occasion lui est donnée de faire voler les têtes d'hommes dans la poussière ! C'est à coup sûr un homme du Sud.

Quelques instants après : Bamane ! Tôtône ! Sihing ! Mfarga Mvé se tint devant les étrangers. Il offrit sa main à Nzé Medang, à Obiang Medza et à Elone Kam Afé. Puis il les entraîna dans une grande case de terre battue située un peu à l'écart du village. C'était un endroit très calme, avec une grande cour, le tout entouré de bananiers et de palmiers. Sept cuisines s'alignaient derrière la grande case dans lesquelles bavardaient à chaudes voix des femmes excessivement joyeuses.

Mfarga Mvé et ses hôtes pénétrèrent dans une grande salle de séjour et prirent place dans des fauteuils de liane. Le fils

de Mvé Aloumou était un homme grand, massif, puissant. Peu orgueilleux, détestant les aventures, il dirigeait la tribu Yemissili avec l'assurance d'un chef qui n'a rien à se reprocher et qui, par conséquent, ne redoute pas la présence des étrangers chez lui, fussent-ils originaires du Sud. Il était très affable, très sympathique et jouissait de l'estime de toute la tribu Yemissili et des tribus voisines.

Après les présentations d'usage, Obiang Medza lui demanda :

— As-tu déjà entendu parler d'Asseng Mbane Ona de la tribu Yemebem ?

— Qui, dans cette contrée, peut ne pas avoir entendu parler du fils de Mbane Ona ? C'est la fièvre du pays. La tribu Yemebem est devenue la plus puissante de cette partie de Mikour Megnoung n'Eko Mbègne, grâce à Asseng Mbane Ona. Il est très puissant puisque le nombre d'hommes-puissants qu'il a déjà égorgés est supérieur au nombre des doigts de mes deux mains et de mes deux pieds. Son grand village Assia porte maintenant le surnom de « Song Mengomelak » ou « cimetière des hommes-puissants ». Si vous avez l'intention de vous y rendre — ce que je ne vous conseillerai jamais — sachez que vous courez de gros risques. Peut-être même ne vous reverra-t-on plus parmi les vivants de ce monde.

— Est-elle encore loin d'ici, la tribu Yemebem ? questionna Nzé Medang, agacé par les dernières paroles de Mfarga Mvé Aloumou.

— Pas du tout, répondit celui-ci. A votre façon de marcher, vous y serez demain avant le milieu du jour si vous quittez mon village au chant du coq. Et si vous volez, vous y serez avant que le soleil ait eu le temps de dissoudre les brumes matinales.

Mfarga Mvé fit égorger deux moutons pour ses hôtes. Le soir après le repas il les conduisit dans la maison aux étrangers à une distance respectueuse de sa concession. Lorsque tout devint silencieux, Mfarga Mvé envoya trois de ses plus jeunes femmes chez les étrangers en indiquant à chacune d'elles la chambre correspondante. Une seule d'entre elles revint aussitôt : par pudeur et respect pour les frères de sa fiancée, Elone Kam Afé considéra cette nouvelle attention

de Mfarga Mvé à son égard comme superflue. Si, la coutume veut qu'un homme riche, puissant et bien élevé comme l'était Mfarga Mvé honore ses étrangers des délicatesses de ses plus jeunes femmes, elle recommande aussi constamment à celui se trouvant dans la même situation qu'Elone Kam Afé fidélité pour sa fiancée et pureté aux yeux des parents de cette dernière.

Les beaux-frères sont généralement jaloux ; aussi Obiang Medza ne s'endormit-il qu'après s'être discrètement assuré qu'aucune présence insolite dans la chambre du fiancé de sa sœur n'était venue mettre en cause les bons sentiments qu'il nourrissait à son endroit. La nuit se passa donc, tranquille. Et lorsqu'arriva le matin, que nos trois héros se remirent en route pour la tribu des Yemebem, tout le monde brillait par sa bonne humeur. Elone Kam Afé semblait avoir totalement oublié sa haine pour Asseng Mbane Ona, Obiang Medza les dangers que courait sa sœur, Nzé Medang les projets sinistres qu'il fomentait contre les habitants des rivages du grand fleuve Bevuyeng. Ils allaient, courant, s'amusant comme des gamins, sur ce chemin poussiéreux qu'ils n'avaient jamais foulé.

Le temps passait rapidement. Une fois lancé sur le plafond du ciel, le soleil ne s'arrête plus. Au fur et à mesure qu'il s'élevait, la chaleur devenait plus sensible. Mais elle n'entravait en rien la marche fougueuse de nos trois hommes.

Les voici maintenant qui atteignent et dépassent les tribus Yebilop, Yekang, Yessom et Yefir. Ces tribus qu'Emane Toung Mfane avait détruites s'étaient encore repeuplées. On n'y distinguait plus aucune trace de ruine et le souvenir même d'Emane Toung Mfane s'était évanoui. L'inquiétude qu'on lisait sur les visages de leurs populations provenait de la proximité de la tribu Yemebem. En effet, si l'on s'accordait à reconnaître la considérable importance que prenait cette tribu, on n'arrêtait pas de supputer les ennuis inévitables qu'elle ne manquerait pas de s'attirer et qui engendreraient des conséquences désastreuses sur les tribus voisines. Les tribus puissantes sont comme les grands arbres de la forêt : leur chute est toujours une catastrophe alentour.

Les trois hommes approchaient des Yemebem. Au village résonnait le tam-tam qui annonce le début des cérémonies d'initiation. Il disait que ce jour était un grand jour, qu'on allait parachever l'initiation d'Asseng Mbane Ona en sacrifiant aux Forces Supérieures du cosmos une jeune fille vierge originaire d'Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient, que les Yemebem constituaient désormais le peuple le plus fort du monde, que toutes les autres tribus devaient sous peine de répression sanglante se soumettre. Il ordonnait de transmettre ce message de village en village jusqu'aux extrémités de la terre. Le tam-tam invitait ensuite toutes les jeunes filles vierges de la tribu Yemebem à s'enfermer dans des cases pour le reste de la journée, car le sang d'une vierge allait être répandu, et son esprit, qui devait planer sur le pays quelques instants avant de disparaître dans les nues, risquait, s'il les trouvait à découvert, de leur porter malheur.

Elone Kam Afé sentit son sang bouillir. Tout son corps commença à cracher de la sueur chaude. Ses yeux revêtirent un éclat pourpre. Ses narines exhumaient un souffle brûlant. Il regarda son beau-frère Obiang Medza qui demeurait impassible comme une souche d'arbre tandis que les lèvres de Nzé Medang se paraient d'un sourire ironique. Les gens d'Engong sont méprisants comme des gorilles. Jamais ils ne prennent une situation au tragique quelle qu'elle soit. Nzé Medang pensait à la colère qui chauffait la tête d'Elone Kam Afé et se disait que les amoureux sont les grands esclaves de leurs sentiments. Le fils de Kam Afé qui savait sa fiancée en danger de mort, était secoué par une cruelle impatience. Il désirait agir immédiatement mais en était empêché par ses beaux-frères. Ceux-ci ne voulaient rien brusquer. Nzé Medang calma son jeune ami :

— Ne t'impatiente pas, Elone Kam Afé. Nous allons pénétrer à Assia sans nous faire remarquer afin de mieux observer tout ce qui se passe chez les Yemebem. Tu agiras quand Oyane Medza sera réellement en danger. Alors tu la délivreras et rejoindras aussitôt ta tribu. Nous nous occuperons d'Asseng Mbane Ona et de ses hommes de main.

— Je suivrai ton conseil, dit Elone Kam Afé. Mais j'aurais bien voulu auparavant dire quelques mots à cet idiot d'Asseng Mbane Ona.

— Inutile, dit Obiang Medza. Ceux que j'ai à lui dire sont plus lourds que des montagnes. Ne perds pas de vue que cet homme a conçu le projet de se servir du sang de ma sœur pour fortifier ses fétiches. Il a ainsi souillé la réputation de ma famille et du peuple d'Engong tout entier. Il me doit des explications.

Ils continuèrent à parler en marchant et surveillant la forêt pour ne pas être surpris par une oreille indiscrète. Ils approchaient d'Assia. Déjà les cases se découpaient au bord d'un long trait récemment aménagé afin de donner aux arrivants dans la tribu Yemebem une vue d'ensemble du premier quartier du village. Ces cases étaient rectangulaires et étonnamment hautes avec de larges vérandas. Certaines d'entre elles avaient des murs d'écorce, d'autres étaient de terre battue. Toutes les toitures en paille comportaient deux pentes principales, l'une devant, l'autre derrière, les deux murs du bout étant protégés des intempéries par des auvents. Les portes et les fenêtres se mariaient admirablement. C'étaient de belles constructions, simples et spacieuses.

Nos trois hommes, quoique d'un physique imposant, adoptèrent la démarche vulgaire de paisibles touristes. Ils portaient sur l'épaule la sagaie de fabrication simple, commune à tous les marcheurs inoffensifs et sans souci. Par cette attitude, ils s'identifiaient au genre d'hommes ombrageux, prêts à prendre la fuite à la moindre menace, le genre d'hommes dont on dit qu'ils ne sont qu'une masse de chair sur les os. Parvenus dans la cour, ils firent mine de se diriger sur le corps-de-garde le plus proche, hésitèrent un instant, puis continuèrent tranquillement leur chemin jusqu'à l'autre bout du village, là où se dressait une immense case aux murs de pierre. Ils entrèrent au corps-de-garde situé près de cette case.

Ceux qui peuplaient ce corps-de-garde ne s'occupèrent même pas d'eux. On leur lança quelques regards dénués d'intérêt, leur indiqua des places vides et les conversations, un instant interrompues, reprirent leur cours. L'on était habitué à voir toutes sortes de gens à Assia. La présence de ces trois individus n'avait rien de particulier pour retenir l'attention des villageois.

— Je disais donc, continua celui qui semblait diriger la causerie, qu'on doit se hâter d'égorger la jeune fille du Sud. Il est inutile de prolonger cette cérémonie. L'initiation d'Asseng Mbane Ona est pratiquement terminée, le reste n'a plus une grande importance. On égorge la fille, on répand son sang à l'endroit habituel, on lui coupe les seins dont on se servira pour la préparation des fétiches d'amour et des fétiches qui préservent des maladies de vieillesse.

— Je suis de ton avis, dit un autre. C'est seulement dommage qu'on doive sacrifier une si belle créature. J'ai déjà vu des jolies femmes au cours de ma vie d'errance, mais, jamais je n'ai rencontré une femme aussi belle. Les perles qui roulent dans le lit sablonneux du ruisseau aux eaux limpides ne sont pas aussi belles que cette jeune fille du Sud. L'envoyer au pays des fantômes sans qu'elle ait eu le temps de goûter aux délices de la vie constitue vraiment une cruauté à laquelle mon cœur ne peut souscrire.

— On sait que ton cœur est gonflé d'émotions, dit un troisième personnage. Tu aimes les femmes plus que tous ceux qui sont dans ce corps-de-garde. Ta vie, tu la passes à aimer les femmes. Il y a autre chose que les femmes dans la vie, mon frère. Penses-y.

— Il y a surtout les gens qui aiment les femmes plus que moi, mais qui ne le disent pas, reprit l'incriminé. Ce sont des sournois qui font les purs alors que tout leur être vibre de luxure. Mon tort c'est de toujours dire ce que je sens et ce que je pense.

— Ne vous égarez pas, reprit celui qui avait parlé le premier. Il s'agit d'une question importante. Etes-vous de mon avis pour qu'on procède immédiatement au sacrifice ? Si oui, j'irai alors auprès des anciens leur faire part de notre proposition.

— Nous sommes tous d'accord, dirent plusieurs voix. Va le leur dire.

Akame — tel était le nom de l'orateur — prit la piste qui conduisait sous l'oveng. Obiang Medza vomit secrètement un petit papillon blanc qu'il lança dans le vent. Le papillon se mit à voltiger autour d'Akame sans que celui-ci s'en rendît compte. Arrivé près de la prison d'Oyane Medza, le papillon entra dans la hutte par un trou. Il se posa sur le nez de la jeune fille qui le reconnut : c'était le papillon qui annonce à

toute fille ou femme d'Engong en danger la présence des descendants d'Ekang Na. Oyane Medza saisit le papillon, lui enleva un peu de poudre des ailes et le relâcha. Il retourna au village. Obiang Medza constatant l'absence de poudre sur les ailes du papillon, se rasséréna : sa sœur était encore en pleine possession de ses facultés mentales, donc elle n'avait pas subi des sévices ignominieux. Il fit signe à ses deux compagnons et tous trois sortirent du corps-de-garde. Ils s'engagèrent dans un chemin derrière les cases qui devait conduire dans le quartier voisin. Mais ils n'atteignirent pas ce dernier. Parvenus au milieu des bananiers, ils s'arrêtèrent. Obiang Medza se frotta la poitrine, en sortit une corne-fétiche d'antilope qu'il planta au sol. Celui-ci s'ouvrit et les absorba. Ils s'enfoncèrent dans la terre, décrivirent un arc de cercle et émergèrent dans la hutte près d'Oyane Medza.

De voir sa fiancée dans un accoutrement de sorcière accabla Elone Kam Afé. Mais le moment n'était pas favorable aux sautes d'humeur. Obiang Medza lui dit :

— Elone Kam Afé, je te remets ma sœur Oyane Medza, en présence de Nzé Medang. Emmène-la dans ta tribu. Elle est maintenant ta femme. Sois son protecteur en toutes circonstances. Ce n'est pas ainsi que devait se passer ce mariage, mais nous n'avons plus le choix. Ma sœur, voici ton mari. Tu lui dois amour, fidélité, soumission. Remplis sa case d'enfants. Sois le meilleur exemple de toutes les femmes de la tribu Bibao. Quand cette palabre qu'a provoquée Asseng Mbane Ona sera terminée, nous irons, Nzé Medang et moi, vous rendre visite. Et s'il vous arrivait un ennui quelconque, la route d'Engong vous est ouverte.

— L'émotion qui m'étreint m'empêche de te répondre, dit Elone Kam Afé. Je ne pourrai vous traduire ce que je ressens en ce moment que plus tard, quand vous serez les hôtes de mon village. Finissez-en avec Asseng Mbane Ona et faites-lui savoir que c'est bien à regret que le fils de Kam Afé est parti sans avoir eu le plaisir de cracher sur sa figure. Bonne chance !

Elone Kam Afé saisit sa femme et disparut dans les entrailles de la terre.

Obiang Medza et Nzé Medang s'enduisirent le corps de pâte rouge, de kaolin et d'huile de palme, se ligotèrent bras

et jambes sur des chaises de bois comme des patients prêts au sacrifice. Silencieux, impavides, ils attendaient.

Akame fit part aux anciens réunis sous l'oveng de la proposition consistant à hâter la cérémonie. Les danseurs fatigués l'accueillirent avec joie. Tout le monde était pressé d'en finir avec cette longue initiation. Asseng Mbane Ona n'était-il pas déjà un homme superpuissant ? Ayangoume, le grand magicien, ne se montrait même plus aux cérémonies, ce qui signifiait qu'elles ne constituaient maintenant que des rites accessoires. Il n'avait même pas voulu assister au sacrifice de la fille du Sud. Il est vrai que le sacrifice d'une femme ne présentant aucune complication, les magiciens en confient d'ordinaire les soins aux simples initiés.

Mbane Ona se rangea à l'avis de tout le monde. D'ailleurs le soleil approchait du milieu du ciel. Sa chaleur tombait en nappes brûlantes sur les épaules nues des danseurs. Mbane Ona ordonna à deux grands gaillards d'aller chercher la fille du Sud. Dans le trou de la vie, Asseng Mbane Ona traça un trait blanc sur son anneau de cuivre pour l'empêcher de remonter à la surface quand la fille arriverait au bord du gouffre.

Les deux gorilles désignés pénétrèrent dans la hutte et, sidérés par ce qu'ils voient, s'arrêtent net, comme pétrifiés. Se déliant de ses cordes, Obiang Medza m'Otoughou projette ses deux poings en avant. Sans un cri, les deux messagers s'écroulent. Obiang Medza et Nzé Medang les tirent dans un coin obscur. Ils referment la hutte et se placent de chaque côté de la porte, à l'intérieur. Ils savent que l'absence prolongée des deux premiers envoyés rendra méfiants et vigilants leurs successeurs. L'effet de surprise devra donc être employé au maximum. Un long instant s'écoule. Sous l'oveng les anciens s'impatientent.

— Que font Mebalé et Zené depuis qu'ils sont partis à la hutte ? demanda Mbane Ona.

— Ils s'amusent peut-être avec la fille, dit un initié. Mais je ne parle pas sérieusement. Que quelqu'un aille voir.

— Otouma, va les chercher avec la fille. Nous sommes pressés.

Otouma foule le sol à grandes enjambées. Il est étonné

de trouver la hutte fermée. « Ils sont peut-être allés d'abord faire un tour au village, se dit-il. Nous avons tous le ventre creux ; ils ont profité de ce petit moment pour aller mettre un morceau entre les mâchoires. » Il ouvre la hutte et franchit le seuil. Une main énorme s'abat sur son épaule gauche. Il se retourne et se trouve face à face avec Obiang Medza m'Otoughou. Otouma écarquille les yeux, ahuri. Il n'a pas le temps d'esquisser un geste de défense car l'homme d'Engong, d'un rapide coup de sabre, lui tranche la tête. La porte de la cabane est refermée, le cadavre tiré dans le coin où reposent déjà deux autres.

L'attente se prolonge sur le terre-plein. Peu à peu l'impatience de Mbane Ona se transforme en colère. « Il est inadmissible, hurle-t-il, que des initiés se permettent une conduite aussi aberrante au cours d'une cérémonie sacrée. Ils subiront le châtiment des initiés irrespectueux des rites. »

Signalons que ce châtiment consiste en une série de sévices corporels allant du bain de piment dans les yeux à la bastonnade effrénée. Ensuite le délinquant est condamné à deux ou trois semaines de chasse dont il remet le produit aux maîtres initiés, à moins qu'il ne dispose suffisamment d'animaux domestiques pour les substituer au gibier. Pendant la période de chasse il lui est interdit de partager sa couche avec une femme et doit préparer lui-même sa nourriture. C'est pourquoi il passe ses nuits dans une des huttes du campement d'initiation sous la surveillance des maîtres initiés.

Mbane Ona se propulse jusqu'à la prison d'Oyane Medza. Son étonnement lorsqu'il découvre la porte fermée est infini. Il colle son oreille contre le mur d'écorce. A l'intérieur le silence est inquiétant. Avec d'interminables précautions, il ouvre la porte, entre dans la hutte, regarde autour de lui. A ce moment un terrible coup de sabre éclate entre ses épaules. Mbane Ona pivote sur lui-même et, avec une promptitude stupéfiante, s'abaisse pour éviter un second coup, plonge sa main sur sa hanche, en retire une épée, se redresse et décoche dans la poitrine d'Obiang Medza une volée de coups. L'épée se casse. Les deux adversaires s'attrapent fébrilement, brutalement, s'engagent dans des crocs-en-jambe tumultueux, piétinent les cadavres, renversent la hutte, galopent, se bousculent, se chevauchent... Sous l'oveng la surprise des initiés

connaît une ampleur démesurée. Quelques hommes prennent leurs jambes à leur cou et disparaissent dans la forêt. Les tam-tams et les balafons cessent de résonner. Des hurlements s'élèvent. Des fusils crachent du plomb. Un brouhaha impossible s'établit sous l'oveng. Nzé Medang larde des corps à coups de sabre. Des hommes refluent vers le village... C'est la débandade.

Mbane Ona se frappe la poitrine, en sort un galet fétiche, le brise sur la tête d'Obiang Medza m'Otoughou. La douleur lacère les tempes du fils de Medza m'Otoughou. Il bondit à la manière d'un fauve, se retrouve debout à quelque distance de son adversaire, une massue de fer entre les mains. Bondissant de nouveau, il hue comme un rapace, brandit la matraque et l'écrase sur le crâne de Mbane Ona. Le chef de la tribu Yemebem pousse un croassement de douleur, huche à plusieurs reprises son fils, puis culbute. Obiang Medza l'achève en lui plongeant la pointe d'une épée en plein cœur. Ensuite il lui coupe la tête et la lance comme un caillou dans l'abîme de la vie.

C'est à ce moment qu'Asseng Mbane Ona, surpris par le brouhaha de la surface et pressentant quelque malheur, apparaît au bord du gouffre pour se heurter à la tête sans vie de son père et voir le reste de son corps se trémousser en d'ultimes convulsions dans la poussière. Comme un fantôme qui sort de son trou, il s'expulse du brouillard arc-en-ciel. Obiang Medza, le regard flamboyant, le scrute sans aménité, à la façon d'un serpent dérangé dans ses œuvres et qui s'apprête à mordre l'importun. Mais Asseng Mbane Ona saisit la tête de son père, soulève le reste du corps, essaie de souder les deux. En vain. Il laisse retomber le tout, l'esprit hagard, le cœur gonflé d'affliction et de colère. Sa gorge se contracte. Il explose en pleurs. « O mon père ! Toi qui m'as offert ton amour, pourquoi meurs-tu ? Toi qui m'as façonné comme le forgeron façonne un fer de lance, pourquoi meurs-tu ? Toi qui m'as dressé comme le chasseur dresse son chien, pourquoi meurs-tu ? Toi qui m'as donné les Yemebem et toutes les autres tribus de la terre, pourquoi meurs-tu ? Toi que j'ai aimé et adoré comme pas un fils ne l'a encore fait sur terre devais-tu encore mourir ? Qu'aurais-je encore de plus cher, privé de ton amour ? Ma vie commence-t-elle donc par un

drame ? O mon père ! Est-il besoin de te dire que je te vengerai en châtiant le coupable ? »

Comme un fleuve qui sort de son lit pendant les grosses pluies et immerge ses environs de ses eaux tumultueuses, la colère déborde le cœur d'Asseng Mbane Ona, inonde son corps tout entier. Son esprit baigne, patauge dans un orgasme de cataractes furieuses. Soudain il se retourne, saute et plonge dans le gouffre aux arcs-en-ciel.

Obiang Medza, neveu du village Komelan chez Ella Mvélé, la lame tranchante de Medza m'Otoughou, le village d'un riche ne manque jamais d'un mâle sur qui l'on fonde des espoirs, Obiang Medza m'Otoughou avertit Nzé Medang de se tenir prêt car l'ennemi va réagir.

Brusquement jaillis du trou, deux arcs-en-ciel tombent sur le terre-plein et l'ombre envahit la brousse. Un tambour invisible fait entendre ses roulements. Un long sifflement métallique cisaille les tympans. Obiang Medza et Nzé Medang bondissent et se perchent sur les branches de l'oveng. Tout à coup le ciel blanchit d'une lumière crue. Elle est si vive que l'œil n'arrive pas à accrocher son éclat. Au village les hommes marchent à tâtons, cherchent à se dissimuler en des cachettes introuvables. Est-ce la fin du monde ? Les maris oublient leurs femmes et leur jalousie, les mères leurs enfants, les épouses leurs rivales. En un instant tous les plaisirs, tous les maux, toutes les préoccupations accessoires et stupides qui assujettissent le genre humain s'expulsent de l'esprit des Yemebem pour n'y laisser qu'une seule chose : l'instinct de conservation ! Les gens et les bêtes se confondent, se disputent les coins supposés obscurs, s'amalgament, se multiplient. Aucun cri n'est poussé : les gorges desséchées ne laissent plus échapper de son. On court à l'aveuglette, on se donne violemment la tête dans des obstacles imprévus et imprévisibles, on s'écroule sur le sol. Un désordre effarant s'approprie le beau village Assia, roule dans tous les quartiers, secoue les cases, danse au travers des portes, soulève la poussière dans les cours et les arrière-cours, fait crisser les feuilles mortes, frissonner les cannes à sucre et les bananiers, miauler les arbustes aux branches basses.

Asseng Mbane Ona frappe l'anneau de cuivre d'un coup sec de petite baguette métallique. Avec un grondement

d'orage, l'anneau fonce dans le ciel d'où il redescend prestement après avoir localisé les deux hommes d'Engong sur l'oveng. Obiang Medza et Nzé Medang ont juste le temps de s'esquiver tandis qu'un choc sourd se produit à l'endroit où ils se tenaient un instant plus tôt et que les branches de l'arbre se brisent dans un fracas terrifiant. L'anneau disparaît dans le sol pour rejaillir aussitôt du trou de la vie et foncer à nouveau dans l'air. Obiang Medza et Nzé Medang se sont réfugiés dans un bouquet d'arbres sur un grand rocher se dressant à l'aval de Bevuyeng, au pays de la tribu Yebiloua, les grands pêcheurs. L'anneau s'abat sur le rocher et le pulvérise littéralement. Un ouragan d'éclats de roches perturbe la tranquillité dans la tribu Yebiloua, y semant des écumes de mort. Obiang Medza et Nzé Medang se sont envolés, chacun de son côté. L'anneau hésite un court instant, puis se propulse du côté d'Obiang Medza, foudroyant l'atmosphère de son ronronnement terrible. Obiang Medza jette un coup d'œil par-dessus son épaule et aperçoit l'énorme cercle de cuivre qui fonce sur lui, à une vitesse fantastique. « Le village d'un riche ne manque jamais d'un mâle en qui l'on fonde des espoirs » se dit-il, et s'il entrait en contact avec ce bolide, tout espoir disparaîtrait à Evua Nam chez Medza m'Otoughou. Il se frappe alors la poitrine, en sort une boule de fer incandescente et la lance avec force contre l'anneau de cuivre. Une déflagration ébranle la nature. La boule volatilisée, l'anneau poursuit, indestructible, son ennemi. Obiang Medza se donne un coup de pointe de défense d'éléphant entre les lombes. Sa vitesse augmente. L'anneau accélère la sienne. Tous deux volent à une allure inouie vers le gouffre de la vie, dans la tribu Yemebem. L'air siffle aux oreilles d'Obiang Medza avec violence. Fuite et poursuite folles dans l'atmosphère surchauffée ne durent qu'un instant. L'anneau se rapproche irrésistiblement de l'homme d'Engong. Obiang Medza m'Otoughou secoue son vampire blanc, se ramasse en boule, se fait tout petit, tout arrondi comme un citron, virevolte, vise le trou de l'anneau, passe comme l'éclair au travers tandis que la scie grince dans le vide. L'anneau tombe dans le gouffre de la vie, tout bredouille. Obiang Medza va se poser dans un corps-de-garde tout essoufflé, au dernier quartier d'Assia. Il transpire comme un démon dans l'enfer.

Pour avoir chaud, il a eu chaud. Les hommes-puissants ne racontent jamais leurs mésaventures. Si Obiang Medza pouvait, lui seul dirait ce qu'il a senti au cours de cette fuite éperdue. Les émotions se sont succédé dans son cœur avec une frénésie jamais encore éprouvée. Il le croit fermement. Serait-elle une réalité, la mort ? Que se serait-il passé s'il ne s'était transformé en une petite boule insaisissable ? A dire vrai, combattre Asseng Mbane Ona n'est pas une petite affaire.

Il est encore plongé dans ses réflexions lorsque Nzé Medang atterrit dans la cour et entre dans le corps-de-garde.

— Ouf ! fait le fils de Medang Boro. Je te croyais déjà à Engong. Où est l'anneau ?

— Probablement dans son repaire. Ce n'est pas du tout agréable de se trouver face à cette roue de cuivre. Je n'ai jamais rien vu d'aussi véloce et puissant depuis que je réponds au nom d'Obiang Medza m'Otoughou. Si les descendants d'Ekang Na ne prennent pas des précautions, ils risquent de laisser la tête d'un Fono dans la tribu Yemebem !

— Tant que ça ? demande Nzé Medang d'un air ironique. Aurais-tu eu peur d'un cercle de cuivre ?

— Va essayer à ton tour et rapporte-moi des nouvelles, dit Obiang Medza d'un air las tout en essuyant de l'index la sueur qui perle à son front.

Nzé Medang sort du corps-de-garde et se plante dans la cour. Il fouille le village du regard et aperçoit un homme de haute taille qui se faufile entre deux cases. Il se frappe la poitrine, en retire un lasso, le lance sur l'homme, le tire à lui, le soulève et se l'accroche aux épaules, sourd aux gémissements apeurés du malheureux. Puis il bondit et s'élance en direction du repaire d'Asseng Mbane Ona. Il n'a pas atteint le rebord du gouffre que l'anneau de cuivre jaillit du brouillard arc-en-ciel dans un sifflement métallique. Nzé Medang s'enlève du sol avec la rapidité du tigre évitant le coup de tête du python irrité et se propulse dans les nuages. Mais l'anneau semble relié par une ficelle à ses jambes tant leur distance demeure rapprochée et invariable. Nzé Medang extirpe de sa poitrine un lourd marteau et le projette sur cet étrange bijou. Un heurt : des éclats de fer volent de tous côtés. L'anneau poursuit tranquillement sa route. Nzé

Medang virevolte, exécute tout à coup un plongeon vertigineux. Dans l'impossibilité de freiner sa lancée, l'anneau passe comme une trombe au-dessus de lui, le manquant de peu, parcourt encore une bonne distance, vire enfin et, en un piqué superbe, fonce comme un faucon sur sa proie.

Mais Nzé Medang a eu le temps de parvenir au bord de l'abîme Il plante là son prisonnier pétrifié de terreur, plonge dans le brouillard, un gourdin de fer à la main. Au fond du trou, Asseng Mbane Ona est assis, les mains sur les genoux, attendant que le sang coule sur sa tête. Nzé Medang abat férocement le gourdin sur son crâne et remonte à la surface en une voltige étourdissante.

Le gourdin a éclaté. Asseng Mbane Ona a sursauté de surprise, d'atroce douleur et a bondi. Au moment où il émerge du brouillard, l'anneau s'abat sur le pauvre homme déposé par Nzé Medang et lui tranche la tête. Le sang coule dans le trou. Mais Asseng Mbane Ona ne se méprend pas. Il sait que l'homme qui vient de mourir n'a rien de commun avec celui qui vient de le rosser, que ce n'était qu'un piège destiné à détourner la fureur de l'anneau. Tandis que celui-ci, satisfait, tombe au fond du gouffre, Asseng Mbane Ona court au village.

Il trouve sa femme Nkené Messie blottie dans un coin obscur de la maison, sanglotant de peur et de désespoir. Il l'attire tendrement contre sa poitrine, caresse sa chevelure et lui dit :

— Mon père n'est plus, Nkéné. Les hommes du Sud l'ont tué. Quelque chose me dit qu'ils sont encore dans ce village. Je vais leur démontrer que Mbane Ona mort, Asseng Mbane le remplace et que l'arbre qui a laissé un bourgeon n'a pas été détruit.

— J'ai peur, Asseng, j'ai terriblement peur. La fille du Sud est une fille de malheur. Où est-elle maintenant ?

— Je n'en sais absolument rien. Je suppose que ses frères — car ce sont eux — l'ont renvoyée à Engong. Mais j'irai l'y chercher et l'égorgerai. Pour l'instant, reste tranquillement ici. Tu as tout ce qu'il te faut pour ne pas avoir besoin de sortir.

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Asseng Mbane Ona était étrangement calme. Après l'ouragan de colère qui l'avait assailli lors de la mort de son père, la sérénité avait à nouveau pris possession de son esprit. Il se rendait compte qu'il s'était attaqué à ses ennemis dans un élancement de furie, sans avoir pris le temps de calculer la portée des coups qu'il leur distribuait. Le résultat s'avérait négatif car l'anneau avait manqué les deux hommes d'Engong dont l'un s'était même permis de descendre dans le trou de la vie pour lui marteler la tête de coups de gourdin ! Asseng n'en revenait pas. Un homme s'était introduit dans le brouillard arc-en-ciel, violant l'abîme sacrée, souillant de sa présence le repaire du tigre de la tribu Yemebem. Et cet homme en était ressorti sans y laisser une goutte de son sang ! Force était donc de reconnaître que la terre portait des hommes éminemment puissants. Mais lui, Asseng Mbane Ona, n'avait pas encore dit son deuxième mot. Ce deuxième mot, les hommes d'Engong allaient bientôt l'entendre.

Il traversa deux quartiers du village et aboutit au troisième. Dans un corps-de-garde Obiang Medza et Nzé Medang devisaient en attendant un événement nouveau. Les quartiers semblaient déserts. Un grand nombre d'habitants s'étaient enfuis. D'autres avaient préféré s'enfermer dans leurs cases ou erraient çà et là, refusant d'abandonner cet endroit où ils avaient vécu si heureux. Personne, parmi eux, ne comprenait ce qui leur arrivait. Le malheur est l'ennemi de la compréhension et ami du tapage. Quand il est là, inutile de chercher à savoir d'où il vient. On se défend si l'on peut, ou on fuit, ou on le subit. Quelques esprits lucides se doutaient bien de quelque anomalie qui se serait produite au moment de la clôture de l'initiation d'Asseng Mbane Ona, mais ne parvenaient pas à en déterminer la cause. On pensait quelquefois à la fille du Sud, mais ce n'était après tout qu'une fille. On se perdait en conjectures, le cerveau refusait de faire la lumière

sur ce sujet et l'on s'attelait finalement aux préoccupations plus réalistes du moment.

Asseng Mbane Ona suivait d'un pas apparemment nonchalant la grande cour du quartier. Obiang Medza et Nzé Medang le virent venir. Ils se turent. Le Yemebem s'arrêta au seuil du corps-de-garde, aperçut ses ennemis, se frappa la poitrine, saisit un énorme tambour, le posa sur le sol. Un maillet se matérialisa dans sa main droite. Il frappa le tambour. Deux filins de cuivre en jaillirent. A chaque filin était attaché un mille-pattes. Asseng Mbane Ona se saisit des filins et les balança sur Nzé Medang, ramassa son tambour dans lequel ils étaient fixés, se l'appliqua sur la poitrine. Puis il siffla. Sous ses pieds la terre vibra. Il s'accroupit. Les cordes se raidirent. Les mille-pattes s'agrippèrent sur la peau de Nzé Medang comme des ventouses. Asseng Mbane Ona se redressa brusquement, s'enleva de terre, emportant dans un grondement assourdissant Nzé Medang dans l'air. Après avoir décrit une impeccable trajectoire, il se jeta dans le gouffre de la vie. De gigantesques flammes en jaillirent comme d'un enfer. Le brouillard arc-en-ciel devint un brasier monumental. Nzé Medang sentit les iules et les flammes lui lécher dangereusement l'épiderme. Ses yeux commencèrent à se brouiller. Il cria : « O ami Nang Ondo ! » Le ciel s'ouvrit subitement, la foudre tomba dans le gouffre de la vie et remonta aussitôt dans les nues, tenant Nzé Medang dans ses mailles. L'instant d'après Nzé Medang atterrissait à Oveng chez Akoma Mba, le chef suprême d'Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient. Son corps était boursouflé, sa peau toute lépreuse.

Akoma Mba poussa une exclamation de surprise. Qu'était-il arrivé à Nzé Medang Endong, qui pimente les yeux des nourrissons, filleul d'Angone Nzok, neveu de la tribu Yeme-mang, les joues pleines, la panthère de Medang Boro qui dévore les moutons de toutes les tribus d'Okü ? Qui était cet homme-puissant qui avait ainsi lardé la peau du fils de Medang Boro, le brave des braves ? Les hommes d'Okü n'avaient-ils pas encore assez des châtiments que leur infligeait le peuple d'Engong chaque fois qu'ils se montraient trop audacieux ? Et pourquoi, lorsqu'ils avaient envie de mourir, venaient-ils toujours provoquer la descendance

d'Evine Ekang ? Combien de fois devait-on leur faire comprendre que les gens d'Engong étaient immortels et qu'il était vain de les combattre ?

Akoma n'avait pas encore terminé ses réflexions que Tôtône ! Bamane ! Sihing ! : Obiang Medza m'Otoughou, neveu de Komelang chez Ella Mvélé, le village d'un riche ne manque jamais d'un mâle en qui l'on fonde les espoirs ! Il avait également la peau lardée. Akoma Mba se frappa les mains l'une dans l'autre et se tint le menton, ce qui, chez lui, est le signe de l'ahurissement le plus complet. Les deux jeunes gens se tenaient là, sans mot dire, comme pétrifiés. Ils avaient subi le même sort à Mikour Megnoung n'Eko Mbègne. Akoma ordonna à Abiéré Mame de frapper le tam-tam.

CHAPITRE IV

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Ce jour est un dimanche !
Oui !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Ehé é
Ehé éhé é é
D'aucuns croient qu'ainsi Tsira Ndong mourra !
Ehé é
Ehé éhé é é
Tsira Ndong ne mourra pas ainsi !
Ehé é
Ehé éhé é é
Le joueur de Mvett ne mourra pas ainsi !
Ehé é
Ehé éhé é é
Le neveu d'Endama et d'Abona ne mourra pas ainsi !
Ehé é
Ehé éhé é é
Le fils de Ndoutoume Medzo'o ne mourra pas ainsi !
Ehé é
Ehé éhé é é
Tsira Ndong le joueur de Mvett, Tsira Ndong ne

mourra pas ainsi !
Ehé é
Ehé éhé é é
Les Blancs et leurs acolytes ont jeté Tsira Ndong Ndoutoume en prison !
Ehé é
Ehé éhé é é
Ils l'ont jeté en prison, le joueur de Mvett !
Ehé é
Ehé éhé é é
Un joueur de Mvett, ont-ils dit, n'a pas sa place parmi nous !
Ehé é
Ehé éhé é é
Quand il joue du Mvett, il raconte tout à ses frères des villages.
Ehé é
Ehé éhé é é
Et ses frères des villages revendiquent, revendiquent.
Ehé é
Ehé éhé é é
Ils revendiquent et nous empêchent d'agir librement.
Ehé é
Ehé éhé é é
Mettons Tsira Ndong en prison car, ainsi, il mourra !
Ehé é
Ehé éhé é é
Ainsi ont dit les Blancs et leurs acolytes.
Ehé é
Ehé éhé é é
Mais Tsira Ndong ne mourra pas ainsi !
Ehé é
Ehé éhé é é
Procès sur procès, il ne mourra pas ainsi !
Ehé é
Ehé éhé é é
Condamnation sur condamnation, il ne mourra pas

ainsi !
Ehé é
Ehé éhé é é
Un joueur de Mvett meurt-il sans avoir vomi ?
Ehé é
Ehé éhé é é
Or Tsira Ndong n'a pas encore vomi !
Ehé é
Ehé éhé é é
On sait qu'il en a, des choses, dans son ventre !
Ehé é
Ehé éhé é é
Il ne mourra pas sans les avoir fait sortir !
Ehé é
Ehé éhé é é
Aux villages on attend Tsira Ndong, le joueur de Mvett !
Ehé é
Ehé éhé é é
On sait pourquoi les Blancs et leurs acolytes l'ont jeté en prison !
Ehé é
Ehé éhé é é
Tsira Ndong en connaît trop sur les Blancs et leurs acolytes !
Ehé é
Ehé éhé é é
Il sait par exemple qu'ils sont égoïstes !
Ehé é
Ehé éhé é é
Il sait par exemple qu'ils sont hypocrites !
Ehé é
Ehé éhé é é
Il sait par exemple qu'ils nous exploitent !
Ehé é
Ehé éhé é é
Il sait par exemple qu'ils ne nous voudront jamais de bien.
Ehé é
Ehé éhé é é

Il sait par exemple que tous les Blancs ne sont pas pareils !
Ehé é
Ehé éhé é é
Il sait par exemple qu'on fait la chasse aux bons Blancs !
Ehé é
Ehé éhé é é
Il sait par exemple qu'on fait la chasse aux bons Noirs !
Ehé é
Ehé éhé é é
Il sait par exemple qu'on s'approprie le pays !
Ehé é
Ehé éhé é é
On s'approprie le pays aux dépens du propriétaire !
Ehé é
Ehé éhé é é
Tsira Ndong en sait long sur les Blancs et leurs acolytes !
Ehé é
Ehé éhé é é
Et ils l'ont jeté en prison !
Ehé é
Ehé éhé é é
Le joueur de Mvett ne mourra pas ainsi !
Ehé é
Ehé éhé é é
Tsira Ndong retournera dans les villages !
Ehé é
Ehé éhé é é
Il chantera à nouveau du Mvett !
Ehé é
Ehé éhé é é
Il dira tout ce qu'il sait sur les Blancs et leurs acolytes !
Ehé é
Ehé éhé é é
Et le peuple des villages comprendra !

Ehé é
Ehé éhé é é
Alors... Alors... Alors...
Ehé é
Ehé éhé é é
Le joueur de Mvett ne mourra pas ainsi !
Ehé é
Ehé éhé é é
Tsira Ndong ne mourra pas en prison !
Ehé é
Ehé éhé é é

— Qui a encore déchaîné les mélodies ?

— Est-ce ainsi qu'on les déchaîne ?

A Assia, dans le gouffre de la vie, Asseng Mbane Ona enrageait. Il n'avait pas réussi à abattre l'un de ses ennemis. Il n'était même pas sûr qu'il les avait égratignés. Tous deux avaient disparu l'un après l'autre sans laisser de trace. Leur sœur également n'était plus là. Le sang d'Engong n'avait pas coulé dans le gouffre, ce qui compliquait singulièrement la fin de l'initiation.

Son père était mort et il ne l'avait pas vengé. Etait-ce là le début d'une vie d'homme ? Qu'allaient maintenant penser toutes les tribus d'Okü ? Qu'Asseng Mbane Ona n'avait de puissant que ses apparences, qu'il avait déclenché les pires déboires sur les Yemebem, qu'il était un chef incapable qui ne méritait pas les louanges qu'on lui avait chantées ni les éloges dont il avait été l'objet ? La tribu Yemebem se démantèlerait-elle ou se fusionnerait-elle avec d'autres afin que le nom Yemebem disparût définitivement ? Cette grande tribu séculaire qui avait tant fait l'admiration des autres courait-elle maintenant vers sa perte ? Et par la faute d'un homme dont la faiblesse démentait les espoirs qu'on avait placés en lui ?

Asseng Mbane Ona ne put supporter plus longtemps ces pensées. Il jaillit du trou et se tint sur le terre-plein. De sa main gauche il donna une violente tape sur le sol qui se creusa. Il prit le corps de son père, le mit dans la fosse et

couvrit le tout de terre rouge. Les autres cadavres furent ensevelis dans une fosse commune. Puis il alla au village, se dirigea directement sur le rond-point. Il siffla et attendit. Un bout de temps passa.

Quelques personnes avaient entendu le coup de sifflet caractéristique d'Asseng Mbane Ona. Mais l'on hésitait à sortir de sa cachette. Que se passait-il maintenant au village ? Ceux qui avaient provoqué la bagarre étaient-ils partis ? Etaient-ils tués par Asseng Mbane Ona ?

Ntoma Mbegha, le chef du deuxième quartier s'avança courageusement vers Asseng Mbane Ona. Celui-ci lui tendit la main :

— Tu es un brave, lui dit-il. Où sont les autres ? Frappe le tam-tam et appelle tout le monde. Il n'y a plus de danger.

Le tam-tam se mit à bourdonner. Rassurés, ceux qui n'étaient pas allés dans la forêt commencèrent à ouvrir les cases. Un peu plus tard les sentiers déversaient du monde au village. Bientôt le rond-point fut noir d'hommes et de femmes. Un épais silence alourdissait les poitrines que soulignait de temps à autres une toux douteuse. Asseng Mbane Ona parla :

— Yemebem, vous voici tous réunis. Un accident s'est produit au lieu d'initiation. Mon père est mort. Mais ne vous en faites pas. J'ai tout de suite mis les choses au point, mais les deux hommes du Sud qui ont provoqué cet accident se sont enfuis. N'allez surtout pas croire qu'ils resteront impunis. Le sang d'Engong doit couler et je le ferai couler. Je pars au Sud. Vivants ou morts, je ramènerai les deux hommes qui ont tué mon père. A mon absence, la tribu sera dirigée par Ntoma Mbegha. Obéissez-lui comme vous le faisiez à mon père. Mon voyage ne durera guère. Mon retour marquera le début d'une vie nouvelle.

Ntoma Mbegha dit :

— Tu es notre fils à tous, Asseng Mbane Ona. Nous ne pouvons pas t'empêcher d'aller au Sud pour venger notre vénérable chef Mbane Ona. Mais le Sud est un pays dangereux. Ceux qui y vont n'en reviennent pas toujours. C'est pourquoi il te faut être prudent. Tu es un homme-puissant, bien sûr, mais tu n'es pas le seul homme-puissant du monde. Un proverbe dit : « S'il y a une montagne très haute dans ton

pays, sache qu'il peut en avoir une autre plus haute dans un autre. » La prudence devra être ton amie inséparable. Pars, nos bénédictions t'accompagnent.

Asseng Mbane Ona bondit et tomba dans le trou d'initiation. Il s'asit sur l'anneau de cuivre. Avec une petite baguette de fer il frappa l'anneau qui décolla en trombe, arrachant le brouillard arc-en-ciel de l'abîme. C'était un spectacle féérique que ce nuage aux mille couleurs qui passait au ras des arbres et des cases, s'arrêtait un instant dans la cour du premier quartier pour permettre à Nkéné Messie de prendre place sur l'anneau à côté de son mari, puis fonçait alors dans les profondeurs du ciel, à destination d'Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient. Asseng Mbane Ona et sa femme étaient invisibles dans le nuage. L'anneau grondait comme une chute et donnait l'impression d'un ouragan se déplaçant à une vitesse folle.

— Où allons-nous ? demanda Nkéné Messie.

— A Engong, affirma Asseng Mbane Ona.

— Ainsi nous nous aventurons dans ce mystérieux pays des Délogeurs ! Es-tu certain que nous en reviendrons sains et saufs ?

— Bien sûr. Il me faudra un instant pour me saisir de mes deux adversaires et les ramener dans la tribu Yemebem pour les y égorger. S'ils ont pu fuir de chez moi, je ne vois pas comment ils pourraient encore fuir de chez eux. Je vais les acculer comme le chien de chasse accule le porc-épic dans son terrier. Ils vont comprendre bientôt qu'ils n'auraient pas dû mettre les pieds chez les Yemebem.

— Je ne suis pas aussi optimiste que toi, dit Nkéné Messie. Les Délogeurs, paraît-il, sont nombreux et ils ont un chef redoutable : Engouang Ondo, l'irréductible. De mémoire d'homme, Engouang n'a jamais été battu dans un combat. Et tous ceux qui se sont frottés à lui ont toujours fini par le regretter.

— C'est possible. Mais ce que tu ignores, c'est qu'il ne peut y avoir plus puissant au monde que ton mari. Si le cas se présentait, j'éteindrais le soleil !

Le cœur de Nkéné Messie se gonfla d'orgueil. Le sourire qui illumina alors son visage fut un sourire de confiance, de fidélité, d'amour. Elle se blottit contre son mari qui lui

caressa doucement la nuque, les cheveux et le nez. Puis il lui déposa un baiser de tendresse sur le front.

Au-dessous d'eux c'était un défilé ininterrompu de pays, de fleuves et de montagnes. Quelques gens à la vue perçante voyaient passer ce nuage multicolore dans le ciel sans y attacher autrement de l'importance. Le ciel est si mystérieux qu'il est impossible de déterminer les multiples phénomènes qui s'y déroulent. Seuls certains hommes-puissants estimaient peu ordinaire la présence dans les nues de ce bolide multicolore. Eyeghe Ndong Metoulou de la tribu d'Akouakom, qui s'était réfugié avec toute sa tribu dans les grands nuages indissolubles qui voilent les hautes cimes du massif Kakelé pour fuir la descendance d'Ekang Na, suspendit pour plusieurs lunes les voyages qu'il avait en projet. Sima Obame Ekoua, le grand lutteur de la tribu Yefeghe, montra la boule nuageuse en disant : « Un homme-puissant de Mikour Megnoung n'Eko Mbègne se dirige sur Engong : la terre va s'embraser. » Kouma Sozo Obiang, le fulmineur de la tribu d'Essindak, dit : « Le ciel bouge : cette année le sang coulera à flots sur la terre. » Et ces réflexions d'hommes-puissants partaient des rives d'Assoumami et d'Abonong aux bords rougeâtres de Mveng Metué. Le nuage arc-en-ciel, lui, volait toujours.

*
* *

Neveu d'Endama et d'Abona, mon cœur se déssèche. La pluie arrive en grondant. Que les hommes viennent et regardent ! Que les hommes voient ! Tsira Ndong fait quelque chose là-bas, au corps-de-garde. Que faites-vous de vos oreilles dans les cases ? Ne savez-vous pas que les xylophones charment depuis ce matin ? N'entendez-vous pas les mélodies qui se déchaînent ? Le fleuve est gonflé, la chute mugit, l'eau chante, les paroles de Tsira Ndong sont tout miel. Petit-fils de Medzo'o Metoulou, je joue du Mvett au corps-de-garde et les jeunes filles le rythment dans les cases avec leurs pilons dans les mortiers. Je berce les bébés dont les mères sont aux champs. Le voyageur exténué se repose

et se rafraîchit à l'ombre de ma voix. Irons-nous entendre Tsira Ndong ? demandent les jeunes filles. Peut-on ne pas aller entendre les xylophones ! répondent les jeunes garçons. La nuit arrive, le joueur de Mvett est devenu inlassable. Les grillons disent qu'en mélodie ils peuvent égaler les cigales, mais que la voix de Tsira Ndong surpasse même le rossignol ! La lune qui brille invite les hommes au corps-de-garde. Du fond du ciel les étoiles qui palpitent disent que perdent leur temps ceux qui n'ont pas d'oreilles pour ouïr le Mvett. Le lion rugit, l'éléphant barrit, la grande affaire commence !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

*
* *

A Engong, Abiéré Mame Mba se mit à frapper du tam-tam.

King ! King ! King ! King !

Hommes d'Engong, écoutez le tam-tam !

Hommes d'Engong Nzok Mebeghe Me Mba, carrefour des palabres, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient, écoutez le tam-tam !

King ! King ! King ! King !...

Dans tous les villages d'Engong, les hommes dressèrent les oreilles. Il en est ainsi à chaque appel de ce tam-tam qu'on nomme Meki me Boro — Sang des hommes — On sait que Meki me Boro ne parle que pour annoncer un événement inhabituel. C'est pourquoi, lorsqu'on entend son roulement, les visages deviennent graves, les guerriers s'apprêtent, tout le monde est sur pied de bataille.

A Mveng Ayong, Ntoutoume Mfoulou sifflota :

Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
C'est moi Nyébé, fils de Mfoulou !
Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
Saturé de force et de puissance,
Je voudrais rencontrer un égal !
Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !

Que la mort me tue !
Si elle en est capable !
Vio ! Vio ! Vi ! Violi ! Vio !
Que tout le village se taise
Car j'écoute Meki me Boro !

Un grand silence s'établit à Mveng Ayong devenu d'une immobilité cadavérique.

A Nkok Nyong chez Medang Endong, Menga me Ntourou Medang, le frère cadet de Nzé Medang, le fouilleur des buissons épineux, l'irascible qu'on craint, dit à son père :

« Père Medang, fais taire le village. Meki me Boro parle. Mon frère Nzé Medang est à Okü. Lui serait-il arrivé des ennuis ? »

A Evua Nam chez Medza m'Otoughou, Nko'o Medza, le cadet d'Obiang Medza, le trancheur qui tranche les têtes d'Okü, imposa le silence et dit : « Obiang Medza est à Mikour Megnoung n'Eko Mbègne avec Oyane Medza. Meki me Boro parle, cela doit me concerner ! »

Le tam-tam continuait à gronder.

King ! King ! King ! King !
Le tam-tam appelle, le tam-tam appelle !
Le tam-tam appelle les hommes d'Engong !
Hommes d'Engong venez à Oveng !
Une grande nouvelle attend vos oreilles !
Le tam-tam appelle Medang Endong,
Medang Endong a pour devise : une maison a des tuiles, un éléphant des défenses, un village, lui, doit avoir un homme-puissant pour le défendre !
Le tam-tam appelle Otouang Mba,
Otouang Mba a pour devise : cinq le plaquent au sol, le sixième coupe une corde, le septième se sauve en boîtant, boîtant boîtant, boîtant !
Le tam-tam appelle Mfoulou Engouang,
Neveu de Messame Amieng Engo Agnoung, Mfoulou Engouang a pour devise : ta mère te frappe avec un bâton, tu vas te cacher dans le séchoir, une branche d'olivier toujours plus dure, plus dure, plus dure...

Le tam-tam appelle Angone Endong, soufflet de forge ramollisseur des métaux, l'écureuil de la saison des pluies aux neuf nids ; Angone a pour devise : si le soleil s'éteint, Angone allume la lune ; Angone Endong Oyono est un grand fardeau sans porteur.
Le tam-tam appelle Ndoutoume Mfoulou, l'infligeur,
Ntoutoume Mfoulou a pour devise : ne tue pas un animal, tue un homme ; c'est l'homme qui procure de la renommée !
Le tam-tam appelle Medza m'Otouang Mba, neveu de Mveng Miwo,
Medza m'Otouang Mba a pour devise : un guerrier passe en demandant d'une voix féroce : « Que se passe-t-il ? Que se passe-t-il ? Que se passe-t-il ? »

Akoma Mba dit à Abiéré Mame : « Inutile de nommer tous les hommes d'Engong. Frappe la devise d'Engouang Ondo et termine par la mienne. Medza m'Otoughou et moi avons une même devise. Ce sera tout. »

King ! King ! King ! King !
Le tam-tam appelle Engouang Ondo, l'irréductible, le Secret de la vie ;
Engouang Ondo a pour devise : Otouang est le premier, Medang le deuxième, Mfoulou le troisième, sans Otouang et Medang, Engouang Ondo aurait déjà descendu le ciel !
King ! King ! King ! King !
Le tam-tam appelle Medza m'Otoughou et Akoma Mba ; Medza et Akoma ont pour devise : Medza m'Otoughou grimpe à une liane d'asperge, Akoma Mba secoue la liane d'asperge ; deux grandes feuilles : la terre et le ciel !
King ! King ! King ! King !
Qui frappe le tam-tam ?
Abiéré Mame Mba, Abiéré Mame Mba
Je voudrais manger un pain de maïs avec de la pâte de manioc. Homme d'Engong, pensez à moi !
Vite ! Vite ! Vite ! Vite !

A Nkol Bingokom, Angone Endong bégaya : « E é é é ! C'est ainsi que ça commence ! Depuis ce matin je ne suis pas allé chez quelqu'un ! Maintenant le tam-tam appelle Angone. Et si tout à l'heure je tue encore un homme de mon clan, on dira que j'ai péché. Et si je tue un homme d'Okü on criera au méchant. Pourquoi ne me laisse-t-on pas en paix ? »

Par familles, les hommes d'Engong arrivent à Oveng chez Akoma Mba. Les femmes se hâtent de rentrer des champs pour contempler les guerriers allant au rassemblement. Et cela ne va pas sans commentaire.

— Oh ! encore ce tam-tam ! Mes pauvres parents qui ne se mettent jamais à l'abri des palabres, vont-ils encore avoir des ennuis ? Je suis la plus malheureuse des femmes d'Engong !

— Ne parle pas ainsi, amie de mon cœur. Ne sais-tu pas que mon méchant mari Angone a tué le seul oncle qui me restait tout dernièrement, quand il est allé se battre contre Zong Midzi m'Obame de la tribu d'Okane, qui avait égorgé Nkoudang la fille de Medza m'Otoughou ? Voyant Angone de passage dans son village, mon oncle lui a offert cinq poulets pour lui souhaiter la bienvenue. C'est alors que ce monstre qu'Endong a engendré, a prétendu que ce geste constituait une offense parce que le nombre de poulets était impair. Et il lui a coupé la tête. A son retour il ne m'a rien dit. Je l'ai seulement appris par d'autres bouches.

— C'est terrible ce qu'ils peuvent être méchants ces hommes-là ! Ils n'ont aucun égard pour leurs beaux-parents.

— A l'exception du clan de Medza m'Otoughou. Voilà un homme qui sait diriger son clan et ce n'est pas étonnant qu'il soit si riche. Il est juste, bon et respecte tout le monde. On dit qu'il n'est pas heureux qu'une jeune femme épouse un homme vieux ; mais si j'avais eu à choisir, j'aurais épousé le vieux Medza plutôt que cet Angone de malheur. Parfois je reste des lunes et des lunes sans être appelée dans sa couche. Souvent je me demande s'il ne me confond pas avec l'une de ses sœurs !

Toutes deux se mettent à rire en courant vers le village.

— Petite bru, que se passe-t-il ici au village ? demande une femme après s'être débarrassée de son panier d'ignames.

— Nous ne savons pas encore ce que dit le tam-tam.

Certaines bouches prétendent qu'on a vu du sang sur le corps d'Obiang Medza et de Nzé Medang. Moi, je dis que ce sont de faux bruits car tout le monde sait que ces deux-là comptent parmi les plus puissants d'Engong. Si leur sang coule hors de leur peau, c'est que le monde va bientôt finir. Est-ce qu'il restera encore un seul village d'Okü debout ! Pauvre de mes parents !

— Et qui donc les a blessés, ces deux-là ? C'est bien la première fois, depuis que je suis mariée à Engong, qu'un pareil cas se produit. Il faut croire que les hommes d'Okü deviennent de plus en plus puissants !

— Et ils ont raison, belle-mère. Les hommes d'Engong ne peuvent-ils pas rester tranquille chez eux ? Tout le temps ils vont provoquer les paisibles hommes d'Okü dans leurs villages. Alors il faut bien qu'on les corrige de temps en temps.

— Taisons-nous. S'ils nous entendent, je ne donnerais pas cher pour notre vie.

Wor-Zok commence à se remplir de monde. Soudain un grand bruit, venu du côté de Mveng Ayong, fait trembler le sol. Tonnerre ! Qu'ils sont nombreux, ceux de Mveng Ayong chez Mfoulou Engouang ! Les voilà qui viennent comme la pluie ! En vagues successives ! Ils arrivent ! Les voilà ! Ils sont là ! Ils sont là ! Regardez ! Il y a deux chefs devant ! Le premier, c'est Nyébé Mone Ebo, l'arc-en-ciel de Mfoulou ; le deuxième c'est Medza me Mfoulou, son frère cadet, celui qui, s'adressant à son aîné, lui dit souvent : « O Mone Ebo, pourquoi ne m'appelles-tu pas au secours ? » Derrière eux les guerriers suivent en deux rangs serrés, le fusil sur l'épaule, l'arbalète en bandoulière, hérissés de lances, de flèches et de fétiches. Puis Vihivim ! Bamane ! Sihing ! ; Ntoutoume Mfoulou, neveu de Bibabizok chez Assok Ndong, gendre de Bibabizok chez Assok Ella, Madebelé Mfoulou, l'incorrigible qui jette les chrétiens au feu, Nyébé, le Oui de Mfoulou qui a dit non à la vie et Oui à la mort, Mone Ebo, l'infligeur qui inflige à sens unique... Il regarde à gauche et à droite comme s'il méprisait tout le monde. Ensuite, Benane ! Tôtône ! Sihing ! : Medza me Mfoulou neveu d'Abang chez Engo Nzok, le brûleur qui incendie les villages d'Okü, il dit : « O Mone Ebo, pourquoi ne m'appelles-tu pas au secours ? »

Mone Ebo dit : « Cet enfant est-il idiot ? Comment veut-il que je l'appelle au secours ? A-t-il jamais vu un danger me menacer ? »

Habillé d'un grand pagne aux plis retombant autour des reins, coiffé d'un bonnet en peau de chimpanzé, Mfoulou Engouang, un chasse-mouches tout verni à la main, va s'asseoir dans un siège de liane à côté d'Akoma Mba. Tous deux se serrent la main comme seuls savent le faire ceux qui ont des enfants puissants et immortels et qui ne craignent rien pour leurs vieux jours. Ntoutoume Mfoulou et Medza me Mfoulou s'inclinent devant Akoma Mba, le tout puissant d'Engong tandis que les guerriers se tiennent immobiles et silencieux.

C'est alors que, du côté d'Akogha chez Medang Endong, un grondement sourd, semblable à celui que produisent les rapides d'un fleuve, se fait entendre. Tous les regards convergent sur le long trait qui vient d'Akogha. Enfin on les voit, ceux de Medang Boro Endong Oyono. Comme ils sont nombreux ! On dirait un essaim d'abeilles ! Et ils ne touchent pas le sol. Ils volent au ras de terre en faisant vibrer l'air en un bourdonnement émouvant. Tout à coup, Avimavim ! Sihing ! Mengame Ntourou Medang, le fouilleur des buissons épineux, l'irascible qu'on craint. Il présente un énorme sabre à hauteur de la ceinture et tous les guerriers d'Akogha s'alignent derrière lui. Medang Endong les passe en revue, salue Mfoulou Engouang, salue Akoma Mba et prend place.

Un instant après la cohue des guerriers d'Evua Nam chez Medza m'Otoughou apparaît. La terre tremble à son approche. Ils sont plus nombreux qu'une horde de fourmis magnans et armés jusqu'aux cheveux ! Oh ! là ! là ! Qu'ils sont nombreux ! Si l'on ne fait pas attention, le clan de Medza m'Otoughou va submerger tout Engong ! Comment un seul homme a-t-il pu engendrer un clan aussi innombrable ? Ils arrivent. Ils envahissent la place. Bamane ! Vihivim ! Sihing ! Nkoa Medza, le trancheur qui tranche les têtes à Okü. Il présente le sabre. Medza m'Otoughou passe sa troupe en revue, salue les autres anciens et s'installe.

Peu à peu tous les clans s'assemblent à Oveng. Il y a là les

guerriers de Nkame Nga chez Bekale b'Oyono, ceux de Nkol-Ayo chez Bengone Ebé, ceux de Megneng chez Otouang Mba, ceux de Mveng Ekek Mebok chez Ondo Mba, ceux d'Enigha Nkol chez Ondo Biyang...

Qu'on aille chercher Angone Endong, dit Akoma Mba. Le temps presse.

On appelle Nguéma Nsing Béré, l'amasseur des palabres, « les Herbes », fils de Nsing Béré Mba, qui ne s'amourache que des femmes qui allaitent (1) afin que le bébé meure et que les palabres pénètrent abondamment dans la maison de Nsing Béré Mba. On lui dit d'aller appeler Angone Endong.

Nguéma Nsing Béré bondit, vole comme une hirondelle, atterrit dans la cour de Nkol Bingokom chez Angone Endong Oyono, soufflet ramollisseur des métaux, l'écureuil de la saison des pluies aux neuf nids, la fourche qui a un pied chez les fantômes, un pied chez les vivants et qui soutient les digues qui barrent les rivières pour la pêche.

Angone Endong a épousé l'année passée une jeune femme, Mefoumane Ebang, fille d'Ebang Tomo Ela, de la tribu Yebivou qui peuple les rives du fleuve Missolo. Dès que Mefoumane est arrivée à Bingokom, Angone a fait dire à tout Engong qu'il voulait dormir pendant plus d'un an sans être dérangé. Il s'est alors enfermé avec sa jeune épouse, a accroché au-dessus de la porte de sa case une énorme paire de ciseaux qui ne laisse rien passer. Les fourous, les moustiques, les mouches forment un grand tas devant la porte : les ciseaux les coupent en deux chaque fois que ces insectes essaient de pénétrer dans la case. Ne parlons donc pas d'animaux plus gros que les insectes : ils ont instantanément la tête tranchée. Aussi nul n'ose franchir le seuil de cette case mystérieuse : les effrayants ciseaux qui grincent à tout instant en interdisent l'accès...

Allongé dans son lit, les yeux mi-clos, Angone Endong ronfle comme un gorille repu. Ces ronflements sonores, soulignés de temps en temps par des pets sourds, ont même la vertu d'éloigner les animaux domestiques qui bruissent derrière les cases. Un ruisselet de bave coule du coin de ses

(1) Il est interdit chez les Fang de cohabiter avec une femme qui allaite sous peine d'empoisonner son lait et de faire mourir le bébé.

lèvres, que la jeune Mefoumane recueille avec une cuvette. Et lorsque celle-ci est pleine, elle lui ferme la bouche, va verser le contenu de la cuvette aux toilettes, la replace au bon endroit et ouvre à nouveau les lèvres de son époux. C'est ce travail qu'elle fait toute la journée, ne s'arrêtant qu'au moment des repas que d'autres femmes lui apportent par une issue secrète.

Nguéma Nsing Béré regarde attentivement les ciseaux qui s'ouvrent, se referment, s'ouvrent, se referment avec une rapidité et une régularité inquiétantes. Il se dit qu'il est humainement impossible de passer entre ces gigantesques lames tranchantes sans se retrouver l'instant d'après nez à nez avec Bewou, le chef suprême du royaume des morts. Mais il a l'ordre d'appeler Angone Endong et ne peut retourner à Wor Zok sans avoir accompli sa mission. Il recule de quelques pas, se frappe la poitrine, en sort une petite fiole pleine d'une huile noirâtre dont il s'imbibe tout le corps. Puis il éternue trois fois. Tous ses poils se redressent et des picotements embrasent sa peau. Son vampire blanc siffle. Nguéma Nsing Béré bondit, passe comme le vent entre les deux ciseaux, tandis que ceux-ci s'entrechoquent à vide derrière lui avec un bruit sourd. Il se retrouve dans le grand salon, tambourine sur la porte de la chambre à coucher. Mefoumane lui ouvre.

— Que viens-tu faire ici ? lui demande-t-elle. N'as-tu pas appris que personne ne doit entrer dans cette case et comment es-tu venu ?

— Va le réveiller, dit Nguéma Nsing Béré, désireux de couper court à ce verbiage. Père Akoma l'appelle. Tout Engong est sur la place à Wor-Nzok.

— Va le réveiller toi-même. Me prends-tu pour une idiote. Angone a dit qu'il ne se réveillera que l'année prochaine et tu veux qu'une pauvre femme comme moi aille encourir ses colères. Pourquoi ne vas-tu pas toi-même le réveiller ? Aurais-tu peur ? Ne dit-on pas que les gens d'Engong n'ont pas peur ?

— Dépêche-toi ou je t'égorge, hurle Nguéma Nsing Béré.

— M'égorger ! Comme tu y vas ! En vérité, ce qu'on dit de toi Nguéma Nsing Béré est exact. Quand tu as envie d'une femme tu te montres impertinent. C'est ce que tu es en train

de faire en ce moment. Voilà que ton corps tout entier tremble ! Tu as une cuisante envie de me serrer dans tes bras ! N'as-tu pas honte ?

— Tu es bien le genre de femme excitante qui pousse un homme à la désirer. C'est toi qui as envie que je te serre dans mes bras, comme d'ailleurs toutes tes semblables. Mais je ne suis pas venu ici pour cela. En outre tu es l'épouse de mon oncle Angone. Tu peux aller ailleurs chercher tes amants.

L'écartant d'un geste brutal, Nguéma Nsing Béré pénètre dans la chambre, s'approche du lit où Angone ronfle comme un buffle. Il prend un bracelet de gris-gris, le met dans son bras droit et donne un violent coup de poing sur la poitrine d'Angone. Celui-ci, au lieu de s'éveiller, se retourne d'un bloc du côté du mur et continue tranquillement à ronfler. Nguéma Nsing Béré s'exaspère, empoigne Mefoumane, la secoue sans ménagement et dit :

— Réveille-le sinon tu es morte.

Se rendant compte que l'homme parle sérieusement, Mefoumane ouvre une vieille armoire en bois, en sort une grande fiole contenant un liquide limpide qui n'est autre chose que la sueur qui coula du corps d'Andome Ella Mezang et qu'Angone Endong conserve précieusement. Elle en verse quelques gouttes dans la bouche de son horrible mari. Celui-ci passe la langue sur ses lèvres, la claque contre le palais comme s'il dégustait quelque chose de délicieux. En un instant il se met à transpirer abondamment. Il ouvre alors les yeux, se redresse, saute à terre, visiblement de très mauvaise humeur, se précipite sur sa femme qu'il suppose l'avoir dérangé inutilement, la soulève avec l'intention apparente de la briser contre le mur. Mais Mefoumane s'agrippe à lui, pousse des cris désespérés tout en se débattant comme une possédée : « Aïe ! aïe ! aïe ! Que t'ai-je fait ? Est-ce mon père qui t'appelle à Wor-Nzok ? N'est-ce pas ton neveu qui est là debout et qui ne dit plus rien, qui m'a forcée à te réveiller ? Pourquoi veux-tu me tuer ? Qu'ai-je à voir avec vos histoires d'Engong ? Si tu ne veux plus de moi, ne peux-tu pas me renvoyer chez mes parents ? O mon père, ne t'ai-je pas dit que je ne voulais pas aller en mariage à Engong ! Cet homme finira pas me tuer dans ce village, aïe ! aïe !... »

— Laisse-la tranquille, dit Nguéma Nsing Béré. Père

Akoma t'attend depuis longtemps. Wor-Nzok est plein de monde. N'as-tu pas entendu l'appel de Meki me Boro ?

— A oui ! J'avais complètement oublié ça. Bon ! On va y aller.

Angone serre sa femme contre sa poitrine, puis la dépose délicatement sur le sol. Ensuite il ouvre une vieille malle en bois, prend une culotte kaki à trois boutons, la met, encore une culotte kaki à trois boutons, puis encore une culotte à trois boutons... Lorsque toutes ces culottes kaki ont formé un énorme bourrelet autour de ses hanches, il passe une large ceinture de peau de buffle, une ceinture de peau de panthère et une ceinture de peau de caïman. Il pousse cette malle déjà vide du pied, en ouvre une autre, prend un pagne de raphia, l'enroule autour de sa taille, puis un pagne d'écorce, un pagne de peau de panthère, un pagne de peau de gorille et couvre le tout d'un pagne de peau d'homme, le grand pagne qu'il avait arraché à Olune Bemé Avoung de la tribu Yenguett, qui avait entrepris de scalper les hommes pour fabriquer de l'étoffe avec leur peau. Ce pagne, Angone ne le porte que pendant les graves occasions. Il l'ajuste avec une ceinture de peau de python. Il repousse cette malle, empoigne une autre, l'ouvre, saisit un bracelet de fétiches « bissile nzene » (demande le chemin), le passe au bras gauche, un bracelet de fétiches « esso vé ? » (d'où ça vient), le passe au bras gauche, un bracelet de fétiches « abo ndzang » (pied disparu), le passe au bras gauche. Il s'aperçoit que ce bras est déjà alourdi de fétiches, saisit alors un bracelet de fétiches « bor ba bo me dzé ? » (que m'importent les hommes), le passe au bras droit, un bracelet de fétiches « O ta bune mininga » (ne te confie pas à une femme), le passe au bras droit, un bracelet de fétiches « Obale biki » (ne viole pas les interdits), le passe au bras droit. Ce bras est alourdi. Il ouvre la malle suivante, saisit un étui en peau de porc-épic « m'akam ayong » (je défends la tribu) se l'accroche au cou, un étui en peau de civette « abi nzok » (attrappe éléphant), se l'accroche au cou, un étui « nzene esse ôné » (pas de chemin par ici), se l'accroche au cou, un étui en peau de daman « mor ase fe adzal » (plus personne au village), se l'accroche au cou, un étui en peau de genette « mor ke mare » (que personne ne fuie), se l'accroche au cou... Il s'aperçoit que

ces étuis commencent à peser et repousse cette malle, puis s'éloigne de là. Il s'approche d'un mur hérissé d'énormes patères d'où pendent toutes sortes de choses. Il y décroche un amas de sabres, les pend sur sa hanche droite, un amas de sabres, les pend sur sa hanche gauche. Il prend un bonnet de cynocéphale, se l'enfonce sur la tête, un bonnet de boa, se l'enfonce sur la tête, un bonnet d'unau, se l'enfonce sur la tête, un bonnet de gibbon, se l'enfonce sur la tête et couvre le tout d'un bonnet de plumes multicolores. La tête d'une grosse vipère émerge de cette huppe et se penche sur le front d'Angone. Il prend un énorme manteau noir aux épaulettes étoilées et l'endosse, Ensuite il se chausse de lourdes bottes à talon de fer. Angone Endong Oyono ressemble maintenant à un monstre jailli tout droit des cauchemars d'enfant.

Suivi de Nguéma Nsing Béré, Angone Endong sort de sa case, se dirige vers un hangar situé de l'autre côté de la cour et qui abrite une vieille automobile, une guimbarde sans freins qu'il avait arrachée aux Blancs au mont Odok. « Hé ké ké ! bégaye Angone. Les, les femmes en voi... voiture... vite ! » Une dizaine de femmes accourent en criant de joie et s'entassent dans l'automobile. Elles sont fières car, dans tout Engong, leur mari est le seul qui possède une aussi étrange machine. Elles jacassent, rient, c'est le grand jour. Angone est de bonne humeur, ses femmes peuvent être heureuses. Angone de bonne humeur, c'est un événement rare. Et surtout en présence de ses femmes.

Angone ouvre une portière, s'assoit sur un siège. Nguéma Nsing Béré prend place à côté de lui. Les femmes grimpent et s'asseyent derrière, cinq à droite, cinq à gauche. Angone manipule quelques boutons, bouscule un levier, appuie le pied sur une pédale. Un vrombissement bruyant se produit, se transforme en une pétarade effroyable. L'automobile sort du hangar, exécute un demi-tour et prend la grande route qui conduit à Wor-Nzok.

— Cha... cha... chantez ! dit Angone à ses femmes.

— Olassina, entonne ! dit une femme.

— Pourquoi moi ? Monaloba ne peut-elle pas entonner ?

— C'est Monaloba qui est votre esclave, n'est-ce pas ? Quand vous jouissez des biens d'Angone, m'en donnez-vous ? Je ne veux pas entonner. Qu'Ekarbeigne entonne !

— Che... che... chantez, gronde Angone, ou je vous jette toutes dehors !

Et elles se mettent à chanter de leur voix aiguë :

Hé é é é é
Angone conduit l'automobile
Hé é é é é
Le fils d'Endong Oyono conduit l'automobile
Hé é é é é
Soufflet ramollisseur des métaux,
Angone conduit l'automobile
Hé é é é é
Fourche d'Endong et de Mba,
Angone conduit l'automobile
Hé é é é é
La nuit comme le jour,
Angone conduit l'automobile
Hé é é é é
Ecureuil de la saison des pluies aux neuf nids,
Angone conduit l'automobile
Hé é é é é
Que ferons-nous aujourd'hui ?
Angone conduit l'automobile
Hé é é é é
Mortels, dégagez la route,
Angone conduit l'automobile
Hé é é é é
Etrangers, quittez le pays,
Angone conduit l'automobile
Hé é é é é
Belles-mères, enfermez-vous dans les cases,
Angone conduit l'automobile
Hé é é é é
Le soleil brille, la pluie tombe,
Angone conduit l'automobile
Hé é é é é
Que celui qui fuit s'arrête :
Angone conduit l'automobile
Hé é é é é
Un choc se produit,

Angone conduit l'automobile
Hé é é é é
J'entends des pleurs au village,
Angone conduit l'automobile
Hé é é é é
Moutons éventrés, poules écrasées,
Angone conduit l'automobile
Hé é é é é
La terre gémit, le pays frémit,
Angone conduit l'automobile
Hé é é é é
Tu u ut ! Tu u ut !
Angone conduit l'automobile
Hé é é é é
Ma fiancée, ne va pas dehors :
Angone conduit l'automobile
Hé é é é é

Qui a encore déchaîné les mélodies ?
Est-ce ainsi qu'on les déchaîne ?

Angone Endong ne se rend pas directement à Wor-Nzok. Il vire à gauche, dirige l'auto sur Nkok Nyong chez Medang Boro, y écrase un troupeau de moutons, prend le chemin de Nkame-Nga chez Beka b'Oyono. Une femme effrayée sort d'une case, hésite un instant dans la cour, amorce finalement la traversée. Angone donne un coup de volant et accélère. Un choc se produit. L'automobile rebondit sur le cadavre et poursuit sa route. Angone klaxonne. Ses femmes chantent plus fort. L'auto se dirige maintenant sur Nkol Ayo chez Bengone Ebé. Un gros chien bondit sur la chaussée en aboyant. Un heurt : le chien se tait pour toujours.

A Wor-Nzok on a entendu le ronflement du moteur. « Attention ! Tenez-vous bien ! » hurle Ntoutoume Mfoulou. Chacun vérifie sa tenue, se tient prêt. L'automobile débouche dans un nuage de poussière. Angone le dirige sur les guerriers de Mveng Ayong. Ceux-ci, d'un seul mouvement, bondissent et s'immobilisent du côté droit. Il dirige l'auto sur ceux d'Evua Nam. Avec un ensemble parfait, ils bondissent et s'immobilisent à gauche. Il dirige l'auto sur Ntoutoume

Mfoulou. Celui-ci lève un pied, le pose sur le nez de l'auto qui s'arrête dans un bruit de ferraille. Une buée chaude monte de l'avant de l'automobile. Angone manipule des boutons, bouscule un levier, fait ronfler bruyamment la machine et tout se tait. Ntoutoume Mfoulou ouvre la portière. Angone saute sur le sol tel un gorille courroucé tandis que Nguéma Nsing Béré descend de l'autre côté de la voiture. Le fils d'Endong Oyono passe les troupes en revue, salue les anciens et s'assied à la droite de Medang Boro. Quatre soldats poussent l'auto dans un hangar, à l'arrière-cour.

— Il manque encore Engouang Ondo, dit Akoma Mba avec un geste d'impatience. Qu'on aille le chercher ! J'ai l'impression que la mollesse commence à dicter sa loi aux grands chefs d'Engong. Si cela continue, les hommes d'Okü n'auront plus qu'à venir tout piller et incendier !

Nguéma Nsing Béré prend son élan et siffle. Un grelot magique éclate en lui. Il s'enlève du sol comme un ballon, monte à la verticale et atterrit sur la véranda de Nda-Bingouba, la maison d'Engouang Ondo qui oscille dans le vide, très haut au-dessus d'Engong. Il tape à la porte. Meki m'Assighe Nseng, la femme d'Engouang qui monte la garde au salon, vient ouvrir. Nguéma Nsing Béré lui dit : « Cette maison n'a-t-elle pas entendu l'appel de Meki me Boro ? Depuis longtemps le peuple d'Engong attend Beko Ondo et Beko ne vient pas. Obiang Medza et Nzé Medang arrivent d'Okü le corps meurtri. La nouvelle est grave. Dépêche-toi de le réveiller s'il dort. »

La maison d'Engouang Ondo comporte plusieurs ailes. Une de ces ailes est réservée aux chambres à coucher des femmes. Chaque femme a sa chambre et ces chambres s'alignent l'une après l'autre. La dernière est celle où Engouang Ondo partage sa couche avec l'épouse de semaine.

Meki m'Assighe Nseng frappe alors à la porte de la première chambre et dit :

— Besso b'Agnagne, dis à Mone Angong qu'on appelle Beko Ondo.

Besso b'Agnane frappe à la porte de l'autre femme et dit :

— Mone Angong, dis à Nda Mengong qu'on appelle Beko Ondo.

Mone Angong frappe à la porte suivante et dit :

— Nda Mengong, dis à Aboup Oyane qu'on appelle Beko Ondo.

Nda Mengong frappe à la porte d'Aboup Oyane et dit :

— Aboup Oyane, dis à Abeng Edzila qu'on appelle Beko Ondo.

Aboup Oyane frappe à la porte d'Abeng Edzila et dit :

— Abeng Edzila, dis à Meko me Nzok qu'on appelle Beko Ondo.

Abeng Edzila frappe à la porte de Meko me Nzok et dit :

— Meko me Nzok, dis à Awone Misseng qu'on appelle Beko Ondo.

Meko Nzok frappe à la porte d'Awone Misseng et dit :

— Awone Misseng, dis à Nsek Ondo qu'on appelle Beko Ondo.

Awone Misseng frappe à la porte de Nsek Ondo et dit :

— Nsek Ondo, dis à Awome Mifinga qu'on appelle Beko Ondo.

Nsek Ondo frappe à la porte d'Awone Mifinga et dit :

— Awone Mifinga, dis à Eyenga Nkabe qu'on appelle Beko Ondo.

Awone Mifinga frappe à la porte d'Eyenga Nkabe et dit :

— Eyenga Nkabe, réveille Beko Ondo. On l'appelle à Wor-Nzok.

Eyenga Nkabe est la nouvelle épouse de Beko Ondo. C'est la fille de Nkabe Abourou de la tribu des Orages. Son père l'avait envoyée à Engong pour épouser Engouang Ondo afin que celui-ci le vengeât d'Oveng Ndoumou Obame de la tribu des flammes. Beko Ondo se battit donc contre Oveng Ndoumou Obame, le vainquit et épousa Eyenga Nkabe. C'est cette jeune femme, dont la beauté n'a d'égale que celle de l'autre épouse d'Engouang Ondo appelée Nsek Ondo, ou celle d'Assangone Obiang de Maane Meni, qui est de semaine au moment où se produisent à Engong les événements que nous relatons.

Assise dans un fauteuil, les cheveux en désordre, le torse nu, les seins lançant des défis, une courte culotte enserrant la taille, Eyenga Nkabe est en train de se faire les ongles. Elle se dresse, ramasse un éventail fait de plumes d'oiseaux, le plonge dans la mare magique où tombe toujours goutte

à goutte le sang qui coule de la tête d'Andome Ella Mezang, déplace les couvertures du corps de Beko Ondo, secoue l'éventail mouillé sur sa figure et sa poitrine. Un instant après Engouang Ondo est couvert d'une sueur abondante et chaude. Nang Ondo se redresse, saute du lit, foudroie sa femme du regard. Elle se hâte de dire : « Je ne l'ai pas fait exprès. On dit que Wor Nzok est plein à exploser. C'est toi qu'on attend. Comment peux-tu dormir si profondément en plein jour ? Pourtant j'ai entendu dire que tout le monde te craint. Mais depuis que je suis ta femme et que je te connais mieux, j'en suis à me demander ce que l'on craint en toi. Tu n'es qu'un grand mou, incapable du moindre effort physique, comme un boa qui a avalé une antilope. Quelqu'un pourrait venir ici la journée ramasser toutes les femmes et te couper la tête sans te laisser le temps de pousser un soupir. Les gens d'Engong ont vraiment tort de t'accorder leur confiance. Tu n'es bon à rien ! »

— Vraiment ? demande Beko.

— Vraiment ! affirme Eyenga Nkabe.

Engouang la boit goulûment des yeux. Son regard s'accroche aux seins pétulants de la jeune femme. Il la saisit voracement, la serre voluptueusement contre sa poitrine, la renverse agressivement sur le lit tandis que le sommier pousse des clameurs d'indignation et de victoire. Alors commence, dans un monde aux tambours assourdis et aux jappements suaves, une voltige étourdissante, éperdue, saccadée, vertigineuse qui se termine par un frissonnement fulgurant dans une étreinte extatique, sereine.

Avec une vivacité inattendue, Beko Ondo saute du lit comme s'il sortait d'un bain, contemple sa femme alanguie dans les couvertures et demande :

— Et maintenant, que penses-tu de moi ?

— Que tu es l'homme le plus beau, le plus fort, le plus extraordinaire du monde, que les femmes qui n'ont pas la chance d'être serrées dans tes bras n'ont qu'à s'empoisonner car leur vie est gâchée, qu'Engong a raison de te faire confiance, que... Oh ! je suis fatiguée, j'ai envie de dormir, va-t-en...

Un sourire au coin des lèvres, Engouang Ondo s'habille rapidement. « Qu'elles sont bêtes, se dit-il. Il suffit de les

étreindre pour qu'elles changent du tout au tout. Toute leur vie est basée sur l'étreinte, le reste n'ayant pour elles qu'un sens relatif. Elles ne sont joviales, paisibles, travailleuses que lorsque l'étreinte est assurée... C'est en vain qu'une femme te dit qu'elle t'aime si tu ne peux lui garantir une étreinte toujours plus chaude, plus alanguissante. L'étreinte, c'est la meilleure arme contre les velléités de la femme. Boude-t-elle ? Etreins-la et elle retrouvera aussitôt son sourire des plus beaux jours. Est-elle en proie à des fugues ? Reprends-la et étreins-la. Elle reprendra bien vite sa vie conjugale normale. A-t-elle trouvé ailleurs une étreinte supérieure à la tienne ? Eh bien, change de tactique. Adonne-toi à d'autres femmes. A moins d'être pauvre, un homme doit toujours avoir plusieurs femmes pour ne pas subir le joug d'une seule. Car si la femme attache un si grand prix à l'étreinte, c'est qu'elle lui donne des droits sur l'homme possédé. Une femme te respecte, te craint toujours tant qu'une certaine distance existe encore entre vous. Ouvre-lui tes bras et le voile se déchire. Tu es devenu une chose, sa chose. Elle échafaude alors un plan de domination qui va de l'habile chantage à l'indiscipline la plus abjecte. Et comme l'homme est toujours faible — et les femmes le savent — devant ce qui constitue son précieux trésor, elle s'ingénie à te rendre docile, à te tenir en laisse, à te réduire à sa merci. Et si tu n'y prends garde, tu t'apercevras, mais trop tard, bien trop tard, que malgré ta toute-puissance d'homme, tu n'es plus qu'un jouet entre ses mains. C'est là sans doute l'une des raisons qui ont conduit nos ancêtes à inventer la polygamie. La femme n'aime pas qu'une autre la dépossède de son homme. C'est une défaite, un déshonneur. Plutôt que de quitter ce mari, elle préfère tenir tête à l'intruse qui est venue troubler sa quiétude et, l'autre ne lâchant plus d'un pouce, elle devient moins dominatrice, moins exigeante, se résigne au partage de l'amour. Dès ce moment chacune d'elles s'évertue par son travail et sa conduite à se prévaloir auprès de l'époux commun. L'homme retrouve alors ses prérogatives de chef. Et si tes deux femmes s'entendent pour te soumettre, épouse une troisième afin de les départager. Diviser pour régner est toujours en vogue, surtout chez les polygames. »

Tout en philosophant ainsi, Beko Ondo met un vêtement

simple. Il se compose des sous-vêtements, d'une culotte kaki, d'une chemise kaki, d'un veston noir à épaulettes étoilées, d'un képi en peau de léopard surmonté d'un nid de toucan. Quand il porte ce képi, le toucan vient à ses heures couver ses œufs, quel que soit l'endroit où Beko se trouve. Il termine en chaussant d'énormes bottes à semelles cloutées. Puis il prend son bâton de commandement et dit à Eyenga Nkabe :

— Je descends, mais ne sais pas quand serai-je de retour. As-tu quelque chose à me dire ?

Eyenga Nkabe paraît sortir d'un brouillard enivrant. Elle dit :

— Oui ! Règle bien les palabres de ceux qui te font confiance, sois prudent au combat et ne pense pas aux femmes en te battant.

Il traverse toutes les autres chambres en adressant par-ci par-là une parole apaisante et en se disant que, somme toute, il arrive parfois aux femmes d'avoir un brin de réflexion. Arrivé sur la véranda, il s'arrête un moment et promène son regard du côté de Mikour Megnoung n'Eko Mbègne. Dans plusieurs villages de ce pays, des gens aperçoivent de loin Nang Ondo sur sa véranda. D'aucuns lui souhaitent les plus grands malheurs de l'existence car ils lui attribuent toutes les souffrances que leur font endurer les hommes d'Engong ; d'autres, qui ont eu à bénéficier de ses bienfaits, lui adressent des bénédictions. Chantons avec tous :

A nani ! Engouang Ondo é !
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Cet homme qui a tué mon père,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Qu'il ait une mort tragique,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Cet homme qui a blessé ma mère,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Qu'il meure de blessures graves,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !

A nani ! Engouang Ondo é !
Cet homme qui a tué mon oncle,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Qu'il meure d'étouffement,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Cet homme qui a brûlé ma case,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Qu'il meure de brûlures violentes,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Cet homme qui a violé ma femme,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Qu'il perde sa virilité,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Cet homme qui a pillé mon village,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Que ses troupeaux périssent,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Cet homme qui a incendié mes récoltes,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Que sa maison meure de famine,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Cet homme qui m'a offert une dot,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Qu'il ait plusieurs femmes,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Cet homme qui a sauvé mon père de la misère,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !

Qu'il ait une longue vie,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Cet homme qui a guéri ma famille de la fièvre,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Qu'il ait des enfants sans nombre,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Cet homme qui nous protège,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Qu'il ait de la puissance illimitée,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Cet homme qui nous fait vivre,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !
Qu'il soit aimé de tous,
Je le vois aujourd'hui, Engouang Ondo !
A nani ! Engouang Ondo é !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

En bas, sur la grande place de Wor Nzok, les hommes ont levé la tête : Beko est sur la véranda ; Beko Ondo va descendre. Ntoutoume Mfoulou hurle un commandement : les fusils montent aux épaules des guerriers. Un gong tinte. Beko Ondo bondit de la véranda et s'abat dans la cour de Wor Nzok. On présente les armes. Pris d'émotion et d'un tremblement nerveux, un soldat laisse échapper son fusil qui tombe à terre avec un bruit métallique.

— Qui est-ce qui laisse tomber son fusil ? demande Ndoutoume Mfoulou courroucé.

— C'est Nguéma Mfoulou, lui répond-on.

— Encore Nguéma Mfoulou ? Mais c'est une femme habillée en homme, ce garçon-là ! Trois lunes de travaux forcés sur la route, chez Beka b'Oyono. Ration alimentaire : un doigt de banane douce, un bâton de manioc et une calebasse d'eau par semaine. Emmenez-le.

Nguéma Mfoulou est conduit séance tenante à Bikalik, village où commence la grande route carrossable qui doit relier Engong Nzok Mebeghe me Mba à Etone Abandzik Meko Mengone, sous les huées des femmes et des enfants. C'est Beka b'Oyono qui dirige les travaux de construction de cette route. Les prisonniers originaires d'Engong reçoivent par semaine la ration alimentaire que nous venons de mentionner. Cette ration est portée par lune pour ceux originaires d'Okü. Le travail est épuisant. Les gens meurent d'inanition, mais ne restent pas bien longtemps chez les fantômes : Angone Endong est chargé d'aller les reprendre à chaque fin de lune et les ramener à la vie. Et ils reprennent le travail au point où ils l'ont abandonné. Sous un ciel embrasé par un soleil impitoyable, le nerf d'hippopotame des gardes déchire la peau des travailleurs. Des gémissements sinistres, des cris de douleur fusent de toutes parts. Mais la route avance toujours...

Soudain, du côté de Nkam Nga, les pleurs d'une femme retentissent. Elle débouche sur la place, les mains sur la tête, les cheveux en désordre, les seins battant la poitrine.

— C'est l'une des femmes de Beka b'Oyono, dit quelqu'un.

— En effet, appuie un autre, c'est Bindang, une jeune femme originaire de la tribu Essissis. Il y a deux jours sa mère est venue lui rendre visite...

Bindang s'arrête près d'Akoma Mba, un peu intimidée par le nombre et l'importance des gens qui se trouvent là. Beka d'Oyono regarde sa femme, les yeux ronds. Elle dit :

— Père Akoma, toi qui commandes les vivants et les morts, toi dont la justice est reconnue par tous, toi qui as interdit à tous de verser le sang à Engong Nzok Mebeghe me Mba, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient, je viens me plaindre auprès de toi. Angone Endong Oyono, l'écureuil de la saison des pluies aux neuf nids, vient d'écraser de son horrible machine ma pauvre mère venue me rendre visite il y a deux jours. Je demande réparation de ce crime odieux. J'ai parlé.

Akoma Mba parle alors un langage incompréhensible. C'est la langue des porcs-épics que son frère Oyono Mba est le seul à comprendre à Engong. Il traduit :

— Akona dit qu'Angone Endong a très mal agi. On ne doit pas écraser une belle-mère avec une si grande machine. Ça porte malheur dans la famille. Combien de femmes as-tu, Beka b'Oyono ?

— Dix-neuf, répond Beka b'Oyono.

— Akoma, reprend Oyono Mba, accorde trente-huit nuits d'affilée à ton épouse Bindang pour réparer le préjudice qui lui a été causé. Tu passeras donc les trente-huit prochaines nuits dans la couche de Bindang. Est-ce clair ?

— Plus clair que l'eau de source, dit Beka b'Oyono, le cœur ailleurs. Mais il sait qu'il est inutile de protester.

— Es-tu satisfaite, Bindang ? demande Oyono Mba.

— Eh oui ! répond Bindang que la perspective de posséder, à elle seule, pendant plus d'une lune, ce mari commun, nerveux comme un vrai mâle qu'il est, rend heureuse et fière. Ses rivales vont en pleurer d'amertume et de jalousie ! Elle en oublie sa mère, se dit que si tous les juges avaient la clairvoyance et la perspicacité d'Akoma Mba, la vie serait merveilleuse. Elle s'essuie le visage de ses mains et, sans un mot, reprend le chemin de Nkam-Nga. Un groupe de femmes qui assistent au rassemblement et qui ont entendu la sentance apprécient :

— Bien jugé, dit l'une.

— Elle a de la chance, ajoute une autre. Posséder un mari, seule, pendant trente-huit nuits de suite, c'est un record. La vie est vraiment faite pour certaines personnes.

— Je me demande ce qu'attend ma vieille mère pour venir me rendre visite, dit une troisième. Au lieu de mourir inutilement de vieillesse, elle pourrait m'octroyer cinquante-quatre nuits, puisque mon mari a vingt-sept femmes. Voilà qui me permettrait de me venger des sarcasmes de mes coépouses !

Personne n'est absent à Wor Nzok aujourd'hui. Du plus ancien des anciens au plus jeune des guerriers, tout le monde est là. On voit alors les vrais Immortels. Les Délogeurs d'Engong Nzok Mebeghe me Mba, carrefour des palabres, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient, les descendants de Fatou-Famenen, les descendants de Kokoléko qui ne mangent jamais de poitrine de gibier car c'est

leur interdit de guerre, les gros becs, les oiseaux rapaces qui ne gitent que dans des arbres gigantesques et durs, les Poil-planté-dans-la-mâchoire, les Montagnes qui portent des précipices et qui frappent les nuages de leur manche de lance, les Dents dures, les Gouffres à mystère, les « Moi, je ne vis que de bagarre », les « Que m'importent les hommes ! »...

Après avoir salué les anciens et passé les troupes en revue, Engouang Ondo est allé s'asseoir à côté d'Akoma Mba.

Obiang Medza m'Otoughou prend la parole :

— Pères, frères, hommes d'Engong, c'est la première fois, depuis que la route d'Okü a été ouverte à l'homme-puissant que je suis, c'est la première fois que j'ai été incapable de soulever un fardeau. Il est lourd, ce fardeau, trop lourd. Permettez-moi de vous dire — et je suis persuadé que fils d'homme Nzé Medang est d'accord avec moi sur ce point — que ce fardeau n'a d'égal que cet autre fardeau qui n'a pas de porteurs à Engong Nzok Mebeghe me Mba, carrefour des palabres, cet autre fardeau qui s'appelle Angone Endong Oyono, soufflet de forge ramollisseur des métaux, l'écureuil de la saison des pluies aux neuf nids.

Des chuchotements de surprise, d'exclamation, d'approbation et de scepticisme parcourent l'assistance. Obiang Medza poursuit :

— Ce fardeau si lourd se trouve à Mikour Megnoung n'Ekobègne, au village Assia, au bord du grand fleuve Bevuyeng, et s'appelle Asseng Mbane Ona, le brouillard arc-en-ciel de la tribu Yemebem. Cet homme doit, pour parachever son initiation, verser le sang d'Engong dans son lieu sacré au pied d'un grand oveng. Ma sœur Oyane Medza, épouse du jeune Elone Kam Afé de la tribu Bibao, a failli y passer. Nzé Medang et moi n'avons pu nous échapper que grâce au nom de Nang Ondo. Mais nous ne revenons pas bredouille. Fils d'homme Nzé Medang a tué Bikuékué-bi-Loroto, l'oncle d'Elone Kam Afé que vous connaissez tous, Elone Kam Afé a vengé son père en tuant Anvame Eyeghe Bong et j'ai moi-même mis fin à la vie de Mbane Ona, le père d'Asseng Mbane. C'est vous dire que notre passage a fait couler du sang. Quant aux traces que vous voyez sur notre corps, c'est le résultat de nos démêlés avec Asseng Mbane Ona.

Des murmures montent de l'Assemblée. Akoma Mba parle dans son langage porc-épic. Oyono Mba traduit :

— Que frère Otouang Mba mène les deux jeunes gens dans la mare d'Oveng pour les purifier. Ils ont fait du beau travail à Okü et méritent un bon repos. On va maintenant étudier le cas d'Asseng Mbane Ona.

A ce moment l'éléphant solitaire d'Akoma Mba pousse un long barrissement derrière les cases. Le calao de Medang Boro sort de son oreille gauche en criant. Les oiseaux blancs d'Evua Nam traversent le ciel en un vol rapide et bruyant. Deux grandes chauves-souris tombent au milieu de la place et se mettent à pleurer. Tout le monde se tait, les peureux se saisissent d'effroi, les hommes-puissants vérifient mentalement l'ordre de leurs fétiches. Akoma Mba dit à Ntoutoume Mfoulou de prendre les mesures de sécurité.

Nyébé Mone Ebo se met à siffler, se frappe la poitrine, en sort une petite pipe, l'allume, en tire quelques bouffées. Aussitôt Engong est plongé dans un brouillard opaque. Les femmes, les enfants, les vieillards les invalides, les guerriers ordinaires sont rassemblés à Abône, la grande caverne rocheuse qui se trouve derrière le village d'Akoma. Ntoutoume Mfoulou prend dans sa sacoche de cuir un morceau de bouse d'éléphant séchée, la brise sur le rocher qui disparaît instantanément dans les entrailles de la terre. Puis il frappe le sol du plat de la main. Une épaisse forêt envahit l'endroit où se trouvait quelque temps plus tôt la caverne rocheuse Abône.

Sur la place de Wor Nzok, il ne reste plus que les anciens et quelques guerriers parmi lesquels Angone Endong, Ntoutoume Mfoulou, Engouang Ondo, Medza me Mfoulou, Ondo Biyang, fils d'Akoma Mba, Nguéma Nsing Béré Mba. Ntoutoume Mfoulou siffle : le brouillard disparaît. On a peine à croire que cette place était noire de monde il y a seulement quelques instants.

Soudain on entend une longue stridulation. Chacun fouille le ciel du regard. Du côté d'Okü, entre deux nuages, apparaît l'aura multicolore. Elle descend silencieusement, lentement et s'immobilise au-dessus de Wor Nzok, à hauteur de la maison d'Engouang Ondo. Asseng Mbane Ona se frappe la poitrine. Quatre défenses d'éléphant jaillissent de ses narines

et se plantent en carré sur la place de Wor Nzok, à une distance respectueuse des hommes d'Engong. Un dossier de chaise canné se fixe automatiquement sur les défenses. Akoma Mba, complètement ébahi, contemple cette scène bouche bée. Ntoutoume Mfoulou se pâme de plaisir, Angone Endong exulte, Engouang Ondo a un sourire : il y a en effet bien longtemps qu'un tel événement n'est survenu à Engong. Et on n'est pas Immortel pour rien. On n'est pas Délogeur pour se laisser impressionner par un de ces petits rats orgueilleux d'Okü qui ne songent qu'à une seule chose : ravir le secret de l'immortalité précieusement gardé par Akoma Mba.

Dans la boule nuageuse Asseng Mbane Ona remit à sa femme un petit miroir magique et lui dit :

— Je descends auprès des hommes d'Engong. Tu pourras suivre tout ce qui se passera là-bas dans le miroir. Ne t'inquiète pas. L'anneau te protège. J'ai deux mots à dire à Akoma Mba, le chef suprême d'Engong. Après quoi je te rejoindrai et nous retournerons tranquillement chez nous.

— Tu as ma confiance, dit Nkene Messie. Montre-toi courtois dans tes paroles et tes agissements. On t'en respectera d'autant.

Asseng Mbane Ona siffla. Un éclair d'une blancheur insoutenable traversa le ciel, accompagné d'un assourdissant grondement de tonnerre. L'instant d'après le Yemebem se trouvait debout sur sa tribune aux pieds de défense d'éléphant, dans la cour d'Akoma Mba.

— Aa-a-aké ! bégaya Angone Nzok. Voilà un homme exagérément gros et stupidement grand ! Comment peut-on être aussi gigantesque et aussi énorme ? Pourtant les contours unis de ses muscles et sa peau lisse me disent qu'il n'est encore qu'un jeune homme ! Une nouvelle race de géants seraitelle née à Okü ?

Asseng Mbane Ona avait en effet pris des proportions redoutables. Il avait grandi anormalement puisque son jeune âge était en discordance avec la forme affermie de son corps. Sa poitrine était déjà abondamment velue et son poil noir lui donnait un vernis d'un brillant éclatant. Ses bras démesurés pendaient le long de son corps comme deux massues menaçantes. Il ne portait qu'un grand pagne autour des reins dont les plis retombaient jusqu'aux genoux. Une huppe de plumes

d'oiseaux multicolores coiffait sa tête. Il avait un regard de panthère capable de foudroyer à un jet de sagaie un ennemi non averti. Un énorme croc d'hippopotame pendait à son cou.

Il darda son regard de fauve sur les gens d'Engong rassemblés. Ils s'agitèrent pendant quelques instants comme les feuilles d'un arbre secoué par le vent, puis se calmèrent subitement, devinrent immobiles. Aucun d'eux ne parlait. Ils paraissaient vissés sur leur siège tandis que Ntoutoume Mfoulou, Ondo Biyang et Nguéma Nsing Béré, debout, semblaient statufiés. Un essaim d'abeilles déchira soudain ce silence vénimeux, tournoya au-dessus de la place et disparut vers la forêt. Le silence s'alourdit encore. Il pesait sur les épaules des hommes, sur leur cœur, oppressait leur poitrine et brouillait la vue.

Asseng Mbane Ona tourna sa dent d'hippopotame derrière le dos. Un tourbillon de poussière se leva du bout du village, envahit la place, entraînant des feuilles mortes, des bouts de paille et des brindilles. Cette poussière aveugla un moment les Immortels. Le tourbillon s'éloigna, s'apaisa.

Ntoutoume Mfoulou commença de s'épousseter. Un bref sourire illumina le visage d'Engouang Ondo puis s'éteignit. Akoma Mba parla porc-épic. Oyono Mba traduisit :

— Nyébé Mone Ebo, dis à Asseng Mbane Ona de parler, s'il a quelque chose à nous apprendre. Sinon, nous autres avons beaucoup à lui dire.

Ntoutoume Mfoulou se tourna vers Asseng Mbane Ona et dit :

— Toi, l'imbécile de la tribu Yemebem, on te dit de parler, de dire ce que contient ton ventre. Tu es là planté comme l'un des piquets que plante Beka b'Oyono pour mesurer sa route, à nous regarder comme un homme qui convoite des jeunes filles, les yeux ronds. Crois-tu que nous sommes ici pour attendre tes volontés stupides qui te conduiront au royaume de la mort. S'il ne dépendait que de moi Nyébé Mfoulou, ta cervelle serait déjà en bouillie. A-aké ! père Mfoulou ! Voilà un mortel qui veut se prendre pour un homme-puissant ! L'est-il vraiment ?

Et il se mit à siffloter :

Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
Saturé de force et de puissance,
Je voudrais rencontrer un égal !
Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
C'est moi Nyébé Mone Ebo,
Les marteaux qui brisent les roches
Et assouplissent les fers !
Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
Que la mort me tue
Si elle en est capable !
Vio ! Vio ! Vi ! Violi ! Vio !

Asseng Mbane Ona dit :

— Hommes d'Engong, je ne connaissais pas votre pays. Mon père ne l'avait pas connu. Les Yemebem ont-ils un intérêt quelconque à entretenir des relations avec votre pays ? N'avons-nous pas tout ce qu'il nous faut pour vivre heureux chez nous ? La raison de ma présence ici aujourd'hui est simple : deux de vos hommes sont allés dans mon village. Ils ne s'y sont pas présentés en étrangers corrects, mais en pillards. Ils ont tué mon père et un grand nombre de personnes. Assia, mon village, le plus beau village de la terre, est aujourd'hui vide de ses habitants. Après avoir commis leurs forfaits, vos hommes que je ne vois d'ailleurs pas parmi vous se sont enfuis. Je suis donc ici pour demander réparation du dommage qu'ils m'ont causé. Le sang réclame le sang. Ils étaient deux. Donnez-les moi ou, à défaut, deux autres afin que j'aille leur faire subir le châtiment qu'ils méritent. On dit qu'Engong est un beau pays. Je ne tiens pas à le détruire car je respecte toujours tout ce qui est beau. Mais vous comprendrez que l'affront qui m'a été fait ne peut demeurer impuni. J'ai parlé et je suis tout oreilles.

Otouang Mba consulta du regard Medza m'Otoughou qui transmit ce message muet à Medang Endong, qui le transmit à Mfoulou Engouang, qui le transmit à Bengone Ebé, qui le transmit à Nsing Béré Mba, qui le transmit à Oyono Mba, qui le transmit à Akoma Mba. Celui-ci bredouilla quelques paroles à l'oreille du grand magicien Angoung Béré Mba qui acquiesça d'un signe de tête. Akoma parla alors porc-épic et Oyono Mba dit :

— Les anciens vont se retirer en conseil. Dès qu'ils auront délibéré, réponse te sera donnée, Asseng Mbane Ona.

Les anciens disparurent derrière la case d'Akoma Mba par un sentier qui aboutissait à la grande mare limpide qui se trouve sous l'oveng. Ils s'assirent au bord de la mare. Akoma parla porc-épic ; Oyono Mba traduisit :

— Akoma demande à Angoung Béré ce qu'il faut faire. Le jeune Yemebem mérite une réponse digne du chef qu'il est et de la tribu qu'il représente. Il ne sera pas dit que les gens d'Engong sont incapables de satisfaire à la requête d'un étranger aussi imposant.

Angoung Béré érafla avec un canif un morceau d'écorce noircie qu'il avait sorti d'une sacoche de cuir. Il introduisit dans ses narines la petite poudre qu'il venait ainsi de prélever sur l'écorce et aspira fortement. Il éternua violemment. Les larmes lui vinrent aux yeux et ses poils se hérissèrent sur sa peau. Puis il dit :

— Asseng Mbane Ona est un homme terriblement puissant. Il ne faut pas se méprendre sur son apparent jeune âge. C'est un homme affermi, mûri, dont le secret de la puissance m'est resté jusqu'ici indécelable. Je suis d'ailleurs persuadé qu'un des plus grands magiciens de la terre, l'un de ces magiciens qui nous en veulent à mort, a présidé à toutes les phases de son initiation. Mais je n'arrive pas encore à détecter ce magicien. Quant à la réponse à fournir à Asseng Mbane Ona, elle est toute simple. Il veut immoler deux personnes d'Engong. Eh bien, donnez-lui ces deux hommes.

— Qui veux-tu qu'on lui donne ? demanda Mfoulou Engouang.

— Il faut lui donner, répondit Angoung Béré, deux hommes : d'abord celui qui a dit non à la vie et oui à la mort, le neveu de Biba-bi-Nzok chez Assok Ndong, gendre de Biba-bi-Nzok chez Assok Ella, le diable de Mfoulou qui jette les chrétiens au feu, les marteaux qui brisent les roches et assouplissent les fers, l'homme qui pleure à Engong jour et nuit parce qu'il n'arrive pas à rencontrer un égal, l'infligeur qui inflige à sens unique : j'ai nommé Ntoutoume Mfoulou dit Nyébé Mone Ebo ; ensuite le soufflet de forge ramollisseur des métaux, l'écureuil de la saison des pluies aux neuf

nids, la fourche qui a un pied chez les morts et un pied chez les vivants, qui soutient les digues de rivières à pêche avec leur boue et leur sable, l'homme qui ne donne jamais de nourriture aux étrangers mais seulement des palabres, celui dont le déplacement d'Engong n'augure que des pleurs chez ceux auxquels il va rendre visite : j'ai nommé Angone Nzok Endong Oyono dit Nkomo Teghe Bikié. Avec ces deux-là, Asseng Mbane Ona ne pourra pas nous traiter d'égoïstes. Mais Beko Ondo suivra avec les jeunes Ondo Biyang, Nguéma Nsing Béré et Medza me Mfoulou.

— Bien parlé, dit Medang Endong qu'approuvèrent Otouang Mba et Medza m'Otoughou.

Ils retournèrent au village. Mfoulou Engouang secoua son chasse-mouches et dit :

— Asseng Mbane Ona de la tribu Yemebem, tu es un grand homme. Tu mérites notre respect et notre admiration. Si la vie était remplie d'hommes comme toi, elle ne serait pas compliquée. Ta démarche auprès de nous est justifiée et légitime. Aussi sommes-nous empressés de te fournir une réponse rapide et, croyons-nous, satisfaisante. Tu nous as demandé deux personnes en réparation du dommage que nos fils t'ont causé, nous te les donnons. Les voici : Angone Endong et Ntoutoume Mfoulou.

Les deux intéressés bondirent et allèrent se tenir côte à côte devant la tribune d'Asseng Mbane Ona. Celui-ci ouvrit la bouche. Une lourde chaîne de fer en sortit et tomba sur les deux hommes d'Engong. Le Yemebem tira sur la chaîne, enleva Angone Endong et Ntoutoume Mfoulou de terre, les plaça sur la tribune à côté de lui. Il siffla. Le tonnerre gronda tandis que la boule nuageuse aux couleurs de l'arc-en-ciel fondait du ciel, s'abattait sur la tribune et l'absorbait. L'instant d'après elle remontait en trombe dans les nues et se dérobait à la vue des hommes demeurés figés à Engong Nzok Mebeghe me Mba, carrefour des palabres, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient. Akoma Mba parla porc-épic. Oyono Mba traduisit :

— Beko Ondo, tu suivras, quand tu le jugeras nécessaire, Nyébé Mone Ebo et Angone à Okü, accompagné d'Ondo Biyang, Nguéma Nsing Béré et Medza me Mfoulou. Je veux que tu me ramènes Asseng Mbane Ona vivant. Je vais lui

apprendre à insulter les descendants d'Ekang Na. Ce jour-là tu ne plaideras pas en sa faveur comme tu le fis jadis pour Oveng Ndoumou Obame de la tribu des Flammes. L'outrecuidance du Yemebem mérite d'être sévèrement sanctionnée et je ne permettrai à personne de m'empêcher d'avoir le plaisir de le faire.

— Ta volonté sera faite, père Akoma, opina Engouang Ondo. Asseng Mbane Ona veut se prendre aux yeux du monde pour mon égal. Nous nous mesurerons. Le plus fort laissera l'autre dans la poussière. Je ne sais pas hurler et je méprise les vantards et les orgueilleux. Les hommes forts appartiennent au monde du silence. Seuls leurs exploits illustrent leur puissance. J'ai appris à me battre sans tambour et à vaincre sans haine. Je me battrai donc contre l'homme de la tribu Yemebem.

Le grand magicien Angoung Béré extirpa d'un étui en peau de genette une petite corne de gazelle et siffla. La caverne rocheuse Abône émergea de terre et reprit sa place habituelle. Ses portes s'ouvrirent et déversèrent à Wor Nzok des flots de personnes qui s'y étaient réfugiées. La foule se dispersa, chacun regagnant son village et ses occupations. Les femmes boudaient parce qu'on ne les avait pas autorisées à voir Asseng Mbane Ona dont on disait qu'il était si beau. L'imagination enfiévrée de certaines d'entre elles allait jusqu'à le comparer à Medza m'Otouang Mba, l'homme le plus beau d'Engong.

Engouang Ondo donna des ordres aux trois soldats qui devaient l'accompagner, le moment venu, à Mikour Megnoung n'Ekobègne puis s'envola et, comme un gros oiseau qui rentre dans son nid, s'engouffra dans sa maison que bercent de temps en temps des nuages cotonneux et mobiles.

CHAPITRE V

Angone Endong et Ntoutoume Mfoulou étaient silencieux. Ils ne bougeaient même pas. Peut-être ne pouvaient-ils pas bouger. Ils étaient enchaînés des pieds à la tête comme deux gorilles capturés au filet de chasse. Asseng Mbane Ona les avait placés dans un coin sur l'anneau de cuivre. Puis il ne s'était plus occupé d'eux. Il bavardait avec sa femme pendant qu'ils volaient à grande vitesse vers Okü.

— Je ne croyais pas que les choses se passeraient si facilement, disait la jeune Nkené Messie. Je m'étais toujours laissé dire que les gens d'Engong étaient des coriaces. De les avoir vu accéder si aisément à ta demande m'a complètement déroutée, je l'avoue. Et si ces deux-ci n'avaient pas la mine aussi déconfite, j'en serais encore à me demander si l'on ne t'a pas tendu un piège.

— Un piège, ma brave épouse ? Il n'y a pas de piège dans lequel je puisse tomber. Les deux porcs que nous emmenons vont bel et bien être égorgés afin d'apaiser l'esprit courroucé de mon père. Tu as encore bien des choses à apprendre sur ton mari, ma belle Nkéné. Je loue d'ailleurs la prudence des hommes d'Engong. Si, au lieu de m'offrir immédiatement les deux hommes que je réclamais, ils avaient seulement haussé le ton, j'aurais opéré un véritable carnage dans ce beau pays. Des villages entiers auraient brûlé. Mes hôtes se sont montrés sympathiques et compréhensifs, et je n'avais plus de raison de me révéler intraitable.

— Et tu as bien fait, renchérissait la jeune femme. Tout s'est bien passé et je suis heureuse à l'idée que désormais nous aurons la paix et pourrons librement jouir de la vie.

— Ton désir sera exaucé, reprenait le Yemebem. Les belles femmes viennent au monde pour être heureuses. Et mon devoir est de veiller à ce que tu sois heureuse. Je le ferai et tu ne pourras que te féliciter de m'avoir épousé.

Ntoumou Mfoulou que cette conversation exaspérait commença à s'agiter dans ses liens. Mais Angone Endong lui jeta un regard réprobateur. Il se tranquillisa, la rage au cœur. Il se dit que ce jeune pourceau Yemebem apprendrait bientôt qu'on ne se moque pas impunément du fils de Mfoulou. Mais pour le moment les ordres étaient des ordres. Il devait patienter jusqu'à la tribu Yemebem. Là, il serait libre de se battre à satiété. Pour l'instant il fallait endormir la méfiance d'Asseng Mbane Ona. Ce petit étourdi les prenait pour des crapauds inoffensifs. Ne savait-il pas qu'il transportait là la superpuissance d'Engong réunie en deux hommes, et les plus cruels que la terre ait engendrés ? Mais il ne perdait rien à attendre. Encore quelques jours et sa femme saurait que son étoile a fait un faux bond dans le ciel le jour où elle a épousé Asseng Mbane Ona.

Le cocon nuageux aux couleurs de l'arc-en-ciel filait vers la tribu Yemebem. Deux jours passèrent. Le matin du troisième jour, au moment où les brumes effarouchées fuient les rayons du soleil, il atterrit à Assia, au premier quartier du village, devant la maison d'Asseng Mbane Ona où la tribune aux pieds de défenses d'éléphant s'était instantanément matérialisée. Tandis que le chef de la tribu Yemebem, sa femme et les deux hommes d'Engong encore enchaînés restaient sur la tribune, le cocon multicolore renfermant l'anneau de cuivre bondissait et réintégrait son repaire dans le gouffre de la vie.

Asseng Mbane Ona sauta à terre, tenant son épouse par le bras. Il la fit entrer dans sa case et lui recommanda de se tenir tranquille. Les femmes se ruaient au seuil des portes pour contempler les deux prisonniers ligotés sur la tribune. Quelqu'un frappa le tam-tam pour annoncer à toute la tribu Yemebem et aux tribus voisines le retour triomphant d'Asseng Mbane Ona.

Assia s'emplissait maintenant de monde. On huait, on invectivait les prisonniers. Vers le milieu du jour la foule devint si dense qu'elle réclama à grands cris la tribune aux

prisonniers sur la grande place, au rond point d'Assia. Asseng Mbane Ona déplaça donc la tribune. Ce fut alors le délire. On hurlait, on acclamait, on exultait. Cette foule frémissante, coléreuse, enthousiaste, menaçante, se pressait, se bousculait. Chacun voulait voir de près les deux hommes d'Engong, ces deux hommes, disait-on, qui avaient assassiné le grand chef Mbane Ona et semé le désordre et la panique parmi les Yemebem.

— Il nous faut leur tête, criaient les uns.

— Qu'on nous donne leur tête, clamaient les autres.

La fureur atteignait son paroxysme. Soudain, venant de sous l'oveng, Asseng Mbane Ona s'abattit sur la tribune. Il se dressa de toute sa hauteur, leva un bras. Un silence écrasant s'établit aussitôt sur la place.

— Vous voulez la tête de ces hommes, dit Asseng Mbane Ona, elle vous sera donnée. Mais auparavant, je vais les emmener dans la forêt à l'endroit même où mon père fut assassiné. C'est là que je vais leur trancher la tête. Cela fait, on vous apportera les deux têtes ici au village. Vous les planterez sur des piquets au milieu de la place et vous danserez pendant une semaine. Tous ceux qui passeront par Assia verront ces têtes et sauront qu'il est malsain de venir provoquer des palabres dans la tribu Yemebem. En attendant, rentrez dans vos cases.

La foule éructa des hurlements de triomphe tandis qu'Asseng Mbane Ona disparaissait avec ses prisonniers en rase-mottes au-dessus des arbres.

La place se dégarnissait maintenant de sa cohorte tumultueuse. Certaines personnes entraient dans leur case par la porte de devant pour ressortir immédiatement par celle de derrière et s'évanouir comme par enchantement dans le couvert de la forêt protectrice. Deux individus qui remontaient un petit cours d'eau bruyant en compagnie de leurs femmes et de leurs enfants échangeaient leurs impressions sur les événements de la matinée.

— Ami Ekoré, dit l'un, crois-tu vraiment que les têtes de ces deux hommes vont être tranchées ?

— Tranchées, ces têtes-là ? Il faut avoir la cervelle d'un canard dans le crâne pour concevoir une chose pareille, ami Bikoumou. Ces deux hommes-là, je les connais. Je les ai

rencontrés pour la première fois dans les tribus Okane, au bord du fleuve Melole. Ils avaient eu affaire à Zong Mindzi m'Obame qui avait tué une fille d'Engong. Je te le dis, ils ont brûlé tous les villages avec leurs habitants. Je n'ai dû mon salut qu'à ma prudence habituelle. Ils s'appellent, l'un Angone Endong, l'autre Ntoutoume Mfoulou. Ce sont de véritables monstres que tu as vus ce matin.

— Cependant ils sont bien ligotés. Il ne me semble pas possible qu'ils puissent se libérer de ces liens.

— Ligotés, eux ? Tu parles ! Ils veulent tout simplement voir tout ce qui se passe chez les Yemebem pour mieux les anéantir. Au moment voulu, ils se débarrasseront de leurs liens aussi facilement que tu cueilles une fleur. Et alors ce sera le désastre.

— Tu as raison, ami Ekoré. Toi qui voyages beaucoup, tu connais plus de choses que moi. Aussi, quand je t'ai vu disparaître sous les bananiers avec ta famille, je n'ai plus attendu. J'ai aussitôt réuni mon petit monde qui m'a suivi docilement et nous vous avons rejoints. La forêt est le meilleur refuge du monde. Nous y serons en sécurité jusqu'à la fin des événements. D'ici là personne ne verra mon pied au village.

Ils atteignirent la source du ruisseau, grimpèrent une côte et, tels des animaux rares, s'évaporèrent dans les profondeurs ténébreuses de la forêt immobile.

Asseng Mbane Ona arriva sur le terre-plein avec son fardeau qu'il déposa au pied de l'oveng. Il se frappa la poitrine, en retira un sifflet métallique et une corne d'antilope contenant une poudre rouge. Il répandit la poudre sur les liens qui enserraient les hommes d'Engong et les liens se rompirent. Il siffla. Un tintement métallique partit du gouffre. Un gigantesque cimeterre en jaillit, étincelant de flammes et fondit sur les deux hommes d'Engong. Ntoutoume Mfoulou, qui trouvait déjà la durée de la plaisanterie trop longue, aspira une bouffée dair, bomba le torse. Le sabre s'abattit sur sa gorge dans un fracas d'explosion. Les étincelles couvrirent Nyébé Mone Ebo tandis que l'arme se répandit en miettes autour de lui. La douleur lancina un moment à travers sa colonne vertébrale. Ntoutoume Mfoulou poussa un hurlement féroce, se précipita sur Asseng Mbane Ona. Les deux hommes s'attrapèrent avec une impétuosité, une brutalité monstrueuses. Leurs fronts se heurtèrent l'un contre l'autre comme deux boucs qui s'encornent. Ntoutoume Mfoulou fit un croc-en-jambe, saisit le bras gauche de son adversaire, se retourna brusquement et tira par-dessus son épaule. Mais le fils de Mbane Ona était fortement rivé au sol. Profitant de sa bonne position, de son poignet droit, il meurtrit la nuque de Mone Ebo. Celui-ci lâcha prise, s'écarta de son ennemi, lui fit face et expédia dans son abdomen un violent coup de pied. Asseng Mbane Ona se plia en deux. Ntoutoume Mfoulou tira de sa hanche droite un sabre et en frappa violemment l'échine offerte. Le sabre se brisa. Asseng Mbane Ona se redressa prestement. Des chandelles tourbillonnaient dans sa tête. Il se frappa la poitrine, en sortit un grand galet qu'il brisa sur le crâne de Nyébé Mfoulou. Celui-ci tituba de douleur. Sa tête était vide, son corps brûlait. Il poussa un long hennissement, bondit et se tint à quelque distance de son adversaire. Il se frotta la poitrine, en sortit une balle de caoutchouc contenant un œil de hibou et la lança contre Asseng Mbane Ona. La balle atteignit ce dernier à la tête et éclata. L'œil de hibou tomba sur le cuir chevelu, s'y adhéra puis explosa à son tour. D'abord une magnifique gerbe d'étincelles s'épanouit sur la tête du Yemebem. Ensuite d'énormes flammes dansantes jaillirent. Le feu se répandit sur le corps d'Asseng Mbane Ona.

Le fils des Yemebem cabriola, se contorsionna comme un serpent dont on vient de trancher la tête, dans l'espoir de tromper le feu qui avait pris possession de son corps. Mais il ne réussit qu'à l'aviver. Les flammes devenaient gigantesques et montaient haut. Il se roula par terre. Le feu ne s'éteignit pas. Il plongea dans la broussaille, mais la broussaille prit feu. Alors il bondit et tomba tout enflammé dans le gouffre au brouillard arc-en-ciel. Il s'assit sur l'anneau de cuivre et siffla. Le brouillard se condensa, creva, laissant échapper des cataractes d'eau glacée. Le feu s'éteignit. Asseng Mbane Ona se frappa la poitrine, en retira une fiole d'huile de caïman dont il s'imbiba. Les brûlures disparurent sans laisser de trace.

Asseng Mbane Ona se frappa la poitrine. Un grelot magique éclata quelque part. La terre se mit à trembler. Une boule de métal jaillit de sa bouche qu'il empoigna et prit une fronde. Il remonta à la surface. Mettant la boule dans la fronde il tira en visant Ntoutoume Mfoulou. La boule atteignit l'homme d'Engong à la tempe et éclata. Un collier de grelots métalliques entoura le cou de Nyébé Mone Ebo. Un autre collier de grelots métalliques tomba autour de ses reins relié au premier par deux chaînes de cuivre, l'une devant, par-dessus le nombril, l'autre derrière le long de la colonne vertébrale. Asseng Mbane Ona retira de sa poitrine deux longs bâtons de fer recourbés à leur extrémité, les projeta sur Ntoutoume Mfoulou, accrocha les chaînes de cuivre. Les grelots se mirent à tintinnabuler. Asseng Mbane Ona siffla. Son vampire blanc émit une stridulation macabre. L'anneau de cuivre décolla du fond du gouffre. Le Yemebem tira sur les bâtons, soulevant Ntoutoume Mfoulou de terre et le précipitant au bord du gouffre. La tête de l'infligeur rencontra l'anneau de cuivre. On entendit un choc épouvantable. L'anneau répondit comme s'il avait heurté du roc tandis que Ntoutoume Mfoulou se rejetait en arrière complètement étourdi.

Asseng Mbane Ona raccrocha les bâtons sur les chaînes de cuivre. A nouveau il tira. A nouveau Ntoutoume Mfoulou fut précipité sur le bord du gouffre. A nouveau sa tête heurta l'anneau de cuivre. La douleur fut poignante. Ntoutoume Mfoulou hoqueta. Son vampire blanc vibra dans son ventre. Un grelot magique éclata en lui. Le fils de Mfoulou fut projeté sur le terre-plein. Les mottes de terre se fendillèrent, puis s'écrasèrent. Une petite paire de ciseaux jaillit de sa narine gauche. Il la saisit et... crac ! crac ! crac ! Il coupa le collier de grelots à son cou, il coupa les chaînes de cuivre, il coupa le collier de grelots qui l'enserrait à la taille et se libéra. Il siffla. Un tambour magique tomba à ses pieds. L'anneau de cuivre revenait à la charge à ce moment. Ntoutoume Mfoulou ramassa le tambour et le balança sur l'anneau. Les deux objets se cognèrent violemment. Le tambour de Ntoutoume Mfoulou fut réduit en miettes tandis que l'anneau de cuivre rebondissait en vrombissant dans le ciel.

Ntoutoume Mfoulou s'exclama d'ahurissement. Angone Endong poussa des cris rauques comme un égaré. Ainsi donc Asseng Mbane Ona n'était pas gibier pour les jeunes gens. Obiang Medza et Nzé Medang devaient être considérés désormais à Engong comme des combattants affirmés. Comment avaient-ils pu tenir tête, à eux deux, à un homme si supérieurement puissant ? Il fallait en convenir, ces deux garçons étaient sortis sains et saufs d'un véritable enfer.

Ntoutoume Mfoulou se frappa la poitrine. Il en sortit une petite cage en acier et la posa sur le sol. Il mit la main dans son sac de cuir et en retira un rameau mouillé dont il frappa la cage. Celle-ci grossit, devint capable de contenir un homme. Sur la cage un couvercle était incliné de côté, la laissant ouverte. L'empoignant, Ntoutoume Mfoulou bondit au village, attrapa un homme parmi la foule qui s'accumulait au rond-point, pétillant de terreur, le mit dans la cage et revint sous l'oveng. L'anneau planait au-dessus de la forêt comme un aigle. Dès qu'il aperçut l'homme dans la cage, il fondit sur lui. Un instant après la scie crissait et la tête de l'homme retombait, tranchée. Le couvercle s'était automatiquement rabattu sur la cage. L'anneau de cuivre était prisonnier. Il vibrait maintenant, se cognait de tous côtés, voulant sortir. Mais la cage était irrémédiablement close. Ntoutoume Mfoulou l'empoigna. Ce que voyant, Asseng Mbane Ona bondit et la saisit à son tour. Ils commencèrent à la tirer chacun de son côté. Impétueux et haineux comme deux démons qui auraient perdu la route de l'enfer et qui s'accuseraient mutuellement, ils s'engagèrent dans une lutte âpre dont l'enjeu était la cage ; ils s'acharnaient sur elle, la bousculaient, la poussant, la tirant, la tournant, la soulevant, la relâchant, la ressaisissant. Ils décrivaient des arcs de cercle, gambadaient, cabriolaient, tendus vers un seul but : s'emparer de la cage. Mais la cage restait au milieu d'eux indécise, imprenable. Ntoutoume Mfoulou sentit l'irritation le gagner. Il planta l'orteil mâle du pied droit en terre et éructa. Un gris-gris tressé avec de la toile d'araignée jaillit de sa bouche. Il se l'attacha au bras droit. Il prit un autre gris-gris et se l'attacha au bras gauche. Il se courba, saisit la cage à pleines mains, se détendit comme un ressort et fonça dans les airs.

Alors Asseg Mbane Ona se frappa la poitrine. Il en retira un arc et une flèche munie d'une clochette. Il visa la cage qu'emmenait Mone Ebo Mfoulou et tira. Dès qu'elle toucha la cage la clochette explosa. La cage se morcela, l'anneau de cuivre s'élança dans le vide et disparut dans le gouffre de la vie. Dépité, Ntoutoume Mfoulou redescendit près d'Angone Endong.

Asseng Mbane Ona se rendait maintenant compte que la partie qu'il jouait était plus sérieuse qu'il ne se l'était tout d'abord imaginé. L'anneau de cuivre n'avait pas pu trancher la tête de Ntoutoume Mfoulou. Ce dernier avait même failli l'emporter les esprits seuls savaient où. Le sang d'Engong n'avait pas encore coulé dans le trou sacré. Et lui, Asseng Mbane Ona, se trouvait déjà engagé dans un combat farouche contre des gens qui n'avaient rien de commun avec des offrandes. Il comprenait maintenant pourquoi on lui avait si généreusement donné à Engong ces deux hommes qui s'étaient laissé ficeler sans résistance. Le piège avait été bien monté et il ne lui restait plus qu'à se battre sans sourciller. Il finirait bien par vaincre ses ennemis. Ils le connaissaient mal, le prenaient pour un jeune homme simplement arrogant, mais il allait leur apprendre que sa puissance était illimitée.

— Fi... fi... fils d'homme Mone Ebo, bégaya Angone Endong, cesse de te battre. Ce petit morveux se prend pour un irréductible. Laisse-moi lui faire savoir qu'il s'est trompé de route en allant à Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient. A-aké ! Quel idiot ! Quel imbécile ! Croit-il que nous sommes venus ici pour l'aider à planter ses bananiers ? Moi, Angone Endong, fils d'Endong Oyono, je n'ai que faire d'un Yemebem. Qu'il meure ou pourrisse, cela m'est égal. Les gens d'Engong ne savent pas pleurer. Ceux qui pleurent ce sont ceux qui meurent. Moi, Angone Endong, fils d'Endong Oyono, je tue quiconque me provoque. Asseng Mbane Ona m'a provoqué, donc je le tue. D'abord je le juge. Il a quitté son beau village Assia, sa tribu Yemebem, est allé à Engong, m'a ligoté, m'a emmené chez lui. Que lui ai-je fait pour mériter pareil traitement ? Rien. Il a abusé de ma bonté, de ma sympathie, de ma cordialité. Je vais le tuer. Angone

Endong, fils d'Endong Oyono, je n'ai jamais provoqué un palabre. Je ne vais jamais chez quelqu'un. Maintenant nous allons voir !...

Après ce monologue auquel Ntoutoume Mfoulou ne trouva rien à redire, Angone Nzok bondit et se retrouva face à face avec Asseng Mbane Ona. Il décrocha de son bras gauche deux gris-gris, les mit dans sa bouche et les mâcha. Quand il les eut réduit en pâte, il crâcha le tout sur les pieds de son ennemi. Deux lourdes chaînes métalliques se matérialisèrent, nouées autour des chevilles d'Asseng Mbane Ona et leurs extrémités s'enfonçant profondément dans le sol. Evine et Ekang les saisirent fortement au pays des fantômes. Angone Endong empoigna Asseng Mbane Ona et l'étreignit. Asseng Mbane Ona empoigna Angone Endong et l'étreignit. Les deux lutteurs, serrés l'un contre l'autre, commencèrent à se bousculer. Angone engagea un croc-en-jambe. Evine et Ekang tirèrent sur les chaînes tandis qu'Angone envoyait un violent coup de poing sur le menton de son adversaire. Déséquilibré, Asseng Mbane Ona tomba à la renverse. Angone projeta sur sa gorge le sabre au tranchant en dents de scie appelé « Okeng be niaboro », le sabre des grands hommes, celui dont on ne se sert que pour trancher la gorge d'un ennemi aussi facilement qu'on tranche les pattes d'une grenouille. Le sabre vola en morceaux. Asseng Mbane Ona s'attrapa la gorge, la frictionna vigoureusement, se redressa, se frappa la poitrine, en retira une fiole contenant un liquide couleur de jus d'orange, en versa sur les chaînes. Puis il heurta les deux pieds l'un contre l'autre. Les chaînes se brisèrent. Le fils de Mbane Ona poussa un hurlement épouvantable. Du gouffre de la vie jaillit un énorme pilon de fer. Il le saisit et le brisa sur la tête d'Angone Endong avec une telle violence que le pilon se tordit en quatre et que le bruit du choc se répercuta dans les environs comme le grondement du tonnerre à travers les nuages. Angone Endong Oyono virevolta tel un animal qui a reçu une flèche dans le cou. Il éternua plusieurs fois, bondit, alla se tenir un peu plus loin de son ennemi, le corps enflammé de douleur. Il tira d'une petite sacoche de cuir un morceau d'écorce d'arbre noirci, le râpa, mit dans sa bouche la poudre obtenue, claqua la langue contre le

palais. Ses cheveux se redressèrent sur sa tête, les poils vibrèrent sur tout son corps. La nuit brusquement tomba. Des hiboux se mirent à boubouler sur les arbres et les arrière-cours du village. Angone Endong siffla. Sa mère Ofoyeng Assoumou lui répondit du pays des fantômes en pleurant :

> O mon fils ! Que t'arrive-t-il encore à Mikour Megnoung n'Ekobègne ? Ne t'ai-je pas donné la toute-puissance qui fait de toi l'homme le plus craint du monde ? N'es-tu pas soufflet ramollisseur des métaux, l'écureuil de la saison des pluies aux neuf nids, la fourche qui a un pied chez les vivants, un pied chez les morts et qui soutient les digues des rivières avec leur boue, leur sable et leurs piquets ? Y a-t-il homme plus puissant que toi sur la terre ? Angone Endong, mon fils bien aimé, je te bénis tous les jours et toutes les nuits afin que tu domines le monde et tues le plus de gens possible. Là où passe Angone le sang rougit la terre, les hommes abandonnent leurs femmes et leurs enfants et prennent une fuite éperdue. Aujourd'hui pourquoi m'appelles-tu donc ? Quelqu'un t'a-t-il offensé ? Eh bien, me voici ! Regarde à tes pieds...

Angone Endong Oyono scruta le sol. L'énorme canon de son fusil « Le Pleureur » émergea de terre. Il le saisit, épaula, visa Asseng Mbane Ona. Le coup partit, couvrant le pays d'un tonnerre assourdissant. Du canon jaillit une boule de feu semblable à un petit soleil qui s'élança sur le Yemebem. Asseng Mbane Ona s'enleva de terre et disparut dans l'azur. La boule le poursuivit. Elle tonnait de temps à autre émettant alors une luminosité insoutenable. Et ces détonations, ces éclats de lumière qui vrillaient le ciel effrayaient Asseng Mbane Ona. Il fuyait alors de plus belle, se dirigeait vers le Nord, ne cherchant même pas à savoir où il allait. A sa suite la boule ne déviait pas d'un pouce.

Asseng Mbane Ona traversa en les survolant les fleuves Assoumami et Abonong. Fatigué, il tomba dans la tribu Yebiat. La boule tonna dans la cour et le village s'enflamma. Asseng Mbane Ona arriva dans la tribu Essessang et la tribu

Essessang prit feu. Il traversa le fleuve Mikana et tomba dans la tribu Yezong. Celle-ci prit feu. Il déboucha dans la tribu Yefa et la tribu Yefa prit feu. Il se rendit compte qu'il était en train de semer la ruine et la désolation sur son passage. Il se résolut à ne plus atterrir. Il s'éleva de plus en plus, de plus en plus. Il allait sur la lune.

Les initiés Fang disent que la lune est une grosse boule de terre blanche avec des chaînes de montagnes et des vallées (1). Ils ont l'habitude, disent-ils aussi, de s'y rendre pour accomplir certains rites sacrés. Cette terre, toujours selon eux, attire violemment tout ce qui passe dans son entourage. C'est pourquoi, lorsqu'ils s'y rendent, ils sont obligés de se transformer en vampires, car le vampire, lui, ne subit aucune attraction. La lune est aussi le point de rencontre de tous les grands magiciens de la terre chaque fois qu'ils ont à débattre un problème important concernant l'avenir de l'humanité. C'est une terre encore pure qu'aiment à fréquenter les esprits du ciel. Si la solution du problème débattu est bonne, les esprits sont satisfaits, l'influence de la lune sur la terre est bonne, les récoltes sont abondantes, les chasses fructueuses, les femmes fécondes, les maladies rares. Au contraire si la solution est mauvaise et si les esprits sont courroucés, les catastrophes se produisent sur la terre, la famine règne, les épidémies déclenchent la mort, les orages se transforment en cyclones, la terre tremble en certains endroits comme le corps d'un bœuf agacé par les mouches.

Asseng Mbane Ona se dit qu'il devait se rendre à la lune et s'y cacher. Il s'y rendit, la boule de feu à ses trousses.

Or cette nuit-là il y avait grande réunion de magiciens sur la lune. Ayangoume, le grand magicien de la tribu des Ayakoma, celui-là même qui avait procédé à l'initiation d'Asseng Mbane Ona, Ayangoume dirigeait les débats. L'assemblée tenait ses assises dans une vallée, au pied d'une montagne rocheuse. Il y avait là de cent cinquante à deux cents magiciens. Ayangoume disait :

— Vous dites que les populations des rives de Bévuyeng violent maintenant constamment les lois ancestrales, que

(1) Selon Lué Nguéma, le grand joueur de Mvett de la tribu Yégui.

les hommes ne se soucient plus des interdits sur les rapports sexuels, qu'ils prennent les femmes de jour, que l'adultère est devenu chose vulgaire, qu'ils sont égoïstes, paresseux et fument le chanvre, que les femmes se lancent dans une prostitution effrenée, que ces populations sont corrompues et que vous voulez les frapper de cette terrible maladie qui fait dormir et rend fou : Oyo, la maladie du sommeil. Moi, je vous dis qu'il y a peut-être une solution moins cruelle. Sachez que ce sont vos enfants. Ne soyez pas si impitoyables.

— Il n'y a pas de meilleure solution, dit un vieillard intransigeant. On va faire pleuvoir Oyo sur les rives de Bévuyeng. Nous ne pouvons pas tolérer qu'une telle inconduite s'empare de nos terres. Frappons un grand coup.

— Je suis de ton avis, dit un autre magicien. Frappons un grand coup. Comment voulez-vous qu'on permette aux jeunes gens de se livrer à une telle débauche, souillant ainsi nos forêts jadis si pures ? Les chasses sont devenues infructueuses, les plantations stériles, les rivières n'ont plus de poisson. C'est un état de choses déplorable. Non, je vous le dis, une correction s'impose. Et de façon spectaculaire. Frappons un grand coup.

— Je ne suis pas de cet avis, dit un quatrième magicien. Nos populations agissent mal, c'est un fait. Nous devons les punir, ce qui est normal. Mais quant à les frapper d'Oyo, cette maladie inguérissable, je ne suis pas d'accord. Frappons-les d'une guerre. Elle durera ce qu'elle durera et les impurs mourront. Ensuite la paix reviendra et les survivants sauront reconnaître d'où est venu le mal afin de l'éviter à l'avenir.

— Ça, c'est la solution juste, dirent ensemble un grand nombre de magiciens. Nous sommes pour cette solution. Nos populations vont être purifiées pour le plus grand bien de tous.

— C'est bon, dit Ayangoume. La guerre va éclater sur les rives de Bévuyeng. Le duel qui oppose Asseng Mbane Ona aux hommes d'Engong va se transformer en guerre. Les esprits veilleront sur les innocents. Maintenant séparons-nous. Je vois Asseng Mbane Ona se diriger sur la lune. Disparaissez vite. Je l'attends ici.

Instantanément les magiciens se transformèrent en énormes chauves-souris et se précipitèrent d'un vol rapide et zigzaguant sur la terre. Asseng Mbane Ona ne les vit même pas quand il les rencontra, préoccupé qu'il était d'atteindre la lune et de s'y dissimuler. Les magiciens, eux, le virent mais s'écartèrent prudemment de sa trajectoire et, tranquillement, continuèrent leur chemin.

Ayangoume savait qu'un jour Ntoutoume Mfoulou, projeté par le mystérieux coup de gourdin d'Ekor-Ngui-Ndong de la tribu des Gorilles, avait heurté la lune de la tête et s'y était collé. Il voulut éviter pareille mésaventure à Asseng Mbane Ona. Il alla se percher sur le faîte d'une colline très haute, balança sur le Yemebem qui arrivait en trombe un filet magique, le cueillit en douceur et l'envoya dans une crevasse de l'autre côté de la montagne. Aspiré par le sol de la lune, la boule de feu heurta violemment la colline, la pulvérisa mais explosa à son tour. Un geyser de poussière couvrit la surface lunaire. Ayangoume sortit Asseng Mbane Ona du filet et le vilipenda d'avoir fui un plomb de fusil.

— Tu vas retourner immédiatement auprès de tes ennemis, lui dit-il. N'abandonne jamais ta tribu à la merci de tes adversaires. Pourquoi as-tu peur ? Tu es puissant. Bats-toi contre les gens d'Engong jusqu'à la victoire. Dans ton gouffre de la vie il y a toutes les armes pouvant te permettre de tenir tête à n'importe qui. Ta poitrine elle-même constitue un arsenal inépuisable. Ne crains rien. Retourne et bats-toi comme un vrai Yemebem.

— Pardonne-moi, dit Asseng Mbane Ona tout confus. Je ne sais même pas pourquoi j'ai eu peur, mais je n'ai pu résister à cette balle trop bruyante. Je ne recommencerai plus.

Ayangoume sortit d'un petit étui en peau de genette une poudre noire, en mit un peu dans chaque narine d'Asseng Mbane Ona. Celui-ci ferma les yeux, aspira la poudre, éternua violemment. Quand il rouvrit les yeux, il se tenait au bord du trou de la vie, sous l'oveng. Angone Endong et Ntoutoume Mfoulou n'étaient plus là. Par contre il entendait un grand tumulte au village et la fumée et les flammes montaient dans l'air.

Dès qu'Asseng Mbane Ona, au coup de fusil d'Angone

Endong, s'était enfui, poursuivi par le boulet incandescent, les deux hommes d'Engong étaient rentrés au village Assia. Ntoutoume Mfoulou était allé dans les quartiers chercher pitance et palabres, tandis qu'Angone était rentré dans la grande case de pierre où se trouvait Nkene Messie, l'épouse d'Asseng Mbane Ona. Il la trouva assise au bord du lit, les larmes aux yeux, les sanglots dans la gorge. Le fils d'Ofoyeng Assoumou éclata de rire :

— Ah ! ah ! ah ! A-aké ! Te voilà enfin ! Tu m'as traité de gorille, hein ? Eh bien, tu vas faire bon ménage avec le gorille. Sois sage car je n'ai pas l'habitude de brutaliser d'aussi jolies filles que toi. Si tu réponds à mon goût, tu seras ma femme.

— Ne me touche pas, hurla Nkene Messie en repoussant vigoureusement Angone Nzok dont les avances devenaient tumultueuses. Elle lui envoya dans la joue une gifle retentissante, ce qui eut pour effet d'exciter l'écureuil de la saison des pluies aux neuf nids. Il l'enveloppa de ses bras d'acier, la plaqua contre sa poitrine, puis la renversa sur le lit. Mais Nkene Messie, sous prétexte de dénouer le pagne qui enserrait ses reins, extirpa d'un bourrelet un œuf de margouillat et l'écrasa dans sa bouche. Instantanément son corps se raidit, ses yeux tournèrent, sa bouche s'ouvrit, la langue pendit sur sa lèvre inférieure. Angone n'avait plus entre les mains qu'une femme dure comme du granit et froide comme le sable d'un ruisseau. Il jura, se leva précipitamment et s'enfuit comme un possédé. Il alla retrouver Ntoutoume Mfoulou qui saccageait les cases, sélectionnait les belles femmes et mettait le feu aux corps-de-garde.

— Nkene Messie vient de me jouer un mauvais tour, dit-il au fils de Mfoulou. Elle s'est empoisonnée avant que je n'aie eu le temps de la prendre. Je n'ai jamais vu un poison aussi violent.

— Ne te tourmente pas pour ça, dit Mone Ebo. Il y a tellement de femmes ici que nous ne saurons jamais quoi en faire.

— Mais je voulais me venger de l'arrogance de son mari, dit Nkomo Teghe Bikié.

— Tu es plus que vengé puisqu'elle est morte.

Angone Endong se rangea à cet avis. Les hommes d'Okü

sont si attachés à leurs femmes que la mort d'une d'elles est pour eux une véritable catastrophe. Ils ne comprennent pas que toutes les femmes se valent et qu'en perdant une et la remplaçant par une autre la situation reste inchangée. Non, ils ne le comprennent pas. Ce sont des émotifs, des affectifs qui perdent leur temps à aimer les femmes et à s'en faire aimer. Ils oublient que le cœur de la femme est aussi fluide que l'eau de pluie dans la cour du village ; elle n'y reste que la durée de la pluie. Nos ancêtres avaient bien raison lorsqu'ils n'allaient dans la couche de la femme que pour lui faire un enfant. Ils imitaient en cette matière les animaux qui, de bonne heure, ont compris le vrai rôle de la femelle : multiplier la race. Mais aujourd'hui les choses ont changé. Les femmes s'intègrent dans la société des hommes sur un pied d'égalité dangereusement menaçante. Elles font tout d'ailleurs pour attirer les hommes dans les mailles de leur piège. Elles sont devenues câlines, caressantes, diablement aguichantes et voluptueuses. De plus en plus elles s'arrangent pour avoir le moins d'enfants possible afin de donner libre cours à leur vice. La coquetterie est devenue leur principale préoccupation. Il faut voir avec quel art elles s'habillent ! La femme qui se lève le matin, fait sa toilette, se vêt au dernier cri de la mode, prend sa sacoche et se dirige vers le marché ne pense qu'à une chose : attirer les regards sur elle et séduire ou être séduite. Et que font les hommes pour endiguer un pareil état de choses ? Rien ou presque. Au contraire ils se laissent entraîner avec délices dans cette cascade luxurieuse et dégradante. Ils prônent partout l'égalité de l'homme et de la femme simplement parce qu'ainsi est favorisé le contact de l'un avec l'autre. Une égalité aux desseins obscurs !

— A quoi penses-tu ? demanda Ntoutoume Mfoulou s'apercevant qu'Angone était plongé dans un rêve sans fin.

— A Nzé Medang et Nguéma Nsing Béré. Ces deux jeunes gens aiment les femmes d'une manière immorale et j'étais en train de me dire s'il ne sera pas utile de prendre à leur encontre des mesures énergiques pour les détourner de leur vile passion. Nzé Medang s'est fait juge de sa propre autorité, uniquement pour vivre perpétuellement dans les confidences des femmes. Quant à Nguéma Nsing Béré, il passe

toutes ses journées à rôder dans les plantations en quête d'épouses infidèles. Nous ne pouvons davantage tolérer pareille inconduite.

Ntoutoume Mfoulou éclata de rire.

— Serais-tu jaloux ? demanda-t-il à Angone. Le moment est mal choisi pour penser aux femmes. J'ai idée qu'il se passe quelque chose là-bas, au premier quartier. Asseng Mbane Ona serait-il déjà de retour ?

Pressentant quelque malheur, le fils de Mbane Ona avait bondi, s'était retrouvé au village, était entré dans sa case. Pénétrant en coupe-vent dans la chambre à coucher, il s'était pétrifié sur place en apercevant sa femme raide morte sur le lit. Il examina le cadavre, constata l'absence de sévices, sortit d'un sachet de cuir une petite feuille de roseau roulée en entonnoir et contenant une poudre blanche. Il versa un peu d'eau dans cet entonnoir et le pressa dans les narines de la morte. Un moment après Nkene Messie éternua. Ses muscles se détendirent, elle ouvrit les yeux et sourit à son mari. Celui-ci la saisit dans ses bras.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il.

— Angone Endong a voulu me violer. Alors je me suis donné la mort. Je savais que tu viendrais me réveiller.

— Tu as bien fait. Mais je vais aller te cacher quelque part. La bataille va devenir chaude. Il est prudent que tu te tiennes à l'écart.

Asseng Mbane Ona se propulsa sur la rive de Bévuyeng. Il siffla dans une corne d'antilope. Du fond du fleuve jaillit une maison de pierre qui vint accoster sur le bord. Le Yemebem l'ouvrit, son épouse pénétra à l'intérieur et la porte se referma. Asseng Mbane Ona siffla de nouveau. La maison s'immergea.

Revenu au village, le fils de Mbane Ona aperçut Ntoutoume Mfoulou et Angone Nzok qui poussaient devant eux une caravane de femmes. Quelques-unes pleuraient, dont les maris avaient été décapités.

Asseng Mbane Ona frappa la poitrine. Un œuf de toucan en jaillit, tomba à terre et se brisa. Le sol mollit. Le Yemebem siffla. Une énorme marmite de fer plus grosse qu'une case apparut. Il projeta sur les deux hommes d'Engong un trémail aux fils de cuivre, les souleva et les précipita

dans la marmite. Il rabattit ensuite un couvercle massif qui adhérait fortement aux bords du récipient. Puis il libéra les femmes et appela les hommes qui restaient au village. On frappa le tam-tam pour inviter ceux des villages environnants. Asseng Mbane Ona fit placer la marmite sur trois grosses pierres et alluma le foyer.

Une foule grouillante se pressait à Assia. Asseng Mbane Ona avait annoncé à son peuple qu'il lui donnerait les deux cadavres des hommes d'Engong pour la fabrication des fétiches de guerre. Cette nouvelle avait soulevé un enthousiasme délirant parmi les populations des rives de Bévuyeng. On accourait de tous côtés pour se rendre à Assia. Personne ne voulait perdre sa part du fétiche. A la vue de cette gigantesque marmite sur le feu, l'on exultait. Les hommes d'Engong étaient bel et bien morts ! On ne les reverrait plus trônant dans les paisibles quartiers d'Assia ! Les tam-tams éructaient leurs notes sonores, les balafons syncopaient leurs mélodies énivrantes. Vivre est chose facile quand on sait en profiter.

Le feu de bois rougissait déjà la marmite. Ntoutoume Mfoulou et Angone Endong commençaient à étouffer de chaleur. Ils tentèrent à plusieurs reprises de sortir ou de faire éclater cette prison de fer, mais rien n'y fit. Cependant les bords de la marmite devenaient incandescents.

— A quoi ressemble la mort ? demanda Angone Nzok.

— J'ai l'impression que nous n'allons pas tarder à le savoir, dit Ntoutoume Mfoulou. Mon opinion est qu'Asseng Mbane Ona ne bâdine pas. Il nous faut sortir d'ici ou nous allons connaître l'inconnaissable...

⁂

Les villages d'Engong vivaient dans un semblant de quiétude. Tout le monde savait que Ntoutoume Mfoulou, l'infligeur, et Angone Endong, le ramollisseur des métaux, se trouvaient à Okü. Qu'ils se trouvaient à Okü et que les combats s'y déroulaient, farouches, impitoyables. Et si le calme était de règle à travers tout le pays des Immortels,

Engouang Ondo, l'irréductible fils d'Ondo Mba, lui, était sur le pied de guerre. Que ses deux frères se trouvassent à Mikour Megnoung n'Ekobègne aux prises avec Asseng Mbane Ona de la tribu Yemebem ne lui procurait point de repos. Non qu'il manquât de confiance en Ntoutoume Mfoulou et Angone Endong. Il savait mieux que personne que ces deux hommes n'avaient pas leurs pareils pour ramener à ses justes proportions la prétendue puissance illimitée les natifs d'Okü. Mais il savait surtout qu'ils n'avaient pas leurs pareils pour détruire sans raison et réduire à la misère d'une façon fantaisiste des peuples entiers et innocents.

Engouang Ondo entra dans la chambre aux fétiches, celle qui est interdite aux femmes. Il y a là un grand miroir magique, une tortue géante dans une mare de sang, un essaim de vampires suspendus au plafond, les crânes des grands hommes qu'Akoma Mba avait tués à Okü quand il était encore combattant et, dans un coin, entre le plancher et la toiture, un petit soleil d'un éclat insoutenable. Engouang Ondo plongea le regard dans le miroir. Devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux, il demeura pétrifié. Dans la tribu Yemebem, en pleine cour du village Assia, une énorme marmite flamboyait sur un foyer abondamment alimenté. Et dans la marmite Ntoutoume Mfoulou et Angone Endong se démenaient en vain comme des sangliers pris au piège. Leurs mouvements de plus en plus lents montraient qu'ils étaient exténués et qu'ils s'abandonnaient maintenant sans grande résistance à la merci du sort qui les attendait.

Pendant ce temps, Asseng Mbane Ona distribuait des fusils, de la poudre et du plomb à tous les hommes valides de la tribu Yemebem et des autres tribus des rives de Bévuyeng, ainsi qu'un grand nombre de fétiches. Il leur disait de se tenir prêts à toute éventualité, que la guerre pouvait éclater d'un moment à l'autre. Il confiait le commandement de cette armée à Ntoma Mbegha qui en avait le don et qui maniait le fusil aussi habilement que l'arbalète. Il fit parquer les femmes, les enfants, les invalides dans une vaste grotte rocheuse au sein de la forêt.

Engouang Ondo n'attendit pas le reste. Il tira sur une chaîne de cuivre qui pendait au milieu de la pièce et les

cloches d'Engong se mirent à tinter. Il ouvrit un placard, prit une ceinture de cuir munie d'étuis en peau de daman et la serra autour des reins. Il prit une baguette magique et un petit tambour-fétiche, sortit de la chambre à mystères, arriva sur la véranda et siffla. Ondo Biyang, fils d'Akoma Mba, Mguéma Nsing Béré, fils de Nsing Béré Mba et Medza me Mfoulou, fils de Mfoulou Engouang, l'y rejoignirent instantanément.

— Que chacun tienne la baguette, dit-il.

Tous posèrent la main sur la baguette magique. Engouang Ondo tourna sa bague de cuivre autour de son index et en donna un petit coup sur le bâton magique. Ils se dématérialisèrent. Quelques temps après ils se rematérialisèrent dans un corps-de-garde d'Assia. Engouang Ondo montra la marmite sur le feu au milieu de la rue du village et dit :

— Mone Ebo et Nkomo Teghe Bikié sont là dedans. Qu'un d'entre vous les délivre.

Medza me Mfoulou se leva et cria : « O Mone Ebo ! Pourquoi ne m'appelles-tu pas au secours ? Tu es mon aîné, tu brises les roches et assouplis les fers. Mais moi, Medza me Mfoulou, j'assainis les terrains que tu as préparés. Je suis la lime qui rend les fers utilisables. Appelle-moi au secours, Mone Ebo, appelle ton frère cadet au secours et ta vie sera belle ! » Il se frappa la poitrine, en sortit une fiole noire pleine d'une pâte rouge, la pâte qu'Akoma Mba avait répandue dans son berceau quelques instants après sa naissance. Medza me Mfoulou possède une énorme quantité de ces fioles dont il se sert en certaines circonstances. Il bondit au milieu de la cour et brisa la fiole contre la marmite. Celle-ci éclata avec un grondement sourd. Ntoutoume Mfoulou et Angone Endong se projetèrent jusqu'au corps-de-garde, couverts de sueur, les muscles en feu.

— A boire ! A boire, dirent-ils.

Medza me Mfoulou leur tendit une grande calebasse d'eau fraîche. Ils burent avidemment. Engouang Ondo dit :

— Racontez-nous ce qui s'est passé. Comment n'avez-vous pas pu sortir de cette marmite ?

— Nous avons tout essayé, dit Angone Endong. Elle était probablement plus difficile à détruire de l'intérieur que de l'extérieur. Mais ce qu'il faut reconnaître, c'est qu'Asseng

Mbane Ona est exceptionnellement puissant. Je n'arrive pas à comprendre comment a-t-il pu déjouer le boulet de Long Bibi.

— Le temps est passé, dit Engouang Ondo, où l'on fatiguait un ennemi en le pourchassant avec un boulet de Long Bibi. Maintenant il faut utiliser d'autres moyens. Mais voilà Asseng Mbane Ona qui se dirige vers nous. Nous le laisserons d'abord parler, puis je lui répondrai. Que personne n'agisse sans mon ordre.

L'éclatement de la marmite avait stupéfait Asseng Mbane Ona. Comment ? Ces hommes d'Engong ne devaient-ils jamais mourir ? Qui étaient-ils ? Où était la source de leur puissance ?

Le fils de Mbane Ona s'aperçut que les hommes d'Engong devenaient de plus en plus nombreux à Assia. Jaillissaient-ils du néant ? Comment n'avait-il pas vu arriver les quatre nouveaux venus qui causaient maintenant au corps-de-garde ? Il s'arrêta devant les Immortels et dit :

— Je ne comprends pas. Quand j'étais à Engong, on m'a donné deux hommes. Il m'appartient d'en faire ce que bon me semble. Mais voici que d'autres arrivent à la rescousse sans y être invités. Est-ce ainsi qu'on a l'habitude de régler les palabres à Engong ? Pour ma part je n'ai pas affaire à vous tous. Je ne vous connais pas. Deux hommes m'intéressent : Angone Endong et Ntoutoume Mfoulou. Il ne me serait naturellement pas désagréable de vous démolir l'un après l'autre. Mais je n'ai aucune envie de souiller ma conscience de crimes inutiles. On ne doit pas tuer pour le simple plaisir de tuer. Votre présence ici ne se justifie pas.

Engouang Ondo dit :

— On t'a donné deux hommes. Et ces deux hommes sont encore vivants. Si tu n'arrives pas à les égorger, je suis prêt à t'offrir deux autres à la place. Nous ne faisons jamais les choses à moitié. Nous sommes généreux et tenons toujours nos promesses. Le gibier est abondant. A toi d'en profiter.

Asseng Mbane Ona se frappa la poitrine. Une hotte de fétiches en sortit qu'il posa sur le sol. Il siffla. Deux petits hommes jaillirent de la hotte armés de rameaux mouillés et se précipitèrent sur Ntoutoume Mfoulou et Angone Nzok,

les frappèrent chacun d'un coup de rameaux, puis disparurent. Soudain la terre trembla. Asseng Mbane Ona vola vers le gouffre de la vie. Tout à coup, comme par enchantement, Ntoutoume Mfoulou et Angone Nzok furent enlevés de terre, passèrent au-dessus des cases comme des feuilles mortes portées par le vent et tombèrent brusquement sur le terre-plein.

⁂

Au village, Engouang Ondo donna des ordres. La tension montait déjà chez les Yemebem. Les fusils crachaient le feu. On tirait sur les gens d'Engong. Les tam-tams de guerre bourdonnaient. Toutes les tribus situées sur les rives de Bevuyeng venaient à la rescousse. La rage s'était emparée des hommes. Les chefs de guerre rangeaient leurs troupes le long du fleuve Bevuyeng, sur les pistes qui sillonnent la forêt, au bord des rivières, partout. Le grondement des fusils assourdissaient les oreilles. Tous les quartiers d'Assia vomissaient des flammes et de la fumée.

Les hommes d'Engong avaient également sorti leurs fusils. Sur l'ordre de leur chef ils se mirent à tirer.

Le fusil d'Ondo Biyang porte le nom de Ngoung Nga, le Calao. Le grand magicien qui le lui avait remis après l'avoir préparé dans un grand mets-fétiche avait exigé un sacrifice humain. Ondo Biyang avait alors offert sa sœur. C'est pourquoi, en guise de plaisanterie, on dit à Engong qu'Ondo Biyang a sacrifié sa sœur pour avoir un fusil. Il manie ce fusil avec une précision hors de comparaison. Ngoung Nga ne se charge pas. Il suffit d'appuyer sur la détente et les coups partent automatiquement. Ondo Biyang sortit donc Ngoung Nga de son fourreau et se mit à déverser la mort sur les Yemebem et leurs partisans.

Nguéma Nsing Béré dégaina un énorme sabre, bondit au milieu de ses ennemis. Les têtes commencèrent à voler de tous côtés. Muni d'un gourdin de fer, Medza me Mfoulou se propulsa sur le champ de bataille. Les crânes éclataient çà et là. Trois hommes d'Engong, trois Délogeurs, terrifiaient les rives de Bevuyeng.

Engouang Ondo se frotta la poitrine, en sortir un œuf de perroquet qu'il brisa sur le sol. La terre s'ouvrit, laissant échapper une grosse boule de caoutchouc qui souleva Engouang Ondo et l'emporta dans les airs. Elle se stabilisa à une altitude permettant au chef de l'armée d'Engong de suivre attentivement les péripéties du combat.

Mais revenons sur le terre-plein.

Asseng Mbane Ona siffla. L'anneau de cuivre décolla du fond de l'abîme. Angone Endong et Ntoutoume Mfoulou se tenaient déjà debout lorsqu'il émergea du brouillard arc-en-ciel. Ils eurent juste le temps chacun de faire un bond de côté tandis qu'il passait en trombe.

Un instant après le voilà qui revient.

Ntoutoume Mfoulou plongea la main dans son sac, en sortit un filet en toile d'araignée et le balança sur l'anneau. Pris dans les mailles du filet, le gros cerceau de cuivre roula à terre. Ntoutoume Mfoulou retira de son sac une petite fiole emplie d'un liquide rougeâtre aux propriétés magiques. Il brisa la fiole sur l'anneau de cuivre. Un bouillonnement se produisit, qui dégagea d'énormes buées chaudes. Puis une explosion. L'anneau de cuivre éclaté céda la place à un homme gigantesque musclé comme un baobab, massif comme un gorille. Ses yeux bleus, ses cheveux roux et le tein blanchâtre de sa peau révélèrent à Ntoutoume qu'il s'agissait d'un albinos. Il portait autour de ses reins un pagne multicolore et des gris-gris aux poignets, au cou et aux chevilles.

Ntoutoume Mfoulou fut ahuri. Angone Endong battit les mains de surprise. Du haut du ciel, Engouang Ondo poussa une exclamation d'étonnement. Ce fameux anneau de cuivre n'était donc que le vêtement d'un homme, de cet albinos ! On s'était battu contre un homme sans s'en rendre compte ! En vérité les hommes d'Okü commençaient à ridiculiser la descendance d'Ekang Na !

Mais l'albinos bondit et se tint face à Ntoutoume Mfoulou et Angone Endong. Il dit :

— C'est moi Eya Mbane Ona, frère jumeau d'Asseng Mbane Ona. Que nous voulez-vous ?

Les deux hommes d'Engong ne savaient que répondre. Ils se regardaient interdits. Eya Mbane Ona reprit :

— Allons, parlez. On ne provoque pas impunément les gens chez eux. Pour quelle raison êtes-vous venus nous assaillir ?

Angone Endong bégaya des injures. Ntoutoume Mfoulou dit :

— Nous prends-tu pour des bébés ? Sale buveur de sang ! C'est à cause de toi qu'Asseng Mbane Ona devait verser le sang d'Engong dans ce sinistre trou brumeux, n'est-ce pas ? Eh bien, le sang d'Engong, tu ne le boiras pas, triste vampire.

Eya Mbane Ona darda sur Ntoutoume Mfoulou un regard de feu. Deux corbeaux jaillirent de ses narines, s'enfuirent à tire-d'aile en croassant. Deux genettes sortirent de ses oreilles, bondirent à terre et disparurent dans la brousse. Un hibou hulula quelque part. Les arbres de la forêt frissonnèrent.

Eya Mbane Ona se frappa la poitrine, en extirpa un petit tam-tam qu'il se mit à battre frénétiquement. Brusquement il cessa de le battre. Un silence angoissant oppressa la nature. La vie parut s'arrêter. Eya Mbane Ona saisit le petit tam-tam et le balança sur la tête de Ntoutoume Mfoulou. On entendit les pleurs des fantômes apeurés. Le tam-tam bascula, se colla sur le dos de Nyébé Mone Ebo et se mit à grandir et à grossir. Puis soudain il s'ouvrit, happa Ntoutoume Mfoulou et se referma. Eya Mbane Ona hurla. Deux fils de cuivre tombèrent sur l'énorme tam-tam, s'enroulèrent tout autour, puis se tendirent par les extrémités. Eya Mbane Ona mit un genou en terre, saisit les extrémités des fils, poussa un rugissement féroce, s'arc-bouta et tira sur les cordes. Le tam-tam fut enlevé de terre et vint se plaquer contre sa poitrine. Il se redressa vivement, bondit et tomba dans le gouffre de la vie. De voir un albinos descendre dans son repaire avec un aussi gigantesque tam-tam éberlua Asseng Mbane Ona. Mais son frère s'empressa de dissiper son étonnement : « Je suis ton frère Eya Mbane Ona. On m'avait mis dans l'anneau de cuivre le jour de notre naissance. C'est cet ignoble personnage qu'on nomme Mtoutoume Mfoulou qui vient de briser cet anneau, me forçant ainsi à me présenter au grand jour. Mais je l'ai

aussitôt enfermé dans le tam-tam magique d'où nul homme au monde ne pourra le sortir. Qu'en faisons-nous ? »

— Je suis heureux de savoir que l'anneau de cuivre n'était pas un simple objet et que j'ai un frère jumeau, Eya Mbane Ona. A nous deux, nous allons prouver à ces macabres personnes que les rives de Bevuyeng sont inviolables. Ces hommes d'Engong nous prennent sans doute pour des mangeurs d'herbes.

— Que se passe-t-il ? demanda Eya Mbane Ona. J'entends le grondement des fusils. Se bat-on dans les environs ?

— La guerre a gagné tout notre pays. Les Yemebem et les tribus voisines luttent contre l'invasion des hommes d'Engong. Et ils luttent courageusement.

— Alors tuons ce Ntoutoume Mfoulou et sortons de ce trou. Nous ne pouvons pas abandonner nos populations à la merci de ces monstres sans pitié, frère Asseng Mbane.

— Tu as raison, frère Eya Mbane. Tuons-le et allons aider nos hommes à combattre ces soi-disant immortels.

Eya Mbane Ona se frappa la poitrine. Il en sortit une calebasse pleine d'un liquide de couleur grise et en aspergea le tam-tam. Puis il dit :

— Sortons d'ici.

Ils sortirent du gouffre. Sur le bord Eya Mbane Ona se pencha, vomit une boule de feu qui tomba sur le tam-tam et l'enflamma. Alors lui et son frère firent face à Angone Endong.

Ntoutoume Mfoulou s'ébroua comme un buffle qui s'éveille. Il plongea la main dans son sac, en retira une corne d'antilope emplie de cire noire qu'il planta sur le bois du tam-tam. Il sortit encore de son sac un grelot magique et donna un coup sur la corne. Le tam-tam explosa au moment même où il s'enflammait. Au contact des flammes, Ntoutoume Mfoulou se frappa la poitrine. Une fronde en jaillit qu'il arma avec un galet. Puis il visa la boule de caoutchouc qui portait Engouang Ondo dans le ciel et tira. Le galet percuta la boule qui fit un bond. Engouang Ondo regarda en direction du gouffre. Il mit la main dans son sac, prit une gourde d'eau, la lança dans le trou au brouillard arc-en-ciel. Dès qu'elle parvint au sommet de ce brouillard,

la gourde éclata et une véritable pluie inonda le fond de l'abîme. Le feu s'éteignit. Ntoutoume Mfoulou poussa un hurlement épouvantable. La foudre tomba dans le trou, provoquant au contact du brouillard arc-en-ciel une déflagration assourdissante. Le fils de Mfoulou jaillit du trou comme un bolide. Les bords du gouffre s'affaissèrent dans un tremblement terrifiant entraînant dans leur chute ce qui se trouvait alentour : huttes, arbres et même le grand oveng qui se brisa dans un éclatement de branches meurtries. Du gouffre de la vie il ne restait plus rien. Le brouillard arc-en-ciel avait, lui aussi, disparu comme par enchantement.

Ce spectacle scandalisa les deux fils de Mbane Ona. Rêvaient-ils ? Etaient-ils victimes d'une hallucination ? Qu'était devenu le gouffre de la vie ? Et cet homme, ce Ntoutoume Mfoulou qui se tenait maintenant, ironique et moqueur devant eux, comment avait-il pu échapper au feu du tam-tam ? Où allait la vie ? Où allait le monde ?

Ntoutoume Mfoulou profita de ce moment de flottement pour administrer à Eya Mbane Ona un coup de poing magistral au menton. Le Yemebem partit en arrière les quatre fers en l'air, mais, tel un chat, se retourna vivement et alla se tenir hors de portée des coups de Nyébé Mone Ebo. Celui-ci bondit sur lui. Mais le fils de Mbane Ona se frappa la poitrine. Une cognée massive en sortit qu'il brisa violemment sur la tête de son adversaire, arrêtant net son élan. Atroce, la douleur qui tenaillait les entrailles de Mone Ebo Mfoulou. Il se courba, tenant la tête de ses deux mains. Une autre cognée s'abattit sur sa colonne vertébrale où elle éclata. Ntoutoume Mfoulou se redressa lentement, saisi d'un tremblement nerveux. Il se frappa la poitrine, en sortit une fiole pleine d'huile de boa qu'il se mit à boire à petites gorgées. Une fraîcheur vivifiante éteignit le feu qui sévissait dans ses entrailles. Il éternua trois fois. Des larmes de courroux humectèrent ses yeux. Il empoigna Eya Mbane Ona et Eya Mbane Ona l'empoigna. Ils luttèrent, luttèrent. Personne ne parvint à terrasser l'autre. Ils s'assenèrent des coups et s'aperçurent que ces coups étaient inutiles. Les sabres dont ils se frappèrent se brisaient comme de simples morceaux de bois. Ntoutoume Mfoulou sifflota :

Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
Saturé de force et de puissance,
Je voudrais rencontrer un égal !
Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
C'est moi Nyébé Mone Ebo Mfoulou,
Les marteaux qui brisent les roches
Et assouplissent les fers !
Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
Que la mort me tue
Si elle en est capable !
Vio ! Vio ! Vi ! Violi ! Vio !

Il s'arc-bouta. Son vampire blanc émit un sifflement strident. Ntoutoume saisit de nouveau Eya Mbane Ona et l'attira contre sa poitrine. Il siffla. Du pays des fantômes Evine et Ekang lui envoyèrent deux chaînes de fer qui jaillirent de terre et s'enroulèrent aux pieds d'Eya Mbane Ona. Ntoutoume Mfoulou repoussa brusquement sa victime pendant que Evine et Ekang tiraient sur la chaîne. Eya Mbane Ona commençait à s'enfoncer dans le sol. Lorsqu'il s'y trouva englouti jusqu'aux aisselles, le fils de Mfoulou l'aspergea de la sueur d'Andome Ella Mezang dont il porte toujours quelques fioles sur lui. Eya Mbane Ona sentit ses forces l'abandonner. Son corps s'alourdit puis devint flasque. Alors Ntoutoume Mfoulou le saisit par les épaules et siffla. Evine et Ekang lâchèrent la chaîne. Eya Mbane Ona jaillit de terre comme projeté par un ressort et se plaqua sur la poitrine de Nyébé Mone Ebo tandis que la chaîne le liait fortement à ce dernier.

Ntoutoume Mfoulou fit un signe de tête à Angone Nzok. Celui-ci se frotta la poitrine, en sortit une défense d'éléphant dont il frappa violemment le dos de Nyébé Mone Ebo. Le fils de Mfoùlou fut propulsé avec son colis dans les airs. Engouang Ondo le regarda partir comme la foudre, sourit d'aise et d'admiration, puis se dit qu'il était avantageusement secondé par les Marteaux de Mfoulou.

Quelques instants plus tard, Ntoutoume Mfoulou atterrissait à Wor-Nzok chez Akoma, au pays d'Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient. Abiéré Mame Mba frappa le tam-tam.

Tout le peuple d'Engong accourut. On se bousculait, on se pressait sur la grande place de Wor-Nzok. Chacun voulait voir de près Nyébé Mone Ebo qui ramenait d'Okü un prisonnier albinos puissant de la tribu Yemebem. C'est cet homme, disait-on, qui avait malmené Obiang Medza et Nzé Medang sur les rives de Bevuyeng. Mais il avait fini par se heurter à Nyébé Mone Ebo, l'infligeur à sens unique qui pleure tous les jours parce qu'il voudrait rencontrer un égal. Et Nyébé Mone Ebo l'avait saisi comme un faucon s'empare d'une tourterelle. Et maintenant cet homme qui se croyait puissant était là, prisonnier, exposé aux regards moqueurs et diatribes des femmes et des enfants.

— Que dit-on ici au village, amie qui as le même mari que moi ? J'arrive de la plantation et je ne sais pas ce qui se passe.

— Est-ce encore à demander, amie que je hais mais que je suis obligée de subir ? Tout le monde se rend à Wor-Nzok voir Nyébé Mone Ebo qui ramène d'Okü un prisonnier albinos. Il paraît que cet homme est très beau malgré sa couleur de sanglier gratté.

— La couleur ne dit rien. Un homme beau est un homme beau. Mais que ne fera pas Nyébé Mone Ebo dans ce pays ? Où est-il allé dénicher un albinos ?

— Je ne sais pas encore. Certains bruits disent que cet albinos est le frère d'Asseng Mbane Ona, l'homme de la tribu Yemebem qui est venu ici il n'y a pas longtemps. Tu te souviens qu'on nous avait cachées pour nous empêcher de voir cet homme. Nyébé Mfoulou et Angone Endong sont allés dans son pays. Nous savons ce que cela signifie quand ces deux hommes se déplacent : bagarres, guerre et tout le reste...

Et ces commentaires de femmes ne connaissaient plus de cesse.

La grande place de Wor-Nzok s'était noyée dans la foule qui avait formé un vaste cercle autour de Ntoutoume Mfoulou. Avec son prisonnier, il était la cible de ces milliers de regards.

— Ami Memini, je te dis que les hommes du clan de Meyé finiront par commander tout Engong. Les démonstrations de puissance que Ntoutoume Mfoulou ne cesse de

faire depuis un certain temps en sont la meilleure preuve. Le fils de Mfoulou ne s'amuse pas. Il poursuit un but déterminé et il va bientôt l'atteindre. Regarde la façon dont il a ligoté cet homme !

— Ami Mikane, ne parle pas ainsi. Il y a trop d'oreilles autour de nous. En outre ne crois pas que les autres vont se laisser faire. Engouang Ondo ne cédera jamais sa place à quelqu'un.

— Hé vous deux, que dites-vous là ? De quoi parlez-vous ? demande un homme-puissant du clan de Mba.

— Nous ne disons rien. Nous parlons de la chasse aux crevettes et de la pêche aux singes !

— Tu bafouilles, frère Mikane ! Qu'entends-tu par chasse aux crevettes et pêche aux singes ?

— Laisse tomber. Tout ça c'est la même chose. Pourvu que ce jeune écervelé nous laisse la paix. Il est trop méchant, ce jeune homme-là. C'est lui qui m'interdira l'accès de Wor-Nzok. Il est toujours en train de fureter partout, en quête d'inculpations plus ou moins justifiées. On ne peut plus compter le nombre de personnes qu'il a expédiées aux travaux forcés à Bikalik chez Beka b'Oyono.

— Et comment l'appelle-t-on ?

— Bobeba. C'est un enfant naturel né d'Engouang Ondo, d'Angone Endong et d'une jeune fille d'Okü, la belle danseuse d'Agneng (1) qui a fait parler d'elle ici. Elle a été l'amante de ces deux hommes. De ces relations est né Bobeba qui ressemble à Engouang Ondo de la tête aux hanches tandis que plus bas il a les pieds arqués d'Angone Endong ! Ils se sont querellés au sujet de cet enfant, chacun prétendant que c'est son fils et apportant pour preuve la ressemblance qu'il en avait. Finalement Akoma Mba a tranché le palabre en appelant l'enfant Bobeba, fils de deux hommes. Ainsi son nom est Bobeba Engouang y'Angone.

— C'est trop compliqué. Et quel est son rôle ?

— Sinistre. Il passe son temps à écouter aux portes et à rapporter à Nzé Medang ce qu'on dit de mal des principaux dirigeants d'Engong. Et les condamnations aux travaux forcés de pleuvoir.

— Il est dangereux, ce jeune homme.

— Comme une vipère. Le voilà qui s'en va maintenant écouter ce qu'on dit dans l'autre groupe là-bas.

A ce moment Akoma Mba imposa le silence. Puis il parla porc-épic. Oyono Mba traduisit :

— Comme vous le voyez, vous tous qui êtes rassemblés ici, Ntoutoume Mfoulou vient d'arriver d'Okü. Il n'y a plus à se demander comment est-il arrivé. Se demande-t-on comment tombe la pluie alors qu'elle a déjà transformé les rigoles du village en torrents tumultueux ? Ntoutoume Mfoulou est arrivé d'Okü avec un prisonnier. Et ce prisonnier s'appelle Eya Mbane Ona, homme-puissant de la tribu Yemebem, frère jumeau d'Asseng Mbane Ona que certains d'entre vous ont vu ici à Engong. Mais laissons Ntoutoume Mfoulou nous dire ce qui s'est passé et ce qui se passe encore sur les rives de Bevuyeng.

— Eya Mbane Ona, dit Nyébé Mone Ebo, que Nzé Medang et Obiang Medza ont combattu sans le savoir, vivait dans l'anneau de cuivre qui terrifiait toutes les tribus des rives de Bevuyeng. Il buvait du sang d'hommes-puissants qu'on lui offrait en sacrifice pour renforcer sa puissance et celle de son frère Asseng Mbane Ona. Tous deux devaient couronner leur initiation par le sacrifice d'un ressortissant d'Engong, ce qui leur aurait conféré l'immortalité absolue et rendre la tribu Yemebem plus puissante que toutes les autres tribus de la terre. C'est alors qu'Eya Mbane Ona serait sorti de sa coquille pour dominer le monde avec son frère Asseng Mbane Ona. C'est pourquoi ce dernier est allé enlever Oyane Medza à Maane Meni chez Assangone Obiang. Et si Nzé Medang et Obiang Medza n'étaient pas à Okü à ce moment-là, la fille de Medza m'Otoughou serait maintenant le fétiche protecteur de la tribu Yemebem. Et nous n'aurions rien pu faire contre notre propre fille devenue esprit superpuissant et utilisant pour nous combattre deux hommes aussi puissants qu'Eya et Asseng Mbane Ona. Voilà pourquoi, n'ayant pas réussi à égorger Oyane Medza et s'étant battus vainement contre Nzé Medang et Obiang Medza qui ont fini par leur échapper, Asseng et Eya Mbane

(1) Agneng : danse à laquelle participent hommes et femmes ; voir à la page 294.

Ona se sont rabattus sur Engong pour réclamer deux hommes en rançon des dommages qui leur ont été causés au cours de cette bataille. Mais ils n'ont pas compté avec la clairvoyance et la sagesse du père Akoma qui leur a généreusement offert Angone Endong et Nyébé Mfoulou. Arrivés chez les Yemebem nous nous sommes battus comme ils ne s'y attendaient pas et j'ai pulvérisé l'anneau de cuivre, livrant ainsi son secret au grand jour : ce n'était que la carapace protectrice d'Eya Mbane Ona. Mais le combat n'est pas terminé. La guerre est allumée sur les rives Bevuyeng. Asseng Mbane Ona va se déchaîner. Comme Angone Endong et Beko Ondo désirent ardemment lui dire quelques mots, je trouve inutile d'y retourner.

Des acclamations fusèrent de la foule. Ntoutoume Mfoulou siffla. Un petit tambour jaillit de sa narine gauche et tomba sur le sol. Il mit la main dans son sac, en sortit un œuf de margouillat qu'il brisa sur le tambour. Et celui-ci explosa en laissant échapper d'épaisses volutes de fumée. Lorsque toute cette fumée se fut dissipée, à la place du tambour se trouvait à présent une énorme cage aux barreaux de fer. Le fils de Mfoulou fit un signe. Obiang Medza et Nzé Medang allèrent se tenir de part et d'autre de la porte ouverte de la cage. Nyébé Mfoulou mit encore la main dans son sac, en retira une fiole contenant du lait de truie. Il versa de ce lait sur les liens qui l'enserraient à Eya Mbane Ona. Les chaînes se rompirent et Ntoutoume Mfoulou poussa brutalement son prisonnier dans la cage. Obiang Medza et Nzé Medang en refermèrent immédiatement la porte. « Vous assurerez à tour de rôle la surveillance du prisonnier, leur dit Nyébé Mfoulou. La petite clochette que vous voyez accrochée derrière la cage tintera à la seule pensée d'Eya Mbane Ona de tenter de faire quelque chose pour s'évader. Alors vous l'aspergerez de la sueur d'Andome Ella Mezang et il se ramollira. Son cas sera réglé au retour d'Engouang Ondo. »

L'on acclama encore Ntoutoume Mfoulou. Akoma Mba parla porc-épic et Oyono Mba traduisit : « Akoma félicite les marteaux de Mfoulou de l'excellent travail qu'il vient de faire. Tous les jeunes gens d'Engong doivent imiter ses exemples. On n'est pas Délogeur pour jouer aux cauris,

boire du vin de palme et courir les femmes. Engong doit s'imposer par le sérieux, la bravoure et les exploits de ses fils. Ainsi nous éviterons les désagréables surprises que les peuples d'Okü n'ont pas fini de nous réserver. »

Une formidable ovation souligna l'approbation générale. Et peu à peu la foule se dispersa.

Nzé Medang et Obiang Medza installèrent la cage dans un hangar. Le soir on servit au prisonnier un repas copieux : quartier de mouton cuit dans de la sauce d'arachide, canard préparé dans du « ndok » ou chocolat sauvage, six mets de poisson cuit à l'étouffée, le tout appuyé par quatre gros paquets de banane pilée. C'était la première fois qu'Eya Mbane Ona mangeait les aliments de la femme. Il les trouva exquis et mangea avec un appétit de tigre affamé. Ensuite il vida cinq calebasses d'eau de source. Il sourit d'aise, regarda Obiang Medza qui assurait son tour de garde et qui l'observait attentivement. Obiang Medza lui rendit son sourire.

— Que compte faire de moi ton frère Ntoutoume Mfoulou ? demanda-t-il à Obiang Medza.

— Je ne suis pas dans sa tête, lui répondit celui-ci.

— Tu dois au moins en avoir une idée ?

— Je n'en ai pas la moindre. Et quand bien même je l'aurais, je ne te la communiquerais pas.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que tu as voulu boire le sang de ma sœur. Cette injure mérite réparation. S'il ne dépendait que de moi, je t'aurais déjà expédié au pays des fantômes.

— Je ne sais pas de quelle sœur tu parles. Je n'ai jamais vu ta sœur. Pourquoi m'accuses-tu d'avoir voulu boire son sang ?

— Me prendrais-tu pour un idiot ? Veux-tu me dire la raison de ta présence dans cette cage ?

— C'est justement ce que je voudrais savoir.

— Et bien, quand Nyébé Mone Ebo passera tout à l'heure pour la ronde, tu lui poseras la question. Maintenant, trêve de conversation et ne t'avise surtout pas de tenter quoi que ce soit. Je serais alors trop heureux de couper court à tes jours.

Ils se turent. Peu à peu, la nuit tombait sur Engong.

Glissant à travers des nuages blanchâtres, une grosse lune ronde montait lentement dans le ciel. Les tam-tams et les tambours bourdonnaient chez Bengone Ebé où l'on dansait l'agneng. Cette danse a été amenée à Engong par une jeune femme d'Okü du nom d'Abendang, fille de Mfa Assoumou de la tribu Yemendzang. Cette jeune femme, d'une beauté extraordinaire, avait conquis le monde d'Engong et par son superbe physique et par sa merveilleuse façon de danser. Ce qui fait la réputation d'Agneng, c'est que chacun est libre de choisir son pas sans se préoccuper de celui des autres. Les jeunes et les vieux peuvent danser sans discrimination. Un gendre peut danser avec sa belle-mère, un père avec sa bru ce qui est formellement interdit dans les autres danses. On danse toute la nuit jusqu'au lever du jour. On danse encore au milieu du jour jusqu'au moment où le soleil, exténué par sa longue course, tombe de l'autre côté de l'horizon, s'éteint dans le puits des ténèbres et, pendant que les hommes dorment, traverse la terre de part en part pour aller s'allumer au point où il se lève.

L'Agneng a modifié quelque peu les habitudes d'Engong. Pour la première fois les femmes d'Engouang Ono, celles d'Angone Endong, de Ntoutoume Mfoulou et de Nzé Medang ont été autorisées à danser. Les jeunes gens en ont profité pour les serrer contre leur poitrine. Ces quatre hommes étant d'une jalousie exécrable, pouvait-on se permettre de manquer pareille occasion ? Quand on danse l'agneng, on ne se soucie pas de savoir ce que fait sa femme, étant soi-même trop occupé avec sa partenaire. Et, comme celle-ci doit obligatoirement être l'épouse d'un autre la danse n'en revêt que plus d'excitation. C'est alors le déchaînement. Pas une fois autant de liberté n'a été accordée aux femmes d'Engong que pendant l'agneng. Et elles n'ont jamais cessé de bénir Abendang Mfa, même lorsqu'elles ont su qu'elle était devenue l'amante d'Engouang Ondo et d'Angone Endong.

Mais quittons les danseurs d'agneng et retournons sur les rives de Bevuyeng.

Je sème le vent !
Oui !

Je tire l'éléphant !
Oui !
Ce jour est un dimanche !
Oui !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Asseng Mbane Ona se tourna vers Angone Endong et lui demanda :

— Où Ntoutoume Mfoulou emporte-t-il mon frère Eya ?

— A Engong Nzok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur la colline que toutes les tribus voient, répondit-il. Lorsque Mone Ebo a attrappé quelqu'un comme il vient de le faire, on est sûr que la victime ne remettra plus sa main à la bouche. Tu peux donc considérer la vie de ton frère Eya comme terminée.

Le courroux fait vibrer Asseng Mbane Ona. Ses muscles se raidirent. Il fit un saut périlleux puis plongea dans le sol. Il s'enfonça dans les entrailles de la terre, se dirigea vers le Nord-Est et alla surgir à la tribu des Ayakoma. Ayangoum, le grand magicien, fumait tranquillement sa pipe au corps-de-garde. Reconnaissant Asseng Mbane Ona, il se renfrogna.

— Que viens-tu faire ici ? lui demanda-t-il.

— Tout va mal sur les rives de Bevuyeng, répondit le fils de Mbane Ona. Mon frère Eya vient d'être fait prisonnier ; le trou de la vie est bouché ; jusqu'à présent le sang d'Engong n'a pas coulé. La guerre est allumée, on se bat partout. Mais je ne me fais aucune illusion : si tu n'interviens pas, les tribus des rives de Bevuyeng vont être détruites. Engouang Ondo, le chef de l'armée d'Engong, n'a même pas encore bougé. C'est toi qui m'as forgé comme on forge une cognée. Mon sort est entre tes mains. Fais quelque chose.

Ayangoum dit :

— C'est très bien. Tout cela était prévu. Prends ce grelot. Dès que tu arriveras chez toi, fais-le éclater dans l'air. Tu verras ce que tu verras.

Asseng Mbane Ona saisit le grelot, bondit, passa dans

les airs. Lorsqu'il atteignit les rives de Bevuyeng, la guerre y faisait des ravages. Des villages brûlaient, le pays était à feu et à sang. Les combats s'étaient portés de l'autre côté du grand fleuve et s'enfonçaient plus avant vers le Nord. Angone Endong qui, dès la disparition d'Asseng Mbane Ona, ne s'était même plus soucié de lui, avait rejoint Ondo Biyang, Nguéma Nsing Beré et Medza me Mfoulou. Il avait alors pris la direction des opérations en bégayant des ordres. Avec une ardeur nouvelle les hommes d'Engong se ruaient sur leurs ennemis, féroces comme des tigres. Ils massacraient, ils incendiaient. Hommes, femmes, enfants, tout fuyait devant eux.

Engouang Ondo vit venir Asseng Mbane Ona et devina que cet homme avait fait l'acquisition d'une arme terrible. Il envoya à ses frères qui se battaient le perroquet messager. Angone Endong le reçut, rappela les trois jeunes gens et leur dit : « Beko Ondo ordonne de cesser le combat et de le rejoindre là-haut. Il doit se passer quelque chose de grave. Partons d'ici. » Ils s'envolèrent et rejoignirent Engouang Ondo dans le ciel. Il leur dit : « Camouflez-vous dans ce gros nuage et munissez-vous chacun d'un petit miroir magique afin de suivre ce qui va se passer sur terre. Je descends me mesurer avec le Yemebem. »

Asseng Mbane Ona arriva à Assia. Il lança le grelot dans l'atmosphère et le grelot éclata. Le silence tomba, lourd comme une montagne. Asseng Mbane Ona se dirigea vers le fleuve et disparut dans les eaux de Bevuyeng.

Engouang Ondo s'abattit dans la cour d'Assia. Dès qu'il toucha terre le sol explosa à ses pieds, une volée de plombs couvrit son corps. Beko Ondo rebondit comme une balle de caoutchouc et alla se tenir à l'autre bout du village. Mais cet endroit explosa à son tour et à nouveau une nuée couvrit le fils d'Ondo Mba. Il remonta en trombe dans le ciel. Il dit à ses frères :

— La terre est devenue intouchable. On dirait que les gens tirent des entrailles du sol. Où qu'on mette les pieds, la terre éclate, laissant échapper une nuée de plombs. Je ne sais même plus où se trouve Asseng Mbane Ona.

Angone Endong dit :

— Il... il faut faire quelque chose. Ce petit morveux ne

va tout de même pas nous faire croire qu'il est autre chose qu'un petit morveux !

Engouang Ondo se transforma en chauve-souris et voleta vers la terre. Il pénétra prudemment dans la case d'Asseng Mbane Ona, alla s'agripper à une patère dans la chambre à coucher. Il n'y avait personne. Il attendit.

Quelques instants après Asseng Mbane Ona entra dans la chambre en compagnie de Nkene Messie, son épouse. Il dit à sa femme :

— Nous partons d'ici. Prends ce qui t'est nécessaire. Nous allons nous reposer chez mes oncles maternels, dans la tribu Yemevom qui se trouve à deux lunes de marche d'ici, dans l'Ouest, au pays qu'on nomme Edoune Nzok Anvené Obame.

— Et ton peuple, que deviendra-t-il ? demanda Nkene Messie.

— Mon peuple est en sécurité dans des grottes rocheuses. Les gens d'Engong vont voir ce qu'on récolte en portant la guerre sur les rives de Bevuyeng.

Les préparatifs de voyage terminés, Asseng Mbane Ona saisit sa femme et tous deux disparurent dans le sol à destination de la tribu Yemevom.

Engouang Ondo se posa en douceur sur le lit et reprit sa forme naturelle. Il tira de son sachet de cuir accroché à sa ceinture un petit miroir magique, y jeta un coup d'œil. Il ne vit pas des milliers de fantômes comme il le pensait tout d'abord. Mais deux petits hommes comme des Pygmées se déplaçaient avec vélocité sous terre, armés de fusils, prêts à tirer sur lui dès qu'il mettrait les pieds sur le sol.

Nang Ondo, fils d'Ondo Mba et d'Elessoghe Bendome, l'irréductible, le palmier solitaire qui berce ses jeunes pousses, l'altier, le bélier qui cogne dans la cour d'Ondo Mba, Nang Ondo se projeta dans la cour comme par des ressorts. Il mit pied à terre et le sol éclata tandis qu'une grêle de plombs s'abattait sur lui. Nang Ondo bondit et resta un moment suspendu dans le vide. Il tira de son sachet de cuir deux clochettes qu'il se mit à secouer frénétiquement. Leur son emplit le village. Puis il les lança au sol. Elles disparurent en tintinnabulant dans la terre. Les deux fantômes entendirent cette musique et commencèrent de danser.

Ils étaient heureux, les deux fantômes. Il y avait belle lurette qu'ils n'avaient entendu la musique des hommes. On dit que la musique des hommes réveille les morts. La musique charme. Elle charme les hommes, elle charme les animaux, elle charme les arbres, elle charme les rivières, les fleuves et les mers. La musique charme les fantômes. Et les fantômes commencèrent donc à danser. Les clochettes rejaillirent de terre et continuèrent leur rythme au ras du sol. Les fantômes les suivirent. Ils dansaient maintenant dans la cour d'Assia après s'être débarrassés de leurs fusils.

Engouang Ondo atterrit, se frappa la poitrine, en retira une calebasse emplie de miel et l'accrocha à l'entrée du corps-de-garde. Puis il alla se cacher dans un coin et dirigea les clochettes vers ce corps-de-garde. Les fantômes virent la calebasse de miel, la décrochèrent et se mirent à boire. Engouang Ondo arriva sur eux et, tout fumant de colère, dit :

— Voleurs ! Qui vous a permis de boire mon miel ? Vous allez le payer tout de suite ou je vous fais revenir au monde des vivants ;

L'un des fantômes dit :

— Nous avions soif, nous n'en pouvions plus de danser la gorge sèche. C'est pourquoi nous avons bu ce miel.

— Alors payez mon miel, dit Nang Ondo.

— Avec quoi l'allons-nous payer ?

— C'est simple, répondit Engouang Ondo. Vous me dites le secret de la puissance d'Asseng Mbane Ona et je vous renvoie au pays des morts.

— Mais nous ne le connaissons pas, ce secret, dit l'un des fantômes.

— C'est bon, vous allez ressusciter à l'instant même.

Engouang Ondo se frotta la poitrine, en sortit un œil de hibou et un chasse-mouches et s'apprêta à en frapper les deux fantômes...

— Non, non, non ! s'affolèrent-ils. Attends un peu, laisse-nous réfléchir. Nous ne voulons pas revenir chez les vivants.

— Alors j'écoute, dit Nang Ondo tout frémissant.

L'un des fantômes sembla réfléchir, regarda l'autre qui hocha la tête, puis dit :

— Il n'y a qu'une seule personne qui puisse te révéler le secret de la puissance d'Asseng Mbane Ona. Elle s'appelle Ayangoum, le grand magicien de la tribu des Ayakoma.

Engouang Ondo relâcha les deux fantômes qui s'enfuirent, trop heureux de quitter ce vivant aux prétentions exorbitantes. Mais Beko Ondo avait reçu la nouvelle comme un coup de massue. Encore cet Ayangoum ! Ce mystérieux magicien que même Angoung Béré Mba ne semblait pas égaler ! Le fils d'Ondo Mba se mit à réfléchir un bon moment. Puis il bondit et rejoignit ses frères dans l'atmosphère.

— Nous partons pour la tribu Yemevom, leur dit-il. Asseng Mbane Ona s'y cache : les Yemevom sont ses oncles maternels.

— La... la... la tribu Yemevom bégaya Angone Endong. Elle va me connaître ! Je n'y ai jamais été. J'ai entendu dire que les femmes sont belles là-bas et les moutons gras. Nous allons nous régaler à satiété. Peut-être aussi quelques hommes de cette tribu sont-ils las de vivre ! Satisfaire leur juste et noble désir sera le moindre des services que je pourrai leur rendre.

La boule disparut aussitôt vers l'Ouest, emportant les hommes d'Engong à Edoune Nzok Anvene Obame. Dans la soirée elle atterrit à Nkobam chez Oveng Ndoumou Obame de la tribu Yeminkaba, la tribu des Flammes. Dès qu'elle les vit, Mengué m'Ondo, sœur d'Engouang Ondo et épouse d'Oveng Ndoumou Obame, poussa des cris de joie. Oveng Ndoumou Obame, lui-même, reçut ses beaux-frères avec un faste extraordinaire. Une douzaine de moutons mordirent la poussière, auxquels il ajouta une vingtaine de poulets et de canards ! Le tout fut arrosé de vin de palme, de jus de canne à sucre et de miel. Angone Endong Oyono mangea d'un appétit d'Angone. Il engloutit, lui seul, quatre moutons, trois poulets, trois canards, but six calebasses de vin de palme, deux de jus de canne et deux de miel. Les servantes ouvraient des yeux ronds devant un tel monstre et se disaient que pareille créature ne devait certainement pas avoir de femme. Et quand Angone s'en-

ferma dans sa chambre et se mit à ronfler comme un tambour, tous les bambins du village s'agglutinèrent dans la cour pour ouïr cette musique monstrueuse.

Ce soir-là, dès que la lune se leva, les tam-tams prirent possession du village et les danses durèrent jusqu'à l'aube...

Des papillons immaculés berçaient déjà l'œil des hommes de leur vol zigzagué sous la lumière crue du soleil lorsque Nang Ondo et sa suite quittèrent la tribu des Flammes. Ils traversèrent le fleuve Assoumami, se dirigèrent vers le Nord-Ouest, atteignirent le fleuve Abonong. Oveng Ndoumou Obame, qui les avait accompagnés jusque là, leur dit :

— La tribu Yemevom s'étend de l'autre côté de ce fleuve. Si vous le désirez, je peux vous y mener.

— Inutile, lui répondit Engouang Ondo. Nous te remercions pour ton hospitalité et pour nous avoir accompagnés jusqu'ici. Nous avons quelques mots à dire à un certain Asseng Mbane Ona de la tribu Yemebem qui nous a faussé compagnie pour aller s'abriter chez ses oncles maternels. Les deux jours de marche que tu viens de nous accorder en abandonnant tes travaux suffisent amplement. Il est temps que tu ailles reprendre tes occupations.

Oveng Ndoumou Obame serra les mains offertes et rebroussa chemin. Tout en marchant il se rappelait les péripéties du combat qu'il avait livré jadis aux gens d'Engong. Il se dit qu'au début de sa carrière de guerrier il se croyait le plus puissant du monde. Avait-il seulement songé qu'un jour il se mettrait aux prises avec une horde d'hommes puissants dont il ne parviendrait pas à éliminer un seul ? Et que, ce qui est pire, il serait finalement vaincu pour, en fin de compte, obtenir la grâce de ses ennemis ? D'ailleurs si Engouang Ondo n'était pas au-dessus de toutes les turpitudes qui avilissent le genre humain, l'aurait-il obtenue, cette grâce ? Et Asseng Mbane Ona avait dû commettre la même erreur que lui Oveng Ndoumou Obame : se croire supérieurement puissant à tout le monde. « Que c'est stupide ! s'exclaffa-t-il tout haut. Pauvre Asseng Mbane Ona ! Et il est allé se réfugier chez ses oncles maternels, s'imaginant qu'il y a de lieu inaccessible à Engouang Ondo ! Maintenant ces malheureux Yemevom vont être victimes des exagérations belliqueuses d'Angone Endong aux manières simiesques ». Et il continua tranquillement son chemin.

S'adressant à ses frères, Engouang Ondo dit :

— Le village où se cache Asseng Mbane Ona est le troisième après le fleuve. Il s'appelle Edoum. Nous allons nous y rendre. Mais nous n'avons pas affaire aux Yemevom. Nous ne pourrons nous attaquer à eux qu'en cas d'absolue nécessité. Je ne veux pas que le sang coule sans raison.

— Crois-tu, dit Angone Endong, qu'ils vont te livrer leur neveu comme on offre un régime de bananes à un ami ? Tout homme se trouvant chez ses oncles maternels est sacré et qui va l'y provoquer provoque toute la tribu. L'as-tu oublié ? Je propose qu'en arrivant à Ekoum nous mettions le feu aux cases pour semer la terreur et obliger notre homme à sortir de sa cachette.

— Ta proposition, reprit Engouang Ondo, a quelque chose de bon, mais tu oublies qu'il y a dans ce village des femmes et des enfants. Les brûler de sang-froid est la seule chose qui me fait peur au monde.

— Et comme tu ne peux pas mourir de peur, il n'y a donc pas de problème, poursuivit le fils d'Endong Oyono.

— C'est justement parce que je n'en mourrai pas que j'ai horreur de les brûler vifs. Figure-toi que toute ma vie je me rongerais le cœur au seul souvenir d'avoir vu des bébés calcinés ! Qu'en penses-tu ?

— Que tu es un grand sentimental. Mais fais comme tu veux.

Abonong déroulait lentement ses eaux flamboyantes. Comment la nature avait-elle fait pour doter ce fleuve d'eaux rouges ? Abonong est large, immense, rouge. C'est un fleuve puissant.

Abonong franchi, nos hommes se retrouvèrent au premier village de la tribu Yemevom. La nuit était tombée. Les lucioles clignotaient. Les torches s'étaient allumées dans les cases. Quelque part un chien se mit à aboyer furieusement. Bientôt d'autres lui répondirent. Ce fut alors un concert d'aboiements ininterrompus. Puis le silence.

Les cases commençaient à se fermer. Quelques personnes traversaient la cour du village tenant la torche de résine allumée.

— Partons à Ekoum, dit Angone Endong. Evitons

qu'Asseng Mbane Ona n'apprenne notre présence ici par un mouchard. Surprenons-le afin qu'il ne nous échappe plus.

— Tu as raison, approuve Nang Ondo. Mais Asseng Mbane n'est pas seul à Ekoum ; son oncle maternel Elang Mvé Nkoumou, homme-puissant, lui tient compagnie.

Angone Endong dit :

— S'il lève le petit doigt, Elang Mvé Nkoumou, il marchera sur ses cheveux avant que la lune et les étoiles ne se décident à quitter le ciel.

Ils prirent la route d'Ekoum. Tout à coup la lune se mit à briller d'un éclat vif et compromettant. Elle ternit la danse des lucioles. Les fauves et même les serpents hésitaient à chasser par une clarté si crue. Les hiboux n'arrêtaient cependant pas de chanter, eux qui, d'ordinaire n'aiment chanter que par les nuits noires.

Les hommes d'Engong allaient d'un pas rapide, souple, silencieux. Ils avaient dépassé le dernier village Yemevom qui les séparait d'Ekoum. Ils arrivaient maintenant chez Elang Mvé Nkoumou.

Soudain un homme sortit du corps-de-garde le plus proche et s'enfuit en hurlant de frayeur vers le centre du village. Sans doute avait-il été posté là pour donner l'alarme car, au même instant, les Immortels furent assaillis par un essaim de grenailles tandis que le grondement des fusils ébranlait le silence nocturne. Pendant quelque temps la fusillade persista, mais devant l'impassibilité des intrus elle cessa brusquement. Les tireurs restaient invisibles, les cases hermétiquement closes. Pas un son. Pas un murmure. On eût dit un village de fantômes.

Les hommes d'Engong, qui s'étaient arrêtés pendant la fusillade, se remirent en marche vers le milieu du village, mais la fusillade recommença, plus intense. Engouang Ondo fit un signe à Angone Endong déjà excédé et celui-ci se frappa la poitrine. Un panier en écorce de forme cylindrique jaillit de sa bouche et se planta au sol. Il ôta le couvercle du panier, plongea la main à l'intérieur, en sortit un tout petit fusil au canon très court. Il visa le sol devant lui et pressa la détente. Le coup partit avec un petit floc. Puis plus rien. Angone remit le fusil dans le panier, referma celui-ci et l'avala. Les hommes d'Engong se replièrent ensuite

du côté du fleuve Abonong, se hissent au faîte de la grande montagne Kigli qui surplombe ce fleuve et, de là, observent attentivement le village Ekoum.

D'abord une petite fumée court au ras de la cour. Quelques guerriers Yemevom sortent prudemment de leurs cachettes pour vérifier s'ils ont atteint leurs cibles. Voyant de la fumée au ras du sol, ils croient qu'elle émane de leur tir et appellent les autres avec de grands cris et de grands gestes :

— Venez tous ! Ces poltrons qu'on nous a dit immortels se sont enfuis.

— C'est moi qui ai vu juste, dit un soldat. Il était inutile de vider notre village de femmes, d'enfants et d'invalides pour aller les cacher je ne sais où. Ces soi-disant immortels n'ont même pas riposté à notre tir. C'est décevant. Notre Elang Mvé Nkoumou est un grand chef mais il pèche par excès de prudence.

— Et moi qui ai si bien préparé mon fétiche de guerre, ajoute un autre, je m'apprêtais à cueillir les plombs ennemis au vol et à aller les remettre à leurs propriétaires pour bien leur montrer que je suis invulnérable. Notre neveu Asseng Mbane Ona doit se vanter d'avoir des oncles aussi puissants.

Quelques instants s'écoulent encore lorsque, brusquement, un éclair éblouissant jailli des entrailles de la terre strie le clair de lune, accompagné d'une explosion fantastique. Ekoum vole en poussière, remplacé par un cratère béant, profond, sinistre. Dans les villages environnants les gens prennent leurs jambes à leur cou et disparaissent dans la forêt.

Du fond de la grotte rocheuse où est établi leur quartier général, Elang Mvé Nkoumou et Asseng Mbane Ona ont entendu l'explosion. Ils se précipitent. Et lorsqu'ils arrivent à l'endroit qui montrait naguère le beau village Ekoum, ils demeurent pétrifiés devant un tel désastre. Asseng Mbane Ona réagit le premier :

— Ceci, dit-il en montrant le trou, est l'œuvre des gens d'Engong. Mais où sont-ils ?

Elang Mvé Nkoumou se penche sur le bord de l'abîme et en sonde le fond noir du regard. C'est cet instant que

choisissent Engouang Ondo et ses frères pour atterrir auprès des deux hommes d'Okü.

— En déclenchant la pluie, qui espérais-tu détremper ? demande Beko Ondo à Asseng Mbane Ona.

Ce dernier n'a pas le temps de répondre car le formidable coup de sabre qu'Angone Endong, l'écureuil de la saison des pluies aux neuf nids, vient d'assener à Elang Mvé Nkoumou l'a fait se retourner. Le sabre est en miettes. Elang Mvé Nkoumou palpe son dos endolori qui porte maintenant une respectable bosse. Il se redresse, retire de sa hanche droite un énorme cimeterre et l'abat puissamment sur la tête d'Angone. Le cimeterre éclate. La bosse qu'Angone Endong a sur son crâne est plus volumineuse, plus orgueilleuse que celle d'Elang Mvé Nkoumou.

Un flot de colère échauffe le fils d'Ofoyeng Assoumou. Il a honte de sa bosse. Il a honte d'être humilié devant les trois plus jeunes guerriers d'Engong. La colère monte. Elle s'étale, déborde, inonde Angone Endong d'une sueur froide. Il retire d'une sacoche de cuir une noix de kola rouge et se met à la mâcher furieusement.

Engouang Ondo sourit. Il a toujours aimé voir Angone en colère. Angone Endong, fils d'Endong Oyono et d'Ofoyeng Assoumou, soufflet de forge ramollisseur des métaux, l'écureuil de la saison des pluies aux neuf nids, la fourche qui a un pied chez les morts, un pied chez les vivants, qui soutient les poteaux des digues avec leurs eaux et leur boue ! Angone sait que ces attributs il ne les a pas pour rien. Ils sont lourds à porter, ces attributs, plus lourds que des billes d'okoumé. Car il ne s'agit pas seulement de les porter, ce qui est naturellement très facile, mais il faut surtout prouver en toutes circonstances qu'on les porte à bon escient, ce qui est évidemment plus difficile...

Angone tâte encore sa bosse. Il s'aperçoit qu'Engouang continue à sourire ironiquement et cela l'exaspère. Il jette un regard pimenté du côté d'Elang Mvé Nkoumou qui guette tous ses mouvements. Angone secoue frénétiquement ses bras surchargés de fétiches, puis se frappe la poitrine. Il en sort un œuf de cuivre gros comme le poing et le lance sur le sol. L'œuf disparaît sous terre. Angone Endong bondit, empoigne Elang Mvé Nkoumou. Celui-ci le saisit

à son tour. Leurs pieds exécutent alors une sorte de danse désordonnée car chacun cherche à terrasser l'autre. Angone Endong Oyono amorce un croc-en-jambe puissant, attire son adversaire contre sa poitrine puis le rejette brusquement. La nuque d'Elang Mvé Nkoumou prend brutalement contact avec le sol à l'endroit et au moment où réapparaît l'œuf de cuivre qui éclate comme un coup de tonnerre. La tête d'Elang Mvé Nkoumou se disloque dans un nuage de fumée rouge tandis que le reste du corps se contorsionne affreusement. Angone Endong retire de sa sacoche de cuir une fiole d'huile fétiche dont il imbibe la bosse. Celle-ci diminue graduellement puis s'efface.

Asseng Mbane Ona, qui a suivi amèrement cette scène, pousse un hurlement terrible, le hurlement de guerre de la tribu Yemebem. La lune et les étoiles brusquement disparaissent. Le soleil sort de l'horizon, pourpre, éblouissant.

— Retirez-vous, dit Nang Ondo à ses frères.

Angone Endong et les jeunes guerriers s'envolent comme des éperviers et vont se percher au sommet du mont Kigli et, de là, observent les deux adversaires restés sur le bord du cratère.

Asseng Mbane Ona se frotte la poitrine, en retire un galet de crocodile (1) et le brise sur la figure d'Engouang Ondo. Titubant de douleur, le fils d'Ondo Mba fait quelques pas en arrière. Il plonge la main dans sa sacoche à mystères, en sort une toupie faite avec une noisette sauvage traversée par un éclat de bambou. Il imprime à la toupie un mouvement de rotation et la propulse sur la tête d'Asseng Mbane Ona.

Et la toupie tourne sur la tête d'Asseng Mbane Ona. Elle tourne, elle tourne. Asseng Mbane Ona veut la saisir. Ses mains passent et repassent sur sa tête, mais ne rencontrent que ses cheveux dont une quantité importante commence à disparaître. Et la toupie tourne toujours. Le fils de Mbane Ona a beau se démener, pas de résultat. Il commence lui même à tourner dans le sens de la toupie. De plus en plus. De plus en plus vite.

(1) Galet de crocodile : Les crocodiles aiment se vautrer sur les galets des lits des ruisseaux. D'où le nom de ces galets.

Angone Endong, Ondo Biyang, Nguéma Nsing Béré et Medza me Mfoulou contemplent la scène, admiratifs.

— Je... je vous l'ai toujours dit, bégaye Angone. Fils d'homme Nang Ondo nous fera toujours comprendre, preuves à l'appui, qu'il est notre chef. Vo... vo... voyez... Avec une simple toupie il est en train de faire perdre la tête à Asseng Mbane Ona. Dire que je me suis démené comme un diable contre ce Yemebem sans parvenir tout au moins à le ridiculiser !

Mais pendant ce temps Engouang Ondo a disparu. Il a bondi, plongé dans le cratère creusé par Angone, s'est enfoncé dans les entrailles de la terre. Il arrive dans un village de fantômes où il rencontre Agneng Ndong, le grand magicien d'Engong.

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Ce jour est un dimanche !
Oui !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Hé é é é
La terre tourne !
Cet argent qui te rend orgueilleux
Tu le laisseras, grand homme
La terre tourne !
Hé é é é
La terre tourne !
Ces vêtements dont tu es si fier
Tu les laisseras, grand homme
La terre tourne !
Hé é é é
La terre tourne !
Cette éloquence qui te rend populaire
Tu la laisseras, grand homme
La terre tourne !
Hé é é é

La terre tourne !
Ces richesses qui te rendent puissant
Tu les laisseras, grand homme
La terre tourne !
Hé é é é
La terre tourne !
Ces plaisirs qui te corrompent
Tu les laisseras, grand homme
La terre tourne !
Hé é é é
La terre tourne !
Cette domination sur tes frères
Tu la laisseras, grand homme
La terre tourne !
Hé é é é
La terre tourne !
Cette gloire qui t'enivre
Tu la laisseras, grand homme
La terre tourne !
Hé é é é
La terre tourne !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Agneng Ndong dit à Engouang Ondo :

— Je viens de consulter notre grand-père Evine et notre arrière-grand-père Ekang Na sur le secret de la puissance d'Asseng Mbane Ona. Ils ont aussitôt convoqué Ayangoum, le grand magicien de la tribu des Ayakoma, et l'ont menacé de lui retirer sa science s'il ne nous révélait pas ce secret. Alors Ayangoum a parlé. Il a dit que ce secret se trouve dans le ventre d'Eya Mbane Ona, le frère d'Asseng.

— C'est bien, apprécia Nang Ondo. Retourne immédiatement à Engong et ordonne à Ntoutoume Mfoulou de faire vomir Eya Mbane Ona et de s'emparer de tous les fétiches qui sortiront de sa poitrine.

Comme une ombre chassée par un rayon lumineux, Agneng Ndong disparut. Il se retrouva quelques instants plus tard

à Wor-Zok chez Akoma Mba et rendit compte de sa mission. Ntoutoume Mfoulou fut aussitôt mandé. Dès qu'il apprit ce qu'on attendait de lui, le Oui de Mfoulou alla chercher le prisonnier. Il se frappa la poitrine. Une boule de caoutchouc magique en sortit. Il ouvrit la cage. Eya Mbane Ona se précipita sur lui mais reçut atrocement la boule dans le creux de l'estomac. Le fils de Mbane Ona se plia en deux. De violentes nausées le saisirent. Féroce, Mone Ebo Mfoulou lui assena un étourdissant coup de sabre sur l'échine. Jaillirent des vomissements.

D'abord deux vampires blancs surgissent. Ntoutoume Mfoulou les avale prestement. Ensuite viennent deux arcs-en-ciel, une genette, un galet de crocodile, de la fiente de foudre, deux longues chaînes de fer, un grelot métallique. Le fils de Mfoulou avale le tout. Soudain Akoma Mba lui dit : « Attention ! Son plus puissant fétiche va sortir ! Sois prêt !

Eya Mbane Ona hoquette plusieurs fois. Une gerbe d'étincelles jaillit. Puis une boule de cuivre incandescente se propulse vers Mone Ebo qui attend le choc, bouche ouverte, yeux fermés. Mais il ne reçoit pas la boule. Prompt comme le regard, Akoma Mba a déjà balancé sur elle un filet de fer et la boule est allée tomber dans son sac à fétiches appelé Mengué M'Afé. Akoma referme tranquillement le sac.

Eya Mbane Ona continue à vomir mais son ventre est devenu aussi vide qu'un citron pressé. Alors Ntoutoume Mfoulou lui tapote l'épaule et lui dit :

— Tu as peut-être faim, fils de Mbane Ona de la tribu Yemebem. On va te préparer à manger.

— Je veux dormir, répond Eya Mbane Ona qui, ayant perdu sa puissance, ne comprend plus l'ironie contenue dans les paroles de Ntoutoume Mfoulou.

— Nzé Medang, dit Mone Ebo, emmène-le à Bikalik chez Beka b'Oyono. Il sait s'occuper des étrangers de ce genre.

Pendant qu'ainsi on débarrassait Eya Mbane Ona de sa puissance, un autre événement se déroulait à Okü, dans la tribu Yemevom.

Dès qu'Agneng Ndong eut quitté Engouang Ondo chez les fantômes, celui-ci remonta à la surface.

Asseng Mbane Ona tournait toujours comme une toupie. Mais quand il aperçut le fils d'Ondo Mba émergeant du cratère, il se frappa la poitrine, en sortit une fiole d'huile d'olivier qu'il se versa sur la tête. La toupie glissa. Il se frappa encore la poitrine, remua ses vampires blancs, vomit deux arcs-en-ciel. Ces reptiles secrétèrent un brouillard opaque. Asseng Mbane Ona siffla, une lourde chaîne de fer tomba sur Engouang Ondo. Mais celui-ci l'esquiva par un grand saut de côté. La chaîne roula à terre. Tout à coup le brouillard et les arcs-en-ciel disparurent : Ntoutoume Mfoulou venait de les avaler à Engong.

N'y comprenant plus rien, Asseng Mbane Ona se dit qu'il valait mieux maintenant abattre son ennemi de la plus féroce manière. Il siffla. Des étincelles fusèrent de sa bouche. Apparut ensuite une boule de cuivre incandescente qu'il propulsa vers Engouang Ondo. Elle n'atteignit pas son but car, à Engong, elle venait de tomber dans le sac à fétiches d'Akoma Mba ! Asseng Mbane Ona s'ébaubit. Il mollit et s'effondra, vidé de toute énergie.

Nang Ondo retira de sa hanche droite un énorme sabre, leva le bras pour frapper. Mais à ce moment un cri aigu, poignant, l'arrêta. Nkene Messie, l'épouse d'Asseng Mbane Ona se jeta à ses pieds en pleurant :

— Ne le tue pas, ô homme d'Engong ! Ne le tue pas. Tu l'as vaincu, est-il nécessaire de mettre fin à ses jours ? Quel danger peut-il encore présenter ? N'ai-je pas appris que tu es le guerrier le plus honnête, le chef le plus bon de la terre ? Ne dit-on pas partout que sans toi la vie serait un enfer ? Ces assertions seraient-elles gratuites, ô homme d'Engong !

Engouang Ondo rengaine son sabre et dit :

— C'est bon. Ton mari te doit la vie. Tu t'occuperas de lui à Engong. Il est condamné aux travaux de la route à Bikalik chez Beka b'Oyono. Je ne puis te promettre plus. En route, dit Beko à ses frères qui venaient de le rejoindre tandis que, mains ligotées derrière le dos, Asseng Mbane Ona était devenu tout docile.

⁂

Qui a encore déchaîné les mélodies ?
Est-ce ainsi qu'on les déchaîne ?
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Hé ! Hé ! Hé !
Où est le joueur de Mvett ?
Hé ! Hé ! Hé !
Tsira Ndong Ndoutoume, le grand joueur de Mvett, où est-il ?
Hé ! Hé ! Hé !
Nous cherchons Tsira Ndong, fils de Ndoutoume Medzo'o, le grand joueur de Mvett !
Hé ! Hé ! Hé !
Le petit-fils de Medzo'o Metoulou déchaîne les mélodies au corps-de-garde !
Hé ! Hé ! Hé !
A-t-on besoin de le chercher, n'entendez-vous pas les cordes qui vibrent au corps-de-garde ?
Hé ! Hé ! Hé !
On réclame Tsira Ndong partout, on veut entendre les xylophones !
Hé ! Hé ! Hé !
Le dimanche a passé, un nouveau jour arrive, les xylophones charment au corps-de-garde !
Hé ! Hé ! Hé !
Quand dormira le joueur de Mvett ?
Hé ! Hé ! Hé !
O père ! ô mère ! Quand dormira votre enfant ?
Hé ! Hé ! Hé !
Quand dormira Tsira Ndong Ndoutoume, le grand joueur de Mvett ?
Hé ! Hé ! Hé !
Le joueur de Mvett peut-il dormir quand il est au corps-de-garde ?
Hé ! Hé ! Hé !

Alors allons écouter Tsira Ndong !
Hé ! Hé ! Hé !

L'amorce du fusil à piston ne s'est pas allumée !
C'est pourquoi l'on appelle !

FIN

TSIRA NDONG NDOUTOUMÉ.

TABLE DES MATIERES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 26 SEPTEMBRE 1975
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE CORBIÈRE ET JUGAIN
A ALENÇON (ORNE)
DÉPÔT LÉGAL : 4e TRIMESTRE 1975
No D'ÉDITEUR : 322

Imprimé en France